
PALLI


PERRIN
Ministre
Sculp.



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
15
SCAFFALE VI
PLUTEO
N.° CATENA 6

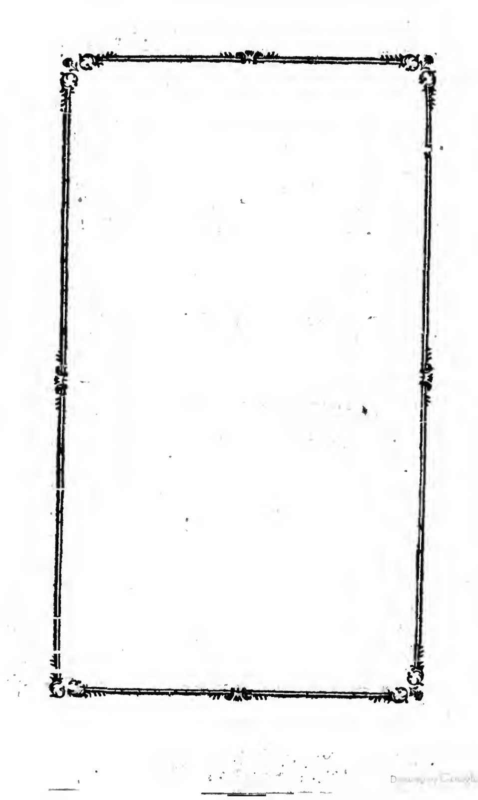


THÉATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME CINQUIÈME.



THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

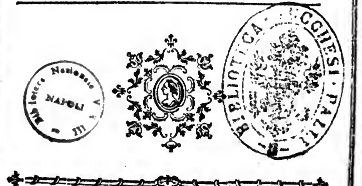
AVEC

DES COMMENTAIRES,

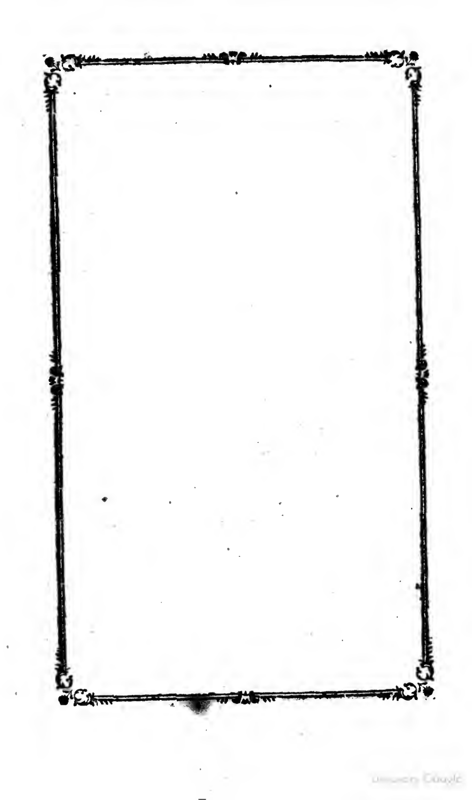
ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME CINQUIÈME.



M. DCC. LXXVI.



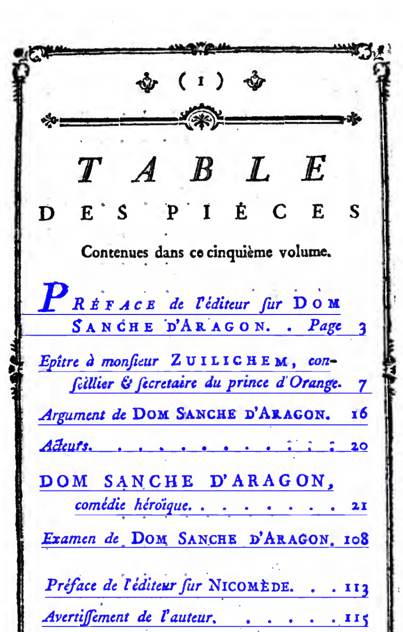


TABLE DES PIÈCES

Contenues dans ce cinquième volume.

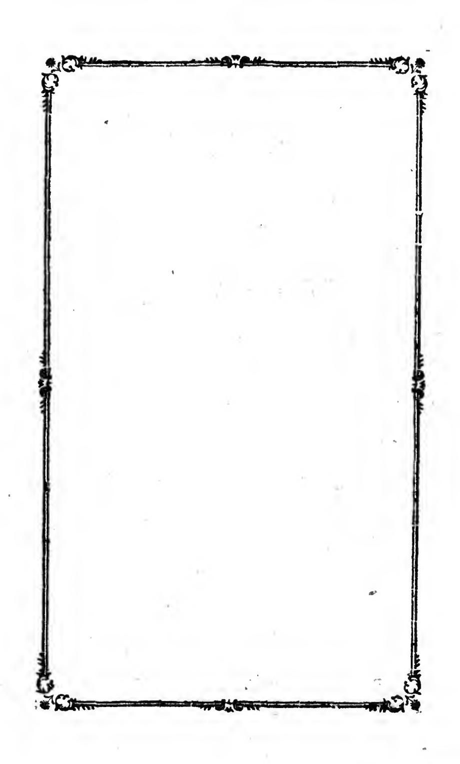
TABLE.

Fin de la Table

D. SANCHE

D. SANCHE
D'ARAGON,
COMÉDIE HÉROÏQUE.

1650.



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

CE genre purement romaneſque, dénué de tout ce qui peut émouvoir, & de tout ce qui fait l'ame de la tragédie, fut en vogue avant *Corneille. Dom Bernard de Cabrera*, *Laure perſécutée*, & pluſieurs autres piéces ſont dans ce goût; c'eſt ce qu'on appellait *comédie-héroïque*, genre mitoyen qui peut avoir ſes beautés. La comédie de l'*Ambitieux* de *Deſtouches* eſt à-peu-près du même genre, quoique beaucoup au-deſſous de *Dom Sanche d'Aragon*, & même de *Laure*. Ces eſpèces de comédies furent inventées par les Eſpagnols. Il y en a beaucoup dans *Lopès de Véga*. Celle-ci eſt tirée d'une piéce eſpagnole, intitulée *El palacio confuſo*, & du roman de *Pélage*.

Peut-être les comédies héroïques ſont-elles préférables à ce qu'on appelle la *tragédie bourgeoiſe*, ou la *comédie larmoyante*. En effet, cette comédie larmoyante, abſolument privée de comique, n'eſt au fond qu'un monſtre né de l'impuiſſance d'être ou plaiſant ou tragique.

Celui qui ne peut faire ni une vraie comédie,

ni une vraie tragédie, tâche d'intéreſſer par des aventures bourgeoiſes attendriſſantes : il n'a pas le don du comique ; il cherche à y ſuppléer par l'intérêt : il ne peut s'élever au cothurne ; il rehauſſe un peu le brodequin.

Il peut arriver ſans doute des aventures très-funeſtes à de ſimples citoyens ; mais elles ſont bien moins attachantes que celles des ſouverains, dont le ſort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être aſſaſſiné comme *Pompée* ; mais la mort de *Pompée* fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois.

Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le ſtyle de *Mithridate*, il n'y a plus de convenance ; ſi vous repréſentez une aventure terrible d'un homme du commun en ſtyle familier, cette diction familière convenable au perſonnage ne l'eſt plus au ſujet. Il ne faut point tranſpoſer les bornes des arts ; la comédie doit s'élever, & la tragédie doit s'abaiſſer à propos ; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de nature.

Corneille prétend que le refus d'un ſuffrage illuſtre fit tomber ſon *Dom Sanche*. Le ſuffrage qui lui manqua fut celui du grand *Condé*. Mais *Corneille* devait ſe ſouvenir que les dégoûts & les critiques du cardinal de *Richelieu*, homme plus accrédité dans la littérature que le grand *Condé*, n'avaient pu nuire au *Cid*. Il eſt plus aiſé à un

prince de faire la guerre civile, que d'anéantir un bon ouvrage. *Phèdre* fe releva bientôt, malgré la cabale des hommes les plus puiffans.

Si *Dom Sanche* eft prefque oublié, s'il n'eut jamais un grand fuccès, c'eft que trois princeffes amoureufes d'un inconnu débitent les maximes les plus froides d'amour & de fierté ; c'eft qu'il ne s'agit que de favoir qui époufera ces princeffes ; c'eft que perfonne ne fe foucie qu'elles foient mariées ou non. Vous verrez toujours l'amour traité dans les piéces fuivantes de *Corneille*, du ftyle froid & entortillé des mauvais romans de ce tems-là. Vous ne verrez jamais les fentimens du cœur développés avec cette noble fimplicité, avec ce naturel tendre, avec cette élégance qui nous enchante dans le quatrième livre de *Virgile*, dans certains morceaux d'*Ovide*, dans plufieurs rôles de *Racine* ; mérite que depuis *Racine* perfonne n'a connu parmi nous, dont aucun auteur n'a approché en Italie depuis le *Paftor fido* ; mérite entiérement ignoré en Angleterre, & même dans le refte de l'Europe.

Corneille eft trop grand par les belles fcènes du *Cid*, de *Cinna*, des *Horaces*, de *Polyeucte*, de *Pompée* &c. pour qu'on puiffe le rabaiffer en difant la vérité. Sa mémoire eft refpectable, la vérité l'eft encore davantage. Ce commentaire eft principalement deftiné à l'inftruction des jeunes

gens. La plupart de ceux qui ont voulu imiter *Corneille*, & qui ont cru qu'une intrigue froide, ſoutenue de quelques maximes de méchanceté qu'on appelle politique, & d'inſolence qu'on appelle grandeur, pourraient ſoutenir leurs piéces, les ont vu tomber pour jamais. *Corneille* ſuppoſe toujours dans tous les examens de ſes piéces, depuis *Théodore* & *Pertharite*, quelque petit défaut qui a nui à ſes ouvrages ; & il oublie toujours que le froid, qui eſt le plus grand défaut, eſt ce qui les tue.

La grandeur héroïque de *Dom Sanche* qui ſe croit fils d'un pêcheur, eſt d'une beauté dont le genre était inconnu en France ; mais c'eſt la ſeule choſe qui pût ſoutenir cette piéce, indigne d'ailleurs de l'auteur de *Cinna*. Le ſuccès dépend preſque toujours du ſujet. Pourquoi *Corneille* choiſit-il un roman eſpagnol, une comédie eſpagnole pour ſon modèle, au-lieu de choiſir dans l'hiſtoire romaine & dans la fable grecque ?

C'eût été un très-beau ſujet qu'un ſoldat de fortune, qui rétablit ſur le trône ſa maîtreſſe & ſa mère ſans les connaître. Mais il faudrait que dans un tel ſujet tout fût grand & intéreſſant.

A MONSIEUR

DE ZUYLICHEM,

CONSEILLER ET SECRETAIRE

DE MONSEIGNEUR

LE PRINCE D'ORANGE.

MONSIEUR,

Voici un poëme d'une espèce nouvelle, & qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connaissez l'humeur de nos Français ; ils aiment la nouveauté, & je hasarde non tam meliora quam nova, *sur l'espérance de les mieux divertir. C'était l'humeur des Grecs dès le tems d'Æschyle,*

apud quos
Illecebris erat, & grata novitate morandus
Spectator.

Et ſi je ne me trompe, c'était auſſi celle des Romains.

Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas,
Nec minimum meruere decus veſtigia græca
Auſi deſerere ?

Ainſi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une choſe qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite, je me ſuis trouvé fort embarraſſé à lui choiſir un nom. Je n'ai jamais pu me réſoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les perſonnages qui en fuſſent dignes. Cela eût ſuffi au bon-homme Plaute, qui n'y cherchait point d'autre fineſſe; parce qu'il y a des dieux & des rois dans ſon Amphitrion, il veut que c'en ſoit une; & parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce ſoit auſſi une comédie, & lui donne l'un & l'autre nom, par un compoſé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'eſt trop déférer aux perſonnages, & conſidérer trop peu l'action. Ariſtote en uſe autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, & les effets qu'elle doit produire, ſans parler aucunement de ceux-là: & j'oſe m'imaginer que ceux qui ont reſtraint cette ſorte de poëme aux perſonnes illuſtres, n'en ont décidé que ſur l'opinion qu'ils ont eue, qu'il n'y avait

que la fortune des rois & des princes, qui fût capable d'une action telle que ce grand-maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires au héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, & ne s'attache qu'aux incidens de sa vie, & à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver: & je ne vois point que cela ne puisse arriver qu'à un prince, & que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils n'aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes, & c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événemens qu'elle traite; & comme ils n'ont de l'éclat que parce qu'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seraient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, & semble commander de croire ce qu'il veut persuader. Mais je ne comprens point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter, & je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase, qui n'était qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle,

que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mère. Quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas.

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Je dirai plus, MONSIEUR : *la tragédie doit exciter de la pitié & de la crainte, & cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation, que quand nous voyons souffrir nos semblables, & que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles : n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement, par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout-à-fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport, qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice, ce qui ne se rencontre pas toujours ? Que si vous trouvez quelqu'apparence en ce raisonnement, & ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité : permettez-moi de conclure* à simili, *que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illus-*

tres quand nous en propoſons quelqu'aventure, qui ne s'élève point au-deſſus de ſa portée. Et certes, après avoir lu dans Ariſtote que la tragédie eſt une imitation des actions, & non pas des hommes, je penſe avoir quelque droit de dire la même choſe de la comédie, & de prendre pour maxime, que c'eſt par la ſeule conſidération des actions, ſans aucun égard aux perſonnages, qu'on doit déterminer de quelle eſpèce eſt un poëme dramatique. Voilà, MONSIEUR, *bien du diſcours, dont il n'était pas beſoin pour vous attirer à mon parti, & gagner votre ſuffrage en faveur du titre que j'ai donné à D. Sanche. Vous ſavez mieux que moi tout ce que je vous dis; mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne vous offenſeriez pas que je vous fiſſe ſouvenir des choſes dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, & lui dirai que D. Sanche eſt une véritable comédie, quoique tous les acteurs y ſoient, ou rois, ou grands d'Eſpagne, puiſqu'on n'y voit naître aucun péril, par qui nous puiſſions être portés à la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucun riſque. Deux de ſes rivaux ſont trop jaloux de leur rang pour ſe commettre avec lui, & trop généreux pour lui dreſſer quelques ſupercheries. Le mépris qu'ils en font ſur l'incertitude de ſon origine ne détruit point en eux l'eſtime*

de sa valeur, & se change en respect, si-tôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisième lie la partie avec lui, mais elle est incontinent rompue par la reine; & quand même elle s'achèverait par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable, ni de terrible, & par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs, & qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses,

Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines;

mais nous ne voyons autre chose dans les comédies que des amans qui vont mourir, s'ils ne possèdent ce qu'ils aiment; & de semblables douleurs ne préparent aucun effet tragique, on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pêcheur; mais en cet état même il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habillait de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs : celui-ci soutient sa disgrace avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion pour son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive; mais cette crainte n'a

sa source que dans l'intérêt que nous prènons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, & se peut ranger inter communia utriusque drammatis, *aussi-bien que la reconnaissance qui fait le dénouement de cette pièce. La crainte tragique ne dévance pas le malheur du héros, elle suit; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous; & se produisant par une prompte application que la vue de ses malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois rien en ce poëme qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne* Averroés, *qui l'appelle simplement* un art de louer. *En ce cas nous ne lui pourrons dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, & ne vouloir pas voir que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme font sur toutes sortes d'esprits, qui est une façon de louer assez ingénieuse, & hors du commun des panégyriques. Mais j'aurais mauvaise grace de me prévaloir d'un auteur arabe, que je ne connais que sur la foi d'une traduction latine; & puisque sa paraphrase abrège le texte d'Aristote en cet article, au-lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que*

je n'aie hésité quelque tems sur ce que je n'y voyais rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il était aussi de son essence ; & je serais encore dans ce scrupule, si je n'en avais été guéri par votre Mr. Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que Movere risum non constituit comœdiam, sed plebis aucupium est, & abusus. *Après l'autorité d'un si grand homme, je serais coupable de chercher d'autres raisons, & de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithète de* héroïque, *pour satisfaire aucunement à la dignité de ses personnages, qui pourrait sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut. Mais après tout,* MONSIEUR, *ce n'est qu'un* interim, *jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entiérement ; & si vos Elzéviers se saisissent de ce poëme, comme ils ont fait de quelques-uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces, sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, & nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attens de vous cette instruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premières pensées, ou les rejetter comme de mauvaises tentations. Elles*

flotteront jusques-là ; & si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir appuyé une nouveauté, vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe. Mais quand même vous m'ôteriez toutes les deux, je m'en consolerai fort aisément, parce que je suis très-assuré que vous ne sauriez m'en ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse, c'est celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
CORNEILLE.

ARGUMENT

DE D. SANCHE D'ARAGON.

DOM Fernand roi d'Aragon, chaſſé de ſes états, par la révolte de D. Garcie d'Ayala, comte de Fuenſalida, n'avait plus ſous ſon obéiſſance que la ville de Catalaïud, & le territoire des environs, lorſque la reine D. Léonor ſa femme accoucha d'un fils qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable prince craignant qu'il ne demeurât expoſé aux fureurs de ce rebelle, le fit auſſi-tôt enlever par D. Raymond de Moncade ſon confident, afin de le faire nourrir ſecrétement. Ce cavalier trouvant dans le village de Rubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, ſans lui dire qui il était; mais ſeulement qu'un jour le roi & la reine d'Aragon le feraient grand, lorſqu'elle lui ferait préſenter par lui un petit écrain, qu'en même tems il lui donna. Le mari de cette pauvre femme était pour lors à la guerre, ſi bien que revenant au bout d'un an, il prit aiſément cet enfant pour ſien, & l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais ſavoir du roi

où il avait fait porter ſon fils ; & tout ce qu'elle en tira après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnaîtrait un jour quand on lui préſenterait cet écrain, où il avait mis leurs deux portraits avec un billet de ſa main, & quelques autres piéces de remarque : mais voyant qu'elle continuait toujours à en vouloir ſavoir davantage, il arrêta ſa curioſité tout d'un coup, & lui dit qu'il était mort. Il ſoutint après cela cette malheureuſe guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau déſavantage, & mourut enfin de déplaiſir & de fatigue, laiſſant ſes affaires déſeſpérées, & la reine groſſe, à qui il conſeilla d'abandonner entiérement l'Aragon, & de ſe refugier en Caſtille. Elle exécuta ſes ordres, & y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva juſqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince D. Sanche qui ſe croyait fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint ſeize, ſe dérobe de ſes parens, & ſe jette dans les armées du roi de Caſtille, qui avait de grandes guerres contre les Maures ; & de peur d'être connu pour ce qu'il penſait être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avait laiſſé, & prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande conſidération auprès du roi D. Alfonſe, à qui il ſauve la vie en un jour de bataille ; mais comme ce monarque était prêt de le récompenſer, il eſt ſurpris de la mort, & ne lui laiſſe autre choſe

que les favorables regards de la reine D. Isabelle sa sœur, & son héritière, & de la jeune princesse d'Aragon D. Elvire, que l'admiration de ses belles actions avait portées toutes deux jusques à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devaient à la dignité de leur naissance. Lui-même avait conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à son mariage, & étant prêts de former une guerre civile pour ce sujet, les états du royaume la supplient de choisir un mari pour éviter les malheurs qu'ils prévoient devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connaissant pas assez particuliérement le mérite de ses prétendans, & leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, & lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman, & D. Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la princesse D. Elvire, eût cru faire une lâcheté, & offenser la reine, s'il eût rejetté l'honneur qu'il recevait de son pays par cette nomination. D'autre côté, les Aragonais ennuyés de la tyrannie de D. Garcie & de D.

Ramire son fils, les chassent de Saragosse, & les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses refugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur appartenait. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, D. Raymond qu'ils y tenaient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que D. Sanche leur prince était vivant, & part aussi-tôt pour le chercher à Rubierça, où il apprend que le pêcheur qui le croyait son fils, l'avait perdu depuis huit ans, & l'était allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avait eues par un soldat qui avait servi sous lui contre les Maures : il pousse aussi-tôt de ce côté-là, & joint les députés comme ils étaient prêts d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le prince D. Sanche; après quoi la reine D. Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses états lui avaient nommés, & D. Alvar en obtient la princesse D. Elvire, qui par cette reconnaissance se trouve être sa sœur.



ACTEURS.

D. ISABELLE, reine de Castille.

D. LÉONOR, reine d'Aragon.

D. ELVIRE, princesse d'Aragon.

BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.

CARLOS, cavalier inconnu qui se trouve être D. Sanche, roi d'Aragon.

D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.

D. LOPE DE GUSMAN,
D. MANRIQUE DE LARE, } grands de Castille.
D. ALVAR DE LUNE,

La scène est à Valladolid.

D. SANCHE D'ARAGON, COMÉDIE HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

(a) APRÈS tant de malheurs enfin le ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice:

(a) *Après tant de malheurs &c.* On a déjà observé qu'il ne faut jamais manquer à la grande loi de faire connaître d'abord ses personnages, & le lieu où ils sont. Voilà une mère & une fille dont on ne connaît les noms que dans la liste imprimée des acteurs. Comment les deviner? comment savoir que la scène est à Valladolid? on ne sait pas non plus quelle est cette reine de Castille dont on parle. Si votre sujet est grand & connu comme la mort de *Pompée*, vous pouvez tout d'un coup entrer en matière, les spectateurs sont au fait, l'action commence dès le premier vers sans obscurité: mais si les héros de votre piéce sont tous nouveaux pour les spectateurs, faites connaître dès les premiers vers leurs noms, leurs intérêts, l'endroit où ils parlent.

Notre Aragon pour nous presque tout révolté
Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos loix, & reconnaît ses reines;
Et par ses députés qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long (*b*) exil le retour éclatant.
Comme nous la Castille attend cette journée,
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée:
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux;
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une faible & douteuse puissance:
Le trouble règne encor où vous devez régner:
Le peuple vous rappelle, & peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, (*c*) au retour de Castille,
Que l'avis d'une mère, & le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres & le bras
Sauraient bien mieux que nous assurer vos états,
Et par des actions nobles, grandes & belles,
Dissiper les mutins, & dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amans dignes de vous:
On aime votre sceptre, on vous aime, & sur tous,
Du (*d*) comte Dom Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil, & durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre, & se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez est bien digne de (*e*) lui.

(*b*) Il semble par la phrase que ce soit l'exil qui retourne. La diction est aussi obscure que l'exposition.

(*c*) *Au retour de Castille* n'est pas plus français que le retour de l'exil, & est beaucoup plus obscur.

(*d*) *Le comte Dom Alvar qui aima Dona Elvire sur tous*, est bien moins français encore.

(*e*) *Lui*, ne se dit jamais des

D. ELVIRE.

Ce comte eſt généreux, & me l'a fait paraître ;
Auſſi le ciel pour moi l'a voulu reconnaître,
Puiſque les Caſtillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix ;
Et comme ſes rivaux lui cèdent en mérite,
Un eſpoir à préſent plus doux le ſollicite :
Il régnera ſans nous. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Aragon ſe réſout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître,
S'il voit que je lui mène un étranger pour maître ?
Montons de grace au trône, & de-là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baiſſerons les yeux.

D. LÉONOR.

Vous les abaiſſez trop ; (f) une ſecrète flamme
A déjà malgré moi fait ce choix dans votre ame :
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout eſt illuſtre en lui, moi-même je l'avoue ;
Mais ſon ſang que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la ſource obſtinément...

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement ;
Sa naiſſance inconnue eſt peut-être ſans tache :
Vous la préſumez baſſe à cauſe qu'il la cache ;
Mais combien a-t-on vu de princes déguiſés
Signaler leur vertu ſous des noms ſuppoſés,

choſes inanimées à la fin d'un vers, cela paraît une bizarerie de la langue ; mais c'eſt une règle.

(f) Une ſecrète flamme qui fait un choix !

Dompter des nations, (g) gagner des diadêmes,
Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes?

D. LÉONOR.

Quoi, voilà donc enfin de quoi vous vous flattez?

D. ELVIRE.

J'aime & prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'ame noble en qui tant de vaillance
N'arrache cette estime, & cette bienveillance:
Et l'innocent tribut de ses affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore uue jeune princesse.
En cette qualité je l'aime, & le caresse; (h)
En cette qualité, ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dûs:
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire:
Il a trop de vertu pour être téméraire;
Et si jamais ses vœux s'échappaient jusqu'à moi,
Je sais ce que je suis, & ce que je me doi.

D. LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir, & le mettre en usage!

D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,

(g) On ne dit point *gagner des diadêmes*; c'est peut-être encor une bizarerie.

(h) *Carlos* en qui tant de vaillance arrache l'estime & la bienveillance; & l'innocent tribut des affections que toute la terre doit aux belles actions; & *Dona Elvire* qui l'aime & le caresse en cette qualité! Il faut avouer que voilà un amas d'expressions impropres & de fautes contre la syntaxe, qui forment un étrange style.

Doit venir jufqu'au lieu de votre obéiffance,
Vous rendre ces refpects dûs à votre naiffance,
Vous faire comme ici fa cour tout fimplement?

D. ELVIRE.

De fes pareils la guerre eft l'unique élément;
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers, & la gloire.
La prife de Séville, & les Mores défaits,
Laiffent à la Caftille une profonde paix :
S'y voyant fans emploi, fa grande ame inquiète
Veut bien de (*i*) Dom Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un refte de mutins,
De toute fa valeur hâter nos bons deftins.

D. LÉONOR.

Mais quand il vous aura fur le trône affermie,
Et (*k*) jeté fous vos pieds la puiffance ennemie,
S'en ira-t-il foudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau, la gloire, & les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, (*l*) la reine entre.

(*i*) Il faudrait que ce *Dom Garcie* fût d'abord connu; le fpectateur ne fait ni où il eft, ni qui parle, ni de qui l'on parle.

(*k*) Jeter une puiffance fous des pieds!

(*l*) *La reine entre.* Quelle reine? rien n'eft annoncé, rien n'eft développé. C'eft fur-tout dans ces fujets romanefques entiérement inconnus au public, qu'il faut avoir foin de faire l'expofition la plus nette & la plus précife.

J'aimerais encor mieux qu'il déclinât fon nom
Et dit je fuis Orefte ou bien Agamemnon.

SCENE II.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LÉONOR.

AUjourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuſe la flamme,
Et d'un mot ſatisfaire aux plus ardens (*m*) ſouhaits
Que pouſſent vers le ciel vos fidèles ſujets ?

D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt, qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impoſe à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais deſſus moi-même un (*n*) illuſtre attentat,
Pour me ſacrifier au repos de l'état ;
Que c'eſt un fort fâcheux & triſte que le nôtre,
De ne pouvoir régner que ſous les loix d'un autre !
Et qu'un ſceptre ſoit cru d'un ſi grand poids pour nous,
Que pour le ſoutenir il nous faille un époux !
A peine ai-je deux mois porté le diadême,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime ;
Si toutefois ſans crime, & ſans m'en indigner,
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet eſpoir ouverte

[*m*] Des ſouhaits qu'on pouſſe ! & madame qui va rendre heureuſe la flamme ?

[*n*] Et *Iſabelle* qui fait un illuſtre attentat ſur elle-même & un ſceptre qui eſt cru !

Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte ;
Et pour trancher le cours de leurs dissensions
Il faut fermer la porte à leurs prétentions :
Il m'en faut choisir un, eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, & mes états m'en prient ;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Dom Lope de Gusman, Dom Manrique de Lare,
Et Dom Alvar de Lune ont un mérite rare :
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

D. LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire :
On vous obéira, (*o*) qui qu'il vous plaise élire.
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE.

Madame, je suis reine, & dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un (*p*) joug impérieux,
Et dédaigne l'avis & du cœur, & des yeux,
Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine, & m'inspire,
Et ce que je dois faire, & ce que je dois dire.

[*o*] *Qui qu'il vous plaise élire!* Cela n'est ni élégant, ni harmonieux.

[*p*] Un joug impérieux jeté sur des destins!

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

AVANT que de choisir je demande un serment,
Comtes, qu'on agréra mon choix aveuglément,
Que les deux méprisés, & tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître :
Car enfin je suis libre à disposer de moi ;
Le choix de mes états ne m'est point une loi ;
D'une troupe importune il m'a débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à savoir par-là qu'on vous préfère à tous ;
Vous m'en êtes plus chers, & plus considérables ;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables ;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits :
Mais quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
(q) Je veux en le faisant pouvoir ne le pas faire,
Et que vous avouiez, que pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière ;

[q] *Je veux en le faisant pouvoir ne le pas faire.* Quel vers! nous avons déja dit qu'on doit éviter ce mot *faire* autant qu'on le peut.

Votre état avec vous n'agit que par prière,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentimens,
Que par obéissance à vos commandemens.
(r) Ce n'est point ni son choix, ni l'éclat de ma race,
Qui me font, grande reine, espérer cette grace;
Je l'attends de vous seule, & de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service, ni famille,
Vous pouvez faire part (s) au moindre de Castille.
C'est à nous d'obéir, & non d'en murmurer;
Mais vous nous permettez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez cheoir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne;
Et que votre vertu vous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, Dom Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine,
Que vous laisser borner, c'est vous-même affaiblir
La dignité du rang qui le doit annoblir:

[r] *Ce n'est point*; est ici un soléeisme, il faut *ce n'est ni son choix*.

[s] *Au moindre de Castille*. C'est un barbarisme, il faut, *au moindre guerrier, au moindre gentilhomme de la Castille*. La plus grande faute est que cela n'est pas vrai. Elle ne peut choisir le moindre sujet de la Castille.

Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
Le roi que vous feriez vous devrait peu de chose,
Puisqu'il tiendrait les noms de monarque & d'époux
Du choix de vos états aussi-bien que de vous.
Pour moi qui vous aimai sans sceptre & sans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
Que même le feu roi daigna considérer
Jusqu'à souffrir ma flamme, & me faire espérer,
J'oserai me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frère, & quatre ans de service;
Et sur ce doux espoir dussai-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et Dom Alvar de Lune?

D. ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument,
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
Et comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame...

D. ISABELLE.

C'est assez, que chacun prenne place.

Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil; & après que les trois comtes & le reste des grands qui sont présens se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos y voyant une place vuide s'y veut seoir, & dom Manrique l'en empêche.

D. MANRIQUE.

(*t*) Toutbeau, toutbeau, Carlos, d'où vous vient cette audace?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir ?

CARLOS.

J'ai vu la place vuide, & cru la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un ſoldat bien remplir une place de comte !

CARLOS.

Seigneur, ce que je ſuis ne me fait point de honte.
Depuis plus de ſix ans il ne s'eſt fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de ſoldat.
J'en avais pour témoin le feu roi votre frère,
Madame, & par trois fois...

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vu (*u*) faire
Et ſavons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes inſtruits, (*x*) & je ne la ſuis pas ;

(*t*) *Tout beau, tout beau,* pourrait être ailleurs bas & familier ; mais ici je le crois très-bien placé, cette manière de parler eſt aſſez convenable, d'un ſeigneur très-fier à un ſoldat de fortune. Cela forme une ſituation ſingulière & intéreſſante, inconnue juſques-là au théatre. Elle donne lieu très-naturellement à *Carlos* de parler dignement de ſes grandes actions. La vertu qui s'élève quand on veut l'avilir produit preſque toujours de belles choſes.

[*u*] *Faire*, eſt ici plus ſupportable, mais il n'eſt que ſuportable. *Racine* n'aurait jamais dit nous vous avons vu faire.

[*x*] *Et je ne la ſuis pas.* Elle devrait certainement le ſavoir; *Carlos* eſt à ſa cour, *Carlos* a fait des actions connues de tout le monde, il a ſauvé la Caſtille, & elle dit qu'elle n'en ſait rien ! Il était aiſé de ſauver cette faute, & la reine qui a de l'inclination pour *Carlos* pouvait prendre un autre tour. Obſervez qu'il faut, *& je ne le ſuis pas.* S'il y avait là pluſieurs reines, elle dirait, *nous ne le ſommes pas* ; & *non nous ne les ſommes pas.* Ce *le* eſt neutre ; on a déjà fait cette remarque; mais on peut la répéter pour les étrangers.

Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus (*y*) rendre de dignes marques,
De les savoir connaître, & ne pas ignorer.
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer

D. MANRIQUE.

(*z*) Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre.

D. ISABELLE.

Comte, encor une fois laissez-le me l'apprendre:
Nous aurons tems pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat, je fais gloire de l'être:
Au feu roi par trois fois je le fis bien paraître.
L'étendart de Castille à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé:
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le More au pied de sa muraille;
Et rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappella les vaincus, & défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit (*a*) dedans l'Andalousie
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand tout percé de coups sur un monceau de morts,
Je lui fis si long-tems bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées;
Et le même escadron qui vint le secourir,

Le

(*y*) *rendre de dignes marques.* C'est un barbarisme.

(*y*) *Je ne me croirais pas être ici*, c'est un solécisme; il faut, *je ne croyais pas être ici.*

(*a*) On a déjà fait voir combien *dedans* est vicieux, & surtout quand il s'agit d'une province; c'est alors un solécisme.

Le ramena vainqueur, & moi prêt à mourir.
Je montai le premier ſur les murs de Séville,
Et tins la brêche ouverte aux troupes de Caſtille.
Je ne vous parle point d'aſſez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit, & m'entend, & me mépriſe encore,
Qui gémirait ſans moi dans les priſons du Maure.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour Dom Lope, & pour moi?

CARLOS.

Je parle ſeulement de ce qu'a vu le roi,
Seigneur, & qui voudra parle à ſa conſcience.
(*b*) Voilà dont le feu roi me promit récompenſe,
Mais la mort le ſurprit comme il la réſolvait.

D. ISABELLE.

Il ſe fût acquitté de ce qu'il vous devait;
Et moi, comme héritant ſon ſceptre & ſa couronne,
Je prends ſur moi ſa dette, (*c*) & je vous la fais bonne.
Seyez-vous, & quittons ces petits différens.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ſes parens.
Nous ne conteſtons point l'honneur de ſa vaillance,
Madame, & s'il en faut notre reconnaiſſance,
Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un & l'autre ſans lui nous étions priſonniers:
Mais enfin la valeur ſans l'éclat de la race
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

(*b*) *Voilà dont*; c'eſt un ſolécisme; il faut, *voilà les ſervices, les exploits, les actions dont.*

(*c*) *Et je vous la fais bonne* eſt trop trival, c'eſt le ſtyle des marchands.

CARLOS.

(*d*) Se pare qui voudra du nom de ses aïeux,
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux.
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connaître.
(*e*) Mais pour en quelque sorte obéir à vos loix,
Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits,
Ma valeur est ma race, & mon bras est mon père.

D. LOPE.

Vous le voyez, madame, & la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble.

D. ISABELLE.

Hé bien, je l'annoblis,
Quelle que soit sa race, & (*f*) de qui qu'il soit fils.
Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encor un mot, de grace.

D. ISABELLE.

Dom Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'annoblir si vous n'y consentez?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités;
Tout autre qu'un marquis, ou comte le profane.

(*d*) *Se pàre qui voudra du nom de ses aïeux.* Cette tirade était digne d'être imitée par *Corneille*, & l'on voit que si elle n'était pas dans l'espagnol, il l'aurait faite. Il est vrai que *mon bras est mon père* est trop forcé.

(*e*) *Mais pour en quelque sorte.* Quand *pour* est suivi d'un verbe, il ne faut ni d'adverbe entre deux, ni rien qui tienne lieu d'adverbe.

(*f*) *De qui qu'il.* Il faut éviter soigneusement ces cacophonies. On a déjà remarqué cette faute.

D. ISABELLE *à Carlos.*

Hé bien, ſeyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Penafiel, gouverneur de Burgos.
Dom Manrique, eſt-ce aſſez pour faire ſeoir Carlos ?
Vous reſte-t-il encor quelque ſcrupule en l'ame ?
(*Dom Manrique & Dom Lope ſe lèvent, & Carlos ſe ſied.*)

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez, faites-le roi, madame :
Par ces marques d'honneur l'élever juſqu'à nous,
C'eſt moins nous l'égaler, que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'était pas ſans myſtère ;
Et ces nouveaux ſermens qu'il nous a fallu faire,
Montraient bien dans votre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, & nous l'avons juré,
Je ſuis prêt d'obéir, & loin d'y contredire,
Je laiſſe entre ſes mains & vous, & votre empire.
Je ſors avant ce choix, non que j'en ſois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougiſſe pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, inſolent, votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte inſolemment ſoupçonne,
Et pour la démentir, veut bien vous aſſurer
Qu'au choix de ſes états elle veut (*g*) demeurer,
Que vous tenez encor même rang dans ſon ame,
Qu'elle prend vos tranſports pour un excès de flamme,
Et qu'au-lieu d'en punir (*h*) le zèle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

(*g*) *Demeurer au choix*, eſt un barbariſme ; il faut, *s'en tenir au choix*, *ou demeurer attachée au choix des états.*

(*h*) Le zèle injurieux d'un excès de flamme !

D. MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipatie...

D. ISABELLE.

Ne (*i*) faites point ici de fausse modestie,
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.
  Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal, & quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi;
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre, & connaît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison,
Que moi qui n'en connais que la race & le nom.
Marquis, prenez (*k*) ma bague, & la (l) donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque;
Je vous laisse y penser tout le reste du jour.
  Rivaux ambitieux, faites lui votre cour.
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne,
Recevra sur le champ ma main, & ma couronne.
Allons, reines, allons, & laissons les juger
De quel côté l'amour avait su m'engager.

(*i*) *Faire de fausse modestie*, barbarisme & solécisme; il faut *n'affecter point ici de fausse modestie*. Mais il ne s'agit pas ici de *modestie* quand *Manrique* parlent d'antipatie. C'est jouer au propos interrompu.

(*k*) La bague du marquis vaut bien l'anneau royal d'Astrate. Cela est tout espagnol.

(*l*) *Donnez-la pour marque que j'en fasse un monarque*, barbarisme & solécisme.

SCENE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

HÉ bien, feigneur marquis, nous direz-vous, de grace,
Ce que pour vous gagner il eſt beſoin qu'on faſſe ?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être aſſez mal réuſſir.
Quittez ces contretems de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en eſt pas ſaiſon quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons, ni prions, & demeurons amis.
Je ſais ce que la reine en mes mains a remis ;
J'en uſerai fort bien, vous n'avez rien à craindre,
Et pas un de vous trois n'aura lieu de ſe plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de ſon époux,
Je ferais téméraire, & m'en ſens incapable,
Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récuſable.
Je m'en récuſe donc, afin de vous donner
Un juge que ſans honte on ne peut ſoupçonner ;
Ce ſera votre épée, & votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadême ;
Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur,
Et je le garde...

D. LOPE.

(m) A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon vainqueur.
Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine,
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre & du tems, & du lieu,
Je m'y rendrai sur l'heure, & vais l'attendre. Adieu.

SCENE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignions mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuser un combat!

(m) *A qui Carlos? — à mon vainqueur.* Cela est digne de la tragédie la plus sublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les piéces espagnoles. Mais ces grands traits de lumière qui percent l'ombre de tems en tems, ne suffisent pas; il faut un grand intérêt; nulle langueur ne doit l'interrompre; les raisonnemens politiques, les froids discours d'amour le glacent; & les pensées recherchées, les tours forcés l'affaiblissent.

D. LOPE.

Des généraux d'armée
Jaloux de leur honneur & de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR.

Ne mettez pas si bas un si vaillant guerrier.
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. LOPE.

La reine qui nous brave, & sans égard au sang
Ose fouiller ainsi l'éclat de notre rang ?

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables;
Ils font comme il leur plaît, & défont nos semblables. (n)

D. MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret ?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,
Qu'elle espère par-là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois,
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore;
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort, mais y prétendez-vous ?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux...

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux, ou non, je ne crois pas sans crime

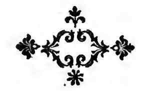
(n) Cela n'était pas vrai, dans ces tems-là, un roi de Castille ou d'Aragon n'avait pas le droit de destituer un homme titré.

Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis Dom Carlos cet anneau qu'il nous garde;
Et si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter,
Le champ vous sera libre.

D. Lope.

A la bonne heure, comte,
Nous vous irons alors le disputer sans honte:
Nous ne dédaignons point un si digne rival;
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIÈRE. (a)

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

BLANCHE, as-tu rien connu d'égal à ma misère?
Tu vois tous mes desirs condamnés à se taire,

(a) Cette scène, & toutes les longues dissertations sur l'amour & la fierté, ont toujours un défaut; & ce vice, le plus grand de tous, c'est l'ennui. On ne va au théatre que pour être ému. L'ame veut toujours être hors d'elle-même, soit par la gaieté, soit par l'attendrissement, & au moins par la curiosité. Aucun de ces buts n'est atteint, quand une *Blanche* dit à sa reine, *Vous l'avez honoré sans vous déshonorer*; & que la reine replique, *que pour honorer sa générosité, l'amour s'est joué de son autorité, &c.*

Les scènes suivantes de cet acte sont à-peu-près dans le même goût, & tout le nœud consiste à différer le combat annoncé, sans aucun événement qui attache, sans aucun sentiment qui intéresse.

Il y a de l'amour comme dans toutes les piéces de *Corneille*; & cet amour est froid, parce qu'il n'est qu'amour. Ces reines qui se passionnent froidement pour un aventurier, ajouteraient la plus grande indécence à l'ennui de cette intrigue, si le spectateur ne se doutait pas que *Carlos* est autre chose qu'un soldat de fortune. On a condamné l'infante du *Cid*, non-seulement parce qu'elle est inutile, mais parce qu'elle ne parle que de son amour pour *Rodrigue*. On condamna de même dans son *Dom Sanche*, trois princesses éprises d'un inconnu, qui a fait de bien moins grandes choses que le *Cid*; & le pis de tout cela, c'est que l'amour de ces princesses ne produit rien du tout dans la piéce. Ces fautes sont des auteurs espagnols; mais *Corneille* ne devait pas les imiter.

A l'égard du style, il est à la fois incorrect & recherché, obscur & faible, dur & traînant. Il n'a rien de cette élégance & de ce piquant qui sont absolument nécessaires dans un pareil sujet.

Il faudrait charger les pages de remarques plus longues que le texte, si on voulait critiquer en détail les expressions. Les remarques sur le premier acte peuvent suffire pour faire voir aux commençans ce qu'ils doi-

Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
Vois par-là ce que c'est, Blanche, que d'être reine.
Comptable de moi-même au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, & ne puis rien pour moi.
O sceptres, s'il est vrai que tout vous soit possible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible?
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

BLANCHE.

Je présumais tantôt que vous les alliez croire;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amans vous avez fait jurer,
Au choix de Dom Carlos semblait tout préparer:
Je le nommais pour vous; mais enfin par l'issue
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue;
L'effort de votre amour a su se modérer;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine, & l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE.

Dis que pour honorer sa générosité,
Mon amour s'est joué de mon autorité;
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.
D'abord par ce discours qui t'a semblé suspect,

vent imiter, & ce qu'ils ne doivent pas suivre. Les solécismes & les barbarismes dont cette piéce fourmille seront assez sentis. Comme *Corneille* n'avait point encor de rivaux, il écrivait avec une extrême négligence. Et quand il fut éclipsé par *Racine* il écrivit encor plus mal.

Je voulais ſeulement (*b*) eſſayer leur reſpect,
Soutenir juſqu'au bout la dignité de reine,
Et comme enfin ce choix me donnait de la peine,
Perdre quelques momens, choiſir un peu plus tard.
J'allais nommer pourtant, & nommer au haſard:
Mais tu ſais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il eſt bien dur à qui ſe voit régner,
De montrer quelque eſtime, & la voir dédaigner.
Sous ombre de venger ſa grandeur mépriſée,
L'amour à la faveur trouve une pente aiſée;
A l'intérêt du ſceptre auſſi-tôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il ſe croit bien caché;
Et s'oſe imaginer qu'il ne fait rien paraître
Que ce change de nom ne faſſe méconnaître.
J'ai fait Carlos marquis, & comte, & gouverneur,
Il doit à ſes jaloux tous ces titres d'honneur;
M'en voulant faire avare, ils m'en faiſaient prodigue;
Ce torrent groſſiſſait rencontrant cette digue;
C'était plus les punir, que le favoriſer.
L'amour me parlait trop, j'ai voulu l'amuſer;
Par ces profuſions j'ai cru le ſatisfaire,
Et l'ayant ſatisfait l'obliger à ſe taire:

(*b*) Eſſayer le reſpect; un choix qui donne la peine; il eſt bien dur à qui ſe voit régner; l'amour à la faveur trouve une pente aiſée; il eſt attaché à l'intérêt du ſceptre; un outrage inviſible revêtu de gloire! Que dire d'un pareil galimatias! il faut ſe taire & ne pas continuer d'inutiles remarques ſur une piéce qu'il n'eſt pas poſſible de lire. Il y a quelques beaux morceaux ſur la fin. Nous en parlerons avec d'autant plus de plaiſir que nous reſſentons plus de peine à être obligés de critiquer toujours. C'eſt ſuivant ce principe que nous ne les reprenons qu'au cinquième acte.

Mais, hélas ! en mon cœur il avait tant d'appui,
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui ;
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadême,
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi pour appaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur ;
Et revêtant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un roi, je l'ai fait davantage :
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois,
J'espérais que l'amour pourrait suivre son choix,
Et que le moindre d'eux de soi-même estimable
Recevrait de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis, voilà ce que j'ai fait,
Voilà les vrais motifs dont tu voyais l'effet.
Car mon ame pour lui, quoiqu'ardemment pressée,
Ne saurait se permettre une indigne pensée ;
Et je mourrais encor avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée,
De m'en être remise à qui porte une épée,
Et trouve occasion dessous cette couleur
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devais par mon choix étouffer cent querelles,
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands amoureux de mon rang
Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,

Que les loix ont réglé, que les rois vos aïeux
Daignaient aſſez ſouvent honorer de leurs yeux.
On ne s'en dédit point ſans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs eſt plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je ſais ce que tu dis, & n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendraient pour affront.
Lorſque le déshonneur ſouille l'obéiſſance,
Les rois peuvent douter de leur toute-puiſſance;
Qui la haſarde alors n'en fait pas bien uſer,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oſer.
Je romprai ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu ſi je puis le remettre.
Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
Voici déjà Carlos que je viens de mander.
Demeure, & tu verras avec combien d'adreſſe
Ma gloire de mon ame eſt toujours la maîtreſſe.

SCENE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

VOus avez bien ſervi, marquis, & juſqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réuſſi:
Je penſe avoir auſſi bien payé vos ſervices.
Malgré vos envieux, & leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous, & tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté ſeulement un ſouhait.

Si cette récompenſe eſt pourtant ſi petite
Qu'elle ne puiſſe aller juſqu'à votre mérite,
S'il vous en reſte encor quelqu'autre à ſouhaiter,
Parlez, & donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains verſées,
Dont mon cœur n'eût oſé concevoir les penſées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'oſaſſe former encor quelques ſouhaits!

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content, & j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi?

D. ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle ſans feindre.
Ecoutez. Votre bras a bien ſervi l'état,
Tant que vous n'avez eu que le nom de ſoldat;
Dès que je vous fais grand, ſi-tôt que je vous donne
Le droit de diſpoſer de ma propre perſonne,
Ce même bras s'apprête à troubler ſon repos,
Comme ſi le marquis ceſſait d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à ſa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en ſont les plus fermes ſoutiens:
Vous attaquez en eux ſes appuis, & les miens;
C'eſt ſon ſang le plus pur que vous voulez répandre;
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puiſque ce même état me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte eſt honnête;

Vous en avez fuivi la première chaleur ;
Mais leur mépris va-t-il jufqu'à votre valeur ?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue ?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un fort que vous voulez cacher ;
Quand un doute fi jufte aurait dû vous toucher,
J'avais pris quelque foin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadême,
Ce n'était pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, & non leur ennemi ;
Et fi fous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'eft pour vous faire honneur, & non pour les détruire ;
C'eft votre feul avis, non leur fang que je veux,
Et c'eft m'entendre mal que vous armer contr'eux.
N'auriez-vous point penfé que fi ce grand courage
Vous pouvait fur tous trois donner quelque avantage,
On dirait que l'état me cherchant un époux,
N'en aurait pu trouver de comparable à vous ?
Ah ! fi je vous croyais fi vain, fi téméraire...

CARLOS.

Madame, arrêtez-là votre jufte colère ;
Je fuis affez coupable, & n'ai que trop ofé,
Sans choifir pour me perdre un crime fuppofé.
Je ne me défends point des fentimens d'eftime
Que vos moindres fujets auraient pour vous fans crime.
Lorfque je vois en vous les céleftes accords
Des graces de l'efprit, & des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie ;
Je puis contre le ciel en fecret murmurer

De n'être pas né roi pour pouvoir espérer ;
Et les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, & rentrer en moi-même.
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels desirs !
Je vous aime, madame, & vous estime en reine ;
Et quand j'aurais des feux dignes de votre haine,
Si votre ame sensible à ces indignes feux
Se pouvait oublier jusqu'à souffrir mes vœux,
Si par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyais descendre,
Commençant aussi-tôt à vous moins estimer,
Je cesserais sans doute aussi de vous aimer.

L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire :
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire ;
Je combats vos amans, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, & mourir ;
Et tiendrais mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisait connaître aux dépens de ma vie.
Serait ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement ?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître :
Je puis en mal juger, je puis les mal connaître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne & vous, & vos états ;
Mais du moins si le sort des armes journalières
En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
Elle m'en ôtera la honte & le regret ;
Et même si votre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,

Je ne vous verrai point entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos, par de muets ſoupirs,
Qu'il eſt l'unique auteur de tous vos déplaiſirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuſe à douter de ma flamme,
Marquis, je puis aimer, puiſqu'enfin je ſuis femme;
Mais ſi j'aime, c'eſt mal me faire votre cour
Qu'expoſer au trépas l'objet de mon amour;
Et toute votre ardeur ſe ſerait modérée
A m'avoir dans ce doute aſſez conſidérée:
Je le veux éclaircir, & vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me conſidérer.
Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime,
Mais l'amour de l'état plus fort que de moi-même,
Cherche au-lieu de l'objet le plus doux à mes yeux
Le plus digne héros de régner en ces lieux,
Et craignant que mes feux oſaſſent me ſéduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en inſtruire.
Mais je crois qu'il ſuffit que cet objet d'amour
Perde le trône, & moi, ſans perdre encor le jour:
Et mon cœur qu'on lui vole en ſouffre aſſez d'alarmes,
Sans que ſa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! ſi le ciel tantôt me daignait inſpirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile & ſoudaine victoire...

D. ISABELLE.

Ne penſez qu'à défendre, & vous, & votre gloire.
Quel qu'il ſoit, les reſpects qui l'auraient épargnés
Lui donneraient un prix qu'il aurait mal gagné;

Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite,
Ne serait que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuserai point du pouvoir absolu,
Pour défendre un combat entre vous résolu;
Je blesserais par-là l'honneur de tous les quatre;
Les loix vous l'ont permis, je vous verrai combattre;
C'est à moi comme reine à nommer le vainqueur.
Dites-moi cependant qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS.

Dom Alvar.

D. ISABELLE.

Dom Alvar!

CARLOS.

Oui, Dom Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit, mais enfin
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE.

Je devine à-peu-près quel intérêt l'engage;
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix

D. ISABELLE.

J'aime mieux au-lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'est peu que son cartel si je ne l'ai donnée.

Qu'on le faſſe venir, pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez-vous ſur-tout de ma défenſe,
Et vous aurez demain l'honneur de ma préſence.

SCENE III.

CARLOS *ſeul.*

CONSENS-tu qu'on diffère, honneur ? le conſens-tu ?
Cet ordre n'a-t-il rien qui ſouille ma vertu ?
N'ai-je point à rougir de cette déférence
Que d'un combat illuſtre achète la licence ?
Tu murmures, ce ſemble ? Achève, explique-toi.
La reine a-t-elle droit de te faire la loi ?
Tu n'es point ſon ſujet, l'Aragon m'a vu naître.
O ciel, je m'en ſouviens & j'oſe encor paraître !
Et je puis ſous les noms de comte & de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnaître le fils ?
Heureuſe obſcurité qui ſeule me fais craindre !
Injurieux deſtin qui ſeul me rends à plaindre !
Plus on m'en fait ſortir, plus je crains d'y rentrer,
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel ſouvenir ſans fin me perſécute ;
Du rang où l'on m'élève il me montre la chûte ;
Laſſe-toi déſormais de me faire trembler ;
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler ;
Laiſſe-le ſans remors m'approcher des couronnes,
Et ne viens pas m'ôter plus que tu ne me donnes.

Je n'ai plus rien à toi, la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avais formé.
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

SCENE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

AH, Carlos! car j'ai peine à vous nommer marquis;
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je présumais n'appartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.
Je me consolerais toutefois avec joie
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
Et verrais sans envie agrandir un héros,
Si le marquis tenait ce qu'a promis Carlos,
S'il avait comme lui son bras à mon service.
Je venais à la reine en demander justice;
Mais puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
Je vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

D. ELVIRE.

Ecoutez mes plaintes en repos.

Je me plains du marquis, & non pas de Carlos.
Carlos de tout ſon cœur me tiendrait ſa parole,
Mais ce qu'il m'a donné le marquis me le vole,
C'eſt lui ſeul qui diſpoſe ainſi du bien d'autrui,
Et prodigue ſon bras quand il n'eſt plus à lui.
Carlos ſe ſouviendrait que ſa haute vaillance
Doit ranger Dom Garcie à mon obéiſſance,
Qu'elle doit affermir mon ſceptre dans ma main,
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain :
Mais ce Carlos n'eſt plus, le marquis lui ſuccède,
Qu'une autre ſoif de gloire, un autre objet poſsède,
Et qui du même bras que m'engageait ſa foi
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! ſi ces honneurs dont vous comblez la reine
Réduiſent mon eſpoir en une attente vaine,
Si les nouveaux deſſeins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez-lui Penafiel, Burgos, & Santillane;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque choſe de plus.

CARLOS.

Et Carlos, & marquis, je ſuis à vous, madame;
Le changement de rang ne change point mon ame:
Mais vous trouverez bon que par ces trois défis
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réſerver mon bras noirci d'une infamie,
Attirerait ſur vous la fortune ennemie,
Et vous haſarderait, par cette lâcheté,
Au juſte châtiment qu'il aurait mérité.

Quand deux occaſions preſſent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, ſans le rendre inconſtant,
Celle qui ſe préſente à celle qui l'attend.
Ce n'eſt pas toutefois, madame, qu'il l'oublie;
Mais bien que je vous doive immoler Dom Garcie,
J'ai vu que vers la reine on perdait le reſpect,
Que d'une indigne amour ſon cœur était ſuſpect;
Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée;
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'eſt me faire une excuſe où je ne comprens rien,
Sinon que ſon ſervice eſt préférable au mien,
Qu'avant que de me ſuivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant ſon ſujet il faut m'être infidelle.

CARLOS.

Ce n'eſt pas en ſujet que je cours au combat;
Peut-être ſuis-je né dedans quelque autre état:
Mais par un zèle entier, & pour l'une, & pour l'autre,
J'embraſſe également ſon ſervice, & le vôtre;
Et les plus grands périls n'ont rien de haſardeux
Que j'oſe refuſer pour aucune des deux.
Quoiqu'engagé demain à combattre pour elle,
S'il fallait aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcherait pas
De m'expoſer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrais toutes deux pouvoir vous ſatisfaire,
Vous, ſans manquer vers elle, elle ſans vous déplaire:
Cependant je ne puis ſervir elle, ni vous,
Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.

Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines ;
Et tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
Se verrait déchiré par un égal amour,
Tels que sont mes respects dans l'une & l'autre cour.
L'ame d'un tel amant tristement balancée,
Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée :
Et ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner.
Il n'aime qu'avec trouble ; il ne voit qu'avec crainte ;
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte ;
Ses hommages par-tout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Aussi font-ce d'amour les premières maximes,
Que partager son ame est le plus grand des crimes.
Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux ;
Aussi-tôt qu'il les offre il dérobe ses vœux ;
Ce qu'il a de constance à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide ;
Et comme il n'est enfin ni rigueurs, ni mépris,
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard, en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

D. ELVIRE.

Allons voir si la reine agirait autrement,
S'il en devrait attendre un plus léger supplice.
Cependant Dom Alvar le premier entre en lice,
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je fais combien fur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combattrez, penfez à ce que j'aime;
Et ménagez fon fang comme le vôtre même.

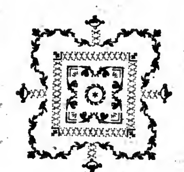
CARLOS.

Quoi, m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fiffe un roi?

D. ELVIRE.

Je vous dis feulement que vous penfiez à moi.

Fin du fecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, & d'une ame bien faine
Etreprendre un combat pour acquérir la reine !
Quel aftre agit fur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur ?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excufe :
Ou cet honneur fe trompe, ou cet amour s'abufe;
Et je ne comprens point dans un fi mauvais tour,
Ni quel eft cet honneur, ni quel eft cet amour.
Tout l'honneur d'un amant c'eft d'être amant fidelle;
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle?
Et fi vous l'acquérez, que voulez-vous de moi?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi?
La mépriferez-vous quand vous l'aurez acquife ?

D. ALVAR.

Qu'étant né fon fujet jamais je la méprife!

D. ELVIRE.

Q e me voulez-vous donc? Vaincu par Dom Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos?
En ferez-vous plus digne? & par cette victoire
Répandra-t-il fur vous quelque rayon de gloire?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutés par un heureux effet,
M'auraient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'état par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi,
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi;
J'en crains également l'une & l'autre fortune;
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous;
Vaincu, j'en suis indigne, & vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorais la personne,
Et me pouvais ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où votre gloire oppose un invincible obstacle;
Et la reine pour moi vous saura bien payer
Du tems qu'un peu d'amour vous fit mal employer.

Ma couronne est douteuse, & la sienne affermie;
L'avantage du change en ôte l'infamie;
Allez, n'en perdez pas la digne occasion,
Poursuivez-la sans honte & sans confusion;
La légéreté même où tant d'honneur engage,
Est moins légéreté que grandeur de courage:
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR.

Ah! laissez-moi, madame, adorer ce courroux.
J'avais cru jusqu'ici mon combat magnanime,
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si quand de vos loix l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connaître alors qu'il me déplait,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE.

Le crime, Dom Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;
Et pour vous dire encor quelque chose de plus,
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
Je suis reine sans sceptre, & n'en ai que le titre;
Le pouvoir m'en est dû, le tems en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant,
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvait en attendre un cœur si magnanime.
Pouvais-je en cet exil davantage sur moi?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi;

Et je n'ai pas une ame aſſez baſſe & commune,
Pour en faire un appui de ma triſte fortune.
C'eſt chez moi, Dom Alvar, dans la pompe & l'éclat,
Que me le doit choiſir le bien de mon état.
Il fallait arracher mon ſceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle.
Je vous aurais peut-être alors conſidéré
Plus que ne m'a permis un ſort ſi déploré.
Mais une occaſion plus prompte & plus brillante
A ſurpris cependant votre amour chancelante;
Et ſoit que votre cœur s'y trouvât diſpoſé,
Soit qu'un trop long refus l'y laiſſât expoſé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée;
De plus conſtans que vous l'auraient bien écoutée.
Quelle qu'en ſoit pourtant la cauſe, ou la couleur,
Vous pouviez l'embraſſer avec moins de chaleur,
Combattre le dernier, & par quelque apparence
Témoigner que l'honneur vous faiſait violence.
De cette illuſion l'artifice ſecret
M'eût forcée à vous plaindre, & vous perdre à regret:
Mais courir au-devant, & vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie!

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois?
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Juſqu'à ce qu'un rival eût épuiſé ſes forces?
Que....

D. ELVIRE.

Vous achèverez au ſortir du combat,

Si toutefois Carlos vous en laiſſe en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laiſſe,
Et vous dirai demain pour qui je m'intéreſſe.

D. ALVAR.

Hélas ! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCENE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

QUI vous traite le mieux ? la fortune, ou l'amour :
La reine charme-t-elle auprès de Donne Elvire ?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit partout, du moins à ce qu'on croit

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devrait par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la preſſe eſt grande à qui le fera roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais ſi vous le vainquez, ſerons-nous fort à plaindre ?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir long-tems hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grace, faites donc que ce soit promptement.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Laissez moi, Dom Alvar, leur parler un moment;
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice;
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne fais qu'obéir alors que vous parlez.



SCENE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.

COMTES, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure,
Que choiſir par autrui c'eſt me faire une injure;
Et puiſque de ma main le choix ſera plus beau,
Je veux choiſir moi-même, & reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous, des trois qu'on me propoſe,
J'en exclus Dom Alvar, vous en ſavez la cauſe;
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ſes vœux.
Qui n'aime que par force, aime qu'on le néglige;
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les ſeuls que je veux regarder;
Mais avant qu'à choiſir j'oſe me haſarder,
Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine,
Qu'en moi c'eſt moi qu'on aime, & non l'éclat de reine.
L'amour n'eſt, ce dit-on, qu'une union d'eſprits;
Et je tiendrais des deux celui-là mieux épris,
Qui favoriſerait ce que je favoriſe,
Et qui mépriſerait tout ce que je mépriſe,
Qui prendrait en m'aimant même cœur, mêmes yeux.
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale;
Je voudrais en tous deux voir une eſtime égale;
Qu'il trouvât même honneur, même juſtice en vous;

En un mot, vous avez l'un & l'autre une sœur ;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le fasse son beau-frère,
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine;
Je sais qu'en cet état je serai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet ;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux, n'y consentez-vous pas ?

D. MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs & plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées,
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par-là cette union d'esprits :
Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix :
Et jamais...

D. ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connaître
Que ce que je l'ai fait, il est digne de l'être,
Que je puis suppléer l'obscurité du sang ?

D. MANRIQUE.

Oui bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, & des grandeurs qu'il donne :
S'il est d'un sort indigne, ou l'auteur, ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui :
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache !

Avant que le fouiller il faut qu'on me l'arrache;
J'en dois compte aux aïeux dont il eſt hérité,
A toute leur famille, à la poſtérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, & moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en diſpoſerai ſeule, & j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer
Que je me donne à vous pour vous déshonorer?
Que mon ſceptre en vos mains porte quelque infamie;
Si je ſuis juſques-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité de ſujet, ou d'amant,
M'oſez-vous expliquer ce noble ſentiment?
Ah! ſi vous n'apprenez à parler d'autre ſorte...

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte;
Il devait s'excuſer avec plus de douceur.
Nous avons en effet l'un & l'autre une ſœur;
Mais ſi j'oſe en parler avec quelque franchiſe,
A d'autres qu'au marquis l'une & l'autre eſt promiſe.

D. ISABELLE.

A qui, D. Lope?

D. MANRIQUE.

A moi, madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre?

D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amans, allez voir vos maîtreſſes;

Et parmi les douceurs de vos dignes careſſes,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes eſprits,
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déjà dit, je ne force perſonne,
Et rends grace à l'état des amans qu'il me donne.

D. LOPE.

Ecoutez-nous, de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la conſtance eſt belle au jugement de tous?
Qu'il n'eſt point de grandeurs qui la doivent ſéduire?
Quelques autres que vous m'en ſauront mieux inſtruire;
Et ſi cette vertu ne ſe doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je ſaurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, madame, & ſouffrez qu'on s'explique.
Vous connaîtrez du moins D. Lope, & D. Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous
Ne pouvant rendre heureux ſans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainſi la ſource des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit ſi naturelles.
Ils ſe font l'un à l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux.
Il me devra ſa ſœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et ſi je ſuis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre ainſi malgré ſon ſort,
A s'approcher de vous fait encor ſon effort;
Ainſi, pour conſoler l'une ou l'autre infortune,
L'une & l'autre eſt promiſe, & nous n'en devons qu'une;
Nous ignorons laquelle, & vous la choiſirez,

Puisqu'enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.
Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos à votre état si doux,
Qu'affermit sous vos loix la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos sœurs par conséquent mes premières sujettes,
Les donner sans mon ordre, & même malgré moi,
C'est dans mon propre état oser faire la loi?

D. MANRIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine;
Nous vous obéirons, mais sans y consentir;
Et pour vous dire tout, avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connaît sa naissance;
Qu'il se juge en secret sur cette connaissance;
Et s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choisisse des deux, & l'épouse, s'il l'ose.
Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose;
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
Mais encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE.

Vous-même, gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

SCENE V.

D. ISABELLE *seule.*

QUEL eſt ce mouvement qui tous deux les mutine
Lorſque l'obéiſſance au trône les deſtine ?
Eſt-ce orgueil ? eſt-ce envie ? eſt-ce animoſité ?
Défiance, mépris, ou généroſité ?
N'eſt-ce point que le ciel ne conſent qu'avec peine
Cette triſte union d'un ſujet à ſa reine,
Et jette un prompt obſtacle aux plus aiſés deſſeins
Qui laiſſent cheoir mon ſceptre en leurs indignes mains ?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle baſſeſſe,
Que pour s'abaiſſer trop lorſque je les abaiſſe ?
Quel deſtin à ma gloire oppoſe mon ardeur ?
Quel deſtin à ma flamme oppoſe ma grandeur ?
Si ce n'eſt que par-là que je m'en puis défendre,
Ciel, laiſſe-moi donner ce que je n'oſe prendre ;
Et puiſqu'enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes ſujets le moins indigne choix.



SCENE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

BLANCHE, j'ai perdu tems.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuient le diadême.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, & mépris pour mépris ?

BLANCHE.

Non, madame, au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs, & des plus belles flammes.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer, & de choisir ?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime.
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité ;
Il semble plutôt craindre une infidélité ;
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.
Il aimerait ailleurs ?

BLANCHE.
Oui, si je ne m'abuse;
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse;
Et si je ne craignais votre juste courroux,
J'oserais deviner, madame, que c'est vous.

D. ISABELLE.
Ah ! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire;
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire.
Si l'éclat de mon sceptre avait pu le charmer,
Il ne m'aurait jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime Donne Elvire;
Il doit l'accompagner jusques dans son empire;
Et fait à mes amans ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparaître;
Et qu'une reine ingrate à l'égal de ce traître,
M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avait mon état de plus doux à mes yeux:
Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie;
Qu'il combatte, qu'il meure, & j'en serai ravie;
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.
Que vous peut offenser sa flamme, ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite ?
Je ne sais pas s'il aime ou Donne Elvire, ou vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.
Tu ne le comprends point ! & c'est ce qui m'étonne.

Je veux donner ſon cœur, non que ſon cœur le donne.
Je veux que ſon reſpect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a ſu mieux allumer.
Je veux bien plus, qu'il m'aime, & qu'un juſte ſilence
Faſſe à des feux pareils pareille violence,
Que l'inégalité lui donne même ennui,
Qu'il ſouffre autant pour moi que je ſouffre pour lui,
Que par le ſeul deſſein d'affermir ſa fortune,
Et non point par amour, il ſe donne à quelqu'une;
Que par mon ordre ſeul il s'y laiſſe obliger;
Que ce ſoit m'obéir, & non me négliger;
Et que voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril ſans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, & la connaît trop bien;
Mais il aſpire au trône, & ce n'eſt pas au mien;
Il me préfère une autre, & cette préférence
Forme de ſon reſpect la trompeuſe apparence.
Faux reſpect, qui me brave, & veut régner ſans moi!

BLANCHE.

Pour aimer Donne Elvire, il n'eſt pas encore roi.

D. ISABELLE.

Elle eſt reine, & peut tout ſur l'eſprit de ſa mère.

BLANCHE.

Si ce n'eſt un faux bruit, le ciel lui rend un frère.
Dom Sanche n'eſt point mort, & vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Aragon.
C'eſt ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il eſt ainſi, que d'heur j'en dois attendre!
L'injuſtice du ciel, faute d'autres objets,

Me forçait d'abaiſſer mes yeux ſur mes ſujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naiſſance,
Qui ne fût ſous l'hymen, ou More, ou dans l'enfance.
Mais s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos, ni pour vous;
Et devenant par-la reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne ſe ravale;
Et ne ſouffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces triſtes loix d'honneur.

BLANCHE.

La belle occaſion que votre jalouſie,
Douteuſe encor qu'elle eſt, a promptement ſaiſie!

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche, & tâchons de voir
Quelle juſte eſpérance on peut en concevoir.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

D. LEONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

Quoique l'espoir du trône, & l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connaître ;
Et bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qui vous rend après tant de travaux,
Trouve en nous des sujets, & non pas des rivaux ;
Heureux si l'Aragon joint avec la Castille,
Du sang des deux grands rois ne fait qu'une famille !
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un & l'autre à l'état plus qu'à nous ;
Et tous impatiens d'en voir la force unie
Les Mores nos voisins dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissait trop les yeux.

D. LEONOR.

La générosité de votre déférence,

Comtes, flatte trop-tôt ma nouvelle espérance:
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit ;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, & me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.

Les troubles d'Aragon vous sont assez connus ;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus ;
Et ne vous redis point quelles longues misères
Chassèrent Dom Fernand du trône de ses pères.
Il y voyait déjà monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils ;
On le nomma Dom Sanche, & pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître Dom Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu ;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques,
Pour reconnaître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort;
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il était mort.
Quatre ans après il meurt, & me laisse une fille,
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos ;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
Je meurs, & je vous laisse en un sort déplorable ;
Le ciel vous puisse un jour être plus favorable !
Dom Raimond a pour vous des secrets importans,
Et vous les apprendra quand il en sera tems :
Fuyez dans la Castille. A ces mots il expire,
Et jamais Dom Raimond ne me voulut rien dire.
Je partis sans lumière en ces obscurités ;

Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'eſt par leurs gens que ce grand bruit éclate,
Voyez qu'en ſa faveur aiſément on ſe flatte.
J'ai cru que du ſecret le tems était venu,
Et que Dom Sanche était ce myſtère inconnu,
Qu'il l'amenait ici reconnaître ſa mère.
Hélas, que c'eſt envain que mon amour l'eſpère!
A ma confuſion ce bruit s'eſt éclairci;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici;
Voyez quelle apparence, & ſi cette province
A jamais ſu le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez ſon trépas;
Et qu'on cherche Dom Sanche, où Dom Sanche n'eſt pas:
Mais ſi vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre penſée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illuſtre prince eſt le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique ſuſpects d'envie.
C'eſt un miracle pur que le cours de ſa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'eſprits,
Cette fière valeur qui brave nos mépris,
Ce port majeſtueux, qui tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadême;
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'eſtimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer;
Ce prompt conſentement d'un peuple qui l'adore.
Madame, après cela j'oſe le dire encore,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illuſtre prince eſt le vaillant Carlos.

Nous avons méprifé fa naiffance inconnue ;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue ;
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre efpérance à tout autre qu'à lui.

D. LEONOR.

Il en a le mérite, & non pas la naiffance ;
Et lui-même il en donne affez de connaiffance ;
Abandonnant la reine à choifir parmi vous
Un roi pour la Caftille, & pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que fa valeur s'apprête
A faire fur tous trois cette illuftre conquête ?
Oubliez-vous déjà qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de fes aïeux ?
Son grand cœur fe dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir fa grandeur entière à fon courage.
Dans une cour fi belle, & fi pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas ?

D. LEONOR.

Le voici, nous faurons ce que lui-même en penfe.

SCENE II.

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

MADAME, ſauvez-moi d'un honneur qui m'offenſe.
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom,
Veut que je ſois Dom Sanche, & prince d'Aragon.
Puiſque par ſa préſence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être en l'attendant le fanrôme d'une heure?
Ou ſi c'eſt une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuſe, & de vous, & de moi?

D. LEONOR.

Quoique vous préſumiez de la voix populaire,
Par de ſecrets rayons le ciel ſouvent l'éclaire.
Vous apprendrez par-là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre;
Ne fermez pas nos yeux quand ſa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir;
Mais nous avions pour vous une eſtime aſſez haute,
Pour n'être pas forcés à commettre une faute:
Et notre honneur au vôtre en aveugle oppoſé,
Méritait par pitié d'être déſabuſé.
Notre orgueil n'eſt pas tel qu'il s'attache aux perſonnes,
Ou qu'il oſe oublier ce qu'il doit aux couronnes,

Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
Nous respectons Dom Sanche, & l'acceptons pour maître,
Si-tôt qu'à notre reine il se fera connaître;
Et sans doute son cœur nous en avouera bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur, & d'un soldat quittant la fausse image,
Recevez comme roi notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris,
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre,
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputais ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutais qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie:
Mais puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillans honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auraient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillerez mieux.
La raillerie est belle après une victoire;
On la fait avec grace aussi-bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein.
La bague de la reine est encor en ma main;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encore d'obstacle au trône de Castille.
Ce bras qui vous sauva de la captivité,

Peut s'oppoſer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître,
Et tranchez bien du prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt juſqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyons être dû,
Nous ſaurons bien encor juſqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous ſoyez Dom Sanche, ou qu'un autre le ſoit,
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il ſache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;
Mais que pour nous combattre il faut que le bon ſang
Aide un peu ſa valeur à ſoutenir ce rang;
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il ſe déclare:
Non que nous demandions qu'il ſoit Guzman, ou Lare,
Qu'il ſoit noble, il ſuffit pour nous traiter d'égal,
Nous le verrons tous deux comme un digne rival;
Et ſi Dom Sanche enfin n'eſt qu'une attente vaine,
Nous lui diſputerons cet anneau de la reine.
Qu'il ſouffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un ſimple aventurier.
Nous vous laiſſons, madame, éclaircir ce myſtère;
Le ſang a des ſecrets qu'entend mieux une mère;
Et dans les differends qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCENE

SCENE III.

D. LEONOR, CARLOS.

CARLOS

MADAME, vous voyez comme l'orgueil me traite;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète;
Mais s'il faut qu'il m'en coûte un ſecret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller long-tems.

D. LÉONOR.

Laiſſons-là ce combat, & parlons de Dom Sanche.
Ce bruit eſt grand pour vous, toute la cour y panche.
De grace, dites-moi, vous connaiſſez-vous bien?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon ſort je ne connuſſe rien!
Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un déſert à la merci des bêtes,
Expoſé par la crainte, ou par l'inimitié,
Rencontré par haſard, & nourri par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendrait quelque eſpérance
Sur votre incertitude, & ſur mon ignorance.
Je me figurerais ces deſtins merveilleux
Qui tiraient du néant les héros fabuleux;
Et me revêtirais des brillantes chimères
Qu'oſa former pour eux le loiſir de nos pères.
Car enfin je ſuis vain, & mon ambition
Ne peut s'examiner ſans indignation.
Je ne puis regarder ſceptre, ni diadême,
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même.

In utiles élans d'un vol impétueux
Que pouſſe vers le ciel un cœur préſomptueux,
Que ſoutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil ſur moi rabat ſoudain à terre!
Je ne ſuis point Dom Sanche, & connais mes parens;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends;
Gardez le pour ce prince; une heure ou deux peut-être
Avec vos députés vous le feront connaître.
Laiſſez-moi cependant à cette obſcurité,
Qui ne fait que juſtice à ma témérité.

D. LÉONOR.

En vain donc je me flatte, & ce que j'aime à croire
N'eſt qu'une illuſion que me fait votre gloire?
Mon cœur vous en dédit, un ſecret mouvement,
Qui le panche vers vous, malgré moi vous dément;
Mais je ne puis juger quelle ſource l'anime,
Si c'eſt l'ardeur du ſang, ou l'effort de l'eſtime,
Si la nature agit, ou ſi c'eſt le deſir,
Si c'eſt vous reconnaître, ou ſi c'eſt vous choiſir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure,
Comme de vos vertus une aimable impoſture,
Condamner pour vous plaire un bruit qui m'eſt ſi doux;
Mais où ſera mon fils, s'il ne vit point en vous?
On veut qu'il ſoit ici, je n'en vois aucun ſigne;
On ignore, hormis vous quiconque en ſerait digne;
Et le vrai ſang des rois ſous le ſort abattu,
Peut cacher ſa naiſſance, & non pas ſa vertu.
Il porte ſur le front un luiſant caractère,
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire;
Et celui que le ciel ſur le vôtre avait mis,

Pouvait seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.
Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites ;
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point votre témérité ;
Mon estime au contraire est pour vous si puissante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur y consente :
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refusez point du moins une autre grace.
Ne vous préparez plus à nous accompagner ;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
La mort de Dom Garcie a puni tous ses crimes,
Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes ;
N'en cherchez plus la gloire, & quels que soient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites,
Et je vous crainds enfin avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire ; adieu, pensez-y bien ;
Et faites vous connaître, ou n'aspirez à rien.

SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnaît pour roi!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche; & si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude;
Ce silence vers elle est une ingratitude.
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité,
Méritait de Dom Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah, nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chûtes!

SCENE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laiſſe en repos,
Qu'on ne confonde plus Dom Sanche avec Carlos ;
C'eſt faire au nom d'un prince une trop longue injure ;
Je ne veux que celui de votre créature ;
Et ſi le ſort jaloux qui ſemble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que ſa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu ;
Souffrez que je l'évite en vous diſant adieu,
Souffrez . . .

D. ISABELLE.

Quoi, ce grand cœur redoute une couronne ?
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne ?
Il veut fuir cette gloire, & ſe laiſſe alarmer
De ce que ſa vertu force d'en préſumer ?

CARLOS.

Ah, vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'eſt qu'une trahiſon de ma bonne fortune,
Que déjà mes ſecrets ſont à demi trahis.
Je lui cachais envain ma race, & mon pays,
En vain ſous un faux nom je me faiſais connaître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître ;

Elle a déjà trouvé mon pays & mon nom.
Je ſuis Sanche, madame, & né dans l'Aragon,
Et je crois déjà voir ſa malice funeſte
Détruire votre ouvrage en découvrant le reſte,
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel comte & quel marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrais-je alors manquer de force ou de courage,
Pour empêcher le ſort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir,
Et la main qui l'a fait ſaura la ſoutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace,
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chaſſe.
Je ne demande plus d'où partait ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Aragon ſuivre votre princeſſe,
Mais allez-y du moins ſans feindre une faibleſſe;
Et puiſque ce grand cœur s'attache à ſes appas,
Montrez en la ſuivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah, madame, plutôt apprenez tous mes crimes;
Ma tête eſt à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je ſuis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du ſort j'ai de quoi m'en louer:
S'il m'a fait en naiſſant quelque déſavantage,
Il m'a donné du roi le nom, & le courage;
Et depuis que mon cœur eſt capable d'aimer,
A moins que d'une reine il n'a pu s'enflammer.
Voilà mon premier crime, & je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou Donne Elvire:

Mais je sais que ce cœur des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt d'embrasser son service, & le vôtre,
Toujours prêt à mourir & pour l'une, & pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir,
Et ce choix eût été du moins quelque desir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle;
Et j'ai cru moins de crime à paraître infidelle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs & des vœux.
Voilà mon second crime, & quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou Donne Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprêtait ce martyre,
Je voulais m'y soustraire en suivant Donne Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort
Par un semblable hymen m'eût envoyé la mort:
Depuis, l'occasion que vous-même avez faite,
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite;
Ce trouble a quelque tems amusé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude.
Et que j'ai pu me faire une si douce loi,
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire.
Je vois pour vous Dom Sanche un époux nécessaire;
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois,
Les raisons de l'état réglent toujours leur choix;
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,

Ayant devant les yeux un prince qui l'égale ;
Et puisque le saint nœud qui le fait votre époux,
Arrête comme sœur Donne Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissais agir les sentimens de reine ;
Par un double secret je les sens confondus.
Partez, je le consens, & ne les troublez plus.
Mais non, pour fuir Dom Sanche, attendez qu'on le voie ;
Ce bruit peut être faux, & me rendre ma joie.
Que dis-je ? allez, marquis, j'y consens de nouveau ;
Mais avant que partir donnez lui mon anneau,
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande,
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, & je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir.
Je recevrai pour grace un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, & prévient la malice,
Et souffre que Carlos en donnant cette anneau,
Emporte ce faux nom, & sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

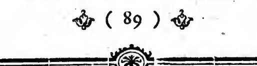
D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous Dom Sanche ? Ah, ciel, qu'osai-je dire !
Adieu, ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

ENFIN après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère;
Puisque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tirannique,
D'un joug que m'imposait cette faveur publique,
D'un choix qui me forçait à vouloir être roi;
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire;
Et l'infidélité que vous faisait ma gloire,
Consent que mon amour de ses loix dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance;
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers,
Me console trop tôt d'un trône que je perds.
Ma perte n'est encore qu'une rumeur confuse,
Qui du nom de Carlos malgré Carlos abuse;

Et vous ne ſavez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre, & quels vœux on m'en peut conſoler.
Plus que vous ne penſez la couronne m'eſt chère,
Je perds plus qu'on ne croit, ſi Carlos eſt mon frère.
Attendez les effets que produiront ces bruits;
Attendez que je ſache au vrai ce que je ſuis;
Si le ciel m'ôte, ou laiſſe enfin le diadême,
S'il vous faut m'obtenir d'un frère, ou de moi-même,
Si par l'ordre d'autrui je vous dois écouter,
Ou ſi j'ai ſeulement mon cœur à conſulter.

D. ALVAR.

Ah, ce n'eſt qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame, c'eſt lui ſeul que je veux qui m'entende;
Et mon propre bonheur m'accablerait d'ennui,
Si je n'étais à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrais-je de ce frère implorer la puiſſance,
Pour ne vous obtenir que par obéiſſance,
Et par un lâche abus de ſon autorité,
M'élever en tyran ſur votre volonté?

D. ELVIRE.

Avec peu de raiſon vous craignez qu'il arrive,
Qu'il ait des ſentimens que mon ame ne ſuive.
Le digne ſang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers ſujets obéiſſent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les ſoumiſſions cherchent des aſſurances;
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux;
Et vous obſtineriez dans ce reſpect extrême,
Juſques à me forcer à dire, *Je vous aime.*

Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous ;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup sans pourtant vous rien dire.
Je sais depuis quel tems vous aimez Donne Elvire.
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis,
Mais encor une fois sachons ce que je suis ;
Et si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystère.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame...

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez de grace, entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joie, & ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCENE II.

D. LEONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

DOM Alvar me fuit-il ?

D. ELVIRE.

Madame, à ma prière,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.
J'ai craint en vous voyant un secours pour ses feux,

Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage ?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir ayant votre ſuffrage.

D. LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi ?

D. ELVIRE.

Oui, ſi vous lui gagnez celui du nouveau roi.

D. LÉONOR.

Et ſi ce bruit eſt faux ? ſi vous demeurez reine ?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre en étant incertaine ?

D. LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire eſpérer.

D. ELVIRE.

On peut attendre auſſi pour en délibérer.
On agit autrement quand le pouvoir ſuprême....

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'Interromps vos ſecrets, mais j'y prends part moi-même;
Et j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils,
Que j'oſe demander ce qui s'en eſt appris.

D. LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de Dom Garcie,
Vu que depuis un mois qu'il vient des députés,
On parlait feulement des peuples révoltés?

D. LÉONOR.

Je vous puis fur ce point aifément fatisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raifon affez claire.
On affiégeait encor, alors qu'ils font partis,
Dedans leur dernier fort Dom Garcie, & fon fils;
On l'a pris tôt après, & foudain par fa prife
Dom Raimond prifonnier recouvrant fa franchife,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai fang de nos rois;
Que Dom Sanche vivait, & part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de fa préfence.
Il joint nos députés hier fur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince était en votre cour.
C'eft tout ce que j'ai pu tirer d'un domeftique;
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport eft confus;
Mais bientôt Dom Raimond vous dira le furplus.
Que nous veut cependant Blanche toute étonnée?



SCENE IV.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah, madame !

D. ISABELLE.

Qu'as-tu ?

BLANCHE.

La funeſte journée !
Votre Carlos....

D. ISABELLE.

Hé bien ?

BLANCHE.

Son père eſt en ces lieux,
Et n'eſt...

D. ISABELLE.

Quoi ?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit ?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux ?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire !

D. LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'hiſtoire ?

D. ELVIRE.

Que le ciel eſt injuſte !

D. ISABELLE.

Il l'eſt, & nous fait voir,
Par cet injuſte effet, ſon abſolu pouvoir,
Qui du ſang le plus vil tire une ame ſi belle,
Et forme une vertu qui n'a luſtre que d'elle.
Parle, Blanche, & dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, & plus encor de cœur.
Du haut de l'eſcalier je le voyais deſcendre,
En vain de ce faux bruit il ſe voulait défendre ;
Votre cour obſtinée à lui changer de nom,
Murmurait tout autour, *Dom Sanche d'Aragon*,
Quand un chétif vieillard le ſaiſit & l'embraſſe.
Lui qui le reconnaît frémit de ſa diſgrace ;
Puis laiſſant la nature à ſes pleins mouvemens,
Répond avec tendreſſe à ſes embraſſemens.
Ses pleurs mêlent aux ſiens une fierté ſincère ;
On n'entend que ſoupirs : *Ah mon fils* ! *ah mon père* !
O jour trois fois heureux ! *moment trop attendu* !
Tu m'as rendu la vie, &, *vous m'avez perdu.*
Choſe étrange, à ces cris de douleur & de joie,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie ;
Il s'aveugle ſoi-même ; & ce pauvre pêcheur
En dépit de Carlos paſſe pour impoſteur.

Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes ;
C'eſt un fourbe, un méchant ſuborné par les comtes.
Eux-mêmes, admirez leur générosité,
S'efforcent d'affermir cette incrédulité ;
Non qu'ils prennent ſur eux de ſi lâches pratiques,
Mais ils en font auteur un de leurs domeſtiques,
Qui penſant bien leur plaire, a ſi mal-à-propos
Inſtruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette hiſtoire eſt reçue,
Chacun la tient trop vraie auſſi-tôt qu'elle eſt ſue ;
Et pour plus de croyance à cette trahiſon,
Les comtes font traîner ce bon homme en priſon.
Carlos rend témoignage en vain contre ſoi-même ;
Les vérités qu'il dit cèdent au ſtratagême ;
Et dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en ſauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, & bouillant de colère,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende ſon père,
On tremble devant lui ſans croire ſon courroux,
Et rien... mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.



SCENE

SCENE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

HÉ bien, madame enfin on connaît ma naissance.
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, & l'aurais évité,
Si vos commandemens ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste,
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon père, on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infame,
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame;
Et je renonce aux noms de comte & de marquis,
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentimens de fils.
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
De grace, commandez qu'on me rende mon père;
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, & l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le More, & triompher nos rois,
Reçût de sa naissance une tache éternelle;

Tant de valeur mérite une ſource plus belle.
Aidez ainſi que nous ce peuple à s'abuſer;
Il ai ne ſon erreur, daignez l'autoriſer.
A tant de beaux exploits rendez cette juſtice,
Et de notre pitié ſoutenez l'artifice.

CARLOS.

(*a*) Je ſuis bien malheureux ſi je vous fais pitié!
Reprenez votre orgueil & votre inimitié!
Après que ma fortune a ſoûlé votre envie,
Vous plaignez aiſément mon entrée à la vie,
Et me croyant par elle à jamais abattu,
Vous exercez ſans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne.
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne,
Mais ſon plus bel éclat ſerait trop acheté,
Si je le retenais par une lâcheté.
Si ma naiſſance eſt baſſe, elle eſt du moins ſans tache;
Puiſque vous la ſavez, je veux bien qu'on la ſache.
Sanche, fils d'un pêcheur, & non d'un impoſteur,

(*a*) *Je ſuis bien malheureux ſi je vous fais pitié.* Tout ce que dit ici *Carlos* eſt grand ſans enflure, & d'une beauté vraie. Il n'y a que ce vers pris de l'eſpagnol, dont le bon goût puiſſe être mécontent.

A l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

Ces traits hardis ſurprennent ſouvent le parterre; mais y a-t-il rien de moins convenable que de ſe comparer à Dieu? quel rapport les actions d'un ſoldat qui s'eſt élevé peuvent-elles avoir avec la création? On ne ſaurait être trop en garde contre ces hyperboles audacieuſes qui peuvent éblouir des jeunes gens, que tous les hommes ſenſés réprouvent, & dont vous ne trouverez jamais d'exemple, ni dans *Virgile*, ni dans *Ciceron*, ni dans *Horace*, ni dans *Racine*.

Remarquez encore que le mot de *ciel* n'eſt pas ici à ſa place, attendu que Dieu a créé le ciel & la terre, & qu'on ne peut dire en cette occaſion que le ciel a fait beaucoup de rien.

De deux comtes jadis fut le libérateur ;
Sanche, fils d'un pêcheur mettait n'aguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine :
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encor en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souver in ;
Sanche enfin malgré lui dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.
Voilà ce qu'a pu faire, & qu'à fait vos yeux
Un cœur que ravalait le nom de ses aïeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrace,
Eclate encor assez pour honorer ma race,
Et paraîtra plus grande à qui comprendra bien,
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel père,
Et par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi ;
Et son ame paraît si dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils,
La justice du ciel ne peut l'avoir permis ;
Les tendresses du sang vous font un imposture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.
Ne vous repentez point de tant de dignités,
Dont il vous plut orner ses rares qualités :
Jamais plus digne main ne fit pius digne ouvrage,
Madame ; il les relève avec ce grand courage,
Et vous ne leur pouviez trouver plut haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE.

La générofité qu'en tous les trois j'admire,
Me met dans un état de n'avoir que leur dire,
Et dans la nouveauté de ces événemens,
Par un illuftre effort prévient mes fentimens.
Ils paraîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que fes hauts faits méritent:
Et ne dédaignez pas l'illuftre & rare objet
D'une haute valeur qui part d'un fang abject.
Vous courez au-devant avec tant de franchife,
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve furprife.
Et vous que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puifqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refufe
L'avantage erreur d'un peuple qui s'abufe,
Parmi les plaifirs que vous en recevez,
Puis-je vous confoler d'un fort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père;
Mais je vous tiens enfemble heureux au dernier point,
(*b*) D'être né d'un tel père, & de n'en rougir point;
Et de ce qu'un grand cœur mis dans l'autre balance,
Emporte encor fi haut une telle naiffance.

(*b*) *D'être né d'un tel père & de n'en rougir point*, eft un très-beau vers & digne de *Corneille*. Au refte le dénouement eft à l'efpagnole.



SCENE VI.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE,

D. ALVAR.

PRINCESSES, admirez l'orgueil d'un prisonnier,
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur, par promesse, ni crainte,
Ne saurait se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, & n'en fais que sortir,
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal-à-propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qui le perd d'honneur à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer.
J'ai même à ses raisons ajouté la menace :
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race ;
Et quant à ce qu'il perd de fortune & d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme,
(Voyez qu'il est crédule & simple au fond de l'âme ;)
Que voyant ce présent qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Aragon agrandirait son fils.

(*à D. Léonor.*)

Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils

Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bon homme en paraît l'ame toute comblée.

(D. Alvar présente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef, au moyen d'un ressort secret.)

D. ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paraissez troublée!

D. LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame, j'en saurai si mon fils vit, ou non;
Et c'est où le feu roi déguisant sa naissance,
D'un sort si précieux mit la reconnaissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah, Sanche, si par-là je puis le découvrir,
Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage;
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu,
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre;
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.
Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
Que reçut Dom Fernand pour arrhes de mes vœux;
Son portrait, & le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le soleil sous les climats barbares;
Et pour un témoignage encor plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

SCENE VII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, un garde.

LE GARDE.

MADAME, Dom Raimond vous demande audience.

D. LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience,
Si l'ardeur de le voir, & de l'entretenir,
Avant votre congé l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCENE DERNIÈRE.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LÉONOR.

LAISSEZ-là, Dom Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement Dom Sanche à ses parens.
Vit-il? peut-il braver nos fières destinées?

D. RAIMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,

Je l'ai cherché, madame, où pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever
Avec tant de secret, que même un second père
Qui l'estime son fils ignore ce mystère;
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Dom.
Là, j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déjà d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'était dérobé;
Que déguisant son nom, & cachant sa famille,
Il avait fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin depuis peu de retour
L'avait vu plein de gloire, & fort bien à la cour;
Que du bruit de son nom elle était toute pleine;
Qu'il était connu même, & chéri de la reine;
Si bien que ce pêcheur d'aise tout transporté,
Avait couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR.

Dom Raimond, si vos yeux pouvaient le reconnaître....

D. RAIMOND.

Oui, je le vois, madame. Ah, seigneur, ah, mon maître!

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé, grand prince, rendez-vous;
La vérité paraît, cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR.

Dom Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule;
Mais, madame, voyez si le billet du roi

Accorde à Dom Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LEONOR *ouvre l'écrin, & en tire un billet qu'elle lit.*

Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même :
Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer ;
Cette erreur lui peut rendre un jour le diadême,
Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.
Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
De crainte que les soins de l'amour maternelle,
Par leurs empressemens le fissent découvrir.
Nugne, un pauvre pêcheur, en croit être le père ;
Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
Elle reçut le vôtre, & sut si bien se taire,
Que le père & le fils en ignorent le sort.
Elle-même l'ignore, & d'un si grand échange
Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.
A ces marques un jour daignez le reconnaître ;
Et puisse l'Aragon, retournant sous vos loix.
Apprendre ainsi que vous de moi qui l'ai vû naître,
Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois !

DOM FERNAND D'ARAGON.

Ah, mon fils, s'il en faut encor davantage,
Croyez-en vos vertus & votre grand courage.

CARLOS *à D. Léonor.*

Ce serait mal répondre à ce rare bonheur,
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

(à Dom Isabelle.)

Je reprens toutefois Nugne pour mon vrai père,

Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

D. ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.
Je vous avais fait tort en vous faisant marquis;
Et vous n'aurez pas lieu déformais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinait pour un roi
Digne de la Castille, & digne encor de moi,
J'avais mis cette bague en des mains assez bonnes,
Pour la rendre à Dom Sanche, & joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui sans le partager donnait mon cœur à deux;
Dans les obscurités d'une telle aventure,
L'amour se confondait avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondait sans faire honte au rang,
Et le mien vous payait ce que devait le sang.

CARLOS *à D. Elvire.*

Si vous m'aimez encor, & m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourrait-il vous déplaire?

D. ELVIRE.

Si Dom Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS *à D. Léonor.*

Il honorait en moi la vertu toute nue.

(*à D. Manrique & à D. Lope.*)

Et vous qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, & les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur si véritablement,

Votre dédain fut juste autant que son estime ;
C'est la même vertu sous une autre maxime.

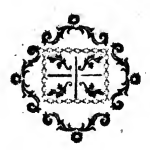
D. RAIMOND *à D. Isabelle.*

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer.
Nos députés, madame, impatiens d'entrer...

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons, & cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté ;
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

Fin du cinquième & dernier acte.



EXAMEN

DE DOM SANCHE D'ARAGON.

CETTE piéce eſt toute d'invention, mais elle n'eſt pas toute de la mienne. Ce qu'a de faſtueux le premier acte, eſt tiré d'une comédie eſpagnole, intitulée *El Palacio confuſo*; & la double reconnaiſſance qui finit le cinquième eſt priſe du roman de D. Pélage. Elle eut d'abord grand éclat ſur le théatre; mais une diſgrace particulière fit avorter toute ſa bonne fortune. Le refus d'un illuſtre ſuffrage diſſipa les applaudiſſemens que le public lui avait donnés trop libéralement, & anéantit ſi bien tous les arrêts que Paris & le reſte de la cour avaient prononcés en ſa faveur, qu'au bout de quelque tems elle ſe trouva réléguée dans les provinces, où elle conſerve encore ſon premier luſtre.

Le ſujet n'a pas grand artifice. C'eſt un inconnu aſſez honnête homme pour ſe faire aimer des deux reines. L'inégalité des conditions met un obſtacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes & demi; & quand il faut de néceſſité finir la piéce, un bon homme ſemble tomber des nues pour faire développer le ſecret de ſa naiſſance, qui le rend mari de

l'une, en le faisant reconnaître pour frère de l'autre.

Hæc eadem à summo expectes minimoque poëta.

D. Raimond & ce pêcheur ne suivent point la règle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appellé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'érait aisé d'y faire dire à la reine D. Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, & que le roi son mari lui eût appris en mourant que D. Raimond avait un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos était ce prince. On peut dire de D. Raimond, qu'il vient avec des députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, & qu'ainsi il satisfait aucunement à cette règle; mais ce n'est que par hasard qu'il vient à eux. C'était le pêcheur qu'il était allé chercher, & non pas eux; & il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui de son côté vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protase, & il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, si-non que la piéce n'aurait pu finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour est si peu violentée, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que

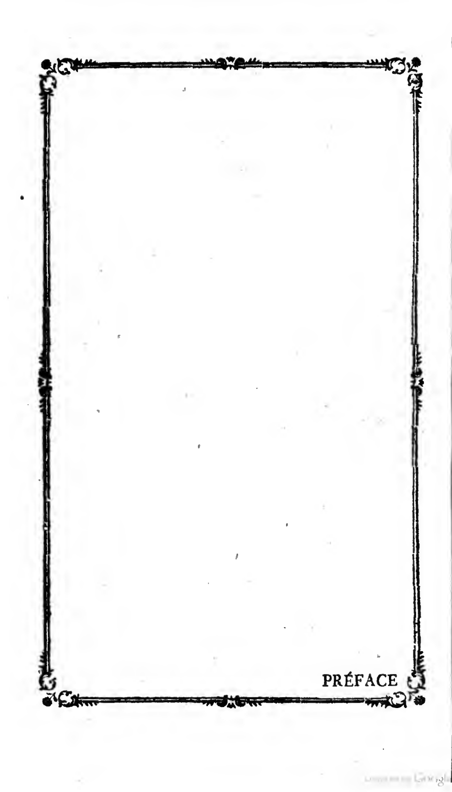
le tems de le représentation. Pour celle de lieu, j'ai déjà dit que je n'en parlerais plus sur les piéces qui restaient à examiner. Les sentimens du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théatre. L'amour des deux reines pour Carlos y paraît trés-visible, malgré le soin & l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différens caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, & l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse ; & par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paraît qu'elle le sait déjà, & qu'elle ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.



NICOMEDE,

TRAGÉDIE.

1657.



PRÉFACE

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

NICOMÈDE est dans le goût de *dom Sanche d'Aragon*. Les Espagnols, comme on l'a déjà dit, sont les inventeurs de ce genre qui est une espèce de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur, ni la pitié de la vraie tragédie. Ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentimens généreux, & une intrigue dont le dénouement heureux ne coûte ni de sang aux personnages ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peinture sublimes, il y en a de simples ; la vie commune, la vie champêtre, les paysages, les grotesques même, entrent dans cet art. *Raphaël* a peint les horreurs de la mort, & les noces de Psyché. C'est ainsi que dans l'art dramatique on a la pastorale, la farce, la comédie, la tragédie plus ou moins héroïque, plus ou moins terrible, plus ou moins attendrissante.

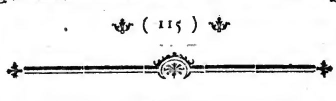
Lorsqu'on rejoua en 1756 *Nicomède*, oubliée pendant plus de quatre-vingts ans, les comédiens du roi ne l'annoncèrent que sous le titre

de tragi-comédie. Cette piéce est peut-être une des plus fortes preuves du génie de *Corneille*, & je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est non-seulement le moins théatral de tous, mais le plus difficile à traiter. Il n'a point cette magie qui transporte l'ame, comme le dit bien *Horace :*

Ille per extinctum funem mihi posse videtur
Ire poëta meum qui pectus inaniter angit,
Irritat & mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus & modo me Thebis modo ponit Athenis.

Ce genre de tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la piéce. L'admiration n'émeut guère l'ame, ne la trouble point. C'est de tous les sentimens celui qui se refroidit le plutôt : le caractère de *Nicomède* avec une intrigue terrible, telle que celle de *Rodogune*, eût été un chef-d'œuvre.





AU LECTEUR.

VOICI une piéce d'une conſtitution aſſez extraordinaire, auſſi eſt-ce la vingt-unième que j'ai fait voir ſur le théatre; & après y avoir fait réciter quarante mille vers, il eſt bien mal-aiſé de trouver quelque choſe de nouveau, ſans s'écarter un peu du grand chemin, & ſe mettre au haſard de s'égarer. La tendreſſe & les paſſions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci; la grandeur de courage y règne ſeule, & regarde ſon malheur d'un œil ſi dédaigneux, qu'il n'en ſaurait arracher une plainte. Elle y eſt combattue par ſa politique, & n'oppoſe à ſes artifices qu'une prudence généreuſe, qui marche à viſage découvert, qui prévoit le péril ſans s'émouvoir, & qui ne veut point d'autre appui que celui de ſa vertu, & de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'hiſtoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré eſt de Juſtin, & voici comme il la raconte à la fin de ſon trente-quatrième livre.

En même tems Pruſias, roi de Bithynie prit

dessein de faire assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses autres fils qu'il avait eus d'une autre femme, & qu'il faisait élever à Rome: mais ce dessein fut découvert à ce jeune prince par ceux mêmes qui l'avaient entrepris. Ils firent plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un père si cruel, & à faire retomber sur sa tête les embûches qu'il lui avait préparées, & n'eurent pas grande peine à le persuader. Si-tôt donc qu'il fut entré dans le royaume de son père, qui l'avait appellé auprès de lui, il fut proclamé roi; & Prusias chassé du trône, & délaissé même de ses domestiques, quelque soin qu'il prît à se cacher, fut enfin tué par ce fils, & perdit la vie par un crime aussi grand que celui qu'il avait commis, en donnant les ordres de l'assassiner.

J'ai ôté de ma scène l'horreur d'une catastrophe si barbare, & n'ai donné ni au père ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains, & leur fît prendre plus de soin d'y mettre plus d'obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, & dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage; j'en ai fait Nicomède disciple, pour

lui prêter plus de valeur & plus de fierté contre les Romains ; & prenant l'occaſion de l'ambaſſade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, & je l'ai chargé d'une commiſſion ſecrète de traverſer ce mariage, qui leur devait donner de la jalouſie. J'ai fait que pour gagner l'eſprit de la reine, qui ſuivant l'ordinaire des ſecondes femmes avait tout pouvoir ſur celui de ſon vieux mari, il lui ramène un de ſes fils que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets ; car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuſe, & de l'autre, il oppoſe à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de ſa gloire & de ſa grandeur naiſſante.

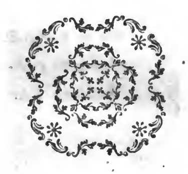
Les aſſaſſins qui découvrirent à ce prince les ſanglans deſſeins de ſon père, m'ont donné jour à d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embûches que ſa belle-mère lui avait préparées ; & pour la fin, je l'ai réduite en ſorte que tous mes perſonnages y agiſſent avec généroſité, & que les uns rendans ce qu'ils doivent à la vertu, & les autres demeurans dans la fermeté de leur devoir, laiſſent un exemple aſſez illuſtre, & une concluſion aſſez agréable.

La repréſentation n'en a pas déplu ; & comme ce ne ſont pas les moindres vers qui ſoient partis de ma main, j'ai ſujet d'eſpérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'eſt acquiſe juſqu'ici, & ne le fera point juger indigne de ſuivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, & comme ils agiſſaient impérieuſement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, & les ſoins qu'ils prenaient de traverſer leur grandeur quand elle commençait à leur devenir ſuſpecte à force de s'augmenter & de ſe rendre conſidérables par de nouvelles conquêtes. C'eſt le caractère que j'ai donné à leur république en la perſonne de ſon ambaſſadeur Flaminius, qui rencontre un prince intrépide, qui voit ſa perte aſſurée ſans s'ébranler, & brave l'orgueilleuſe maſſe de leur puiſſance, lors même qu'il en eſt accablé. Ce héros de ma façon ſort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ſes malheurs; mais le ſuccès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du ſpectateur, eſt quelquefois auſſi agréable que la compaſſion que notre art nous commande de mendier pour leurs misères. Il eſt bon de haſarder un peu, & ne s'attacher pas toujours ſi ſervilement à

ſes préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui-ci de notre Horace :

Et mihi res, non me rebus ſubmittere conor.

Mais il faut que l'évènement juſtifie cette hardieſſe, & dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.



A C T E U R S.

P R U S I A S, roi de Bithynie.

F L A M I N I U S, ambaſſadeur de Rome

A R S I N O É, ſeconde femme de Pruſias.

L A O D I C E, reine d'Arménie.

N I C O M È D E, fils aîné de Pruſias, ſorti du premier lit.

A T T A L E, fils de Pruſias & d'Arſinoé.

A R A S P E, capitaine des gardes de Pruſias.

C L É O N E, confidente d'Arſinoé.

La ſcène eſt à Nicomédie.

Ou laiſſez-moi parler, Sire, ou faites-moi taire.

NICOMÈDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NICOMÈDE, LAODICE.

LAODICE.

APRÈS tant de hauts faits, il m'eſt bien doux, ſeigneur,
(*a*) De voir encor mes yeux régner ſur votre cœur,
(*b*) De voir ſous les lauriers qui vous couvrent la tête,
(*c*) Un ſi grand conquérant être encor ma conquête,
Et de toute la gloire acquiſe à ſes travaux

(*a*) *De voir encor mes yeux.* On ne voit point ſes yeux. Cette figure manque un peu de juſteſſe, mais c'eſt une faute légère.

(*b*) *De voir ſous les lauriers qui vous couvrent la tête.* Ce *vous* rend l'expreſſion trop vulgaire. Je me ſuis couvert la tête ; vous vous êtes fait mal au pied. Il faut chercher des tours plus nobles. Rarement alors on s'étudiait à perfectionner ſon ſtyle.

(*c*) *Un ſi grand conquérant être encor ma conquête.* *Corneille* paraît affectionner ces vers d'antithèſes :

Ce qu'il doit au vaincu brûlant pour le vainqueur.
Et pour être invaincu l'on n'eſt pas invincible.
J'irai ſous mes cipres accabler ſes lauriers.

(*d*) Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie.
Je vous vois à regret, tant (*e*) mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux:
Votre marâtre y règne, & le roi votre père
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,
Pour souveraine loi n'a que sa volonté;
Jugez après cela de votre sûreté.
(*f*) La haine que pour vous elle a si naturelle,

Ces figures ne doivent pas être prodiguées. *Racine* s'en sert très-rarement. Cependant il a imité ce vers dans Andromaque:

Mener en conquérant sa superbe conquête.

Il dit aussi,

Vous ne voulez aimer, & je ne peux vous plaire.
Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.

Non ego paucis offendar maculis.

(*d*) *Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.* Cette manière de s'exprimer est absolument bannie. On dirait à présent dans le style familier, *au peu que je vaux.* L'épithète d'*illustre* gâte presque tous les vers où elle entre, parce qu'elle ne sert qu'à remplir le vers, qu'elle est vague, qu'elle n'ajoute rien au sens.

(*e*) *Mon cœur amoureux.* Il ne sied point à une princesse de dire qu'elle est amoureuse; & surtout de commencer une tragédie par ces expressions qui ne conviennent qu'à une bergère naive. Nous avons observé ailleurs qu'un personnage doit faire connaitre ses sentimens sans les exprimer grossièrement. Il faut qu'on découvre son ambition sans qu'il ait besoin de dire je suis ambitieux; sa jalousie, sa colère, ses soupçons, & qu'il ne dise pas je suis en colère, je suis soupçonneux, jaloux, à moins que ce ne soit un aveu qu'il fasse de ses passions.

(*f*) *La haine que pour vous elle a si naturelle.* L'inversion de ce vers gâte & obscurcit un sens clair, qui est, la haine naturelle qu'elle a pour vous. Que *Racine* dit la même chose bien plus élégamment!

Des droits de ses enfans une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse.

(*g*) A mon occafion encor fe renouvelle.
Votre frère fon fils depuis peu de retour...

NICOMEDE.

(*h*) Je le fais; ma princeffe, & qu'il vous fait la cour.
Je fais que les Romains, qui l'avaient en ôtage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
Que ce don à fa mère était le prix fatal
(*i*) Dont leur Flaminius marchandait Annibal;
Que le roi par fon ordre eût livré ce grand homme,
(*k*) S'il n'eût par le poifon lui-même évité Rome,
(*l*) Et rompu par fa mort les fpectacles pompeux
Où l'effroi de fon nom le deftinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyais réunie
La Capadoce entière avec la Bithynie,
Lorfqu'à cette nouvelle enflammé de courroux

(*g*) *A mon occafion encor fe renouvelle. A mon occafion*, eft de la profe rampante.

(*h*) *Je le fais, ma princeffe, & qu'il vous fait la cour. Faire la cour*, dans cette acception, eft bannie du ftyle tragique. *Ma princeffe*, eft devenu comique, & ne l'était point alors.

(*i*) *Dont leur Flaminius marchandait Annibal.* Cette expreffion populaire *marchandait* devient ici très-énergique & très-noble, par l'oppofition du grand nom d'*Annibal* qui infpire du refpect. On dirait très-bien, même en profe, cet empereur après avoir *marchandé* la couronne, trafiqua du fang des nations. Mais ce *don dont leur Flaminius*, n'eft ni harmonieux ni français, on ne marchande point d'un don.

(*k*) *S'il n'eût par le poifon lui-même évité Rome.* Eviter une ville par le poifon eft une efpèce de barbarifme; il veut dire, éviter par le poifon la honte d'être livré aux Romains, l'opprobre qu'on lui deftinait à Rome.

(*l*) *Et rompu par fa mort les fpectacles pompeux. Rompre des fpectacles* n'eft pas français. Par une fingularité commune à toutes les langues, on interrompt des fpectacles, quoiqu'on ne les rompe pas. On corrompt le goût, on ne le rompt pas. Souvent le compofé eft en ufage quand le fimple n'eft pas admis. Il y en a mille exemples.

D'avoir perdu mon maître, & de craindre pour vous,
J'ai laiſſé mon armée aux mains de Théagène,
Pour voler en ces lieux au ſecours de ma reine.
Vous en aviez beſoin, madame, & je le voi,
Puiſque Flaminius obsède encor le roi.
Si de ſon arrivée Annibal fut la cauſe,
Lui mort, ce long ſéjour prétend quelque autre choſe;
Et je ne vois que vous qui le puiſſe arrêter,
Pour (*m*) aider à mon frère à vous perſécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que ſa vertu romaine
N'embraſſe avec chaleur l'intérêt de la reine:
Annibal qu'elle vient de lui ſacrifier,
(*n*) L'engage en ſa querelle, & m'en fait défier;
Mais, ſeigneur, juſqu'ici j'aurais tort de m'en plaindre?
Et quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre?
Ma gloire & mon amour peuvent bien peu ſur moi,
(*o*) S'il faut votre préſence à ſoutenir ma foi;
Et ſi je puis tomber en cette frénéſie
De préférer Attale au vainqueur de l'Aſie;
Attale, qu'en ôtage ont nourri les Romains,
Ou plutôt qu'en eſclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur (*p*) qu'une crainte ſervile,

(*m*) Aider à quelqu'un eſt une expreſſion populaire, aidez lui à marcher. Il faut pour aider mon frère.

(*u*) *L'engage en ſa querelle, & m'en fait défier.* A quoi ſe rapporte cet *en? Me fait défier* n'eſt pas français. Il veut dire, *me donne des ſoupçons ſur elle, me force à me défier d'elle.*

(*a*) *S'il faut votre préſence à ſoutenir ma foi. Une préſence à ſoutenir la foi* n'eſt pas français. On dit, *il faut ſoutenir*, & non *à ſoutenir.*

(*p*) *Une crainte ſervile qui tremble à voir. La crainte qui tremble* parait une expreſſion faible & négligée, un pléonaſme. Ce vers eſt très-beau, *Qui tremble à voir un aigle, & reſpecte un édile.*

Qui tremble à voir un aigle, & refpecte un édile !

NICOMEDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon efprit jaloux
Forme des fentimens fi peu dignes de vous;
Je crains la violence, & non votre foibleffe :
(*q*) Et fi Rome une fois contre nous s'intéreffe...

LAODICE.

Je fuis reine, feigneur, & Rome a beau tonner,
Elle, ni votre roi, n'ont rien à m'ordonner.
Si de mes jeunes ans il eft dépofitaire,
C'eft pour exécuter les ordres de mon père;
Il m'a donnée à vous, & nul autre que moi
N'a droit de l'en dédire, & me choifir un roi.
Par fon ordre & le mien la reine d'Arménie
Eft dûe à l'héritier du roi de Bithynie,
(*r*) Et ne prendra jamais un cœur affez abject
Pour fe laiffer réduire à l'hymen d'un fujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMEDE.

Et le puis-je, madame,
Vous voyant expofée aux fureurs d'une femme,
Qui pouvant tout ici, fe croira tout permis
Pour fe mettre en état de voir régner fon fils ?

(*q*) *Et fi Rome une fois contre nous s'intéreffe.* On fe ligue, on entreprend, on agit, on confpire contre; mais *on s'intéreffe pour.* On peut dire, Rome eft intéreffée dans un traité contre nous; *Contre*, tombe alors fur le traité. Cependant je crois qu'on peut dire en vers, *s'intéreffe contre nous.* C'eft une efpèce d'ellipfe.

(*r*) *Et ne prendra jamais un cœur affez abject.* Cette expreffion de *prendre un cœur* pour fignifier *prendre des fentimens*, n'eft guère permife que quand on dit, *prenez un cœur nouveau*, ou bien, *reprendre cœur*, *reprendre courage.*

Il n'eſt rien de ſi ſaint qu'elle ne faſſe enfreindre.
Qui livrait Annibal pourra bien vous contraindre,
Et ſaura vous garder (*s*) même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hoſpitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège
Qui vous aſſure d'elle après ce ſacrilège ?
(*t*) Seigneur, votre retour, loin de rompre ſes coups,
Vous expoſe vous-même, & m'expoſe après vous.
(*u*) Comme il eſt fait ſans ordre, il paſſera pour crime,
Et vous ſerez bientôt la première victime
Que la mère & le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui ſe voudront immoler.
(*x*) Si j'ai beſoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ai beſoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.
Retournez à l'armée, & pour me protéger
Montrez cent mille bras tous prêts à me venger;
Parlez la force en main, & hors de leur atteinte.

(*s*) *Même qu'elle a gardée*, eſt un ſolécisme ; il faut, *la même fidélité*, ou *cette fidélité*.

(*t*) *Seigneur, votre retour, loin de rompre ſes coups &c.* On ne rompt pas plus des coups que des ſpectacles.

(*u*) *Comme il eſt fait ſans ordre. Faire un retour* eſt un barbariſme.

(*x*) *Si j'ai beſoin de vous de peur qu'on me contraigne.* Il faudrait pour que la phraſe fût exacte, la négation *ne*, qu'on ne me contraigne. En général, voici la règle. Quand les latins emploient le *ne*, nous l'employons auſſi. *Vereor ne cadat*, je crains qu'il ne tombe. Mais quand les latins ſe ſervent d'*ut*, d'*utrum*, nous ſupprimons ce *ne*. *Dubito utrum eas*, je doute que vous alliez : *opto ut vivas*, je ſouhaite que vous viviez. Quand *je doute* eſt accompagné d'une négation, *je ne doute pas*, on la redouble pour exprimer la choſe ; *je ne doute pas que vous ne l'aimiez*. La ſuppreſſion du *ne*, dans les cas où il eſt d'uſage, eſt une licence qui n'eſt permiſe que quand la force de l'expreſſion la fait pardonner.

(*y*) S'il vous tiennent ici, tout eſt pour eux ſans crainte;
Et ne vous flattez point, ni ſur votre grand cœur,
Ni (*ʒ*) ſur l'éclat d'un nom cent & cent fois vainqueur.
(*a*) Quelque haute valeur que puiſſe être la vôtre,
(*b*) Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre;
Et fuſſiez-vous du monde & l'amour, & l'effroi,
Quiconque entre au palais porte ſa tête au roi.
Je vous le dis encor, retournez à l'armée,
Ne montrez à la cour que votre renommée;
Aſſurez votre ſort pour aſſurer le mien;
Faites que l'on vous craigne, & je ne craindrai rien.

NICOMEDE.

Retourner à l'armée! ah, ſachez que la reine
La sème d'aſſaſſins achetés par ſa haine.
Deux s'y ſont découverts que j'amène avec moi,
(*c*) Afin de la convaincre, & détromper le roi.
Quoiqu'il ſoit ſon époux, il eſt encor mon père;

(*y*) *S'ils vous tiennent ici, tout eſt pour eux ſans crainte*, n'eſt pas français, & n'a de ſens en aucune langue. Il veut dire, Tout eſt sûr pour eux, ils n'ont rien à craindre, ils ſont maîtres de tout, ils peuvent tout, tout les raſſure.

(*ʒ*) *Sur l'éclat d'un nom cent & cent fois vainqueur. Un nom* n'eſt pas vainqueur, à moins qu'on n'exprime que la terreur ſeule de ce nom a tout fait. On dit alors noblement, *ſon nom ſeul a vaincu*. Il ne faut jamais ſe ſervir de ces mots inutiles, *cent & cent fois*.

(*a*) *Quelque haute valeur que puiſſe être la vôtre*. Ce vers eſt défectueux. Il eſt vrai qu'il n'était pas facile; mais ce ſont ces mêmes difficultés, qui lorſqu'elles ſont vaincues rendent la belle poéſie ſi ſupérieure à la proſe.

(*b*) *Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre*. Voilà de ces vers de la baſſe comédie qu'on ſe permettait trop ſouvent dans le ſtyle noble.

(*c*) *Afin de la convaincre, & détromper le roi*. Il faut, pour l'exactitude, *& de détromper*. Mais cette licence eſt ſouvent très-excuſable en vers. Il n'eſt pas permis de la prendre en proſe.

Et quand il forcera la nature à se taire,
(*d*) Trois sceptres à son trône attachés par mon bras,
Parleront au-lieu d'elle, & ne se tairont pas.
Que si notre fortune à ma perte animée,
La prépare à la cour aussi-bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envirez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
Mais que s'il faut périr, nous périrons ensemble.
Armons-nous de courage, & nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime, & hait ces cœurs infames;
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ames.
Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMEDE.

(*e*) Il ne m'a jamais vu, ne me découvrez pas.

(*d*) *Trois sceptres à son trône attachés par mon bras Parleront au-lieu d'elle, & ne se tairont pas.* Toute métaphore, comme on l'a dit, pour être bonne, doit être une image qu'on puisse peindre. Mais comment peindre trois sceptres qu'un bras attache à un trône & qui parlent? D'ailleurs, puisque les sceptres parleront, il est clair qu'ils ne se tairont pas. Ces sortes de pléonasmes sont les plus vicieux; ils retombent quelquefois dans ce qu'on appelle le style niais; *hélas! s'il n'était pas mort, il serait encore en vie.*

(*e*) *Il ne m'a jamais vu, ne me découvrez pas.* Il serait mieux, à mon avis, que *Nicomède* apportât quelque raison qui fit voir qu'il ne doit pas être reconnu par son frère avant d'avoir parlé au roi. Il semble que *Nicomède* veuille seulement se procurer ici le plaisir d'embarrasser son frère, & que l'auteur ne songe qu'à ménager une de ces scènes théatrales. Celle-ci est plutôt de la haute comédie que de la tragédie. Elle est attachante, & quoiqu'elle ne produise rien dans la piéce, elle fait plaisir.



SCENE II.

LAODICE, NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

QUoi, madame, toujours un front inexorable?
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?

LAODICE.

(*f*) Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

(*g*) Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

(*h*) Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

Conservez-le, de grace, après l'avoir su prendre.

(*f*) *Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre. Mal propre*, dans toutes ses acceptions, est absolument banni du style noble; & par la construction il semble que le front de *Laodice* soit mal propre à acquérir le front d'*Attale*. De plus, *prendre un front* est un barbarisme. On dit bien, *il prit un visage sévère*, *un front serein* ou *triste*; mais en général on ne peut pas dire *prendre un front*, parce qu'on ne peut pas prendre ce qu'on a. Il faut ajouter une épithète qui marque le sentiment qu'on peint sur son front, sur son visage.

(*g*) *Vous ne l'acquerrez point.* Ces complimens, ces dialogues de conversation ne doivent pas entrer dans le tragique.

(*h*) *Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.* Avoir besoin d'un visage!

LAODICE.

(*i*) C'eſt un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'eſtimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous eſtime trop pour vouloir rien farder.
Votre rang & le mien ne ſauraient le permettre;
(*k*) Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre;
(*l*) La place eſt occupée! & je vous l'ai tant dit,
Prince, que ce diſcours vous dût être interdit;
On le ſouffre d'abord, mais la ſuite importune.

ATTALE.

(*m*) Que celui qui l'occupe a de bonne fortune!
(*n*) Et que ſerait heureux, qui pourrait aujourd'hui

(*i*) *C'eſt un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre. Laodice* commence à prendre le ton de l'ironie. *Corneille* l'a prodiguée dans cette piéce d'un bout à l'autre. Il ne faut pas ſoutenir un ouvrage entier par la même figure. L'ironie par elle-même n'a rien de tragique; il faudrait au moins qu'elle fût noble; mais *un bien mal acquis* eſt comique.

(*k*) *Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre.* Après les beaux vers que *Laodice* a débités dans la ſcène précédente & va débiter encore, on ne peut ſans chagrin lui voir prendre ſi ſouvent le ton du bas comique. Ce vers ſerait à peine ſouffert dans une farce.

(*l*) *La place eſt occupée*, reſſemble trop à la *ſignora e impedita* des Italiens. On ne doit jamais employer de ces expreſſions familières qui rappellent des idées comiques. C'eſt alors ſurtout qu'on doit chercher des tours nobles.

(*m*) *Que celui qui l'occupe a de bonne fortune*, eſt comique, & n'eſt pas français. On ne dit point, *il a bonne fortune*, *mauvaiſe fortune*; & on ſait ce qu'on entend par *bonnes fortunes* dans la converſation; c'eſt préciſément par cette raiſon que cette expreſſion doit être bannie du théatre tragique.

(*n*) *Et que ſerait heureux qui pourrait aujourd'hui. Que ſerait heureux qui* n'eſt pas français. *Qu'ils ſont heureux ceux qui peuvent aimer!* eſt un fort joli vers. *Que ſont heureux ceux qui peuvent aimer!* eſt un barbariſme. Remarquez qu'un ſeul mot de plus ou de moins ſuffit pour

Diſputer cette place, & l'emporter ſur lui!

NICOMEDE.

La place à l'emporter coûterait bien des têtes,
Seigneur; ce conquérant garde bien ſes conquêtes:
Et l'on ignore encor parmi ſes ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de ſorte
(o) Que tout vaillant qu'il eſt, il faudra qu'il en ſorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

(p) Et ſi le roi le veut?

LAODICE.

Le roi juſte & prudent ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur ſouveraine?

LAODICE.

Ne parlez pas ſi haut, s'il eſt roi, je ſuis reine;

gâter abſolument les plus nobles penſées & les plus belles expreſſions.

(o) *Que tout vaillant qu'il eſt, il faudra qu'il en ſorte.* Toutes les fois que l'on emploie un pronom dans une phraſe, il ſe rapporte au dernier nom ſubſtantif; ainſi dans cette phraſe, *celui-ci* ſe rapporte au *fort*, & les deux pronoms *il* ſe rapportent à *celui-ci*. Le ſens grammatical eſt, *quelque vaillant que ſoit ce fort, il faudra qu'il ſorte*: & l'on voit aſſez combien ce ſens eſt vicieux. *Corneille* veut dire, *quelque vaillant que ſoit le conquérant*; mais il ne le dit pas.

(p) *Et ſi le roi le veut.* On peut faire ici une réflexion. *Attale* parle de ſon amour, & des intérêts de l'état, & des ſecrets du roi devant un inconnu. Cela n'eſt pas conforme à la prudence dont *Attale* eſt ſouvent loué dans la piéce. Mais auſſi ſans ce défaut, la ſcène ne ſubſiſterait pas; & quelquefois on ſouffre des fautes qui amènent des beautés.

Et vers moi tout l'effort de ſon autorité
(*q*) N'agit que par priere, & par civilité.

ATTALE.

Non, mais agir ainſi ſouvent c'eſt beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans ſon empire,
Et ſi ce n'eſt aſſez des prières d'un roi,
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMEDE.

Rome, ſeigneur!

ATTALE.

Oui, Rome, en êtes-vous en doute?

NICOMEDE.

Seigneur, (*r*) je crains pour vous qu'un Romain vous écoute;
Et ſi Rome ſavait de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indignerait de voir ſa créature
A l'éclat de ſon nom faire une telle injure,
Et vous dégraderait peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter ſa haine,

(*q*) *N'agit que par prière & par civilité. Civilité*, terme de comédie. Ce ſentiment de fierté eſt beau dans *Laodice*; mais eſt-il bien fondé? elle eſt reine d'Arménie; mais elle n'eſt point dans ſon royaume, elle eſt à la cour de *Pruſias*, qui de ſon aveu eſt le dépoſitaire de *ſes jeunes ans*, qui a ſur elle les plus grands droits par l'ordre de ſon père, qui eſt le maître enfin, & dont les prières ſont des ordres. La jeune *Loadice* peut avec bienſéance n'écouter que ſa fierté, & ſe tromper un peu par grandeur d'ame. Elle peut avoir tort dans le fonds; mais il eſt dans ſon caractère d'avoir ce tort. Enfin, *n'agit que par prière*, peut ſignifier, *ne doit agir que par prière*.

(*r*) *Je crains pour vous qu'un Romain vous écoute*. Voyez la note ci-deſſus. C'eſt encore ici une expreſſion de doute, & la négation *ne* eſt néceſſaire: *Je crains qu'un Romain ne vous écoute*; mais en poéſie on peut ſe diſpenſer de cette règle.

En le déshonorant par l'amour d'une reine ?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes, ni rois,
Qu'elle daigne égaler (s) à ses moindres bourgeois ?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle & de vous;
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous;
Et sans plus l'abaisser à cette ignominie,
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins pour toucher votre cœur
La fille d'un tribun, ou celle d'un préteur;
Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous aurait exclu le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisait à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes;
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez lui silence,
Madame, & retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourrait aller,

(s) *A ses moindres bourgeois.* Cette expression est bannie du style noble. Elle y était admise à Rome, & l'est encore dans les républiques; *le droit de bourgeoisie, le titre de bourgeois.* Elle a perdu chez nous de sa dignité, peut-être parce que nous ne jouissons pas des droits qu'elle exprime. Un bourgeois dans une république est en général un homme capable de parvenir aux emplois; dans un état monarchique, c'est un homme du commun. Aussi ce mot est-il ironique dans la bouche de *Nicomède*, & n'ôte rien à la noble fermeté de son discours.

J'ai forcé ma colère à le laisser parler ;
(*t*) Mais je crains qu'elle échappe, & que s'il continue,
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMEDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain est un précieux titre,
Et la reine, & le roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejetté,
(*u*) Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
(*x*) Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné :
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné ;
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avaient à la grandeur romaine.
D'un si rare trésor l'un & l'autre jaloux....

ATTALE.

(*y*) Madame, encor un coup, cet homme est-il à vous ?
(*z*) Et pour vous divertir est-il si nécessaire,
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?

(*t*) *Mais je crains qu'elle échappe.* Voyez les notes ci-dessus ; il faudrait, *qu'elle n'échappe.*

(*u*) *Puisqu'ils se sont privés pour ce nom d'importance.* Une affaire est d'importance, un nom ne l'est pas.

[*x*] *Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné.* Ce vers est très-adroit ; il paraît sans artifice ; & il y a beaucoup d'art à donner ainsi une raison qui empêche évidemment qu'*Attale* ne reconnaisse son frère.

(*y*) *Madame encor un coup.* Ce terme trop familier a été employé par *Racine* dans *Bérénice : Madame, encor un coup, qu'en peut-il arriver ?* Ce sont des négligences qui étaient pardonnables.

(*z*) *Et pour vous divertir est-il si nécessaire.* Le mot *divertir*, & même les trois vers que dit *Attale*, sont absolument du style comique.

LAODICE.

Puiſqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de ſouverain.
En cette qualité vous devez reconnaître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, & ſavoir que le ſang
Ne vous empêche pas de différer de rang;
Lui garder le reſpect qu'exige ſa naiſſance,
Et (*a*) loin de lui voler ſon bien en ſon abſence...

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous eſt maintenant ſon bien,
Dites un mot, madame, & ce ſera le mien,
Et ſi l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injuſtice.
Mais ſi je lui dois tant en fils de ſouverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
(*b*) Sachez, qu'il n'en eſt point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, & pour vivre ſans maître
Sachez que mon amour eſt un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir ſon ſujet.
Sachez...

LAODICE.

Je m'en doutais, ſeigneur, que ma couronne
Vous charmait bien du moins autant que ma perſonne;

(*a*) *Loin de lui voler ſon bien en ſon abſence.* Le mot *voler* eſt bas : on emploie dans le ſtyle noble, *ravir*, *enlever*, *arracher*, *ôter*, *priver*, *dépouiller*, &c.

(*b*) *Sachez qu'il n'en eſt point que le ciel n'ait fait naître &c.* Ces deux vers ſont de la tragédie de *Cinna* dans le rôle d'*Emilie*; mais ils conviennent bien mieux à *Emilie* Romaine, qu'à un prince Arménien.

Au reſte, cette ſcène eſt attachante : toutes les fois que deux perſonnages ſe bravent ſans ſe connaître, le ſuccès de la ſcène eſt ſûr.

Mais telle que je fuis, & ma couronne, & moi,
Tout eſt à cet aîné qui ſera votre roi ;
Et s'il était ici, peut-être en ſa préſence
Vous penſeriez deux fois à lui faire une offenſe.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir! Mon courage amoureux...

NICOMEDE.

Faites quelques ſouhaits qui ſoient moins dangereux ;
Seigneur, s'il les ſavait, il pourrait bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Inſolent, eſt-ce enfin le reſpect qui m'eſt dû ?

NICOMEDE.

Je ne ſais de nous deux, ſeigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connaître, & tenir ce langage ?

NICOMEDE.

Je ſais à qui je parle, & c'eſt mon avantage,
Que n'étant point connu, prince, vous ne ſavez
Si je vous dois reſpect, ou ſi vous m'en devez.

ATTALE.

Ah, madame, ſouffrez que ma juſte colère...

LAODICE.

Conſultez-en, ſeigneur, la reine votre mère ;
Elle entre.



SCENE III. (c)

NICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

INSTRUISEZ mieux le prince votre fils,
Madame, & dites-lui, de grace, qui je suis :
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare ;
Et ce désordre est mal dans une ame si rare :
J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, (d) vous êtes donc ici?

NICOMEDE.

Oui, madame, (e) j'y suis, & Métrobate aussi.

ARSINOÉ.

Métrobate ! Ah, le traître

NICOMEDE.

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, seigneur, ce trouble surprenant?

(c) Presque toute la fin de la scène seconde & le commencement de celle-ci sont une ironie perpétuelle.

(d) *Vous êtes donc ici.* C'est une naïveté qui échappe à tout le monde, quand on voit quelqu'un qu'on n'attend pas. Cette familiarité & cette petite négligence doivent être bannies de la tragédie.

(e) *J'y suis, & Métrobate aussi.* Si *Nicomède* eût établi dans la première scène que ce *Métrobate* était des assassins gagés par *Arsinoé*, ce vers ferait un grand effet ; mais il en fait moins, parce qu'on ne connaît pas encore *Métrobate.*

Et votre armée ?

NICOMEDE.

Elle est sous un bon lieutenant ;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avais ici laissé mon maître, (*f*) & ma maîtresse :
Vous m'avez ôté l'un, vous dis-je, ou les Romains,
Et je viens sauver l'autre, & d'eux, & de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amène ?

NICOMEDE.

Oui, madame & j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espèrez.

NICOMEDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

(*g*) Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMEDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace ?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMEDE.

(*f*) *Et ma maîtresse*. On permettait alors ce terme peu tragique. *Maître & maîtresse* semblent faire ici un jeu de mots peu noble.

(*g*) *Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe*. Souvent en ce tems-là on supprimait le *ne* quand il fallait l'employer, & on s'en servait quand il fallait l'omettre. Le second *ne* est ici un solécisme. *Il tient à vous*, c'est-à-dire, *il dépend de vous que je passe, que je fasse, que je combatte*, &c. : *il ne tient qu'à vous* est la même chose *qu'il tient à vous* ; donc le *ne* suivant est un solécisme.

Je connais votre cœur ; ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'eſt donc là le prince Nicomède ?

NICOMEDE.

Oui, c'eſt moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE.

(*h*) Ah, ſeigneur, excuſez, ſi vous connaiſſant mal...

NICOMEDE.

(*i*) Prince, faites-moi voir un plus digne rival.
Si vous aviez deſſein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une ſi noble audace :
Mais comme à ſon ſecours je n'amène que moi,
Ne la menacez plus de Rome, ni du roi.
Je la défendrai ſeul ; attaquez-la de même,
Avec tous les reſpects qu'on doit au diadème.
Je veux bien mettre à part avec le nom d'aîné
Le rang de votre maître où je ſuis deſtiné ;
Et nous verrons ainſi (*k*) qui fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu, penſez-y bien, je vous laiſſe y rêver.

(*h*) ***Ah, ſeigneur, excuſez ſi vous connaiſſant mal.*** On connaît mal, quand on ſe trompe au caractère : *Laodice* dit à *Cléopatre* ; Je vous connaiſſais mal : *Photin* dit, J'ai mal connu *Céſar*. Mais quand on ignore quel eſt l'homme à qui l'on parle, alors il faut, *je ne connaiſſais pas*.

(*i*) ***Prince, faites-moi voir un plus digne rival.*** Tout ce diſcours eſt noble, ferme, élevé : c'eſt-là de la véritable grandeur ; il n'y a ni ironie, ni enflure.

(*k*) ***Qui fait mieux des leçons***, *&c.* Dans la règle, il faut, *qui font* ; & *faire mieux un brave homme* n'eſt pas élégant.



SCENE IV.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

QUOI, tu faisais excuse à qui m'osait braver?

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise?
Ce prompt retour me perd, & rompt votre entreprise.

ARSINOÉ.

(*l*) Tu l'entends mal. Attale, il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'ambassadeur Romain;
(*m*) Dedans mon cabinet amène le sans suite,
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOÉ.

Va, n'appréhende rien;
Et pour avancer tout hâte cet entretien.

(*l*) *Tu l'entends mal, Attale, il la met dans ma main. Tu l'entends mal* est comique: & *mettre dans la main* n'est pas noble.

(*m*) *Dedans mon cabinet.* Voyez les remarques des autres tragédies sur le mot *dedans.*



SCENE V.

ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

VOus lui cachez, madame, un dessein qui le touche!

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche.
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit,
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe, ni crime,
(*n*) Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime.

CLÉONE.

J'aurais cru les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice;
Un Romain seul l'a faite, & par mon artifice.
(*o*) Rome l'eût laissé vivre, & sa légalité
N'eût point forcé les loix de l'hospitalité.

(*n*) *Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime* est de la conversation la plus négligée, & ce sentiment est intolérable. On retrouve le même défaut, toutes les fois que *Corneille* fait raisonner un prince, un ministre; tous disent qu'il faut être fourbe & méchant pour régner. On a déjà remarqué, que jamais homme d'état ne parle ainsi. Ce défaut vient de ce qu'il est très-difficile de ménager ses expressions, & de faire entendre avec art des choses qui révoltent. C'est une grande imprudence & une grande bassesse dans une reine de dire qu'il faut être fourbe, & criminel pour régner. *Un trône acquis par-là* est une expression de comédie.

(*o*) *Rome l'eût laissé vivre, & sa légalité. Légalité* n'a jamais signifié justice, *équité*, *magnanimité*; il signifie *authenticité d'une loi, revêtue des formes ordinaires.*

(*p*) Savante à ſes dépens de ce qu'il ſavait faire,
Elle le ſouffrait mal auprès d'un adverſaire ;
Mais quoique par ce triſte & prudent ſouvenir,
(*q*) De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle aurait vu couler ſans crainte, & ſans envie,
Chez un prince allié les reſtes de ſa vie.
Le ſeul Flaminius trop piqué de l'affront
Que ſon pere défait lui laiſſe ſur le front,
(*r*) (Car je crois que tu ſais que quand l'aigle romaine
(*s*) Vit choir ſes légions aux bords du Traſimène ;
Flaminius ſon père en était général,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal.)
(*t*) Ce fils donc qu'a preſſé la ſoif de la vengeance,
(*u*) S'eſt aiſément rendu de mon intelligence.
(*x*) L'eſpoir d'en voir l'objet entre ſes mains remis
A pratiqué par lui le retour de mon fils ;
(*y*) Par lui j'ai jeté Rome en haute jalouſie

(*p*) *Savante de ce qu'il ſavait faire. Savante de* eſt un barbariſme. *Savante, ſavait*, répétition fautive.

(*q*) *De chez.* Expreſſion trop baſſe, *de chez lui, de chez nous.*

(*r*) *Car je crois que tu ſais que quand l'aigle romaine.* Tout écrivain doit eviter ces amas de monoſillabes qui ſe heurtent : *car que quand.* Mais ce qu'on doit plus éviter, c'eſt de dire à ſa confidente ce qu'elle fait. Ce tour n'eſt pas aſſez adroit.

(*s*) *Vit choir ſes légions aux bords du Traſimène. Choir*, expreſſion abſolument vieillie.

(*t*) *Ce fils donc qu'à preſſé la ſoif de la vengeance.* Cacophonie qu'il faut éviter encore : *donc qu'a.*

(*u*) *S'eſt aiſément rendu de mon intelligence* n'eſt pas français. On eſt en *intelligence*, on ſe rend du parti de quelqu'un.

(*x*) *L'eſpoir d'en voir l'objet.* Il faut un effort pour deviner quel eſt cet *objet*. C'eſt par la phraſe, l'objet de leur intelligence : par le ſens, c'eſt *Laodice.* La première loi eſt d'être clair ; il ne faut jamais y manquer.

(*y*) *Par lui j'ai jeté Rome en haute jalouſie*, n'eſt pas français. On inſpire de la *jalouſie*, on la fait naître. La *jalouſie* ne peut être haute ;

De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
Et de voir Laodice unir tous ses états,
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :
Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
D'un empire si grand sous un si grand courage,
(z) Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur,
Pour rompre cet hymen, & borner sa grandeur;
(*a*) Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE.

(*b*) Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse;
Mais que n'agissait Rome, avant que le retour
De cet amant si cher affermit son amour ?

ARSINOÉ.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,
C'était trop hasarder, (*c*) & j'ai cru pour le mieux

elle est grande, elle est violente, soupçonneuse, &c.

(z) *Il s'en est fait nommer lui-même.* Cet *il* se rapporte au prince *Attale* ; mais il en est trop loin. Cela rend la phrase obscure, de même que *borner sa grandeur* ; il semble que ce soit la grandeur de l'hymen. Les articles, les pronoms mal placés jettent toujours de l'embarras dans le style ; c'est le plus grand inconvénient de la langue française, qui est d'ailleurs si amie de la clarté.

(*a*) *Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.* Pourquoi Arsinoé dit-elle tout cela à une confidente inutile ? *Cléopatre* dans *Rodogune* tombe dans le même défaut. La plupart des confidences sont froides & déplacées, à moins qu'elles ne soient nécessaires. Il faut qu'un personnage paraisse avoir besoin de parler, & non pas envie de parler.

(*b*) *Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse.* On *entreprend* de faire quelque chose, ou bien, on *entreprend* quelque chose; mais on n'*entreprend* pas quelqu'un. Cela ne se pourrait dire à toute force que dans le bas comique, & encore c'est dans un autre sens ; cela veut dire, *attaquer*, *demander raison*, *embarrasser*, *faire querelle*. Ce vers n'est pas français.

(*c*) *Et j'ai cru pour le*

Qu'il fallait de ſon fort l'attirer en ces lieux.
(*d*) Métrobate l'a fait par des terreurs paniques,
(*e*) Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques;
Et pour l'aſſaſſiner ſe diſant ſuborné,
Il l'a, graces aux dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander juſtice,
Et ſa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun ſouci de m'en fortifier,
Je ſaurai m'en ſervir à me juſtifier.
Tantôt en le voyant (*f*) j'ai fait de l'effrayée,
J'ai changé de couleur, je me ſuis écriée;
Il a cru me ſurprendre, & l'a cru bien en vain,
Puiſque ſon retour même eſt l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais quoi que Rome faſſe, & qu'Attale prétende,
Le moyen qu'à ſes yeux Laodice ſe rende?

ARSINOÉ.

Et je n'engage auſſi mon fils en cet amour,
Qu'à deſſein d'éblouir le roi, Rome & la cour.
Je n'en veux pas, Cléone, au ſceptre d'Arménie,
Je cherche à m'aſſurer celui de Bithinie;
Et ſi ce diadême (*g*) une fois eſt à nous,

Que

mieux. Expreſſion de comédie.

(*d*) *Métrobate l'a fait par des terreurs paniques. L'a fait*, & *terreurs paniques*, expreſſions qui n'ont rien de noble.

(*e*) *Feignant de lui trahir* eſt un barbariſme; il faut, *de lui dévoiler, de lui déceler, de lui apprendre, de trahir mes ordres tyranniques en ſa faveur*.

[*f*] *J'ai fait de l'effrayée*. Les comédiens ont corrigé, *j'ai feint d'être effrayée*; mais la choſe n'en eſt pas moins petite, & moins indigne de la grandeur du tragique.

(*g*) *Une fois eſt à nous*. Cet *une fois* eſt une explétive trop triviale.

Que cette reine après se choisisse un époux.
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de son amant & d'elle.
Le roi que le Romain poussera vivement
(*h*) De peur d'offenser Rome agira chaudement;
Et ce prince (*i*) piqué d'une juste colère,
S'emportera sans doute & bravera son père.
S'il est prompt & bouillant, le roi ne l'est pas moins;
(*k*) Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,
Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est sûre, & sa perte infaillible.

(*l*) Voilà mon cœur ouvert, & tout ce qu'il prétend.
(*m*) Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.

[*h*] *De peur d'offenser Rome, agira chaudement.* Cet adverbe est proscrit du style noble.

(*i*) *Piqué d'une juste colère* n'est pas français : on est piqué d'un procédé & animé de colère.

(*k*) *Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins.* Cette phrase & ce tour qui commencent par *comme* sont familiers à Corneille. Il n'y en a aucun exemple dans Racine. Ce tour est un peu trop prosaïque. Il réussit quelquefois; mais il ne faut pas en faire un trop fréquent usage.

[*l*] *Voilà mon cœur ouvert.* Mais pourquoi a-t-elle ouvert son cœur à Cléone? qu'en résulte-t-il? Je sais qu'il est permis d'ouvrir son cœur; ces confidences sont pardonnées aux passions. Une jeune princesse peut avouer à sa confidente des sentimens qui échappent à son cœur ; mais une reine politique ne doit faire part de ses projets qu'à ceux qui les doivent les servir. Cette scène est froide & mal écrite.

[*m*] *Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.* Il est clair que Flaminius attend la reine, qu'elle a les plus grands intérêts du monde de hâter son entretien avec lui. Nicomède est arrivé; il va trouver le roi; il n'y a pas un moment à perdre : cependant elle s'arrête pour détailler inutilement à Cléone des projets qui sont d'une nature à n'être confiés qu'à ceux qui doivent les seconder. Cette manière d'instruire les spectateur est sans art & sans intérêt.

Allons, & garde bien le ſecret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connaiſſez trop (*n*) pour vous en mettre en peine.

[*n*] *Pour vous en mettre en peine.* Cela eſt trop trivial, & ce vers fait trop voir l'inutilité du rôle de Cléone. C'eſt un très-grand art de ſavoir intéreſſer les confidens à l'action. Néarque dans Polyeucte montre comment un confident peut être néceſſaire.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

REVENIR sans mon ordre, & se montrer ici!

ARASPE.

Seigneur, vous auriez tort d'en prendre aucun souci!
Et la (*a*) haute vertu du prince Nicomède
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède;
Mais tout autre que lui devrait être suspect:
(*b*) Un retour si soudain manque un peu de respect,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, & sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité;
Il n'en veut plus dépendre, & croit que ses conquêtes
(*c*) Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes,

[*a*] Une *haute vertu* . . . . *Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant, remède.* Une *haute vertu, remède pour ce qu'on peut craindre*, n'est ni correct ni clair.

(*b*) *Un retour* qui *manque de respect!*

(*c*) *Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes. Des têtes au-dessus des bras!* Il n'était plus permis d'écrire ainsi en 1657. mais Corneille ne châtia jamais son style: il passe pour valoir mieux par la force des idées que par l'expression. Cependant observez

Qu'il eſt lui ſeul ſa règle, & que ſans ſe trahir
Des héros tels que lui ne ſauraient obéir.

ARASPE.

C'eſt d'ordinaire ainſi que ſes pareils agiſſent.
(*d*) A ſuivre leur devoir leurs hauts faits ſe terniſſent;
(*e*) Et ces grands cœurs enflés du bruit de leurs combats,
Souverains dans l'armée, & parmi leurs ſoldats,
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obéiſſance eſt un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araſpe, dis que le nom de ſujet
(*f*) Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet;
Que bien que leur naiſſance au trône les deſtine,
(*g*) Si ſon ordre eſt trop lent, leur grand cœur s'en mutine:
Qu'un père garde trop un bien qui leur eſt dû,
Et qui perd de ſon prix étant trop attendu:
Qu'on voit naître de-là mille ſourdes pratiques

que toutes les fois qu'il eſt véritablement grand, ſon expreſſion eſt noble & juſte, & ſes vers ſont bons.

(*d*) *A ſuivre leur devoir leurs hauts faits ſe terniſſent.* Il ſemble que les hauts faits ſuivent un devoir, & qu'ils ſe terniſſent en le ſuivant. Ce n'eſt pas parler ſa langue.

(*e*) *Et ces grands cœurs enflés de bruit de leurs combats. Des cœurs enflés de bruit*, ſont auſſi intolérables que *des têtes au-deſſus des bras.*

(*f*) *Réduit toute la gloire en un rang trop abject.* Qu'eſt-ce que le rang d'une gloire? On ne réduit pas *en*, on réduit *à*. Preſque tout le ſtyle de cette piéce eſt vicieux; la raiſon en eſt que l'auteur emploie le ton de la converſation familiere, dans laquelle on ſe permet beaucoup d'impropriétés, & ſouvent des ſolécîſmes & des barbariſmes. Le ſtyle de la converſation peut être admis dans une comédie héroïque; mais il faut que ce ſoit la converſation des *Condés*, des *La Rochefoucault*, des *Rets*, des *Paſcals*, des *Arnauds*.

(*g*) *Si ſon ordre eſt trop lent.* L'ordre de qui? de la naiſſance? cela ne fait point de ſens; & *mutine* n'eſt ni aſſez fort, ni aſſez relevé.

(*h*) Dans le gros de son peuple, & dans ses domestiques;
Et que si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son règne ennuyeux, & de ses tristes jours,
Du moins une insolente & fausse obéissance,
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudrait redouter,
Seigneur, & qu'en tout autre il faudrait arrêter.
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire;
Le prince est vertueux, & vous êtes bon père.

PRUSIAS.

(*i*) Si je n'étais bon père, il serait criminel;
Il doit son innocence à l'amour paternel;
C'est lui seul qui l'excuse, & qui le justifie,
Ou lui seul qui me trompe, & qui me sacrifie.
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père;
Mille exemples sanglans nous peuvent l'enseigner;
Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner;

(*h*) *Dans le gros de son peuple & dans ses domestiques.* Ces expressions n'apartiennent qu'au style familier de la comédie.

(*i*) *Si je n'étais bon père.* On retrouve un peu Corneille dans cette tirade, quoique la même pensée y soit répétée & retournée en plusieurs façons; ce qui était un vice commun en ce tems là. Mais à quoi bon tous ces discours? que veut Prusias? rien. Quelle résolution prend-il avec Araspe? aucune. Cette scène paraît peu nécessaire, ainsi que celle d'Arsinoé & de sa confidente. En général toute scène entre un personnage principal & un confident est froide à moins que ce personnage n'ait un secret important à confier, un grand à faire réussir, une passion furieuse à développer.

Et depuis qu'une fois elle nous (*k*) inquiette,
La nature eſt aveugle, & la vertu muette.

Te le dirai-je, Araſpe ? Il m'a trop bien ſervi ;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi ;
Il n'eſt plus mon ſujet qu'autant qu'il le veut être ;
Et qui me fait régner en effet eſt mon maître.
Pour paraître à mes yeux ſon mérite eſt trop grand.
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche ;
Et ſa ſeule préſence eſt un ſecret reproche.
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi,
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi,
Et que ſi je lui laiſſe un jour une couronne,
Ma tête en porte trois que ſa valeur me donne.
J'en rougis dans mon ame ; & ma confuſion,
Qui renouvelle & croît à chaque occaſion,
Sans ceſſe offre à mes yeux cette vue importune,
Que (*l*) qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, & peut tout ce qu'il veut.

(*k*) *Inquiette* n'eſt pas le mot propre ; *depuis* eſt ici un ſolécime. Le ſens eſt, Dès qu'une fois cette paſſion s'eſt emparée de nous.

(*l*) *Qui m'en donne trois, peut m'en ôter une.* . . . *il peut tout ce qu'il veut.* . . . *s'il veut tout ce qu'il peut.*

Ces antithèſes & ces figures de mots comme on l'a déjà remarqué, doivent être bien rares. La verſification héroïque exige que les vers ne finiſſent point par des verbes en monoſillabes, l'harmonie en ſouffre : *il peut*, *il veut*, *il fait*, *il court*, ſont des ſillabes sèches & rudes ; il n'en eſt pas de même dans les rimes féminines ; *il vole*, *il preſſe*, *il prie* ; ces mots ſont plus ſoutenus, ils ne valent qu'une ſillabe ! Mais on ſent qu'il y en a deux qui forment une ſillabe longue & harmonieuſe. Ces petites fineſſes de l'art ſont à peine connues, & n'en ſont pas moins importantes.

Juge, Araſpe, où j'en ſuis, s'il veut tout ce qu'il peut.

ARASPE.

Pour tout autre que lui je ſais comme s'explique
La règle de la vraie & ſaine politique.
Auſſi-tôt qu'un ſujet s'eſt rendu trop puiſſant,
Encor qu'il ſoit ſans crime, il n'eſt pas innocent :
On n'attend point alors qu'il s'oſe tout permettre ;
C'eſt un crime d'état que d'en pouvoir commettre ;
Et qui ſait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juſte & plus grand châtiment ;
Et prévient par un ordre à tous deux ſalutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourrait faire.
Mais, ſeigneur, pour le prince, il a trop de vertu,
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu ?
Me feras-tu garant de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal, ou pour perdre ſon frère ?
(*m*) Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de ſon frère, & la mort d'Annibal ?
Non, ne nous flattons point, il court à ſa vengeance,
Il en a le prétexte, il en a la puiſſance ;
Il eſt l'aſtre naiſſant qu'adorent mes états ;
Il eſt le dieu du peuple, & celui des ſoldats.
Sûr de ceux-ci ſans doute (*m*) il vient ſoulever l'autre,

(*m*) *Et le prends-tu pour homme. . . . . . . Il vient ſoulever l'autre,*
Fondre avec ſon pouvoir ſur le reſte du nôtre.
Expreſſions vicieuſes. On ne peut dire *l'autre* que quand on l'oppoſe à *l'un*. Le *nôtre* ne peut ſe dire à la place du *mien*, à moins qu'on n'ait déjà parlé au pluriel. Je le répète encore, rien n'eſt ſi difficile & ſi rare que de bien écrire.

Fondre avec fon pouvoir fur le refte du nôtre :
Mais ce peu qui m'en refte, encor que languiffant,
N'eft pas peut-être encor tout-à-fait impuiffant.
Je veux bien toutefois agir avec adreffe,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudeffe (*n*),
Le chaffer avec gloire, & mêler doucement
Le prix de fon mérite à mon reffentiment.
Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ofe s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,
Duffai-je voir par-là tout l'état hafardé...

ARASPE.

Il vient.

SCENE II.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince! Et qui vous a mandé ?

NICOMEDE.

La feule ambition de pouvoir en perfonne
Mettre à vos pieds, feigneur, encor une couronne,
De jouir de l'honneur de vos embraffemens,
Et d'être le témoin de vos contentemens.
Après la Capadoce heureufement unie
Aux royaumes du Pont & de la Bithynie,

(*n*) Tout cela eft d'un ftyle confus, obfcur. *Le refte du nôtre qui n'eft pas tout à fait impuiffant*, & *bien peu de rudeffe*, & *le prix d'un mérite mêlé doucement à un reffentiment!* Il n'y a pas là deux mots qui foient faits l'un pour l'autre.

Je viens remercier & mon père, & mon roi,
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
(*o*) D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassemens (*p*)
Me faire par écrit de tels remerciemens;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire (*q*) ajoute à votre estime.
Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, & plus (*r*) au général,
Et tout autre que vous, malgré cette conquête
Revenant sans mon ordre eût payé de sa tête.

NICOMEDE.

J'ai failli, je l'avoue, & mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un desir trop ardent:
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'était moins précieux,
Je serais innocent; mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,
(*s*) Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,

(*o*) *D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire.* On ne choisit point un bras pour une gloire.

(*p*) Il a promis à son confident d'avoir bien peu de rudesse, & il commence par lui dire la chose du monde la plus rude. Il le déclare criminel d'état.

(*q*) *Ajoute à votre estime*; n'est pas français en ce sens: l'estime où nous sommes n'est pas notre estime. On ne peut dire *votre estime*, comme on dit *votre gloire*, *votre vertu*.

[*r*] *Au général* est un solécisme; il faut *dans un général*.

(*s*) *Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime. Un petit crime*; cette épithète n'est pas du style de la tragédie. Le crime de Nicomède est en effet bien faible. Nicomède parle

Qui ne craindra jamais la plus févère loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus mauvaife excufe eft affez pour un père,
Et fous le nom d'un fils toute faute eft légère.
Je ne veux voir en vous que mon unique appui.
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'ambaffadeur Romain me demande audience,
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance,
Vous l'écouterez, prince, & répondrez pour moi.
Vous êtes auffi-bien le véritable roi,
Je n'en fuis plus que l'ombre, & l'âge ne m'en laiffe
(*t*) Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieilleffe;
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder.
L'intérêt de l'état vous doit (*u*) feul regarder.
Prenez-en aujourd'hui (*x*) la marque la plus haute:
Mais gardez-vous auffi d'oublier votre faute;
(*y*) Et comme elle fait brèche au pouvoir fouverain,

ici ironiquement à fon père, comme il a parlé à fon frère; car par ce *defir trop ardent* il entend le defir qu'il avait de voir fa maitreffe. Il n'a point du tout d'*amour* pour fon père; le public n'en eft pas fâché. On méprife Prufias; on aime beaucoup la hauteur d'un héros perfécuté. *Petit crime, bonheur fi grand*; ces contraftes affectés font un mauvais effet.

(*t*) *Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend.* On rend un honneur; on ne rend point un titre d'honneur.

(*u*) *Seul* femble dire que Prufias abdique. Et il eft fi loin d'abdiquer, qu'il vient de menacer fon fils. C'eft trop fe contredire.

(*x*) La marque haute!

(*y*) *Et comme elle fait brèche au pouvoir fouverain.* Cette expreffion *faire brèche* n'eft plus d'ufage; ce n'eft pas que l'idée ne foit noble, mais en français toutes les fois que le mot *faire* n'eft pas fuivi d'un article, il forme une façon de parler proverbiale trop familière. *Faire* affaut, *faire* force de voiles, *faire* de néceffité vertu, *faire* ferme, *faire* brèche, *faire* alte &c. Toutes

Pour la bien réparer, retournez dès demain.
(z) Remettez en éclat la puissance absolue;
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
Inviolable, entière; & n'autorisez pas
De plus méchans que vous (a) à la mettre plus bas.
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiraient sur votre propre exemple.
Donnez leur en un autre, & montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMEDE.

J'obéirai, seigneur, & plutôt qu'on ne pense;
Mais je demande un prix de mon obéissance.
La reine d'Arménie est dûe à ses états,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
(b) Il est tems qu'en son ciel cet astre aille reluire;
De grace, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, & cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi:
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie,
(c) Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie.

expressions bannies du vers héroïque.

(z) *Remettez en éclat la puissance absolue.* Comme on ne peut rien; on n'y remet rien; on donne de l'éclat, on met en lumière en évidence, en honneur, en son jour.

(a) *A la mettre plus bas.* Cette manière de s'exprimer n'est plus d'usage, & n'a jamais fait un bon effet. Remarquez que *bas* est un adverbe monosillabe; ne finissez jamais un vers par *bas*, à *bas*, plus *bas*, *haut*, plus *haut*

[b] *Il est tems qu'en son ciel cet astre aille reluire.* Cette métaphore est vicieuse, en ce qu'elle suppose, que cet astre de Laodice est descendu du ciel en terre.

(c) *Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie.* Prusias veut aussi railler. Cette piéce est trop pleine de railleries & d'ironies.

Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMEDE.

(*d*) Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter;
(*e*) Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

SUR le point de partir, Rome, seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris,
Par les hautes vertus, & les (*f*) illustres marques
Qui font briller en lui le sang de nos monarques.
Sur-tout il est instruit en l'art de bien régner;
C'est à vous de le croire, & de le témoigner.
(*g*) Si vous faites état de cette nourriture,

(*d*) *Elle est prête à partir sans plus grand équipage.* Ce dernier hémistiche est absolument du style de la comédie.

(*e*) *Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.* Vers est trop familier : mais à quoi se rapporte cet *ordre* à *ambassadeur*, à *l'outrage*, ou à *l'équipage*?

(*f*) *Illustres marques.* On a déjà plusieurs fois remarqué ce mot vague qui n'est que pour la rime.

(*g*) *Si vous faites état de cette nourriture. Nourriture* est ici

Donnez ordre qu'il règne, elle vous en conjure;
(*h*) Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait,
Si vous le laissiez vivre & mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire,
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple & le sénat,
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat;
(*i*) Je crois que pour régner il en a les mérites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites,
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire.
(*k*) Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

pour *éducation*; & dans ce sens il ne se dit plus; c'est peut-être une perte pour notre langue. *Faire état* est aussi aboli.

(*h*) *Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait.* On ne fait point l'estime : cela n'a jamais été français; on a de l'estime, on conçoit de l'estime on sent de l'estime; & c'est précisément parce qu'on la sent, qu'on ne la fait pas. Par la même raison on sent de l'amour, de l'amitié : on ne fait point de l'amour, ni de l'amitié.

[*i*] *Je crois que pour régner il en a les mérites.* Ni ces expressions, ni cette construction ne sont françaises : *Il en a les mérites pour régner !*

(*k*) *Souffrez qu'il ait l'honde répondre pour moi.* Le roi Prusias, qui n'est déjà pas trop respectable, est peut-être encor plus avili dans cette scène, où Nicomède lui donne en présence de l'ambassadeur de Rome des conseils qui ressemblent souvent à des reproches. Il est même assez étonnant que connaissant la fierté de son fils, & sachant combien ce disciple d'Annibal hait les Romains, il le charge de répondre à l'ambassadeur de Rome qu'il croit avoir grand intérêt de ménager. Prusias n'a nulle raison de répondre à l'ambassadeur par une autre bouche, & il s'expose visiblement à voir l'ambassadeur outragé par Nicomède.

Il a commencé par dire à son fils, vous êtes criminel d'état, vous méritez d'être

NICOMEDE.

Seigneur, c'eſt à vous ſeul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'eſt votre intérêt ſeul que ſa demande touche.

NICOMEDE.

Le votre toutefois m'ouvrira ſeul la bouche.
De quoi ſe mêle Rome, & d'où prend le ſénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit ſur votre état ?
Vivez, régnez, ſeigneur, juſqu'à la ſépulture,
Et laiſſez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut ſe faire effort.

NICOMEDE.

Qui partage vos biens aſpire à votre mort ;
Et de pareils amis en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah, ne mebrouillez point avec la république,
Portez plus de reſpect à de tels alliés.

NICOMEDE.

Je ne puis voir ſous eux les rois humiliés;

puni de mort. Et il finit par lui dire, répondez pour moi à l'ambaſſadeur de Rome en ma préſence. Faites le perſonnage de roi, tandis que je ferai celui de ſubalterne. C'eſt au fonds une ſcène de lazzi ; paſſe encore ſi cette ſcène était néceſſaire, mais elle ne ſert à rien. Pruſias joue un rôle aviliſſant, mais celui de Nicomède eſt noble & impoſant. Ces perſonnages plaiſent toujours à la multitude, & révoltent quelquefois les honnêtes gens.

C'eſt toujours un problême à réſoudre, ſi les caractères bas & faibles peuvent figurer dans une tragédie. Le parterre s'éleve contr'eux à une premiere repréſentation. On aime à faire tomber ſur l'auteur le mépris que lui-même inſpire pour le perſonnage. Les critiques ſe déchainent. Cependant ces caractères ſont dans la nature. *Maxime* dans *Cinna*, *Felix* dans *Polyeucte*.

Et quel que ſoit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrais ſon préſent avec joie.
S'il eſt ſi bien inſtruit en l'art de commander,
C'eſt un rare tréſor (*l*) qu'elle devait garder,
Et conſerver chez ſoi ſa chère nourriture,
Ou pour le conſulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS *à Pruſias.*

Seigneur, dans ce diſcours qui nous traite ſi mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal,
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine,
(*m*) N'en a mis à ſon cœur que mépris & que haine.

NICOMEDE.

Non mais il m'a ſurtout laiſſé ferme en ce point,
D'eſtimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.
On me croit ſon diſciple, (*n*) & je le tiens à gloire;
Et quand Flaminius attaque ſa mémoire,
Il doit ſavoir qu'un jour il me fera raiſon,
D'avoir réduit mon maître au ſecours du poiſon,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par ſon père à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'eſt trop m'outrager.

NICOMEDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de diſcords;

(*l*) *Qu'elle devait garder, Et conſerver ſa chère nourriture.* Cela n'eſt pas français; *& conſerver* ne ſe lie pas avec *qu'elle devait.* Nicomède a déjà parlé de bonne nourriture, *Si vous faites état de cette nourriture.*

(*m*) *N'en a mis en ſon cœur que mépris.* Cela n'eſt pas français; *n'en mettre que mépris!*

(*n*) *Et je le tiens à gloire.* Cette manière de s'exprimer a vieilli.

Parlez, & nettement ſur ce qu'il me propoſe.

NICOMEDE.

Hé bien, s'il eſt beſoin de répondre autre choſe,
Attale doit régner, Rome l'a réſolu;
Et puiſqu'elle a par-tout un pouvoir abſolu,
C'eſt aux rois d'obéir alors qu'elle commande.
(*o*) Attale a le cœur grand, l'eſprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont ſe fait un grand roi;
Mais c'eſt trop que d'en croire un Romain ſur ſa foi.
Par quelque grand effet voyons s'il en eſt digne,
S'il a cette vertu, cette valeur inſigne:
Donnez lui votre armée, & voyons ces grands coups;
(*p*) Qu'il en faſſe pour lui ce que j'ai fait pour vous;
Qu'il règne avec éclat ſur ſa propre conquête,
Et que de ſa victoire il couronne ſa tête.
Je lui prête mon bras, & veux dès maintenant,
S'il daigne s'en ſervir, être ſon lieutenant.
L'exemple des Romains m'autoriſe (*q*) à le faire;
Le fameux Scipion le fut bien de ſon frère;
Et lorſqu'Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les loix du plus jeune on vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Helleſpont, ceux de la mer Egée,

(*r*) Le

(*o*) *Attale a le cœur grand, l'eſprit grand, l'ame grande.* Ces deux vers ſont du nombre de ceux que les comédiens avaient corrigés. En effet cette diſtinction du cœur de l'eſprit & de l'ame, cette énumération de parties faite ironiquement, eſt trop loin du ton de la tragédie, & cette répétition de *grand* & *grande* eſt comique.

(*p*) *Qu'il en faſſe pour lui &c.* On ne devine pas d'adord ce que veut cet *en*; il eſt très-inutile, & il ſe rapporte à *vertu* qui eſt deux vers plus haut.

(*q*) *A le faire.* On a déjà dit que cette expreſſion ne doit jamais être admiſe; elle eſt ici vicieuſe, parce que *le faire* ſe rapporte à *être*, & ſignifie à la lettre, *faire ſon lieutenant.*

(*r*) Le reste de l'Asie à nos côtes rangée,
Offrent une matière à son ambition....

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMEDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi:
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.

Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains;
Et (*s*) si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté.
Le rang d'ambassadeur doit être respecté;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOMEDE.

(*t*) Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire.
Je ne sais point répondre autrement pour un roi,
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte;

côtes; rangée. On dit *ranger les côtes*; mais non *rangée aux côtes*: pour *située*. C'est un barbarisme.

(*s*) *Si Flaminius*. Ce n'est pas le même *Flaminius*, mais l'insulte n'en est pas moindre.

(*t*) *Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire.* Il est clair qu'il n'y a pas de milieu; le sens est, *puisque vous m'avez fait répondre pour vous, laissez moi parler.*

(*r*) *Le reste de l'Asie à nos*

Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMEDE.

Quoi ? je verrai, ſeigneur, qu'on borne vos états,
Qu'au milieu de ma courſe on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace ?
Et je remercierai qui me dit hautement
Qu'il ne m'eſt plus permis de vaincre impunément ?

PRUSIAS *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux (*u*) chaleurs de ſon âge ;
Le tems & la raiſon (*x*) pourront le rendre ſage.

NICOMEDE.

La raiſon & le tems m'ouvrent aſſez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avais juſqu'ici vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire,
(Car je l'appelle ainſi quand elle eſt ſans effets,
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits,
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'eſt pas grande vertu ſi l'on ne les imite.)
Si j'avais donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ſes héros,
Elle me laiſſerait la Bithinie entière,
Telle que de tous tems l'aîné la tient d'un père,
Et s'empreſſerait moins à le faire régner,
Si vos armes ſous moi n'avaient ſu rien gagner.

(*u*) *Chaleurs de ſon âge.* Mauvais terme.

(*x*) *Pourront le rendre ſage.* C'eſt ce qu'on dit à un enfant mal moriginé ; ce n'eſt pas ainſi qu'on parle à un prince qui a conquis trois royaumes ; & ſi ce jeune homme n'eſt pas ſage, pourquoi *Pruſias* l'a-t-il chargé de parler pour lui ?

Mais parce qu'elle voit avec la Bithinie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser, & dans ce beau projet
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet;
(*y*) Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre;
(*z*) Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
Graces aux immortels, l'effort de mon courage,
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage:
Vous pouvez l'en guérir, seigneur, & promptement;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement.
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous avez pu faire
N'ont (*a*) jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père;
Il n'est que gardien de leur illustre prix;

(*y*) *Puisqu'il peut la servir à me faire descendre.* Ce vers est inintelligible. A quoi se rapporte ce *la servir*? au dernier substantif, à la puissance de Nicomède que Rome veut diviser! *me faire descendre*? il faut dire *d'où l'on descend, & monté sur le faite, il aspire à descendre.*

(*z*) *Et je lui dois quitter.* On ne dit point *quitter à*, on dit, *quitter pour; je dois quitter pour lui*, ou, *je lui dois céder, laisser, abandonner.*

(*a*) *Jetter un dépôt sur une tête; être gardien d'un illustre prix; une grandeur épanchée.* Toutes expressions impropres & incorrectes. De plus, ce discours de *Flaminius* semble un peu sophistique. L'exemple de *Scipion* qui ne prit point Carthage pour lui, & qui ne le pouvait pas, ne conclut rien du tout contre un prince qui n'est pas républicain, & qui a des droits sur ses conquêtes.

Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
Certe, je vous croyais un peu plus généreux.
Quand les Romains le font, ils ne font rien pour eux.
Scipion dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne voulait point régner sur les murs de Carthage;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain,
Il n'en eut que la gloire & le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure;
Le reste de la terre est d'une autre nature.
Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
(*b*) Si vous en consultiez des têtes bien sensées;
Elles vous déferaient de ces belles pensées;
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus.
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus;
(*c*) Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMEDE.

Le tems pourra donner quelque décision,
(*d*) Si la pensée est belle, ou si c'est vision.
Cependant....

(*b*) *Si vous en consultiez des têtes bien sensées,*
Elles vous déferaient de ces belles pensées.
Prenez quelque loisir de rêver.
Des têtes bien sensées & *de belles pensées*, cela est du style de madame *Pernelle* dans *Molière*.

(*c*) *Laissez moins de fumée à vos feux militaires,*
Et vous pourrez avoir des visions plus claires
Laisser de la fumée est inintelligible. D'ailleurs la fumée des feux militaires est une figure trop bizarre. Le second vers est du bas comique.

(*d*) *Si la pensée est belle, ou si c'est vision.* Même style & même défaut.

FLAMINIUS.

Cependant, ſi vous trouvez des charmes
A (*e*) pouſſer plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point; mais comme il eſt permis
Contre qui que ce ſoit de ſervir ſes amis,
Si vous ne le ſavez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas ſurprendre.
Au reſte, ſoyez sûr que vous poſsèderez
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez:
Le Pont ſera pour vous avec la Galatie,
Avec la Capadoce, avec la Bithinie.
Ce bien de vos aïeux, ce prix de votre ſang,
Ne mettront point Attale en votre illuſtre rang;
Et puiſque leur partage eſt pour un ſupplice,
Rome n'a pas deſſein de vous faire injuſtice.
Ce prince régnera ſans rien prendre ſur vous.
(*à Pruſias.*)
La reine d'Arménie a beſoin d'un époux,
Seigneur, l'occaſion ne peut être plus belle;
Elle vit ſous vos loix, & vous diſpoſez d'elle.

NICOMEDE.

Voilà le vrai ſecret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, ſans rien prendre ſur moi.
(*f*) La pièce eſt délicate, & ceux qui l'ont tiſſue
A de ſi longs détours font une digne iſſue.
Je n'y réponds qu'un mot, (*g*) étant ſans intérêt.

(*e*) Pouſſer plus avant une gloire!

(*f*) *La pièce eſt délicate & ceux qui l'ont tiſſue.* Le mot de *pièce* ne dit point là ce que l'auteur a prétendu dire. C'eſt d'ailleurs une expreſſion populaire l'orſqu'elle ſignifie *intrigue.*

(*g*) *Etant ſans intérêt.*

Traitez cette princeffe en reine (*h*) comme elle eft ;
Ne touchez point en elle aux droits du diadême,
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, & que jamais les rois,
Pour vivre en nos états, ne vivent fous nos loix ;
Qu'elle feule en ces lieux d'elle-même difpofe.

PRUSIAS.

(*i*) N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chofe ?

NICOMEDE.

Non, feigneur, fi ce n'eft que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, (*k*) me pouffe trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut votre infolence ?

NICOMEDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le filence.
Une feconde fois avifez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine comme elle eft ;
C'eft moi qui vous en prie.

Comment peut-il dire qu'il eft fans intérêt, après avoir dit publiquement au premier acte que *Laodice* eft fa maîtreffe, qu'il n'a quitté l'armée que pour venir prendre fa défence ? Voudrait-il cacher fon amour à *Flaminius*, & le tromper ? un tel deffein convient-il à la fierté du caractère de *Nicoméde* ? *Flaminius* ne doit-il pas être inftruit ?

(*h*) *Comme elle eft* ; il faut, *comme elle l'eft* pour l'exactitude ; mais *comme elle l'eft* ferait encore plus mauvais.

(*i*) *N'avez-vous, Nicomede, à lui dire autre chofe ?* Cette interrogation de *Prufias*, qui n'a rien dit pendant le cours de cette fcène, n'a-t-elle pas quelque chofe de comique ?

(*k*) *Me pouffe trop à bout.* Cette expreffion eft encore comique, ou du moins familière ; *Racine* s'en eft fervi dans *Bajazet* :

Pouffons à bout l'ingrat ;

mais le mot *ingrat* qui finit la phrafe la relève. Ce font de petites nuances qui diftinguent fouvent le bon du mauvais.

SCENE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

HE quoi, (*l*) toujours obstacle ?

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur (*m*) nous empêcher l'accès;
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
(*n*) L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée;
Et les raisons d'état plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux. (*o*)

FLAMINIUS.

(*p*) Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

(*l*) *Toujours obstacle* n'est pas français; & *grand miracle* n'est pas noble, il est du bas comique.

(*m*) *Nous empêcher l'accès.* On ne dit point *empêcher à*, cela n'est pas français. *Il nous empêche l'accès de cette maison. Nous* est là au datif; c'est un solécisme, il faut dire, on nous défend l'accès de cette maison, on nous interdit l'accès, on nous défend, on nous empêche d'entrer.

(*n*) *L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée.* Ce tour est impropre. Il semble que des rois se marient l'un à l'autre. Ce n'est pas assez qu'on vous entende, il faut qu'on ne puisse pas vous entendre autrement.

(*o*) *Des raisons d'état plus fortes que des nœuds qui trouvent le moyen d'éteindre les feux de ces nœuds.* Il faut renoncer à écrire quand on écrit de ce style.

(*p*) *Comme elle a de l'amour elle aura du caprice.* Et ce vers & l'idée qu'il représente appartiennent absolument à la comédie. Ce *comme* revient presque toujours. C'est un style trop incorrect, trop négligé, trop lâche, & qu'il ne faut jamais se permettre.

PRUSIAS

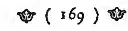
Non, non, je vous réponds, ſeigneur, de Laodice;
Mais enfin elle eſt reine, & cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ai ſur elle après tout une puiſſance entière,
Mais j'aime à la cacher ſous le nom de prière.
Rendons lui donc viſite, & comme ambaſſadeur
(q) Propoſez cet hymen vous-même à ſa grandeur.
Je ſeconderai Rome, & veux vous introduire,
(r) Puiſqu'elle eſt en nos mains, l'amour ne nous peut nuire.
(s) Allons de ſa réponſe à votre compliment
Prendre l'occaſion de parler hautement.

(q) *Propoſez cet hymen vous-même à ſa grandeur.* Il ſemble qu'il appelle ici la reine Laodice *ſa grandeur*, comme on dit *ſa majeſté*, *ſon alteſſe*.

(r) *Puiſqu'elle eſt en nos mains.* Le pronom *elle* ſe rapporte à Rome qui eſt le dernier nom. La conſtruction dit, *Puiſque Rome eſt en nos mains*; & l'auteur veut dire, *Puiſque Laodice eſt en nos mains. Voyez* la note au premier acte.

(s) *Allons de ſa réponſe à votre compliment.* Ces deux vers ſont trop mal conſtruits; le mot de *compliment* ne ſe peut recevoir dans la tragédie s'il n'eſt annobli par une épithète. Pour le mot de *civilité*, il ne doit jamais entrer dans le ſtyle héroïque. Mais ce qui ne peut jamais être annobli, c'eſt le rôle de *Pruſias*.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

REINE, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
(*a*) Sa perte vous devrait donner quelques alarmes.
(*b*) Qui tranche trop du roi ne règne pas long-tems.

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importans;
Et si jamais je règne, on verra la pratique
D'une si salutaire & noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au (*c*) chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

[*a*] *Sa perte vous devrait donner quelques alarmes.* L'auteur n'exprime pas sa pensée; il veut dire, *vous devriez craindre de le perdre.* Mais *sa perte* signifie qu'elle l'a déjà perdu. Or, une perte donne des regrets, & non des alarmes.

(*b*) *Qui tranche trop du roi.* Cette manière de s'exprimer n'apartient plus qu'au comique. D'ailleurs un roi qui fait gouverner peut *trancher du roi.* & régner long-tems.

[*d*] *Chemin de régner* ne peut se dire. Toutes ces façons de parler sont trop basses.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, & (*d*) vous devriez faire
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.
(*e*) Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce ferait à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, & dedans votre état,
Sur votre autorité commettre un attentat.
Je la refuse donc, seigneur, & me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
Faire réponse en reine, & comme le mérite
Et de qui l'on me parle, & qui m'en sollicite.
(*f*) Ici c'est un métier que je n'entends pas bien;
Car (*g*) hors de l'Arménie enfin je ne suis rien;

[*d*] *Vous devriez faire* à la fin d'un vers, & *plus d'estime* au commencement de l'autre, est ce qu'on appelle un enjambement vicieux. Cela n'est pas permis dans la poésie héroïque. Nous avons jusqu'ici négligé de remarquer cette faute. Le lecteur la remarquera aisément par-tout où elle se trouve. Nous avons déjà observé que *faire estime, faire plus d'estime,* n'est pas français.

(*e*) *Recevoir ambassade en qualité de reine.* Ces petites discussions, ces subtilités politiques sont toujours très-froides. D'ailleurs elle peut fort bien négocier avec *Flaminius* chez *Prusias* qui lui sert de tuteur : & en effet elle lui parle en particulier le moment d'après.

(*f*) *Ici c'est un métier.* Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie, comme *le métier des armes.* Il est heureusement employé par *Racine* dans le sens le plus bas. *Athalie* dit à *Joas*:

Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier.

On ne peut exprimer plus fortement le mépris de cette reine pour le sacerdoce des Juifs.

(*g*) *Hors de l'Arménie enfin je ne suis rien.* Si elle n'est

Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, & n'avoir (*h*) en tous lieux
Pour souverains que moi, la raison, & les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, & le roi votre père,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie:
(*i*) Je vais vous y remettre en bonne compagnie;
Partons, & dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos pays désolés,
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
(*k*) Des montagnes de morts, des rivières de sang.

rien hors de l'Arménie, pourquoi dit-elle tant de fois, qu'elle conserve toujours le titre & la dignité de reine, qu'on ne peut lui ravir? Etre reine & en tenir le rang, c'est être quelque chose. *Corneille* n'aurait-il pas mis, *Hors de l'Arménie, je ne puis rien?* alors cette phrase & celles qui la suivent deviennent claires. Je ne puis rien ici, mais je n'y conserve pas moins le titre de reine; & en cette qualité je ne connais de véritables souverains que les dieux.

(*h*) *En tous lieux* ne peut signifier que l'Arménie; car elle dit qu'elle n'est rien hors de l'Arménie. Il y a du moins là une apparence de contradiction; & *en tous lieux* est une cheville qu'il faut éviter autant qu'on le peut.

(*i*) *Je vais vous y remettre en bonne compagnie.* C'est-à-dire, accompagnée d'une armée; mais cette expression, pour vouloir être ironique, ne devient-elle pas comique?

(*k*) *Des montagnes de morts, des rivières de sang.* Cette scène est une suite de la conversation dans laquelle on a proposé à *Laodice* la main d'*Attale*; sans cela ce long détail de menaces paraîtrait déplacé; le spectateur ne voit pas comment la princesse peut les mériter: elle vient par déférence pour le roi de refuser la visite d'un ambassadeur; il

LAODICE.

Je perdrai mes états, & garderai mon rang;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront votre esclave, & non votre sujette.
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté;
Et quand vos yeux frappés de toutes ces misères
Verront Attale assis au trône de vos pères,
Alors, peut-être, alors, vous le prierez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusques-là votre guerre m'engage,
(*l*) Je serai bien changée & d'ame & de courage.
Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin;
Les dieux, de ma fortune auront un peu de soin;
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui;
Mais il court à sa perte, & vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, madame, & faites-vous justice;
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice;
Et pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale roi.
(*m*) Adieu.

semble que cela ne doit pas engager à dévaster son pays. De plus, le faible *Prusias* qui parle tout d'un coup de *montagnes, de morts* à une jeune princesse, ne ressemble-t-il pas trop à ces personnages de comédie qui tremblent devant les forts, & qui sont hardis avec les faibles?

(*l*) *Je serai bien changée & d'ame & de courage.* Mauvaise façon de parler. *Ame* & *courage*, pléonasme.

(*m*) *Adieu.* Remarquez qu'un ambassadeur de Rome, qui ne

SCENE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

MADAME, (*n*) enfin une vertu parfaite...

LAODICE.

Suivez le roi, feigneur, (*o*) votre ambaffade eft faite;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois, ni ne veux l'écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle auffi dans ce péril extrême,
Moins en ambaffadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui touché du fort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.

J'ofe donc comme ami vous dire en confidence,
Qu'une vertu parfaite a befoin de prudence,
Et doit confidérer, pour fon propre intérêt,

dit mot dans cette fcène, y fait un perfonnage trop fubalterne. Il faut rarement mettre fur la fcène des perfonnages principaux fans les faire parler. C'eft un défaut effentiel. Cette fcène de petites bravades, de petites piquoteries, de petites difcuffions entre *Prufias* & *Laodice* n'a rien de tragique, & *Flaminius* qui ne dit mot eft infupportable.

(*n*) *Enfin une vertu parfaite.* Ce n'eft guère que dans la paffion qu'il eft permis de ne pas achever fa phrafe. La faute eft très-petite; mais elle eft fi commune dans toutes nos tragédies, qu'elle mérite attention.

[*o*] *Votre ambaffade eft faite*; eft un peu comique. *Sofie* dit dans *Amphitrion* :

O jufte ciel, j'ai fait une belle ambaffade!

Mais auffi c'eft *Sofie* qui parle.

Et les tems où l'on vit, & les lieux où l'on eſt.
La grandeur de courage en un ame royale
(*p*) N'eſt ſans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que ſon mérite aveugle, & qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même ſe livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne ſe fait admirer que pour ſe faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand ſoupir,
J'avais droit de régner, & n'ai ſu m'en ſervir.
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
Nombreuſe, obéiſſante, à vaincre accoutumée.
Vous êtes en ſes mains, vous vivez dans ſa cour.

LAODICE.

(*q*) Je ne ſais ſi l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur, mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma (*r*) prudence n'eſt pas tout-à-fait endormie;

[*p*] *N'eſt ſans cette vertu qu'une vertu brutale.* Cette expreſſion eſt très-brutale, ſurtout d'un ambaſſadeur à une princeſſe. D'ailleurs ce diſcours de *Flaminius*, pour être fin & adroit, n'en eſt pas moins entortillé & obſcur. *Une vertu brutale qu'un faux jour d'honneur jette en divorce avec le vrai bonheur, qui ſe livre à ce qu'elle craint; & cette vertu brutale qui après un grand ſoupir* dit *qu'elle avait droit de régner.* Tout cela eſt bien étrange. La clarté, le naturel doivent être les premières qualités de la diction. Quelle différence quand *Néron* dit à *Junie* dans *Racine*.

Et ne préférez point à la ſolide gloire
Des honneurs dont Céſar a dû vous revêtir,
La gloire d'un refus, ſujet au repentir!

[*q*] *Je ne ſais ſi l'honneur eut jamais un faux jour.* Il ſemble que *Laodice* par ce vers reproche à *Flaminius* les expreſſions impropres, les phraſes obſcures dont il s'eſt ſervi, & ſon galimatias qui n'était pas le ſtyle des ambaſſadeurs Romains.

[*r*] *Prudence endormie, répondre en amie &c.* Toutes ces expreſſions ſont familières; il ne les faut jamais employer dans la vraie tragédie.

Et fans examiner par quel deftin jaloux
(*s*) La grandeur de courage eft fi mal avec vous,
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'eft pas tant qu'il vous femble une vertu brutale;
Que fi j'ai droit au trône, elle s'en veut fervir,
Et fait bien repouffer qui me le veut ravir.

Je vois fur la frontière une puiffante armé,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, & fous quel général?
(*t*) Le roi, s'il s'en fait fort, pourrait s'en trouver mal;
Et s'il voulait paffer de fon pays au nôtre,
(*u*) Je lui confeillerais de s'affurer d'un autre.
Mais je vis dans fa cour, je fuis dans fes états,
Et j'ai peu de raifon de ne le craindre pas.
Seigneur, dans fa cour même, & hors de l'Arménie,
(*x*) La vertu trouve appui contre la tyrannie.
(*y*) Tout fon peuple a des yeux, pour voir quel attentat

[*s*] *La grandeur de courage eft fi mal avec vous.* Style de converfation familière.

[*t*] *Le roi, s'il s'en fait fort.* Se faire fort de quelque chofe, ne peut être employé pour *s'en prévaloir*; il fignifie, J'en réponds, je prends fur moi l'entreprife, je me flatte d'y réuffir. *Se faire fort*, ne peut être employé qu'en profe. Plufieurs étrangers fe font imaginé que nous n'avions qu'un langage pour la profe & pour la poéfie; ils fe font bien trompés.

(*u*) *Je lui confeillerais de s'affurer d'un autre. Autre* fe rapporte à *pays*, & non à *général*, qui eft trois vers plus haut.

[*x*] *La vertu trouve appui.* Il faut, *trouve un appui*, ou *de l'appui*; *trouve un fecours*, *du fecours*; & non *trouve fecours.*

[*y*] *Tout fon peuple a des yeux.* Ce vers & les cinq fuivans font ingénieufement placés pour préparer la révolte qui s'élève tout d'un coup au cinquième acte. Refte à favoir s'ils la préparent affez, & s'ils fuffifent pour la rendre vraifemblable; mais un attentat que des maximes d'état font fur le bien public, forme une phrafe trop incorrecte, trop irrégulière; & ce n'eft pas parler fa langue.

Font sur le bien public les maximes de l'état.
Il connaît Nicomède, il connaît sa marâtre ;
Il en sait, il en voit sa haine opiniâtre ;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
Et connait d'autant mieux les dangereux amis.
Pour moi que vous croyez au bord du précipice ;
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
J'évite les mépris qu'il recevrait de moi,
S'il tenait de ma main la qualité de roi.
Je le regarderais comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux; & le nœud conjugal
Ne le tirerait pas de ce rang inégal.
Mon peuple à mon exemple en ferait peu d'estime ;
Ce serait trop, seigneur, pour un cœur magnanime ;
Mon refus lui fait grace ; & malgré ses desirs
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

(z) Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine ;
Sur l'armée & la cour je vous vois souveraine.

(*a*) Le

(z) *Si vous me dites vrai.* Ces malheureuses contestations, ces froides discussions politiques qui ne mènent à rien, qui n'ont rien de tragique, rien d'intéressant sont aujourd'hui bannies du théâtre. *Flaminius* & *Laodice* ne parlent ici que pour parler. Quelle différence entre *Acomat* dans *Bajazeth*, & *Flaminius* dans *Nicomède ? Acomat* se trouve entre *Bajazet* & *Roxane* qu'il veut réunir; entre *Roxane* & *Athalide ;* entre *Athalide* & *Bajazeth ;* comme il parle convenablement, noblement, prudemment à tous les trois, & quel tragique dans tous ces intérêts ! quelle force de raisons ! quelle pureté de langage ! quels vers admirables, mais dans *Nicomède* tout est petit, presque tout est grossier ; la diction est si vicieuse qu'elle déparerait le fonds le plus intéressant.

(*a*) Le roi n'eſt qu'une idée, & n'a de ſon pouvoir
Que ce que par pitié vous lui laiſſez avoir.
Quoi, même vous allez juſques à faire grace!
Après cela, madame, excuſez mon audace;
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix:
Recevoir ambaſſade eſt encor de vos droits:
Ou ſi ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme ſimple Romain ſouffrez que je vous die,
Qu'être allié de Rome, & s'en faire un appui,
C'eſt l'unique moyen de régner aujourd'hui:
Que c'eſt par-là qu'on tient ſes voiſins en contrainte,
Ses peuples en repos, ſes ennemis en crainte:
Qu'un prince eſt dans ſon trône à jamais affermi,
Quand il eſt honoré du nom de ſon ami:
Qu'Attale avec ce titre eſt plus roi, plus monarque,
Que tous ceux dont le front oſe en porter la marque;
Et qu'enfin....

LAODICE.

Il ſuffit, (*b*) je vois bien ce que c'eſt:
Tous les rois ne ſont rois (*c*) qu'autant comme il vous plaît.
Mais ſi de leurs états Rome à ſon gré diſpoſe,
Certes, pour ſon Attale elle fait peu de choſe;
Et qui tient dans ſa main tant de quoi lui donner,
A mendier pour lui devrait moins s'obſtiner.
Pour un prince ſi cher ſa réſerve m'étonne;

(*a*) *Le roi n'eſt qu'une idée.* On dit bien, *n'eſt qu'un fantôme*, mais non pas, *n'eſt qu'une idée.* La raiſon en eſt que *fantôme* exclut la réalité, & qu'*idée* ne l'exclut pas.

(*b*) *Je vois bien ce que c'eſt*, eſt du ſtyle comique. C'eſt en général celui de la piéce.

(*c*) *Qu'autant comme il vous plaît.* Il faut, *autant que.*

Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne ?
C'eſt trop m'importuner en faveur d'un ſujet,
Moi qui tiendrais un roi pour un indigne objet,
S'il venait par votre ordre, & ſi votre alliance
Souillait entre ſes mains la ſuprême puiſſance.
Ce ſont des ſentimens que je ne puis trahir :
Je ne veux point de rois qui ſachent obéir ;
Et puiſque vous voyez mon ame toute entière,
Seigneur, ne perdez plus menace, ni prière.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?
Madame, encor un coup, penſez-y mûrement ;
Songez mieux ce qu'eſt Rome, & ce qu'elle peut faire ;
Et ſi vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet.
Tout fléchit ſur la terre, & tout tremble ſur l'onde ;
Et Rome eſt aujourd'hui la maîtreſſe du monde.

LAODICE.

(*d*) La maîtreſſe du monde ! ah, vous me feriez peur,
S'il ne s'en fallait pas l'Arménie, & mon cœur,
Si le grand Annibal n'avait qui lui ſuccède,
S'il ne revivait pas au prince Nicomède,
Et s'il n'avait laiſſé dans de ſi dignes mains

(*d*) *La maîtreſſe du monde ! ah, vous me feriez peur.* Cette expreſſion placée ici ironiquement dégénère peut-être trop en comique. Ce n'eſt pas là une bonne traduction de cet admirable paſſage d'*Horace*, *Et cuncta terrarum ſubacta, præter atrocem animum Catonis.* Ajoutez que, *tout tremble ſur l'onde* eſt ce qu'on appelle une cheville malheureuſement amenée par la rime, comme on l'a déjà remarqué tant de fois.

L'infaillible fecret de vaincre les Romains.
Un fi vaillant difciple aura bien le courage
D'en mettre jufqu'au bout les leçons en ufage :
L'Afie en fait l'épreuve, où trois fceptres conquis
(*e*) Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce font des coups d'effai, mais fi grands, que peut-être
(*f*) Le capitole a lieu d'en craindre un coup de maître,
Et qu'il ne puiffe un jour ....

FLAMINIUS.

Ce jour eft encor loin,
Madame; & quelques-uns vous diront au befoin,
(*g*) Quels dieux du haut en bas renverfent les profanes,
Et que même au fortir de Trébie, & de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici ce bras à Rome fi fatal.

(*e*) *Font voir en quelle école il en a tant appris.* Le mot *école* eft du ftyle familier ; mais quand il s'agit d'un difciple d'*Annibal*, ces mots, *difciple*, *école*, &c. acquièrent de la grandeur. Il ne faut pas répéter trop ces figures.

(*f*) *Le capitole a lieu d'en craindre un coup de maître. Coup d'effai*, *coup de maître*, figure employée dans le *Cid*, & qu'il ne faudrait pas imiter fouvent.

(*g*) *Quels dieux du haut en bas.* Ce mot qui n'eft mis là que pour faire le vers, ne peut être admis dans la tragédie. Les dieux & les profanes ne font pas là non plus à leur place. Un ambaffadeur ne doit pas parler en poëte : un poëte même ne doit pas dire que fon fénat eft compofé de dieux, que les rois font des profanes, & que l'ombre du capitole fit trembler *Annibal.* Un très-grand défaut encor eft ce mélange d'enflure & de familiarité : *Quelques-uns vous diront au befoin*, *quels dieux du haut en bas renverfent les profanes.* Ce ftyle eft entiérement vicieux.



SCENE III.

NICOMEDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMEDE.

(*h*) Ou Rome à ſes agens donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je ſais quel eſt mon ordre ; & ſi j'en ſors ou non,
C'eſt à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raiſon.

NICOMEDE.

Allez-y donc, de grace, & laiſſez à ma (*i*) flamme
Le bonheur à ſon tour d'entretenir madame.
Vous avez dans ſon cœur fait de ſi grands progrès,
Et vos diſcours pour elle ont de ſi grands attraits,
Que ſans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y voulait introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge (*k*) une indigne amitié,

(*h*) *Ou Rome à ſes agens donne un pouvoir bien large.* Ces deux vers, que leur ridicule a rendus fameux, ont été auſſi corrigés par les comédiens. Ce n'eſt plus ici une ironie, qui peut quelquefois être annoblie ; c'eſt une plaiſanterie baſſe, abſolument indigne de la tragédie & de la comédie.

(*i*) *Une flamme qui veut à ſon tour avoir le bonheur d'entretenir madame* eſt du comique le plus négligé.

(*k*) *Une indigne amitié. Flaminius* qui ſe donne pour un ambaſſadeur prudent ne doit pas dire qu'un homme tel que *Nicomède* n'eſt pas digne de l'amitié de *Laodice.* Il n'a certainement aucune eſpérance de brouiller ces deux amans. Par conſéquent ſa ſcène avec *Laodice* était inutile, & il ne reſte ici avec *Nicomède* que pour en recevoir des naſardes. Quel ambaſſadeur !

Me faisaient lui donner un conseil par pitié.

NICOMEDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
(*l*) C'est être ambassadeur & tendre, & pitoyable.
(*m*) Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,
Madame?

FLAMINIUS.

Ah, c'en est trop, & vous vous emportez.

NICOMEDE.

Je m'emporte?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMEDE.

Ne nous vantez plus tant son rang & sa splendeur.
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur;
Il excède sa charge, & lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse?

LAODICE.

Oui, seigneur,

(*l*) *C'est être ambassadeur & tendre, & pitoyable.* Le mot *pitoyable* signifiait alors *compatissant*, aussi-bien que *digne de pitié*. Cela forme une équivoque, qui tourne l'ambassadeur en ridicule, & on devait retrancher *pitoyable*, aussi bien que *le long & le large*.

(*m*) *Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés*. Voilà des injures aussi grossières que les railleries. Une grande partie de cette pièce est du style burlesque. Mais il y a de tems en tems un air de grandeur qui impose, & surtout qui intéresse pour *Nicomède;* ce qui est un très-grand point.

Au reste jusqu'ici la plupart des scènes ne font que des conversations assez étrangères à l'intrigue: en général toute scène doit être une espèce d'action qui fait voir à l'esprit quelque chose de nouveau & d'intéressant.

NICOMEDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, & pour Flaminius :
Et si vous me fâchiez, j'ajouterais peut-être,
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi ;
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père,
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMEDE.

Allez de l'un & l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront, prince, pensez à vous.

NICOMEDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.

SCENE IV.

NICOMEDE, LAODICE.

NICOMEDE.

MA générosité cède enfin à sa haine.
Je l'épargnais assez pour ne découvrir pas
Les infames projets de ses assassinats ;
Mais enfin on m'y force, & tout son crime éclate.
(n) J'ai fait entendre au roi Zénon, & Métrobate (o) ;

(n) *J'ai fait entendre au roi Zénon & Métrobate.* Voici la première fois que le spectateur entend parler de ce *Zénon.*

Et comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le ſoin de les examiner.

LAODICE.

Je ne ſais pas, ſeigneur, quelle en ſera la ſuite;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, & moins elle vous craint;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMEDE.

Elle prévient ma plainte, & cherche adroitement
A la faire paſſer pour un reſſentiment;
Et ce maſque trompeur de fauſſe hardieſſe
Nous déguiſe ſa crainte & couvre ſa faibleſſe.

LAODICE.

Les myſtères de cour ſouvent ſont ſi cachés,
(*p*) Que les plus clairvoyans y ſont bien empêchés.

Il ne ſait encore quel il eſt: on ſait ſeulement que *Nicomède* a conduit deux traîtres avec lui; mais on ignore que *Zénon* ſoit un des deux.

(*o*) Voilà le ſujet & l'intrigue de la piéce. Mais quel ſujet & quelle intrigue, deux malheureux que la reine *Arſinoé* a ſubornés pour l'accuſer fauſſement elle-même, & pour faire retomber la calomnie ſur *Nicomède!* il n'y a rien de ſi bas que cette invention; c'eſt pourtant là le nœud, & le reſte n'eſt que l'acceſſoire. Mais on n'a point encore vu paraître cette reine *Arſinoé*, on n'a dit qu'un mot d'un *Métrobate*, & cependant on eſt au milieu du troiſieme acte.

(*p*) *Que les plus clairvoyans y ſont bien empêchés.* Le mot *clairvoyant* eſt aujourd'hui banni du ſtyle noble. On ne dit pas non plus *être empêché à quelque choſe*, cela eſt à peine ſouffert dans le comique.

Rien n'eſt plus utile que de comparer; oppoſons à ces vers ceux que *Junie* dit à *Britannicus*, & qui expriment un ſentiment à-peu-près ſemblable, quoique dans une circonſtance différente.

Je ne connais Néron, & la cour que d'un jour:
Mais, ſi je l'oſe dire, hélas!

Lorſque vous n'étiez point ici pour me défendre,
Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre ;
Rome ne ſongeait point à troubler notre amour,
Bien plus, on ne vous ſouffre ici que ce ſeul jour ;
Et dans ce même jour Rome en votre préſence
Avec chaleur pour lui preſſe mon alliance.
(*q*) Pour moi, je ne vois goute en ce raiſonnement,
Qui n'attend point le tems de votre éloignement ;
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage,
Qui m'offuſque la vue, & m'y jette un ombrage.
Le roi chérit ſa femme, il craint Rome, & pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne ſaurais vous taire,
(*r*) Qu'il eſt trop bon mari pour être aſſez bon père.

dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit eſt
loin de ce qu'on penſe !
Que la bouche & le cœur ſont
peu d'intelligence !
Avec combien de joie on y
trahit ſa foi !
Quel ſéjour étranger & pour
elle & pour moi !

Voilà le ſtyle de la nature. Ce ſont là des vers, c'eſt ainſi qu'on doit écrire. C'eſt une diſpute bien inutile, bien puérile, que celle qui dura ſi longtems entre les gens de lettres ſur le mérite de *Corneille* & de *Racine*. Qu'importe à la connaiſſance de l'art, aux règles de la langue, à la pureté du ſtyle, à l'élégance des vers, que l'un ſoit venu le premier, & ſoit parti de plus loin, & que l'autre ait trouvé la route applanie ? Ces frivoles queſtions n'apprennent point comment il faut parler. Le but de ce commentaire, je ne peux trop le redire, eſt de tâcher de former des poëtes, & de ne laiſſer aucun doute ſur notre langue aux étrangers.

(*q*) *Pour moi je ne vois goute.* Expreſſion populaire & baſſe.

(*r*) *Qu'il eſt trop bon mari, pour être aſſez bon père.* On ne s'exprimerait pas autrement dans une comédie. Juſqu'ici on ne voit qu'une petite intrigue & de petites jalouſies. Ce qui eſt encore bien plus du reſſort de la comédie, c'eſt cet *Attale* qui vient n'ayant rien à dire, & à qui *Laodice* dit qu'il eſt importun.

(*s*) Voyez quel contretems Attale prend ici,
(*t*) Qui l'appelle avec nous, quel projet, quel ſouci.
Je conçois mal, ſeigneur, ce qu'il faut que j'en penſe;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma préſence,
Je vous quitte.

SCENE V.

NICOMEDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

MADAME, un ſi doux entretien
N'eſt plus charmant pour vous, quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre importunité, que j'oſe dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même;
Il connaît tout mon cœur, & répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

(*s*) *Voyez quel contretems Attale prend ici.* On ne dit point *prendre un contretems;* & quand on le dirait, il ne faudrait pas ſe ſervir de ces tours trop familiers.

(*t*) *Qui l'appelle avec nous, &c.* Eſt-ce le contretems qui appelle? A quoi ſe rapportent *quel projet! quel ſouci!* quel mot que celui de *ſouci* en cette occaſion! elle *connait mal ce qu'il faut* qu'elle *penſe; mais elle en rompra le coup.* Eſt-ce le coup de ce qu'elle penſe? *Rompre un coup s'il y faut ſa préſence!* Il n'y a pas là un vers qui ne ſoit obſcur, faible, vicieux, & qui ne pèche contre la langue. Elle ſort en diſant, *Je vous quitte,* ſans dire pourquoi elle quitte *Nicomède.* Les perſonnages importans doivent toujours avoir une raiſon d'entrer & de ſortir; & quand cette raiſon n'eſt pas aſſez déterminée, il faut qu'ils ſe donnent bien de garde de dire, *Je ſors,* de peur que le ſpectateur trop averti de la faute, ne diſe, *Pourquoi ſortez-vous?*

SCENE VI.

NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

PUISQUE c'est la chasser, seigneur, je me retire.

NICOMEDE.

Non, non (*u*) j'ai quelque chose aussi-bien à vous dire,
Prince. J'avais mis bas, avec le droit d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné,
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avais prié de l'attaquer de même,
(*x*) Et de ne mêler point, surtout dans vos desseins,
Ni le secours du roi, ni celui des Romains:
(*y*) Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien (*z*) de ce qu'on vous ordonne.

(*u*) *J'ai quelque chose aussi-bien à vous dire.* Non-seulement dans une tragédie on ne doit point avoir *aussi-bien à dire quelque chose*; mais il faut, autant qu'on peut, dire des choses qui tiennent lieu d'action, qui nouent l'intrigue, qui augmentent la terreur, qui mènent au but. Une simple bravade dont on peut se passer n'est pas un sujet de scène.

(*x*) *Et de ne point mêler... ni le secours, ni...* Ces deux *ni* avec *point* ne sont pas permis. Les étrangers y doivent prendre garde. *Je n'ai point ni crainte ni espérance*, c'est un barbarisme de phrase; dites, *Je n'ai ni crainte ni espérance.*

(*y*) *Mais ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne.* Ces deux vers, ainsi que le dernier de cette scène, sont une ironie amère qui peut-être avilit trop le caractère d'*Attale*, que *Corneille* cependant veut rendre intéressant. Il paraît étonnant que *Nicomède* mette de la grandeur d'ame à injurier tout le monde, & qu'*Attale* qui est brave & généreux, & qui va bientôt en donner des preuves, ait la complaisance de le souffrir.

Plus on examine cette piéce, plus on trouve qu'il fallait l'intituler *comédie*, ainsi que *Dom Sanche d'Aragon.*

(*z*) *De ce qu'on vous ordonne*

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aîneſſe,
Mais vous défaites-vous du cœur de la princeſſe,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui ſavent tout charmer,
De trois ſceptres conquis, (*a*) du gain de ſix batailles,
(*a*) Des glorieux aſſauts de plus de cent murailles ?
Avec de tels ſeconds rien n'eſt pour vous douteux.
(*b*) Rendez donc la princeſſe égale entre nous deux :
Ne lui laiſſez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines mains ſur vous a verſé la victoire ;
Et faites qu'elle puiſſe oublier une fois
Et vos rares vertus, & vos fameux exploits ;
Ou contre ſon amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome & le roi dedans l'autre balance.
Le peu qu'ils ont gagné vous fait aſſez juger,
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contrepoids léger.

NICOMEDE.

C'eſt n'avoir pas perdu tout votre tems à Rome,
Que vous ſavoir ainſi défendre en galant homme.
Vous avez de l'eſprit, (*c*) ſi vous n'avez du cœur.

eſt trop fort, & ne s'accorde pas avec le mot de *prière*.

(*a*) *Du gain, & des glorieux aſſauts*. On ne défait pas d'un gain de batailles & d'un aſſaut. Le mot de *ſe défaire*, qui d'ailleurs eſt familier, convient à des droits d'aîneſſe ; mais il eſt impropre avec des aſſauts & des batailles gagnées.

(*b*) *Rendez la princeſſe égale*. Il fallait, *rendez le combat égal*.

(*c*) *Si vous n'avez du cœur*. Il ne doit pas traiter ſon frère de poltron, puiſque ce frère va faire une action très-belle, & que cet outrage même devrait l'empêcher de la faire.

SCENE VII. (d)

ARSINOÉ, NICÓMEDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

SEIGNEUR, le roi vous mande.

NICOMEDE.

Il me mande ?

ARASPE.

Oui, seigneur.

ARSINOÉ.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMEDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOÉ.

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon & Métrobate.

NICOMEDE.

Je m'obstinais, madame, à tout dissimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.

La vérité les force, & mieux que vos largesses.

(d) Cette scène est encore une scène inutile de picoterie & d'ironie entre *Arsinoé* & *Nicomède*. A quel propos *Arsinoé* vient-elle ? quel est son but ? Le roi mande *Nicomède*. Voilà une action petite à la vérité, mais qui peut produire quelque effet. *Arsinoé* n'en produit aucun.

(e) Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses;
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

NICOMEDE.

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ.

Je le veux bien encor, & je n'en suis fâchée,
Que d'avoir vu par-là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMEDE.

Je les ai subornés contre vous (f) à ce compte?

ARSINOÉ.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMEDE.

Et vous pensez par-là leur ôter tout crédit?

ARSINOÉ.

Non, seigneur, je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMEDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, & que vous vouliez croire?

ARSINOÉ.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMEDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importans?

ARASPE.

(g) Seigneur, le roi s'ennuie, & vous tardez longtems.

(e) *Ces hommes du commun.* Ces mots seuls font la condamnation de la piéce. *Deux hommes du commun subornés!* il y a dans cette invention de la froideur & de la bassesse.

(f) *A ce compte.* On voit assez combien ces termes populaires doivent être proscrits.

(g) *Seigneur, le roi s'ennuie, & vous tardez longtems. Le roi s'ennuie* n'est pas bien noble; & on est étonné peut-être qu'*Araspe*, un simple officier,

ARSINOÉ.

Vous les ſaurez de lui, c'eſt trop le faire attendre.

NICOMEDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre.
Son amour conjugal chaſſant le paternel,
Vous fera l'innocente, & moi le criminel.
Mais...

ARSINOÉ.

(*h*) Achevez, ſeigneur, ce mais, que veut-il dire?

NICOMEDE.

Deux mots de vérité qui font que je reſpire.

ARSINOÉ.

Peut-on ſavoir de vous ces deux mots importans?

NICOMEDE.

Vous les ſaurez du roi, je tarde trop long-tems.

parle d'une manière ſi preſſante à un prince tel que *Nicomède.*

(*h*) *Achevez, ſeigneur, ce mais que veut-il dire?* Cette interrogation qui reſſemble au ſtyle de la comédie, n'eſt évidemment placée en cet endroit que pour amener les trois vers ſuivans qui répondent en écho aux trois autres. On trouve fréquemment des exemples de ces répétitions; elles ne ſont plus ſouffertes aujourd'hui. *Ce mais* eſt intolérable.

SCENE VIII. (i)

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale, & ce grand Nicomède
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits
Pour me calomnier subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagême.
Tous deux m'ont accusée, & tous deux avoué
L'infame & lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en présence des rois (k) les vérités sont fortes!
(l) Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes!

(i) Cette fausse accusation ménagée par *Arsinoé* n'est pas sans quelque habileté, mais elle est sans noblesse & sans tragique, & *Arsinoé* est plus basse encore que *Prusias*. Pourquoi les petits moyens déplaisent-ils, & que les grands crimes font tant d'effet? c'est que les uns inspirent la terreur, les autres le mépris; c'est par la même raison qu'on aime à entendre parler d'un grand conquérant, plutôt que d'un voleur ordinaire. *Ce tour qu'on a joué* met le comble à ce défaut. *Arsinoé* n'est qu'une bourgeoise qui accuse son beau-fils d'une friponerie, pour mieux marier son propre fils.

(k) *Les vérités sont fortes.* Ce ne sont point ces vérités qui sont fortes, c'est la présence des rois qui est supposée ici assez forte pour forcer la vérité de paraître.

(l) *Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes.* On a déjà dit que toute métaphore pour être bonne doit fournir un tableau à un peintre. Il est difficile de peindre des vérités qui sortent d'un cœur par plusieurs portes. On ne peut guère écrire plus mal. Il est à croire que l'auteur fit cette piéce au courant de la plume. Il avait acquis une prodigieuse facilité d'écrire, qui dégénéra enfin en impossibilité d'écrire élégamment.

Qu'on en voit le menfonge aifément confondu !
Tous deux voulaient me perdre, & tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je fuis ravi de voir qu'une telle impofture
Ait laiffé votre gloire & plus grande, & plus pure;
Mais pour l'examiner, & (*m*) bien voir ce que c'eft,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, fans un peu de fcrupule,
Avoir pour deux méchans une ame fi crédule.
Ces perfides tous deux fe font dits aujourd'hui
Et fubornés par vous, & fubornés par lui;
Contre tant de vertus, (*m*) contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des ames fi noires?
Qui fe confeffe traître eft indigne de foi.

ARSINOÉ.

Vous êtes généreux, Attale; & je le vois;
Même de vos rivaux la gloire vous eft chère.

ATTALE.

Si je fuis fon rival, je fuis auffi fon frère.
(*n*) Nous ne fommes qu'un fang, & ce fang dans mon cœur
(*o*) A peine à le paffer pour calomniateur.

ARSINOÉ.

(*p*) Et vous en avez moins à me croire affaffine,

Moi

(*m*) *Bien voir ce que c'eft.*— *Devoir de la croyance contre des victoires.* Le premier eft trop familier, le fecond n'eft pas exact.

(*n*) *Nous ne fommes qu'un fang.* Je crois que cette expreffion peut s'admettre quoiqu'on ne dife pas *deux fangs.*

(*o*) *A peine à le paffer* n'eft pas français; on dit dans le comique, *Je le paffe pour honnête homme.*

(*p*) *Et vous en avez moins à me croire affaffine.* Je ne fais fi le mot *affaffine* pris comme fubftantif féminin fe peut dire; il eft certain du moins qu'il n'eft pas d'ufage.

Moi dont la perte eſt sûre à moins que ſa ruine ?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accuſaient, je les croyais bien moins.
Votre vertu, madame, eſt au-deſſus du crime,
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'eſtime.
La ſienne dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous;
Et ce lâche attentat n'eſt qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une ſi belle vie.
Pour moi, ſi par ſoi-même on peut juger d'autrui,
Ce que je ſens en moi, je le préſume en lui.
Contre un ſi grand rival j'agis à force ouverte,
Sans bleſſer ſon honneur, ſans pratiquer ſa perte.
J'emprunte du ſecours, & le fais hautement:
Je crois qu'il n'agit pas moins généreuſement,
Qu'il n'a que les deſſeins où ſa gloire l'invite,
Et n'oppoſe à mes vœux que ſon propre mérite.

ARSINOÉ.

(q) Vous êtes peu du monde, & ſavez mal la cour.

ATTALE.

Eſt-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour?

ARSINOÉ.

(q) Vous le traitez, mon fils, & parlez en jeune homme.

(q) *Vous êtes peu du monde...*
. . . .
Vous le traitez, mon fils, & parlez en jeune homme.
Style comique; mais le caractère d'*Attale* trop avili commence ici à ſe développer, & devient intéreſſant.

On ne peut terminer un acte plus froidement. La raiſon eſt, que l'intrigue eſt très-froide, parce que perſonne n'eſt véritablement en danger.

ATTALE.

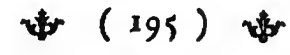
Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

Le tems vous apprendra par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la ſuite des rois.
Cependant ſi le prince eſt encor votre frère,
Souvenez-vous auſſi que je ſuis votre mère ;
Et malgré les ſoupçons que vous avez conçus,
Venez ſavoir du roi ce qu'il croit là-deſſus.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE. (a)

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

FAITES venir le prince, Araspe.

(*Araspe rentre.*)

Et vous, madame,
Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs?
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense?
Doutai-je de son crime, ou de votre innocence?
Et reconnaissez-vous que tout ce qu'il m'a dit,
Par quelque impression ébranle mon esprit?

ARSINOÉ.

Ah, seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté,

(a) *Arsinoé* joue précisément le rôle de la femme du *Malade imaginaire*, & *Prusias* celui du *Malade qui croit sa femme*. Très-souvent des scènes tragiques ont le même fonds que des scènes de comédie; c'est alors qu'il faut faire les plus grands efforts pour fortifier par le style la faiblesse du sujet. On ne peut cacher entiérement le défaut, mais on l'orne, on l'embellit par le charme de la poésie. Ainsi dans *Mitridate*, dans *Britannicus*, &c.

Pour rendre à la vertu toute ſa pureté ?
Il en reſte toujours quelque indigne mémoire,
Qui porte une ſouillure à la plus haute gloire.
Combien dans votre cour eſt-il de médiſans,
Combien le prince a-t-il d'aveugles partiſans,
Qui ſachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a ſeul juſtifiée ?
Et ſi la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conſerve un ſoupçon,
Suis-je digne de vous ? & de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

PRUSIAS.

Ah, c'eſt trop de ſcrupule, & trop mal préſumer
D'un mari qui vous aime, & qui vous doit aimer.
La gloire eſt plus ſolide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, & je veux qu'aujourd hui...

SCENE II.

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMEDE, ARASPE, gardes.

ARSINOÉ.

GRACE, grace, ſeigneur, à notre unique appui,
Grace à tant de lauriers en ſa main ſi fertiles,
Grace à ce conquérant, (*b*) à ce preneur de villes,

(*b*) *A ce preneur de villes.* C'eſt encore ici de l'ironie. *Nicomède* ne doit pas répondre ſur le même ton, & ne faire

Grace ...

NICOMEDE.

De quoi, madame ? eſt-ce d'avoir conquis
Trois ſceptres que ma perte expoſe à votre fils ?
D'avoir porté ſi loin vos armes dans l'Aſie,
Que même votre Rome en a pris jalouſie ?
D'avoir trop ſoutenu la majeſté des rois ?
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?
S'il faut grace pour moi, choiſiſſez de mes crimes,
Les voilà tous, madame ; & ſi vous y joignez
D'avoir cru des méchans par quelqu'autre gagnés,
D'avoir une ame ouverte, une franchiſe entière,
Qui dans leur artifice a manqué de lumière,
C'eſt gloire, & non pas crime à qui ne voit le jour,
Qu'au milieu d'une armée, & loin de votre cour,
(*c*) Qui n'a que la vertu de ſon intelligence,
Et vivant ſans remors, marche ſans défiance.

ARSINOÉ.

Je m'en dédis, ſeigneur, il n'eſt point criminel ;
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ſes pareils le nom de belle-mère.
De cette averſion ſon cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il ſe ſent frappé.
Que ſon maître Annibal, malgré la foi publique,
(*d*) S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique,

que répéter qu'il a pris des villes.

(*c*) *Qui n'a que la vertu de ſon intelligence* ; Cela veut dire, *qui ne s'entend qu'avec la vertu ;* mais cela eſt très-mal dit. Il ſemble qu'il n'ait d'autre vertu que l'*intelligence.*

(*d*) *S'abandonne aux fureurs*

Que ce vieillard confie & gloire & liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité ;
Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui,
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui.
De cette seule main part tout ce qui le blesse;
Et pour venger ce maître, & sauver sa maîtresse,
S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.
Ce faible & vain effort ne touche point mon ame.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme,
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter :
Car enfin (*e*) hors de là que peut-il m'imputer?
Ma voix, depuis dix-ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée?
Et lorsqu'il l'a fallu (*f*) puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'aurait laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent,
Pour hâter les renforts & d'hommes & d'argent?
Vous le savez, seigneur, & pour reconnaissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance,.
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous:

d'une terreur panique. Fureurs d'une terreur est un contresens : *fureur* est le contraire de la *crainte.*

(*e*) *Hors de là.* C'est toujours le style de la comédie.

(*f*) *Puissamment secourir.* Qui? il faut le dire, *secourir* n'est point un verbe sans régime comme *pâtir*. Partout des solécismes.

(*g*) Mais tout eſt excuſable en un amant jaloux,
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Ingrat, que peux-tu dire?

NICOMEDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puiſſans ſecours,
Dont elle a conſervé mon honneur & mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale;
Que par mon propre bras elle (*h*) amaſſait pour lui,
Et préparait dès-lors ce qu'on voit aujourd'hui.
Par quelques ſentimens qu'elle ait été pouſſée,
J'en laiſſe le ciel juge, il connaît ſa penſée;
Il fait pour mon ſalut comme elle a fait des vœux,
Il lui rendra juſtice, & peut-être à tous deux.
Cependant, puiſqu'enfin l'apparence eſt ſi belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour ſon intérêt vous faire ſouvenir
Que vous laiſſez long-tems deux méchans à punir.
Envoyez Métrobate & Zénon au ſupplice;
Sa gloire attend de vous ce digne ſacrifice;

(*g*) Il y a de l'ironie dans ce vers;
Mais tout eſt excuſable en un amant jaloux.
Et le pauvre *Pruſias* ne le ſent pas; il ne ſent rien. Tranchons le mot, il joue le rôle d'un vieux père de famille imbécille. Mais dira-t-on, cela n'eſt pas dans la nature? n'y a-t-il pas des rois qui gouvernent très-mal leurs familles, qui ſont trompés par leurs femmes, & mépriſés par leurs enfans? oui, mais il ne faut pas les mettre ſur le théatre tragique? pourquoi? c'eſt qu'il ne faut pas peindre des ânes dans les batailles d'*Arbelles* ou de *Pharſale*.

[*h*] *Amaſſer par mon propre bras. Amaſſer!* Quoi? c'eſt le même ſoléciſme que celui de *puiſſamment ſecourir.*

Tous deux l'ont accusée, & s'ils s'en sont dédits,
Pour la faire innocente, & charger votre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, & leur mort est trop juste,
Après s'être joués d'une personne auguste.
L'offense une fois faite à ceux de notre rang,
(*i*) Ne se répare point que par des flots de sang.
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire,
Il faut sous les tourmens que l'imposture expire,
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
A la légéreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux, & hasarde nos vies,
(*k*) S'il met en sûreté de telles calomnies.

ARSINOÉ.

Quoi, seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
Qui vous rend votre femme, & m'arrache à ma perte,
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt,
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt!
(*l*) C'est être trop adroit, prince, & trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

(*m*) Laisse là Métrobate, & songe à te défendre.

(*i*) *Ne se répare point que par des flots de sang. Point que*, n'est pas français; il faut, *ne se répare que par des flots.*

(*k*) *S'il met en sûreté de telles calomnies.* L'expression propre était, *s'il laisse de telles calomnies impunies.* On ne met point la calomnie en sûreté, on l'enhardit par l'impunité.

(*l*) *C'est être trop adroit, prince, & trop bien l'entendre.* Ce ton bourgeois rend encore le rôle d'*Arsinoé* plus bas & plus petit. L'accusation d'un assassinat devait au moins jeter du tragique dans la piéce; mais il y produit à peine un faible intérêt de curiosité.

(*m*) *Laisse là Métrobate, & songe à te défendre.* Ce discours est d'un prince imbécile;

Purge toi d'un forfait si honteux & si bas.

NICOMEDE.

(n) M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas.
Vous ne savez que trop (o) qu'un homme de ma sorte,
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever votre peuple, & jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée,
Venir le bras levé la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale & l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie,
Avec tous vos soldats, & toute l'Arménie;
C'est ce que pourrait faire un homme tel que moi,
S'il pouvait se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
(p) Et c'est-là proprement le partage des femmes.
Punissez donc, seigneur, Métrobate & Zénon;

c'est précisément de *Métrobate* dont il s'agit. Le roi ne peut savoir la vérité qu'en faisant donner la question à ces deux misérables, & cette vérité qu'il néglige lui importe infiniment.

(n) *M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas.* Ce vers est beau, noble, convenable au caractère & à la situation; il fait voir tous les défauts précédens.

[o] *Qu'un homme de ma sorte. Un homme de sa sorte, qui un peu plus haut se porte, & à qui il faut un grand crime à tenter son devoir*, n'a pas un style digne de ce beau vers, *M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas.*

Il y a de la grandeur dans ce que dit *Nicomede*; mais il faut que la grandeur & la pureté du style y répondent.

(p) *Et c'est là proprement le partage des femmes.* Ce vers, quoiqu'indirectement adressé à *Arsinoé*, n'est-il pas un trait un peu fort contre tout le sexe? Quoique *Corneille* ait pris plaisir à faire des rôles de femmes, nobles, fiers, & intéressans, on peut cependant remarquer qu'en général il ne les ménage pas.

Pour la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison.
(*q*) A ce dernier moment la conscience presse;
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse;
(*r*) Et ces esprits légers approchant des abois,
Pourraient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ.

Seigneur....

NICOMEDE.

Parlez, madame, & dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose;
Où laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auraient des remors qui ne vous plairaient pas.

ARSINOÉ.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle;
Quand je le justifie, il me fait criminelle:
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compassion
(*s*) Vous assuriez un sceptre à ma protection,
Ni que pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entr'eux la puissance royale.
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,

(*q*) *A ce dernier moment la consciene presse.* Ces idées sont belles & justes; elles devraient être exprimées avec plus de force & d'élégance.

(*r*) *Et ces esprits légers approchant des abois.* Cette expression *des abois*, qui par elle-même n'est pas noble, n'est plus noble, n'est plus d'usage aujourd'hui. *Un esprit léger qui approche des abois* est une impropriété trop grande.

(*s*) *Vous assuriez un sceptre à ma protection.* Le sens n'est pas assez clair; elle veut dire; *que ma protection assure le sceptre à mon fils.*

C'était ſans mon aveu, je n'en ai pas beſoin.
(*t*) Je n'aime point ſi mal que de ne vous pas ſuivre,
Si-tôt qu'entre mes bras vous ceſſerez de vivre ;
Et ſur votre tombeau mes premières douleurs
Verſeront tout enſemble & mon ſang & mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah, madame !

ARSINOÉ.

Oui, ſeigneur, cette heure infortunée
(*u*) Par mes derniers ſoupirs clorra ma deſtinée ;
Et puiſqu'ainſi jamais il ne ſera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui ? que peut-il contre moi ?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
C'eſt que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur ſein vous fites élever :
Qu'il retourne y traîner, ſans péril & ſans gloire,
De votre amour pour moi l'impuiſſante mémoire.
Ce grand prince vous ſert, & vous ſervira mieux,
Quand il n'aura plus rien qui lui bleſſe les yeux.
Et n'appréhendez point Rome, ni ſa vengeance ;

(*t*) *Je n'aime point ſi mal que de ne vous pas ſuivre.* Cela n'eſt pas français ; il fallait, *je vous aime trop pour ne vous pas ſuivre* : ou plutôt, il ne fallait pas exprimer ce ſentiment, qui eſt admirable quand il eſt vrai, & ridicule quand il eſt faux.

(*u*) *Par mes derniers ſoupirs clorra ma deſtinée. Clore, clos,* n'eſt abſolument point d'uſage dans le ſtyle tragique. L'intérêt devrait être preſſant dans cette ſcène, & ne l'eſt pas. C'eſt que *Pruſias* ſur qui ſe fixent d'abord les yeux, partagé entre une femme & un fils, ne dit rien d'intéreſſant ; il eſt même encore avili. On voit que ſa femme le trompe ridiculement, & que ſon fils le brave. On ne craint rien au fonds pour *Nicomède* ; on mépriſe le roi, on hait la reine.

Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance ;
(x) Il fait tous les secrets du fameux Annibal,
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,
Que l'Asie & l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, & qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté ;
Et je ne veux plus voir, ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant & si digne de vous.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

(y) NICOMEDE, en deux mots, ce désordre me fâche ;
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche :
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
(z) Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.

(x) *Il fait tous les secrets du fameux Annibal. Il fait tous les secrets*, est une expression bien basse, pour signifier, *il est l'élève du grand Annibal, il a eté formé par lui dans l'art de la guerre & de la politique. Arsinoé* parle avec trop d'ironie, & laisse peut-être trop voir sa haine, dans le tems qu'elle veut la dissimuler.

(y) *Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.* Le mot *fâcher* est bien bourgeois. Ce vers comique & trivial jette du ridicule sur le caractère de *Prusias*, & fait trop appercevoir au spectateur que toute l'intrigue de cette tragédie n'est qu'une tracasserie.

(z) *Et tâchons d'assurer la*

(*a*) J'ai tendreſſe pour toi, j'ai paſſion pour elle ;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des ſentimens que j'aime à voir durer
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour & la nature,
Etre père, & mari dans cette conjoncture...

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne ſoyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

(*b*) Et que dois-je être ?

NICOMEDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'eſt ni mari, ni père,
Il regarde ſon trône, & rien de plus. Régnez ;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puiſſance & ſi vaſte, & ſi grande,

reine qui te craint. Le mot d'*aſſurer* n'eſt pas français ; ici il faut, *de raſſurer.* On aſſure une vérité ; on raſſure une ame intimidée.

[*a*] *J'ai tendreſſe, j'ai paſſion.* Il faut pour l'exactitude, *j'ai de la tendreſſe, j'ai de la paſſion* ; & pour la nobleſſe, & pour l'élégance, il faut un autre tour.

[*b*] *Et que dois-je être ? — Roi, &c.* Ce morceau ſublime jeté dans cette comédie fait voir combien le reſte eſt petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures piéces de *Corneille.* Ce vrai ſublime fait ſentir combien l'ampoulé doit déplaire aux eſprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne ſoit ſimple & noble. Rien de trop ni de trop peu. L'idée eſt grande, vraie, bien placée, bien exprimée. Je ne connais point dans les anciens de paſſage qui l'emporte ſur celui-ci. Il fallait que toute la piéce fût ſur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au ſublime, car alors il n'y en aurait point ; mais tout doit être noble. *Nicomède* inſulte ici un peu ſon père, mais *Pruſias* le mérite.

Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle eſpère gagner,
Parce qu'elle prévoit que je ſaurai régner.

PRUSIAS.

Je règne donc, ingrat, puiſque tu me l'ordonnes.
Choiſis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes;
Ton roi fait ce partage entre ton frère & toi.
Je ne ſuis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMEDE.

Si vous étiez auſſi le roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque juſtice,
Je vous demanderais le loiſir d'y penſer:
Mais enfin pour vous plaire, & ne pas l'offenſer,
J'obéirai, ſeigneur, ſans repliques frivoles,
A vos intentions, & non à vos paroles.
A ce frère ſi cher tranſportez tous mes droits,
Et laiſſez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel eſt le mien.

PRUSIAS.

Quelle baſſeſſe d'ame!
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme?
(*c*) Tu la préfères, lâche, à ces prix glorieux,
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux!
Après cette infamie es-tu digne de vivre?

NICOMEDE.

Je crois que votre exemple eſt glorieux à ſuivre.

(*c*) *Tu la préfères, lâche.* *Pruſias* ne doit point traiter ſon fils de lâche, ni lui dire qu'il eſt *indigne de vivre après cette infamie.* Il doit avoir aſſez d'eſprit pour entendre ce que lui dit ſon fils, & ce que ce prince lui explique bientôt après.

Ne préférez-vous pas une femme à ce fils,
Par qui tous ces états aux vôtres sont unis?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème?

NICOMEDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même?
Que cédai-je à mon frère en cédant vos états?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire;
(*d*) Mais un monarque enfin comme un autre homme expire;
Et vos peuples alors ayant besoin d'un roi,
Voudront choisir peut-être entre ce prince & moi.
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;
Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentimens se règlent sur les vôtres,
Sous le joug de vos loix j'en ai bien rangé d'autres;
Et dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMEDE.

Oui, si leur artifice
De votre sang par vous se fait un sacrifice;

(*d*) *Mais un monarque enfin comme un autre homme expire.* Quoique ce vers soit un peu prosaïque, il est si vrai, si ferme, si naturel, si convenable au caractère de *Nicomède*, qu'il doit plaire beaucoup, ainsi que le reste de la tirade. On aime ces vérités dures & fières, surtout quand elles sont dans la bouche d'un personnage qui les relève encore par sa situation.

Autrement vos états à ce prince livrés,
Ne feront en fes mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'eft point en fecret que je vous le déclare,
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare;
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, fans verfer mon fang,
Je faurai bien, ingrat, l'affurer en ce rang.
Et demain...

SCENE IV.

PRUSIAS, NICOMEDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE, gardes.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offenfe légère:
Le fénat en effet pourra s'en indigner,
(e) Mais j'ai quelques amis qui fauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raifon, & dès demain Attale
Recevra de ma main la puiffance royale:
Je le fais roi de Pont, & mon feul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous & lui jugera de l'outrage.

Je

(e) *Mais j'ai quelques amis qui fauront le gagner.* Autre ironie de *Flaminius.*

Je veux qu'au-lieu d'Attale il lui ferve d'ôtage.
(*f*) Et pour l'y mieux conduire, il vous fera donné,
Si-tôt qu'il aura vu fon frère couronné.

NICOMEDE.

Vous m'enverrez à Rome !

PRUSIAS.

On t'y fera juftice.
(*g*) Va, va lui demander ta chère Laodice.

NICOMEDE.

J'irai, j'irai, feigneur, vous le voulez ainfi,
Et j'y ferai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

(*h*) Rome fait vos hauts faits, & déjà vous adore.

NICOMEDE.

Tout beau, Flaminius, je n'y fuis pas encore;
La route en eft mal sûre, à tout confidérer,
Et qui m'y conduira pourrait bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le ramène, Arafpe, & redoublez fa garde.
(*à Attale.*)
Toi, rends graces à Rome, & fans ceffe regarde,

(*f*) *Et pour l'y mieux conduire il vous fera donné.* Pourquoi cette idée foudaine d'envoyer *Nicomède* à Rome? elle paraît bizarre: *Flaminius* ne l'a point demandé; il n'en a jamais été queftion. *Prufias* eft un peu comme les vieillards de comédie, qui prennent des réfolutions outrées, quand on leur a reproché d'être trop faibles. Il eft bien lâche dans fa colère de remettre fon fils aîné entre les mains de *Flaminius* fon ennemi.

(*g*) *Va, va lui demander ta chère Laodice.* Autre ironie qui eft dans *Prufias* le comble de la lâcheté & de l'aviliffement.

(*h*) *Rome fait vos hauts faits, & déjà vous adore.* Autre ironie auffi froide que le mot *vous adore* eft déplacé.

Que comme son pouvoir eſt la ſource du tien,
En perdant ſon appui tu ne ſeras plus rien.
Vous, ſeigneur, excuſez ſi me trouvant en peine
De quelques déplaiſirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en conſoler, & vous laiſſe avec lui.
Attale, encor un coup, rends grace à ton appui.

SCENE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

SEIGNEUR, que vous dirai-je après des avantages
Qui ſont même trop grands pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, & votre affection
Paſſe votre promeſſe, & mon ambition.
Je l'avouerai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je conſidère.
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes ſens,
C'eſt Laodice acquiſe à mes vœux innocens.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas ſon cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, (*i*) l'occaſion fait un cœur différent:

(*i*) *L'occaſion fait un cœur différent. Faire* au-lieu de *rendre* ne ſe dit plus. *Cela vous fait heureux*, mais *cela vous rend heureux*. Cette remarque, ainſi que toutes celles purement grammaticales, ſont pour les étrangers principalement.

Cette ſcène eſt toute de politique, & par conſéquent très-froide : quand on veut de la politique, il faut lire *Ta-*

D'ailleurs, c'eſt l'ordre exprès de ſon père mourant;
Et par ſon propre aveu la reine d'Arménie
Eſt dûe à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'eſt pas loi pour elle, & reine comme elle eſt,
Cet ordre, à bien parler, n'eſt que ce qu'il lui plaît.
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadême
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime?
En vous qui la privez d'un ſi cher protecteur?
En vous qui de ſa chûte êtes l'unique auteur?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, ſeigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome & nous ſoutiendra ſa querelle?
Car j'oſe me promettre encor votre ſecours.

FLAMINIUS.

Les choſes quelquefois prennent un autre cours:
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce ſerait bien, ſeigneur, de tout point me confondre;
Et je ſerais moins roi, qu'un objet de pitié,
Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.
Mais je m'alarme trop, & Rome eſt plus égale;
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,

cite: quand on veut une tragédie, il faut lire *Phèdre.* Cette politique de *Flaminius* eſt d'ailleurs trop groſſière. Il dit que Rome faiſait une injuſtice en procurant le royaume de *Laodice* au prince *Attale*, & que lui *Flaminius* s'était chargé de cette injuſtice; n'eſt-ce pas perdre tout ſon crédit? Quel ambaſſadeur a jamais dit, On m'a chargé d'être un fripon? Ces expreſſions, *ce n'eſt pas loi pour elle, reine comme elle eſt, à bien parler*, &c. ne relèvent pas cette ſcène.

Pour un homme en son sein nourri dès le berceau :
Mais pour le roi de Pont, il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau ! Quoi, se pourrait-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire ?
Que ma grandeur naissante y fît quelques jaloux ?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, prince, & que me dites-vous ?

ATTALE.

Vous-même, dites-moi, comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république ?

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, & veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.
Rome qui vous servait auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône eût fait une injustice :
Son amitié pour vous lui faisait cette loi :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;
Et le soin de sa gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos desirs de quelqu'autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

FLAMINIUS.

Ce serait mettre encor Rome (*k*) dans le hasard

(*k*) . . . *Dans le hasard*
Que l'on crût artifice ou force
de sa part.
La plupart de tous ces vers sont des barbarismes. Celui-ci en est un ; il veut dire, ce serait exposer le sénat à passer pour fourbe ou pour tyran.

Que l'on crût artifice, ou force de sa part ;
Cet hymen jeterait une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire ;
Ou si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
(*l*) Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomède ;
Et lorsqu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, & non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis,
Vous êtes souverain, & tout vous est permis.
Mais (*m*) puisqu'enfin ce jour vous doit faire connaître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
(*m*) Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous en bien.

(*l*) *Rome ne m'aime pas, elle hait Nicomède.* Ce vers excellent est fait pour servir de maxime à jamais.

(*m*) *Puisqu'enfin ce jour vous doit faire connaître*, &c. *Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous en bien.* Tâchons d'éviter ces phrases louches & embarrassées.



SCENE VI.

ATTALE *seul.*

(*n*) Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?
Ah, ce titre à ce prix déjà m'est importun;
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons leur hautement que nous avons des yeux;
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
(*o*) Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

(*n*) *Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres?* Dans ce monologue qui prépare le dénouement, on aime à voir le prince *Attale* prendre les sentimens qui conviennent au fils d'un roi qui va régner lui-même. Mais *Flaminius* lui a laissé très-imprudemment voir que Rome hait *Nicomède* sans aimer *Attale*. Mais si *Flaminius* est un peu mal adroit, *Attale* est un peu imprudent d'abandonner tout d'un coup des protecteurs tels que les Romains, qui l'ont élevé, qui viennent de le couronner, & cela en faveur d'un prince qui l'a toujours traité avec un mépris insultant qu'on ne pardonne jamais. Rien de tout cela ne paraît ni naturel, ni bien conduit, ni intéressant. Mais le monologue plaît, parce qu'il est noble. Il est toujours désagréable de voir un prince qui ne prend une résolution noble que parce qu'il s'apperçoit qu'on l'a joué, qu'on l'a méprisé. Je ne sais s'il n'eût pas mieux valu qu'il eût puisé ces nobles sentimens dans son caractère à la vue des lâches intrigues qu'on faisait (même en sa faveur) contre son frère.

(*o*) *Et comme ils font, faisons*, est encore du style comique.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

J'AI prévu ce tumulte, & n'en vois rien à craindre ;
(a)Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre;
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine,
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et d'une indigne ardeur lâchement embrasé
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, & quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.
Son trône, & non ses yeux, avait dû te charmer.
Tu vas régner sans elle, à quel propos l'aimer ?

(a) *Comme un moment l'allume.* On n'allume pas un tumulte. Il se fait dans la ville une sédition imprévue. C'est une machine qu'il n'est plus guère permis d'employer aujourd'hui parce qu'elle est triviale, parce qu'elle n'est pas renfermée dans l'exposition de la piéce, parce que n'étant pas née du sujet elle est sans art & sans mérite. Cependant si cette sédition est sérieuse, *Arsinoé* & son fils perdent leur tems à raisonner sur la puissance & sur la politique des Romains. *Arsinoé* lui dit froidement, *Vous me ravissez d'avoir cette prudence.* Ce vers comique & les fautes de langue ne contribuent pas à embellir cette scène.

Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes ;
Puisque te voilà roi, l'Asie à d'autres reines,
Qui loin de te (*b*) donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame . . .

ARSINOÉ.

Hé bien, soit, je veux qu'elle se rende ;
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende ?
Si-tôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô dieux, pourra-t-elle y borner sa vengeance ?
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance ?
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer, ou le (*c*) poison, pour venger son amant ?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

ATTALE.

Que de fausses (*d*) raisons pour me cacher la vraie !
Rome qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a craint en Nicomède, & le craindrait en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;
Et puisque la fâcher ce serait me trahir,
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde

(*b*) On ne donne point des rigueurs comme on donne des faveurs, cela n'est pas français, parce que cela n'est admis dans aucune langue.

(*c*) Quelle idée ! pourquoi lui dire que sa femme l'empoisonnera ou l'assassinera.

(*d*) Ce n'est pas elle qui cache la vraie raison : ce qu'il dit à sa mère ne doit être dit qu'à *Flaminius*, ce n'est pas assurément sa mère qui craint qu'*Attale* ne soit trop puissant.

S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
Auſſi-tôt qu'un état devient un peu trop grand,
Sa chûte doit (*e*) guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'eſt bleſſer les Romains que faire une conquête,
Que (*f*) mettre trop de bras ſous une ſeule tête;
Et leur guerre eſt trop juſte après cet attentat,
Que (*g*) fait ſur leur grandeur un tel crime d'état.
Eux qui pour gouverner ſont les premiers des hommes;
Veulent que ſous leur ordre on ſoit ce que nous ſommes,
Veulent ſur tous les rois un ſi haut aſcendant,
Que leur empire ſeul demeure indépendant.
Je les connais, madame, & j'ai vu cet (*h*) ombrage
Détruire Antiochus & renverſer Carthage.
De peur de choir comme eux je veux bien m'abaiſſer,
Et cède à (*i*) des raiſons que je ne puis forcer.
D'autant plus juſtement mon impuiſſance y cède,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
Un ſi grand ennemi leur répond de ma foi;
C'eſt un lion tout prêt à déchaîner ſur moi.

ARSINOÉ.

C'eſt de quoi je voulais vous faire confidence;
Mais vous me raviſſez d'avoir cette prudence.
Le tems pourra changer; cependant prenez ſoin
(*k*) D'aſſurer des jaloux dont vous avez beſoin.

(*e*) On ne guérit point un ombrage, cette expreſſion eſt impropre.

(*f*) Mettre des bras ſous une tête.

(*g*) *Un attentat qu'un crime d'état fait ſur une grandeur.* C'eſt à la fois un ſolécisme & un barbariſme.

(*h*) Un ombrage qui a détruit Carthage!

(*i*) *Des raiſons qu'on ne peut forcer* c'eſt un barbariſme.

(*k*) *D'aſſurer des jaloux dont vous avez beſoin. Aſſurer des jaloux* ne s'entend point. Quelque ſens qu'on donne à cette phraſe, elle eſt inintelligible.

SCENE II. (*l*)

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Seigneur, c'eſt remporter une haute victoire,
Que de rendre un amant capable de me croire.
J'ai ſu le ramener aux termes du devoir,
Et ſur lui la raiſon a repris ſon pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc ſi vous ſerez capable
De rendre également ce peuple raiſonnable.
Le mal croît, il eſt tems d'agir de votre part,
Ou quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce ſoit le confondre,
Que de le (*m*) laiſſer faire, & ne lui point répondre.
Rome autrefois a vu de ces émotions,
Sans embraſſer jamais vos réſolutions.
Quand il fallait calmer toute une populace,
Le ſénat n'épargnait promeſſe, ni menace,
Et rappellait par-là ſon eſcadron mutin,
Et du mont Quirinal, & du mont Aventin,

(*l*) Cette ſcène paraît jeter un peu de ridicule ſur la reine. *Flaminius* vient l'avertir elle & ſon fils, qu'il n'eſt pas ſage de parler de toute autre choſe que d'une ſédition qui eſt à craindre, & lui cite de vieux exemples de l'hiſtoire de Rome. Au-lieu de s'adreſſer au roi, il vient parler à ſa femme, c'eſt traiter ce roi en vieillard de comédie qui n'eſt pas le maître chez lui.

(*m*) *Laiſſer faire le peuple.* Expreſſion trop triviale, *Ne point répondre au peuple*, expreſſion impropre. *L'eſcadron mutin qu'on aurait abandonné à ſa confuſion*, n'eſt pas meilleur.

Dont il aurait vu faire une horrible descente,
S'il eût traité long-tems sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibère.
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;
Et le roi . . . mais il vient.

SCENE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

JE ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater.
(*n*) Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

(*n*) *Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.* Mais que veut *Laodice* ? sauver son amant ? c'est le perdre. Il n'est point libre ; il est en la puissance du roi. *Laodice* en faisant révolter le peuple en sa faveur, le rend décidément criminel, & expose sa vie & la sienne, surtout dans une cour tyrannique dont elle a dit ; *Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.* On pardonnerait cette action violente & peu réfléchie à une amante emportée par sa passion, à une *Hermione* ; mais ce n'est pas ainsi que *Corneille* a peint *Laodice*. *Les mutins n'entendent plus raison*, dit *La Bruière*. Dénouement vulgaire de tragédie. Ce dénouement n'était pas encore vulgaire du tems de *Corneille* ; il ne l'avait employé que dans *Héraclius*. On ne conseillerait pas aujourd'hui d'employer ce moyen, qui ferait trop grossier, s'il n'était relevé par de grandes beautés.

FLAMINIUS.
J'en avais soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.
Ainsi votre tendresse, & vos soins sont payés (*o*) !

FLAMINIUS.
Seigneur, il faut agir, & si vous m'en croyez....

SCENE IV. (*p*)

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

CLÉONE.
Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède;
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède :
Il commence lui-même à se faire raison,
Il vient de déchirer Métrobate, & Zénon.

ARSINOÉ.
Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes ;
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomède amplement satisfait.

(*o*) C'est ici une ironie d'*Attale* ; il a dessein de sauver *Nicomède*.

(*p*) C'est une règle invariable, que quand on introduit des personnages chargés d'un secret important, il faut que ce secret soit révélé ; le public s'y attend ; on doit dans tous les cas lui tenir ce qu'on lui a promis. *Arsinoé* a été menacée de la délation de ces prisonniers. *Arsinoé* a fait accroire au roi que *Nicomède* les a subornés. Cet éclaircissement est la chose la plus importante, & il ne se fait point. C'est peut-être mal dénouer cette intrigue que de faire massacrer ces deux hommes par le peuple.

FLAMINIUS.

Si ce désordre était sans chefs, & sans conduite,
Je voudrais comme vous en craindre moins la suite :
Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci ;
(*q*) Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi ;
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il (*r*) l'emporte.
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte ;
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié, ni terreur.

SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

SEIGNEUR, de tous côtés le peuple vient en foule ;
De moment en moment votre garde s'écoule ;
Et suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le prince entre mes mains ne sera pas long-tems,

(*q*) *Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi. Flaminius* presse toujours d'agir ; cependant le roi, la reine & le prince *Attale* restent dans la plus grande tranquillité. Cette inaction est extraordinaire surtout de la part de la reine, dont le caractère est remuant. N'a-t-elle pas tort d'être tranquille, & de ne pas craindre qu'on la traite comme *Métrobate* & *Zénon*. Le peuple ne les a déchirés que parce qu'il les a cru apostés par elle. Si on a tué ses complices, elle doit trembler pour elle-même. Il est beau de présenter au public une reine intrépide ; mais il faut qu'elle soit assez éclairée pour connaître son danger.

(*r*) On n'emporte point un but. On n'éteint point une horreur. Toujours des termes impropres & sans justesse.

Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre
Ce précieux objet d'une amitié si tendre ;
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui las de m'obéir en veut faire son roi ;
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah, seigneur !

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû

ATTALE.

Ah, seigneur, c'est tout perdre, & livrer à sa rage
(s) Tout ce qui de plus près touche votre courage ;
Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne ;
Je n'ai point d'autre choix ; & s'il est le plus fort,
Je dois à son idole, ou mon sceptre, ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
(t) C'est l'ôtage de Rome, & non plus votre fils.

(s) *Tout ce qui touche de plus près un courage.* Expression vicieuse.

(t) *C'est l'ôtage de Rome & non plus votre fils.* Tout ce discours de *Flaminius* est une

Je dois m'en fouvenir quand fon père l'oublie;
C'eft attenter fur nous qu'ordonner de fa vie ;
J'en dois compte au fénat, & n'y puis confentir.
Ma galère eft au port toute prête à partir ;
Le palais y répond par la porte fecrète,
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite.
Souffrez que mon départ faffe connaître à tous
Que Rome a des confeils plus juftes & plus doux ;
Et ne l'expofez pas à ce honteux outrage,
De voir à fes yeux même immoler fon ôtage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, feigneur ; & puis-je m'expliquer!

PRUSIAS.

Ah, (*u*) rien de votre part ne faurait me choquer.
Parlez.

ARSINOÉ.

Le ciel m'infpire un deffein dont j'efpère
Et fatisfaire Rome, & ne vous pas déplaire.
S'il eft prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui fon ôtage aifément :
Cette porte fecrète ici nous favorife ;
Mais pour faciliter d'autant mieux l'entreprife,
Montrez-vous à ce peuple, & flattant fon courroux,

conféquence de fon caractère artificieux parfaitement foutenue. Mais remarquez que jamais des raifonnemens politiques ne font un grand effet dans un cinquième acte, où tout doit être action ou fentiment, où la terreur & la pitié doivent s'emparer de tous les cœurs.

[*u*] *Rien de votre part ne faurait me choquer.* On fent affez que cette manière de parler eft trop familière. Je paffe plufieurs termes déjà obfervés ailleurs.

(*x*) Amusez-le du moins à débattre avec vous ;
Faites lui perdre tems, tandis qu'en assurance
La galère s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais, & ne l'y trouve plus,
(*y*) Vous ferez comme lui le surpris, le confus ;
Vous accuserez Rome, & promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous enverrez après, si-tôt qu'il sera jour,
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où (*z*) mille empêchemens que vous ferez vous-même
(*a*) Pourront de toutes parts aider au stratagême.
Quelqu'aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici la délivrance en paraît trop facile ;
Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous & moi ;
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi,

Vous

[*x*] *Amusez-le du moins à débattre avec vous.* *Débattre* est un verbe réfléchi qui n'emporte point son action avec lui. Il en est ainsi de *plaindre*, *souvenir* ; on dit, *se plaindre*, *se souvenir*, *se débattre*. Mais quand *débattre* est actif, il faut un sujet, un objet, un régime. Nous avons *débattu* ce point ; cette opinion fut *débattue*.

(*y*) *Vous ferez comme lui le surpris, le confus.* C'est un vers de comédie, & le conseil d'*Arsinoé* tient aussi un peu du comique.

(*z*) *Mille empêchemens que vous ferez* n'est ni noble ni français, on ne fait point des empêchemens.

(*a*) *Pourront de toutes parts aider au stratagême.* Le roi & son épouse, qui dans une situation si pressante ont resté si longtems paisibles, se déterminent enfin à prendre un parti ; mais il paraît que le lâche conseil que donne *Arsinoé* est petit, indigne de la tragédie ; & ses expressions, *faire le surpris*, *le confus*, *si-tôt qu'il sera jour*, & *fuir vous & moi*, sont d'un style aussi lâche que le conseil.

Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

(*b*) Ah, j'avouerai, madame,
Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame.
Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté?

FLAMINIUS.

(*c*) Il vous assure & vie, & gloire, & liberté;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en ôtage:
Mais qui perd tems ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre, allons-y de ce pas.

ARSINOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe, & trois soldats,
Peut-être un plus grand nombre aurait quelque infidelle:
J'irai chez Laodice, & m'assurerai d'elle.

[*b*] *Ah, j'avouerai, madame.* C'est là que *Prusias* est plus que jamais un vieillard de *Molière* qui ne sait quel parti prendre & qui trouve toujours que sa femme a raison.

[*c*] *Il vous assure vie.*



SCENE VI.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, où courez-vous ?

ATTALE.

Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté ;
(*d*) A votre stratagême en ajouter quelqu'autre.

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort & le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc ; j'apperçois la reine d'Arménie.

[*d*] *A votre stratagême en ajouter quelqu'autre.* Le projet que forme sur le champ le prince *Attale* de délivrer son frère est noble, grand, & produit dans la scène un très-bel effet ; mais la manière dont il annonce aux spectateurs ne tient-elle pas trop de la comédie ?



SCENE VII.

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ. (e)

LA cause de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE.

Non, madame, & pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous réponds déjà de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE

Un peu d'abaissement suffit pour une reine;
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudrait (f) du front tirer le diadême.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente!

LAODICE.

(g) Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

[e] Pourquoi la reine d'Arménie vient-elle là? Si elle veut qu'*Arsinoé* soit sa prisonnière, elle doit venir avec des gardes.

(f) Tirez un diadême du front!

(g) *Le ciel ne m'a point fait l'ame plus violente.* Voici encore au cinquième acte, dans le moment où l'action est la

Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome, il vous faut l'aller prendre,
Flaminius l'y mène, & pourra vous le rendre :
Mais hâtez-vous, de grace, (*k*) & faites bien ramer,
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah, si je le croyais !

ARSINOÉ.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame.
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect, ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'ôtage, (*l*)
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens ;
Aussi-bien Annibal nommait une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses états
Soutenir ma fureur d'un million de bras,
Et sous mon désespoir (*m*) rangeant sa tyrannie....

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie ?

[*k*] . . . . *Et faites bien ramer.* Ironie, ou plutôt plaisanterie, indigne de la noblesse tragique, ainsi que toutes celles qu'on a remarquées.

(*l*) Elle lui parle comme si elle était maîtresse du palais. Elle devrait donc avoir des gardes.

(*m*) Ranger une tyrannie sous un désespoir ! Quelle phrase, quelle barbarie de langage !

Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, & sans lui faire injure ;
Puisque le roi veut bien (*n*) n'être roi qu'en peinture,
Que lui doit importer qui donne ici la loi ?
Et qui règne pour lui des Romains, ou de moi ?
Mais un second otage entre mes mains se jette.

SCENE VIII.

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

ATTALE, avez-vous su comme ils ont fait retraite ?

ATTALE.

Ah, madame !

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités
(*o*) Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le prince est échappé.

(*n*) .... *N'être roi qu'en peinture.* Cette expression est du grand nombre de celles auxquelles on reproche d'être trop familières.

(*o*) *Dans les derniers malheurs nous ont précipités.* C'est dommage que la belle action d'*Attale* ne se présente ici que sous l'idée d'un mensonge & d'une supercherie. *Le prince est échappé* tient encore trop du comique.

LAODICE.

Ne craignez plus, madame.
La générofité déjà rentre en mon ame.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaifir à m'alarmer ?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le préfumer.
(p) Le malheureux Arafpe, avec fa faible efcorte,
L'avait déjà conduit à cette fauffe porte :
L'ambaffadeur de Rome était déjà paffé,
Quand dans le fein d'Arafpe un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince ; il s'écrie, & fa fuite,
De peur d'un pareil fort, prend auffi-tôt la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder ?

ATTALE.

Dix ou douze foldats qui femblaient la garder ;
Et ce prince...

ARSINOÉ.

Ah, mon fils, qu'il eft partout de traîtres !
Qu'il eft peu de fujets fidèles à leurs maîtres !
Mais de qui favez-vous un défaftre fi grand ?

ATTALE.

Des compagnons d'Arafpe, & d'Arafpe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me défefpère.
J'ai couru me ranger auprès du roi mon père,

(p) *Le malheureux Arafpe.* Je penfe qu'on doit rarement parler dans un cinquième acte de perfonnages qui n'ont rien fait dans la piéce. *Arafpe* facrifié ici, n'eft pas un objet affez important, & le prince qui l'a fait tuer eft coupable d'une très-vilaine action.

Il n'en était plus tems ; ce monarque étonné
A ses frayeurs déjà s'était abandonné, (*q*)
Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCENE IX.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

(*r*) Non, non, nous revenons l'un & l'autre en ces lieux,
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOÉ.

Mourons, (*s*) mourons, seigneur, & dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;
N'attendons pas leur ordre, & montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

(*q*) Voilà ce pauvre bon homme de *Prusias* avili plus que jamais, il est traité tour-à-tour par ses deux enfans de sot & de poltron.

(*r*) *Non, non, nous revenons l'un & l'autre en ces lieux.* *Corneille* dit lui-même dans son examen, qu'il avait d'abord fini sa piéce, sans faire revenir l'ambassadeur & le roi ; qu'il n'a fait ce changement que pour plaire au public, qui aime à voir à la fin d'une piéce tous les acteurs réunis. Il convient que ce retour avilit encore plus le caractère de *Prusias*, de même que celui de *Flaminius*, qui se trouve dans une situation humiliante, puisqu'il semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe de son ennemie. Cela prouve que le plan de cette tragédie était impraticable.

(*s*) *Mourons & montrons-nous jaloux de l'honneur qu'on a de disposer de nous.* La pensée est très-mal exprimée : il fallait dire, *ravissons-leur en mourant la gloire d'ordonner de notre sort ;* il fallait au moins s'énoncer avec plus de clarté & de justesse.

LAODICE.
Ce désespoir, madame, offense un si grand homme,
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connaître ; & puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavouerais, s'il n'était magnanime,
S'il (*t*) manquait à remplir l'effort de mon estime,
S'il ne faisait paraître un cœur toujours égal.
Mais le voici, voyez si je le connais mal.

SCENE DERNIÈRE.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.
TOUT est calme, seigneur, un moment de ma vue
A soudain appaisé la populace émue.

PRUSIAS.
Quoi me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle ?

NICOMEDE.
C'est un nom que je n'aurai jamais.

(*t*) *Manquer à remplir l'effort d'une estime.* On s'indigne quand on voit la profusion de ces irrégularités, de ces termes impropres. On ne voit point cette foule de barbarismes dans les belles scènes des *Horaces* & de *Cinna*. Par quelle fatalité *Corneille* écrivait-il toujours avec plus d'incorrection & dans un style plus grossier, à mesure que la langue se perfectionnait sous *Louis XIV* ? Plus son goût & son style devaient se perfectionner & plus ils se corrompaient.

Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne ;
(*u*) Je viens en bon sujet vous rendre le repos,
Que d'autres intérêts troublaient mal-à-propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime.
Du grand art de régner elle suit la maxime ;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir :
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne.
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne.
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.

Faites-lui grace aussi, madame, & permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire ;
Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;
Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,

(*u*) *Je viens en bon sujet vous rendre le repos. Nicomède* toujours fier & dédaigneux, bravant toujours son père, sa marâtre & les Romains, devient généreux, & même docile, dans le moment où ils veulent le perdre & où il se trouve leur maître. Cette grandeur d'ame réussit toujours ; mais il ne doit pas dire qu'il adore les bontés d'*Arsinoé*. Quant au royaume qu'il offre de conquérir au prince *Attale*, cette promesse ne paraît-elle pas trop romanesque ? & ne peut-on pas craindre que cette vanité ne fasse une opposition trop forte avec les discours nobles & sensés qui la précèdent ? Au reste le retour de *Nicomède* dut faire grand plaisir aux spectateurs ; & je présume qu'il en eût fait davantage, si ce prince eût été dans un danger évident de perdre la vie.

Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes ;
Commandez seulement, choisissez en quels lieux,
Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains & mes jours, & ma gloire,
La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Veuille encor triompher jusques dedans mon cœur ?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre,
Il est impatient lui-même de se rendre.
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

(x) Je me rends donc aussi, madame, & je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire ;
Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMEDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage ;
(y) Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main ?

(x) *Je me rends donc aussi.* Si *Prusias* n'est pas du commencement jusqu'à la fin un vieillard de comédie, j'ai tort.

(y) *Mais il m'a demandé mon diamant pour gage.* *Attale* paraît ici bien prudent, & *Nicomède* bien peu curieux ; mais si ce moyen n'est pas digne de la tragédie, la situation n'en est pas moins belle. Il parait seulement bien injuste & bien odieux qu'*Attale* ait assassiné un officier du roi son père qui faisait son devoir. Ne pouvait-il pas faire une belle action sans la souiller par cette horreur ? A l'égard du diamant, je ne sais si *Boileau* qui blâmait tant l'anneau royal dans *Astrate* était content du diamant de *Nicomède*.

NICOMEDE.

Ah, laiſſez-moi toujours à cette digne marque
Reconnaître en mon ſang un vrai ſang de monarque.
Ce n'eſt plus des Romains l'eſclave ambitieux,
C'eſt le libérateur d'un ſang ſi précieux.
Mon frère, avec mes fers vous en briſez bien d'autres,
Ceux du roi, de la reine, & les ſiens & les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en ſauvant tout l'état.

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans ſon plus haut éclat ?
Pour la voir ſeule agir contre notre injuſtice,
Sans la préoccuper par ce faible ſervice,
Et me venger enfin, ou ſur vous, ou ſur moi,
Si j'euſſe mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, madame...

ARSINOÉ.

Il ſuffit, voilà le ſtratagême
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.

(*à Nicomède.*)

Et j'ai l'eſprit, ſeigneur, d'autant plus ſatisfait,
Que mon ſang rompt le cours du mal que j'avais fait.

NICOMEDE *à Flaminius.*

Seigneur, à découvert, toute ame généreuſe
D'avoir votre amitié doit ſe tenir heureuſe;
(ζ) Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix,

(ζ) *Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix*
Qu'elle jette toujours ſur la tête des rois.
Jeter des loix ſur la tête. Cette métaphore a le vice que nous avons remarqué dans les autres, de manquer de juſteſſe; parce qu'on ne peut jeter une loi comme on jette de l'opprobre, de l'infamie, du ridicule. Dans ces cas le mot *jeter* rappelle l'idée de quelque ſouillure dont on peut phyſiquement

Qu'elle jette toujours ſur la tête des rois ;
Nous vous la demandons hors de la ſervitude,
Ou le nom d'ennemi nous ſemblera moins rude.

FLAMINIUS *à Nicomède.*

C'eſt de quoi le ſénat pourra délibérer ;
Mais cependant pour lui j'oſe vous aſſurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez ſon eſtime,
Telle que doit l'attendre un cœur ſi magnanime ;
Et qu'il croira ſe faire un illuſtre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres réunis ſous de meilleurs auſpices,
Préparons à demain de juſtes ſacrifices ;
Et demandons aux dieux, nos dignes ſouverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

couvrir quelqu'un ; mais on ne peut couvrir un homme *d'une loi*. Je n'ai rien à dire ſur la piéce de *Nicomède*. Il faut lire l'examen que l'auteur lui-même en a fait.

Fin du cinquième & dernier acte.



EXAMEN

DE NICOMEDE.

VOICI une piéce d'une conſtitution aſſez extraordinaire, auſſi eſt-ce la vingt-unième que j'ai miſe ſur le théatre; & après y avoir fait réciter quarante mille vers; il eſt bien mal-aiſé de trouver quelque choſe de nouveau, ſans s'écarter un peu du grand chemin, & ſe mettre au haſard de s'égarer. La tendreſſe & les paſſions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci; La grandeur de courage y règne ſeule, & regarde ſon malheur d'un œil ſi dédaigneux, qu'il n'en ſaurait arracher une plainte. Elle y eſt combattue par la politique, & n'oppoſe à ſes artifices qu'une prudence généreuſe, qui marche à viſage découvert, qui prévoit le péril ſans s'émouvoir, & qui ne veut point d'autre appui que celui de ſa vertu, & de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'hiſtoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré, eſt tirée du quatrième livre de Juſtin. J'ai ôté de ma ſcène l'horreur de ſa cataſtrophe, où le fils fait aſſaſſiner ſon père qui lui en

avait voulu faire autant, & n'ai donné ni à Prusias ni à Nicomède aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains, & leur fît prendre plus de soin d'ŷ mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, & dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur & plus de fierté contre les Romains; & prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devait donner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la reine, qui suivant l'ordinaire des secondes femmes, avait tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car d'un côté il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse; & de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire, & de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglans desseins de son père, m'ont donné jour à d'autres

d'autres artifices, pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avait préparées ; & pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, & que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, & les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre & une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, & ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, & comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, & les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter, & de se rendre considérables par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à la république en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, & qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable

que la compaſſion que notre art nous ordonne d'y produire par la repréſentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas juſques à tirer des larmes. Son effet ſe borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, & à leur faire former des ſouhaits pour ſes proſpérités.

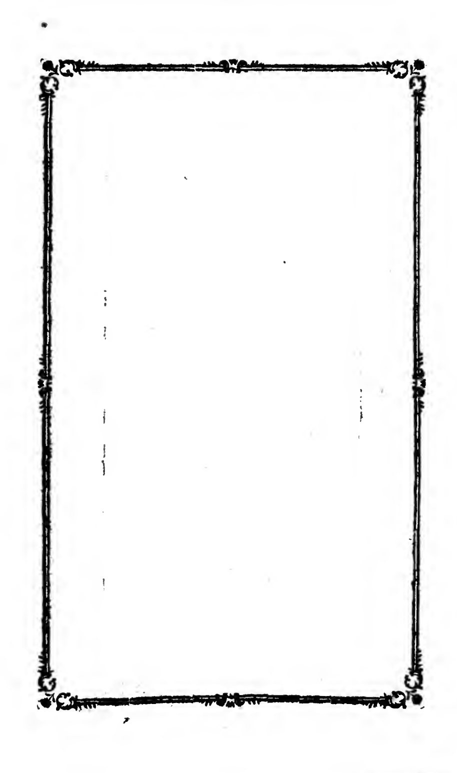
Dans l'admiration qu'on a pour ſa vertu, je trouve une manière de purger les paſſions, dont n'a point parlé Ariſtote, & qui eſt peut-être plus sûre que celle qu'il preſcrit à la tragédie par le moyen de la pitié & de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laiſſe une averſion contre la puſillanimité ; & la généreuſe reconnaiſſance d'Héraclius qui expoſe ſa vie pour Martian, à qui il eſt redevable de la ſienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point diſſimuler que cette piéce eſt une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Auſſi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vîte, comme je l'ai dit ailleurs, & où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Pruſias & Flaminius, qui après avoir pris la fuite ſur la mer, s'aviſent tout d'un coup de rappeller leur courage, & viennent ſe ranger auprès de la reine Arſinoé, pour mourir avec elle en la défendant.

Flaminius y demeure en aſſez méchante poſture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les ſoins qu'il avait pris de la diviſer & les inſtructions qu'il en avait apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine & du prince Attale, qu'il avait choiſis pour inſtrumens à traverſer ſa grandeur, & ſemble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte ſur lui. D'abord j'avais fini la piéce ſans les faire revenir, & m'étais contenté de faire témoigner par Nicomède à ſa belle-mère un grand déplaiſir de ce que la fuite du roi ne lui permettait pas de lui rendre ſes obéiſſances.

Cela ne démentait point l'effet hiſtorique, puiſqu'il laiſſait ſa mort en incertitude; mais le goût des ſpectateurs, que nous avons accoutumés à voir raſſembler tous nos perſonnages à la concluſion de cette ſorte de poëmes, fut cauſe de ce changement, où je me réſolus pour leur donner plus de ſatisfaction, bien qu'avec moins de régularité.





PERTHARIRTE,

ROI

DES LOMBARDS,

TRAGÉDIE.

1659.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

CETTE piéce, comme on fait, fut malheureuse; elle ne put être représentée qu'une fois; le public fut juste. *Corneille*, à la fin de l'examen de *Pertharite*, dit que les sentimens en sont *assez vifs & nobles, & les vers assez bien tournés.* Le respect pour la vérité, toujours plus fort que le respect pour *Corneille*, oblige d'avouer que les sentimens sont outrés, ou faibles, & rarement nobles; & que les vers, loin d'être bien tournés, sont presque tous d'une prose comique rimée.

Dès la seconde scène *Eduige* dit à *Rodelinde* :

Je ne vous parle pas de votre Pertharite,
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
Qu'il rende à vos desirs leur juste possesseur;
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.
. . . .
Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre.
Pour vivre l'ame saine on n'a qu'à m'imiter;
Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter.

Les noms seuls des héros de cette piéce révoltent;

c'eſt une *Eduige*, un *Grimoald*, un *Unulphe*. L'auteur de *Childebrant* ne choiſit pas plus mal ſon ſujet & ſon héros.

Il eſt peut-être utile pour l'avancement de l'eſprit humain, & pour celui de l'art théatral, de rechercher comment *Corneille*, qui devait s'élever toujours après ſes belles piéces, qui connaiſſait le théatre, c'eſt-à-dire, le cœur humain, qui était plein de la lecture des anciens, & dont l'expérience devait avoir fortifié le génie, tomba pourtant ſi bas, qu'on ne peut ſupporter ni la conduite, ni les ſentimens, ni la diction de pluſieurs de ſes dernières piéces. N'eſt-ce point qu'ayant acquis un grand nom, & ne poſſédant pas une fortune digne de ſon mérite, il fut forcé ſouvent de travailler avec trop de hâte : *Conatibus obſtat res anguſta domi.* Peut-être n'avait-il pas d'ami éclairé & ſévère ; il avait contracté une malheureuſe habitude de ſe permettre tout, & de parler mal ſa langue. Il ne ſavait pas, comme *Racine*, ſacrifier de beaux vers, & & des ſcènes entières.

Les piéces précédentes de *Nicomède* & de *Dom Sanche d'Arragon*, n'avaient pas eu un brillant ſuccès : cette décadence devait l'avertir de faire de nouveaux efforts ; mais il ſe repoſait ſur ſa réputation ; ſa gloire nuiſait à ſon génie ; il ſe voyait ſans rival ; on ne citait que lui ; on ne connaiſſait que lui. Il lui arriva la même choſe qu'à *Lulli*, qui

ayant excellé dans la mufique de déclamation, à l'aide de l'inimitable *Quinault*, fut très-faible, & fe négligea fouvent dans prefque tout le refte ; manquant de rival comme *Corneille*, il ne fit point d'effort pour fe furpaffer lui-même. Ses contemporain, ne connaiffaient pas fa faibleffe ; il a fallu que long-tems après il foit venu un homme fupérieur, pour que les Français, qui ne jugent des arts que par comparaifon, fentiffent combien la plupart des airs détachés & des fimphonies de *Lulli* ont de faibleffe.

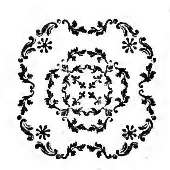
Ce ferait à regret que j'imprimerais la piéce de *Pertharite*, fi je ne croyais y avoir découvert le germe de la belle tragédie d'*Andromaque*.

Serait-il poffible que ce *Pertharite* fût en quelque façon le père de la tragédie pathétique, élégante & forte d'*Andromaque*? piéce admirable, à quelques fcènes de coquetterie près, dont le vice même eft déguifé par le charme d'une poéfie parfaite, & par l'ufage le plus heureux qu'on ait jamais fait de la langue françaife.

L'excellent *Racine* donna fon *Andromaque* en 1668, neuf ans après *Pertharite*. Le lecteur peut confulter le commentaire qu'on trouvera dans le fecond acte ; il y trouvera toute la difpofition de la tragédie d'*Andromaque*, & même la plupart des fentimens que *Racine* a mis en œuvre avec tant de fupériorité ; il verra comment d'un fujet manqué,

& qui paraît très-mauvais, on peut tirer les plus grandes beautés, quand on ſait les mettre à leur place.

C'eſt le ſeul commentaire qu'on fera ſur la pièce infortunée de *Pertharite*. Les amateurs & les auteurs ajouteront aiſément leurs propres réflexions, au peu que nous dirons ſur cet honneur ſingulier qu'eut *Pertharite* de produire les plus beaux morceaux d'*Andromaque*.



AU LECTEUR,

SUR

PERTHARITE,

IMPRIMÉ EN 1653.

LA mauvaise réception que le public a faite à cet ouvrage, m'avertit qu'il est tems que je sonne la retraite, & que des préceptes de mon Horace, je ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même que d'attendre qu'on me le donne tout-à-fait ; & il est juste qu'après vingt années de travail, je commence à m'appercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. J'en remporte cette satisfaction, que je laisse le théatre français en meilleur état que je ne l'ai trouvé, & du côté de l'art, & du côté des mœurs. Les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles de mon tems, y ont beaucoup contribué ; & je me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas nui ; il en viendra de plus heureux après nous qui le mettront à sa perfection, & qui acheveront de l'épurer : je le souhaite de tout

mon cœur. Cependant agréez que je joigne ce malheureux poëme aux vingt-un qui l'ont précédé avec plus d'éclat ; ce fera la dernière importunité que je vous ferai de cette nature ; non que j'en faſſe une réſolution ſi forte qu'elle ne ſe puiſſe rompre, mais il y a grande apparence que j'en demeurerai là. Je ne vous dirai rien touchant la juſtification de Pertharite : ce n'eſt pas ma coutume de m'oppoſer au jugement du public ; mais vous ne ſerez pas fâché que je vous faſſe voir à mon ordinaire les originaux dont j'ai tiré cet événement, afin que vous puiſſiez ſéparer le faux d'avec le vrai, & les embelliſſemens de nos feintes d'avec la pureté de l'hiſtoire. Celui qui l'a écrite le premier, a été Paul Diacre, à la fin de ſon quatrième livre, & au commencement du cinquième des geſtes des Lombards ; &, pour n'y mêler rien du mien, je vous en donne la traduction fidèle qu'en a faite Antoine du Verdier dans ſes diverſes leçons : j'y ajoute un mot d'Erycius Puteanus, pour quelques circonſtances en quoi ils diffèrent, & je le laiſſe en latin, de peur de corrompre la beauté de ſon langage par la faibleſſe de mes expreſſions. Flavius Blondus dans ſon hiſtoire de la décadence de l'empire romain, parle encore de Pertharite ; mais, comme il le fait chaſſer de ſon royaume, étant encore enfant, ſans nommer Rodelinde, je n'ai pas cru qu'il fût à propos de vous nommer un témoin qui ne dit rien de ce que je traite.

EXAMEN

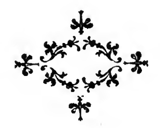
DE

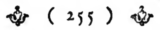
PERTHARITE,

IMPRIMÉ EN 1663.

LE ſuccès de cette tragédie a été ſi malheureux, que pour m'épargner le chagrin de m'en ſouvenir, je n'en dirai preſque rien. Le ſujet eſt écrit par Paul Diacre au 4e. & 5e. livre des geſtes des Lombards, & depuis lui par Erycius Puteanus au ſecond livre de ſon hiſtoire des invaſions de l'Italie par les barbares. Ce qui l'a fait avorter au théatre, a été l'événement extraordinaire qui me l'avait fait choiſir. On n'y a pu ſupporter qu'un roi dépouillé de ſon royaume, après avoir fait tout ſon poſſible pour y rentrer, ſe voyant ſans forces, & ſans amis, en cède à ſon vainqueur les droits inutiles, afin de retirer ſa femme priſonnière de ſes mains, tant les vertus de bon mari ſont peu à la mode. On n'y a pas aimé la ſurpriſe avec laquelle Pertharite ſe préſente au troiſième acte, quoique le bruit de ſon retour ſoit épandu dès le premier, ni que

Grimoald reporte toutes ſes affections à Eduige, ſi-tôt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite, qu'il avait cru mort juſques-là, le mettait dans l'impoſſibilité de réuſſir auprès de Rodelinde. J'ai parlé ailleurs de l'inégalité de l'emploi des perſonnages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers actes, & la réduit au ſecond ou au troiſième dans les deux derniers. J'ajoute ici, malgré ſa diſgrace, que les ſentimens en ſont aſſez vifs & nobles, les vers aſſez bien tournés, & que la façon dont le ſujet s'explique dans la première ſcène ne manque pas d'artifice.





ANTOINE

DU VERDIER,

Livre IV. de ses diverses leçons, chapitre 12.

PERTHARITE fut fils d'Aripert, roi des Lombards, lequel, après la mort du père, régna à Milan, & Gundebert son frère à Pavie : & étant survenue quelque noise & querelle entre les deux frères, Gundebert envoya Garibalde, duc de Turin, par devers Grimoald, comte de Bénévent, capitaine généreux, le priant de le vouloir secourir contre Pertharite, avec promesse de lui donner une sienne sœur en mariage. Mais Garibald usant de trahison envers son seigneur, persuada à Grimoald d'y venir pour occuper le royaume, qui, par la discorde des frères, était en mauvais état & prochain de sa ruine. Ce qu'entendant Grimoald se dépouilla de sa comté de Bénévent, de laquelle il fit comte son fils, & avec le plus de forces qu'il put assembler, se mit en chemin pour aller à Pavie, & par toutes les cités où il passa s'acquit plusieurs amis pour s'en aider à prendre le royaume. Etant

arrivé à Pavie, & parlé qu'il eut à Gundebert, il le tua par intelligence & le moyen de Garibalde, & occupa le royaume. Pertharite entendant ces nouvelles, abandonna Rodelinde sa femme & un sien petit-fils, lesquels Grimoald confina à Bénévent, & s'enfuit, & se retira vers Cacan, roi des Avarriens ou Huns. Grimoald ayant confirmé & établi son royaume à Pavie, entendant que Pertharite s'était sauvé vers Cacan, lui envoya des ambassadeurs pour lui faire entendre que s'il gardait Pertharite en son royaume, il ne jouirait plus de la paix qu'il avait eue avec les Lombards, & qu'il aurait un roi pour ennemi. Suivant laquelle ambassade le roi des Avarriens appella en secret Pertharite, lui disant qu'il allât la part où il voudrait, afin que par lui les Avarriens ne tombassent en l'inimitié des Lombards. Ce qu'ayant entendu Pertharite, s'en retourna en Italie, vint trouver Grimoald, se fiant à sa clémence; &, comme il fut près de la ville de Lodi, il envoya devant un sien gentilhomme nommé Unulphe, auquel il se fiait grandement, pour avertir Grimoald de sa venue. Unulphe se présentant au nouveau roi, lui donna avis comme Pertharite avait recours à sa bonté, à laquelle il se venait librement soumettre, s'il lui plaisait l'accepter. Quoi entendant Grimoald, lui promit & jura de ne

faire

faire aucun déplaiſir à ſon maître, lequel pouvait venir sûrement quand il voudrait ſur ſa foi. Unulphe ayant rapporté telle réponſe à ſon ſeigneur Pertharite, celui-ci vint ſe préſenter à Grimoald, & ſe proſterner à ſes pieds, lequel le reçut gracieuſement, & le baiſa. Quoi fait, Pertharite lui dit, Je vous ſuis ſerviteur, & ſachant que vous êtes très-chrétien & ami de piété, bien que je puſſe vivre entre les païens, néanmoins, me confiant en votre douceur & débonnaireté, me ſuis venu rendre à leurs pieds. Lors Grimoald uſant de ſes ſermens accoutumés, lui promit, diſant : *Par celui qui m'a fait naître, puiſque vous avez recours à ma foi, vous ne ſouffrirez mal aucun en choſe qui ſoit, & donnerai ordre que vous pourrez honnêtement vivre.* Ce dit, lui ayant fait donner un bon logis, commanda qu'il fût entretenu ſelon ſa qualité, & que toutes choſes à lui néceſſaires lui fuſſent abondamment baillées. Or, comme Pertharite eut pris congé du roi, & ſe fut retiré en ſon logis, advint que ſoudain les citoyens de Pavie à grandes troupes accoururent pour le voir & le ſaluer, comme l'ayant auparavant connu & honoré. Mais voici de combien peut nuire une mauvaiſe langue. Quelques flatteurs malins ayant pris garde aux careſſes faites par le peuple à Pertharite, vinrent trouver Grimoald,

& lui firent entendre que si bientôt il ne faisait tuer Pertharite, il était en branle de perdre le royaume & la vie, lui assurant qu'à cette fin tous ceux de la ville lui faisaient la cour. Grimoald, homme facile à croire, & bien souvent trop de léger, s'étonna aucunement; & atteint de défiance, ayant mis en oubli sa promesse, s'enflamma subitement de colère, & dès-lors jura la mort de l'innocent Pertharire, commençant à prendre avis en soi par quel moyen & en quelle sorte il lui pourrait le lendemain ôter la vie, pour ce que lors était trop tard; & à ce soir lui envoya diverses sortes de viandes, & vins des plus friands en grande abondance pour le faire enivrer, afin que trop boire & manger, & étant enseveli en vin & à dormir, il ne pût penser aucunement à son salut : mais un gentilhomme qui avait jadis été serviteur du père de Pertharite, qui lui portait de la viande de la part du roi, baissant la tête sous la table, comme s'il lui eût voulu faire la révérence & embrasser le genouil, lui fit savoir secrétement que Grimoald avait délibéré de le faire mourir; donc Pertharire commanda à l'instant à échanson qu'il ne lui versât autre breuvage durant le repas, qu'un peu d'eau dans sa coupe d'argent. Tellement qu'étant Pertharite invité par les courtisans qui lui présentaient les viandes de diverses

ſortes, de faire brindes, & ne laiſſer rien dans ſa coupe pour l'amour du roi : lui, pour l'honneur & révérence de Grimoald, promettait de la vuider du tout ; & toutefois ce n'était qu'eau qu'il buvait. Les gentilshommes & ſerviteurs rapportèrent à Grimoald comme Pertharite hauſſait le gobelet, buvait à ſa bonne grace démeſurément ; de quoi ſe réjouiſſant Grimoald, dit en riant : *Que cet ivrogne boive ſon ſaoul ſeulement, car demain il rendra le vin mêlé avec ſon ſang.* Le ſoir même il envoya ſes gardes entourer la maiſon de Pertharite, afin qu'il ne s'en pût fuir ; lequel, après qu'il eut ſoupé, & que tous furent ſortis de la chambre, lui demeuré ſeul avec Unulphe & le page qui avait accoutumé le vêtir, & leſquels étaient tous les deux plus fidèles ſerviteurs qu'il eût, leur découvrit comme Grimoald avait entrepris de le faire mourir; pour à à quoi obvier, Unulphe lui chargea ſur les épaules les couvertes d'un lit, une coutre, & une peau d'ours qui lui couvrait le dos & le viſage, &, comme ſi c'eût été quelque ruſtique ou faquin, commença de grande affection à le chaſſer à grands coups de bâton hors de la chambre, & à lui faire pluſieurs outrages & vilainies, tellement que chaſſé & ainſi battu, il ſe laiſſait choir ſouvent en terre. Ce que voyant les gardes de Grimoald qui étaient en ſentinelle à l'entour de la maiſon, demandant à Unulphe que c'était : C'eſt, répondit-il, un

maraut de valet que j'ai, qui, outre mon commandement, m'avait dressé mon lit en la chambre de cet ivrogne Pertharite, lequel est tellement rempli de vin qu'il dort comme un mort, & partant je le frappe. Eux entendant ces paroles, les croyant véritables, se réjouirent tous, & ne pensant que Pertharite fût ce valet, lui firent place & à Unulphe, & les laissèrent aller. La même nuit Pertharite arriva en la ville d'Ast, & de-là passa les monts, & vint en France. Or, comme il fut sorti, & Unulphe après le fidèle page avait diligemment fermé la porte après lui, & demeuré seul dedans la chambre, là où le lendemain les messagers du roi vinrent pour mener Pertharite au palais, & ayant frappé à l'huis, le page priait d'attendre, disant: Pour Dieu, ayez pitié de lui, & laissez-le achever de dormir; car étant encore lassé du chemin, il dort de profond sommeil. Ce que lui ayant accordé, le rapportèrent à Grimoald, lequel lui dit que tant mieux, & commanda que quoi que ce fût, on y retournât, & qu'ils l'amenassent; auquel commandement les soldats revinrent heurter de plus fort à l'huis de la chambre, & le page les pria de permettre qu'il reposât encore un peu : mais ils criaient & tempestaient de tant plus, disant : N'aura meshuy dormi assez cet ivrogne? Et en même tems rompirent à coups de pied la porte, & entrés dedans cherchèrent Pertharite dans le lit;

mais ne le trouvant point, demandèrent au page où il était, lequel leur dit qu'il s'en était fui. Lors ils prindrent le page par les cheveux, & le menèrent en grande furie au palais; & comme ils furent devant le roi, dirent que Pertharite avait fait vie, à quoi le page avait tenu la main, dont il méritait la mort. Grimoald demanda par ordre, par quel moyen Partharite s'était sauvé, & le page lui conta le fait de la sorte qu'il était advenu. Grimoald connaissant la fidélité de ce jeune homme, voulut qu'il fût un de ses pages, l'exhortant à garder cette foi qu'il avait à Pertharite, lui promettant en outre de lui faire beaucoup de bien. Il fit venir en après Unulphe devant lui, auquel il pardonna de même, lui recommandant sa foi & sa prudence: quelques jours après il lui demanda s'il ne voulait pas être bientôt avec Pertharite; à quoi Unulphe avec serment répondit, que plutôt il aurait voulu mourir avec Pertharite, que vivre en tout autre lieu en tout plaisir & délices. Le roi fit pareille demande au page, à savoir, s'il trouvait meilleur de demeurer avec soi au palais, que de vivre avec Pertharite en exil: mais le page lui ayant répondu comme Unulphe avait fait, le roi prenant en bonne part leurs paroles, & louant la foi de tous deux, commanda à Unulphe de demander tout ce qu'il voudrait de sa maison, & qu'il s'en allât en toute sûreté trouver Pertharite. Il licentia, & donna

congé de même au page, lequel avec Unulphe, portant avec eux par la courtoisie & libéralité du roi, ce qui leur était de besoin pour leur voyage, s'en allèrent en France trouver leur desiré seigneur Pertharite.

ERYCIUS PUTEANUS,

Historiæ barbaricæ, libro 2°. n. XV.

JAM tragico nuncio obstupefactus Perthari- tus, ampliusque tyrannum, quàm fratrem timens, fugam ad Cacanum Hunnorum regem arripuit, Rodelindâ uxore & filio Cuniperto Mediolani relictis; sed jam magnâ sui parte miser, & in carissimis pignoribus captus, cùm à rege hospite rejiceretur, ad hostem redire statuit, & cujus sævitiam timuerat, clementiam experiri. Quid votis obesset? Non regnum, sed incolumitas quærebatur. Etenim Pertharitus, quasi pati jam fortuna contumeliam posset, fratre occiso, supplex esse sustinuit: & quia ampliùs putavit Grimoaldus, reddere vitam, quàm regnum eripere, facilis fuit. Longè tamen aliud fata ordiebantur: ut ne securus esset, qui parcere voluit; nec liber à discrimine, quia salutem duntaxat pactus erat. Atque intereà rex novus

destinatis nuptiis potentiam firmaturus, desponsam sibi Virginem tori sceptrique sociam assumit. Et sic in familiâ Ariperti, regium permanere nomen videbatur; quippe post filios gener diadema sumpserat. Venit igitur Ticinum Pertharitus, & suæ oblitus appellationis, sororem reginam salutavit. Plenus mutuæ benevolentiæ hic congressus fuit, ac planè redire ad felicitatem profugus videbatur, nisi quòd non imperaret. Domus & familia quasi proximam nupero splendori vitam acturo datur. Quid fit? Visendi & salutandi causâ cum frequentes confluerent, partim Longobardi, partim Insubres, humanitatis regem pœnituit. Sic officia nocuere: & quia in exemplum benignitas miserantis valuit, extincta est. A populo coli, & regnum moliri, juxtà habitum. Itaque, ut rex metu solveretur, secundum parricidium non exhorruit. Nuper manu, nunc imperio cruentus, morti Pertharitum destinat. Sed nihil insidiæ, nihil percussores immissi potuere: elapsus est. Amicâ & ingeniosâ Unulphi fraude beneficium salutis stetit, qui inclusum & obsessum ursinâ pelle circumtegens, & tanquàm pro mancipio pellens, cubiculo ejecit. Dolum ingesta quoque verbera vestiebant: & quia nox erat, falli satellites potuere. Facinus quemadmodum regi displicuit, ita fidei exemplum laudatum est.

ACTEURS.

PERTHARITE, roi des Lombards.

GRIMOALD, comte de Bénévent, ayant conquis le royaume des Lombards ſur Pertharite.

GARIBALDE, duc de Turin.

UNULPHE, ſeigneur Lombard.

RODELINDE, femme de Pertharite.

ÉDUIGE, ſœur de Pertharite.

Soldats.

La ſcène eſt à Milan.



Tu me revois, Tyran, qui méconnois les Rois .



PERTHARITE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

RODELINDE, UNULPHE.

RODELINDE.

OUI, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager;
Je vous le dis encore, rien ne peut me changer;
Ses conquêtes pour moi sont des objets de haine,
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine;
Et comme son amour redouble mon tourment,
Si je le hais vainqueur, je le déteste amant.
Voilà quelle je suis, & quelle je veux être;
Et ce que vous direz au comte votre maître.

UNULPHE.

Dites au roi, madame.

RODELINDE.

Ah, je ne pense pas
Que de moi Grimoald exige un cœur si bas;

S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance (*a*)
Qui brave ma fortune, & remplit ma naiſſance.
Si d'un roi malheureux & la fuite & la mort
L'aſſurent dans ſon trône à titre du plus fort,
Ce n'eſt point à ſa veuve à traiter de monarque
Un prince qui ne l'eſt qu'à cette triſte marque.
Qu'il ne ſe flatte point d'un eſpoir décevant,
Il eſt toujours pour moi comte de Bénévent,
Toujours l'uſurpateur du ſceptre de nos pères,
Et toujours, en un mot, l'auteur de mes misères.

UNULPHE.

C'eſt ne connaître pas la ſource de vos maux,
Que de les imputer à ſes nobles travaux;
Laiſſez à ſa vertu le prix qu'elle mérite;
Et n'en accuſez plus que votre Pertharite.
Son ambition ſeule...

RODELINDE.

Unulphe, oubliez-vous
Que vous parlez à moi, qu'il était mon époux?

UNULPHE.

(*b*) Non, mais vous oubliez que bien que la naiſſance

[*a*] *Une digne arrogance qui remplit une naiſſance.* On eſt toujours étonné de cette foule d'impropriétés, de cet amas de phraſes louches, irrégulières, incohérentes, obſcures, & de mots qui ne ſont point faits pour ſe trouver enſemble. Mais on ne remarquera pas ces fautes qui reviennent à tout moment dans *Pertharite.* Cette piéce eſt ſi au-deſſous des plus mauvaiſes de notre tems, que preſque perſonne ne peut la lire. Les remarques ſont inutiles.

(*b*) Cette expoſition eſt très-obſcure. Un *Unulphe*, un *Gundebert*, un *Grimoald* annoncent d'ailleurs une tragédie bien lombarde. C'eſt une grande erreur que tous ces noms barbares de goths, de lombards, de francs puiſſent faire ſur la ſcène le même effet qu'*Achille*, *Iphigénie*, *Andromaque*, *Elec-*

Donnât à son aîné la suprême puissance,
Il osa toutefois partager avec lui
Un sceptre dont son bras devait être l'appui;
Qu'on vit alors deux rois en votre Lombardie,
Pertharite à Milan, Gundebert à Pavie,
Dont ce dernier piqué par un tel attentat
Voulut entre ses mains réunir son état,
Et ne put voir long-tems en celles de son frère....

RODELINDE.

Dites qu'il fut rebelle aux ordres de son père.
Le roi qui connaissait ce qu'ils valaient tous deux,
Mourant entre leurs bras, fit ce partage entr'eux.
Il vit en Pertharite une ame trop royale,
Pour ne lui pas laisser une fortune égale;
Et vit en Gundebert un cœur assez abjet,
Pour ne mériter pas son frère pour sujet.
Ce n'est pas attenter aux droits d'une couronne,
Qu'en conserver la part qu'un père nous en donne;
De son dernier vouloir c'est se faire des loix,
Honorer sa mémoire, & défendre son choix.

tre, *Oreste*, *Pirrhus*. *Boileau* se moque avec raison de celui *qui pour son héros va choisir Childebrand*. Les Italiens eurent grande raison, & montrèrent le bon goût qui les anima long-tems, lorsqu'ils firent renaître la tragédie au commencement du seizième siècle, ils prirent presque tous les sujets de leurs tragédies chez les Grecs. Il ne faut pas croire qu'un meurtre commis dans la rue Tiftonne ou dans la rue Barbette, que des intrigues politiques de quelques bourgeois de Paris, qu'un prévôt des marchands nommé Marcel, que les sieurs Aubert & Fauconnau puissent jamais remplacer les héros de l'antiquité. Nous n'en dirons pas plus sur cette piéce, voyez seulement les endroits où *Racine* a taillé en diamans brillans les cailloux brutes de *Corneille*.

UNULPHE.

Puifque vous le voulez, j'excufe fon courage;
Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,
Dont l'amour indifcret pour des fils généreux,
Les faifant tous deux rois, les a perdu tous deux.
Ce mauvais politique avait dû reconnaître
Qoe le plus grand état ne peut fouffrir qu'un maître,
Que les rois n'ont qu'un trône, & qu'une majefté,
Que leurs enfans entr'eux n'ont point d'égalité,
Et qu'enfin la naiffance a fon ordre infaillible,
Qui fait de leur couronne un point indivifible.

RODELINDE.

Et toutefois le ciel par les événemens
Fit voir qu'il approuvait fes juftes fentimens.
Du jaloux Gundebert l'ambitieufe haine
Fondant fur Pertharite, y trouva tôt fa peine.
Une bataille entr'eux vuidait leur différend,
Il en fortit défait, il en fortit mourant;
Son trépas nous laiffait toute la Lombardie,
Dont il nous enviait une faible partie;
Et j'ai verfé des pleurs qui n'auraient pas coulé,
Si votre Grimoald ne s'en fût point mêlé.
Il lui promit vengeance, & fa main plus vaillante
Rendit après fa mort fa haine triomphante:
Quand nous croyons le fceptre en la nôtre affermi,
Nous changeâmes de fort en changeant d'ennemi;
Et le voyant régner où régnaient les deux frères,
Jugez à qui je puis imputer nos misères.

UNULPHE.

Excufez un amour que vos yeux ont éteint;

Son cœur pour Eduige en était lors atteint;
Et pour gagner la fœur à fes defirs trop chère,
Il fallut époufer les paffions du frère.
Il arma fes fujets, plus pour la conquérir,
Qu'à deffein de vous nuire, ou de le fecourir.
Alors qu'il arriva, Gundebert rendait l'ame,
Et fut en ce moment abufer de fa flamme.
Bien, dit-il, *que je touche à la fin de mes jours,*
Vous n'avez pas en vain amené du fecours,
Ma mort vous va laiffer ma fœur, & ma querelle,
Si vous l'ofez aimer, vous combattrez pour elle.
Il la proclame reine, & fans retardement
Les chefs & les foldats ayant prêté ferment,
Il en prend d'elle un autre, & de mon prince même:
Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime,
Je vous donne, dit-il, *Grimoald pour époux,*
Mais à condition qu'il foit digne de vous;
Et vous ne croirez point, ma fœur, qu'il vous mérite,
Qu'il n'ait vengé ma mort, & détruit Pertharite,
Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loi.
A la main d'une reine il faut celle d'un roi.
Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurèrent,
Voilà fur quoi tous deux contre vous s'animèrent;
Non que fouvent mon prince, impatient amant,
N'ait voulu prévenir l'effet de fon ferment:
Mais contre fon amour la princeffe obftinée
A toujours oppofé la parole donnée;
Si bien que ne voyant autre efpoir de guérir,
Il a fallu fans ceffe, & vaincre, & conquérir.
Enfin après deux ans Milan par fa conquête

Lui donnait Eduige en couronnant ſa tête,
Si ce même Milan dont elle était le prix,
N'eût fait perdre à ſes yeux ce qu'ils avaient conquis,
Avec un autre ſort il prit un cœur tout autre;
Vous fûtes ſa captive, & le fîtes le vôtre
Et la princeſſe alors, par un bizarre effet,
Pour l'avoir voulu rôi le perdit tout-à-fait.
Nous le vîmes quitter ſes premières penſées,
N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empreſſées,
Eviter Eduige, à peine lui parler,
Et ſous divers prétextes à ſon tour reculer.
Ce n'eſt pas que long-tems il n'ait tâché d'éteindre
Un feu dont vos vertus avaient lieu de ſe plaindre,
Et tant que dans ſa fuite a vécu votre époux,
N'étant plus à ſa ſœur, il n'oſait être à vous:
Mais ſi-tôt que ſa mort eut rendu légitime
Cette ardeur qui n'était juſques-là qu'un doux crime...

SCENE II.

RODELINDE, EDUIGE, UNULPHE.

EDUIGE.

MADAME, ſi j'étais d'un naturel jaloux,
Je m'inquiéterais de le voir avec vous;
Je m'imaginerais, ce qui pourrait bien être,
Que ce fidèle agent vous parle pour ſon maître:
Mais comme mon eſprit n'eſt pas ſi peu diſcret,
Qu'il vous veuille envier la douceur du ſecret,

De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en votre choix celle que je dois prendre,
La régler par votre ordre, & croire avec respect
Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien suspect.

RODELINDE.

Le secret n'est pas grand qu'aisément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.
Oui, madame, son maître a de fort mauvais yeux,
Et s'il m'en pouvait croire, il en userait mieux.

EDUIGE.

Il a beau s'éblouir alors qu'il vous regarde,
Il vous échappera, si vous n'y prenez garde.
Il lui faut obéir, tout amoureux qu'il est,
Et vouloir ce qu'il veut, quand & comme il lui plaît.

RODELINDE.

Avez-vous reconnu par votre expérience
Qu'il faille déférer à son impatience ?

EDUIGE.

Vous ne savez que trop ce que c'est que sa foi.

RODELINDE.

Autre est celle d'un comte, autre celle d'un roi;
Et comme un nouveau rang forme une ame nouvelle,
D'un comte déloyal il fait un roi fidele.

EDUIGE.

Mais quelquefois, madame, avec facilité
On croit des maris morts qui sont pleins de santé :
Et lorsqu'on se prépare aux seconds hyménées,
On voit par leur retour des veuves étonnées.

RODELINDE.

Qu'avez-vous vu, madame, ou que vous a-t-on dit ?

EDUIGE.

Ce mot un peu trop tôt vous alarme l'esprit :
Je ne vous parle pas de votre Pertharite ;
Nais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite ,
Qu'il rende à vos desirs leur juste possesseur;
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.

RODELINDE.

N'abusez point d'un nom que votre orgueil rejette.
Si vous étiez ma sœur , vous seriez ma sujette ;
Mais un sceptre vaut mieux que les titres du sang ,
Et la nature cède à la splendeur du rang.

EDUIGE.

La nouvelle vous fâche , & du moins importune
L'espoir déjà formé d'une bonne fortune.
Consolez-vous , madame , il peut n'en être rien ;
Et souvent on nous dit ce qu'on ne sait pas bien.

RODELINDE.

Il sait mal ce qu'il dit , quiconque vous fait croire
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il est vaillant , il règne , & comme il faut régner;
Mais toutes ses vertus me le font dédaigner.
Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne ;
Je hais dans sa bonté les cœurs qu'elle lui donne;
Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé;
Je hais dans sa justice un tyran trop aimé;
Je hais ce grand secret d'assurer sa conquête ,
D'attacher fortement ma couronne à sa tête;
Et le hais d'autant plus que je vois moins le jour
A détruire un vainqueur qui règne avec amour.

EDUIGE.

EDUIGE.

Cette haine qu'en vous sa vertu même excite,
Est fort ingénieuse à voir tout son mérite ;
Et qui nous parle ainsi d'un objet odieux,
En dirait bien du mal, s'il plaisait à ses yeux.

RODELINDE.

Qui hait brutalement permet tout à sa haine ;
Il s'emporte, il se jette où sa fureur l'entraîne ;
Il ne veut avoir d'yeux que pour ses faux portraits ;
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais.
C'est sa raison qui hait, qui toujours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable,
Et verrait en l'aimé ce qu'il y faut blâmer,
Si ce même devoir lui commandait d'aimer.

EDUIGE.

Vous en savez beaucoup.

RODELINDE.

Je sais comme il faut vivre.

EDUIGE.

Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre.

RODELINDE.

Pour vivre l'ame saine on n'a qu'à m'imiter.

EDUIGE.

Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter ?

RODELINDE.

J'aime en vous un soupçon qui vous sert de supplice ;
S'il me fait quelque outrage, il m'en fait bien justice.

EDUIGE.

Quoi, vous refuseriez Grimoald pour époux ?

RODELINDE.

Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous ?
Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'alarmes,
Si-tôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes,
Et quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi,
Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi.
N'aspirez point, madame, où je voudrai prétendre;
Tout son cœur est à moi, si je daigne le prendre:
Consolez-vous pourtant, il m'en fait l'offre en vain;
Je veux bien sa couronne, & ne veux point sa main.
Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite,
Pour l'opposer aux feux dont votre amour s'irrite.
Produisez un fantôme, ou semez un faux bruit,
Pour remettre en vos fers un prince qui vous fuit;
J'aiderai votre feinte, & ferai mon possible
Pour tromper avec vous ce monarque invincible,
Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient m'offrir,
Et n'avoir plus chez moi d'importuns à souffrir.

EDUIGE.

Qui croit déjà ce bruit un tour de mon adresse,
De son effet sans doute aurait peu d'allégresse;
Et loin d'aimer la feinte avec sincérité,
Pourrait fermer les yeux même à la vérité.

RODELINDE.

Après m'avoir fait perdre époux & diadême,
C'est trop que d'attenter jusqu'à ma gloire même,
Qu'ajouter l'infamie à de si rudes coups.
Connaissez-moi, madame, & désabusez-vous.
Je ne vous cèle point qu'ayant l'ame royale,
L'amour du sceptre encor me fait votre rivale,

Et que je ne puis voir d'un cœur lâche & ſoumis
La ſœur de mon époux déshériter mon fils :
Mais que dans mes malheurs jamais je me diſpoſe
A les vouloir finir m'uniſſant à leur cauſe,
A remonter au trône, où vont tous mes deſirs,
En épouſant l'auteur de tous mes déplaiſirs !
Non, non, vous préſumez en vain que je m'apprête
A faire de ma main ſa dernière conquête ;
Unulphe peut vous dire en fidèle témoin,
Combien à me gagner il perd d'art, & de ſoin.
Si malgré la parole & donnée & reçue
Il ceſſa d'être à vous au moment qu'il m'eut vue,
Aux cendres d'un mari tous mes feux réſervés
Lui rendent les mépris que vous en recevez.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, EDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

RODELINDE.

APPROCHE, Grimoald, & dis à ta jalouſe,
A qui du moins ta foi doit le titre d'épouſe,
Si depuis que pour moi je t'ai vu ſoupirer,
Jamais d'un ſeul coup d'œil je t'ai fait eſpérer.
Ou ſi tu veux laiſſer pour éternelle gêne
A cette ambitieuſe une frayeur ſi vaine,
Dis-moi de mon époux le déplorable ſort ;
Il vit, il vit encor, ſi j'en crois ſon rapport.

De ses derniers honneurs les magnifiques pompes
Ne sont qu'illusions avec quoi tu me trompes ;
Et ce riche tombeau que lui fait son vainqueur,
N'est qu'un appas superbe à surprendre mon cœur.

GRIMOALD.

Madame, vous savez ce qu'on m'est venu dire,
Qu'allant de ville en ville, & d'empire en empire,
Contre Eduige & moi mendier du secours,
Auprès du roi des Huns il a fini ses jours :
Et si depuis sa mort j'ai tâché de vous rendre ....

RODELINDE.

Qu'elle soit vraie, ou non, tu n'en dois rien attendre.
Je dois à sa mémoire, à moi-même, à son fils,
Ce que je dûs aux nœuds qui nous avaient unis.
Ce n'est qu'à le venger que tout mon cœur s'applique ;
Er puisqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,
Si je puis une fois échapper de ces mains,
J'irai porter par-tout de si justes desseins ;
J'irai dessus ses pas aux deux bouts de la terre
Chercher des ennemis à te faire la guerre :
Ou s'il me faut languir prisonnière en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vengeance aux cieux,
Et ne cesseront point jusqu'à ce que leur foudre
Sur mon trône usurpé brise ta tête en poudre.
Madame, vous voyez avec quels sentimens
Je mets ce grand obstacle à vos contentemens.
Adieu. Si vous pouvez, conservez ma couronne,
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

SCENE IV.

GRIMOALD, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

QU'AVEZ-vous dit, madame, & que ſuppoſez-vous
Pour la faire douter du ſort de ſon époux ?
Depuis quand, & de qui ſavez-vous qu'il reſpire ?

EDUIGE.

Ce confident ſi cher pourra vous le redire.

GRIMOALD.

M'auriez-vous accuſé d'avoir feint ſon trépas ?

EDUIGE.

Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas ;
Son deſtin eſt plus doux, veuve, que mariée ;
Et de croire ſa mort vous l'avez trop priée.

GRIMOALD.

Mais enfin ?

EDUIGE.

Mais enfin chacun ſait ce qu'il ſait ;
Et quand il ſera tems nous en verrons l'effet.
Epouſe-la, parjure, & fais-en une infame.
Qui ravit un état, peut ravir une femme.
L'adultère & le rapt ſont du droit des tyrans.

GRIMOALD.

Vous me donniez jadis des titres différens.
Quand pour vous acquérir je gagnais des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyait les murailles,

Que je semais partout la terreur & l'effroi,
J'étais un grand héros, j'étais un digne roi.
Mais depuis que je règne en prince magnanime,
Qui chérit la vertu, qui sait punir le crime,
Que le peuple sous moi voit ses destins meilleurs,
Je ne suis qu'un tyran; parce que j'aime ailleurs.
Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance
Qui donne quelque droit à la toute-puissance;
C'est votre amour lui seul, qui fait des conquérans,
Suivant qu'ils sont à vous, des rois ou des tyrans.
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Je n'ai qu'à vous aimer si je veux m'en défaire;
Et ce même moment de lâche usurpateur
Me fera vrai monarque en vous rendant mon cœur.

EDUIGE.

Ne prétends plus au mien après ta perfidie;
J'ai mis entre tes mains toute la Lombardie:
Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau souci;
Ce n'est que sous mon nom que tu règnes ici;
Et le peuple bientôt montrera par sa haine
Qu'il n'adorait en roi que l'amant de sa reine,
Qu'il ne respectait qu'elle, & ne veut point d'un roi
Qui commence par elle à violer sa foi.

GRIMOALD.

Si vous étiez, madame, au milieu de Pavie,
Dont vous fit reine un frère en sortant de la vie,
Ce discours, quoique même un peu hors de saison,
Pourrait avoir du moins quelque ombre de raison:
Mais ici, dans Milan, dont j'ai fait ma conquête,
Où ma seule valeur a couronné ma tête,

Au milieu d'un état où tout le peuple à moi
Ne ſaurait craindre en vous que l'amour de ſon roi,
La menace impuiſſante eſt de mauvaiſe grace ;
Avec tant de faibleſſe il faut la voix plus baſſe ;
J'y règne, & régnerai malgré votre courroux :
J'y fais à tous juſtice, & commence par vous.

EDUIGE.

Par moi ?

GRIMOALD.

Par vous, madame.

EDUIGE.

Après la foi reçue !
Après deux ans d'amour ſi lâchement déçue !

GRIMOALD.

Dites après deux ans de haine & de mépris
Qui de toute ma flamme ont été le ſeul prix.

EDUIGE.

Appelles-tu mépris une amitié ſincère ?

GRIMOALD.

Une amitié fidèle à la haine d'un frère,
Un long orgueil armé d'un frivole ferment,
Pour s'oppoſer ſans ceſſe au bonheur d'un amant.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher votre ſort à la valeur d'un comte ;
Juſqu'à ce qu'il fût roi, vous plaire à le gêner,
C'était vouloir vous vendre, & non pas vous donner.
Je me ſuis donc fait roi pour plaire à votre envie.
J'ai conquis votre cœur au péril de ma vie :
Mais alors qu'il m'eſt dû, je ſuis en liberté
De vous laiſſer un bien que j'ai trop acheté ;

Et votre ambition eſt juſtement punie,
Quand j'affranchis un roi de votre tyrannie.
Un roi doit pouvoir tout, & je ne ſuis pas roi,
S'il ne m'eſt pas permis de diſpoſer de moi.
C'eſt quitter, c'eſt trahir les droits du diadême,
Que ſur le haut d'un trône être eſclave moi-même;
Et dans ce même trône où vous m'avez voulu,
Sur moi comme ſur tous je dois être abſolu:
C'eſt le prix de mon ſang; ſouffrez que j'en diſpoſe,
Et n'accuſez que vous du mal que je vous cauſe.

EDUIGE.

Pour un grand conquérant, que tu te défends mal!
Et quel étrange roi tu fais de Grimoald!
Ne dis plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
Et que la trahiſon eſt un droit des couronnes;
Mais ſi tu veux trahir, trouve du moins, ingrat,
De plus belles couleurs dans les raiſons d'état.
Dis qu'un uſurpateur doit amuſer la haine
Des peuples mal domptés, en épouſant leur reine,
Leur faire préſumer qu'il veut rendre à ſon fils
Un ſceptre ſur le père injuſtement conquis,
Qu'il ne veut gouverner que durant ſon enfance,
Qu'il ne veut qu'en dépôt la ſuprême puiſſance,
Qu'il ne veut autre titre en leur donnant la loi
Que d'époux de la reine, & de tuteur du roi.
Dis que ſans cet hymen ta puiſſance t'échappe,
Qu'un vieil amour des rois la détruit, & la ſappe;
Dis qu'un tyran qui règne en pays ennemi
N'y ſaurait voir ſon trône autrement affermi.
De cette illuſion l'apparence plauſible

Rendrait ta lâcheté peut-être moins visible ;
Et l'on pourrait donner à la nécessité
Ce qui n'est qu'un effet de ta légéreté.

GRIMOALD.

J'embrasse un bon avis de quelque part qu'il vienne.
Unulphe, allez trouver la reine de la mienne,
Et tâchez par cette offre à vaincre sa rigueur.
Madame, c'est à vous que je devrai son cœur;
Et pour m'en revancher je prendrai soin moi-même
De faire choix pour vous d'un mari qui vous aime,
Qui soit digne de vous, & puisse mériter
L'amour que malgré moi vous voulez me porter.

EDUIGE.

Traître, je n'en veux point que ta mort ne me donne,
Point qui n'ait par ton sang affermi ma couronne.

GRIMOALD.

Vous pourrez à ce prix en trouver aisément.
Remettez la princesse en son appartement,
Duc, & tâchez à rompre un dessein sur ma vie,
Qui me ferait trembler si j'étais à Pavie.

EDUIGE.

Crains-moi, crains-moi par-tout; & Pavie, & Milan,
Tout lieu, tout bras est propre à punir un tyran,
Et tu n'as point de forts où vivre en assurance,
Si de ton sang versé je suis la récompense.

GRIMOALD.

Dissimulez du moins ce violent courroux.
Je deviendrais tyran, mais ce serait pour vous.

EDUIGE.

Va, je n'ai point le cœur assez lâche pour feindre.

GRIMOALD.

Allez donc, & craignez, si vous me faites craindre.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EDUIGE, GARIBALDE.

EDUIGE.

(a) JE l'ai dit à mon traître, & je vous le redis;
Je me dois cette joie après de tels mépris;

[a] *Je l'ai dit à mon traître, & je vous le redis.* Il me paraît prouvé que *Racine* a puisé toute l'ordonnance de sa tragédie d'*Andromaque* dans ce second acte de *Pertharite*. Dès la première scène vous voyez *Eduige* qui est avec son *Garibalde*, precisément dans la même situation qu'*Hermione* avec *Oreste*. Elle est abandonnée par un *Grimoald*, comme *Hermione* par *Pyrrhus*; & si *Grimoald* aime sa prisonnière *Rodelinde*, *Pyrrhus* aime *Andromaque* sa captive. Vous voyez qu'*Eduige* dit à *Garibalde* les mêmes choses qu'*Hermione* dit à *Oreste*; elle a des ardens souhaits de voir punir le change de *Grimoald*, elle assure sa conquête à son vengeur; il faut servir sa haine pour venger son amour; c'est ainsi qu'*Hermione* dit à *Oreste*:

Vengez-moi, je crois tout,
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé,
Que je le hais — enfin que je l'aimai.

Oreste, en un autre endroit, dit à *Hermione* tout ce que dit ici *Garibalde* à *Eduige*.

Le cœur est pour Pyrrhus. & les vœux pour Oreste.
Et vous le haïssez! Avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en son ame;
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Hermione parle absolument comme *Eduige*, quand elle dit:

Mais cependant ce jour il épouse Andromaque...

Et mes ardens fouhaits de voir punir fon change
Affurent ma conquête à quiconque me venge.
Suivez le mouvement d'un fi jufte courroux,
Et fans perdre de vœux obtenez-moi de vous.
Pour gagner mon amour il faut fervir ma haine ;
A ce prix eft le fceptre, à ce prix une reine;
Et Grimoald puni, rendra digne de moi
Quiconque ofe m'aimer, ou fe veut faire roi.

GARIBALDE.

Mettre à ce prix vos feux, & votre diadême,
C'eft ne connaître pas votre haine, & vous-même;
Et qui fous cet efpoir voudrait vous obéir,
Chercherait les moyens de fe faire haïr.
Grimoald inconftant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûterait des larmes.
A cet objet fanglant l'effort de la pitié
Reprendrait tous les droits d'une vieille amitié;
Et fon crime en fon fang éteint avec fa vie,
Pafferait en celui qui vous aurait fervie.
Quels que foient fes mépris, peignez-vous bien fa mort,
Madame, & votre cœur n'en fera pas d'accord.
Quoi qu'un amant volage excite de colère,
Son change eft odieux, mais fa perfonne eft chère;

Seigneur, je le vois bien, votre ame prévenue
Répand fur mes difcours le poifon qui la tue.

Enfin, l'intention d'*Eduige* eft que *Garibalde* la ferve en détachant le parjure *Grimoalde* de fa rivale *Rodelinde*; *Hermione* veut qu'*Orefte* en demandant *Aftianax*, dégage *Pyrrhus* de fon amour pour *Andromaque*. Voyez avec attention la fcène cinquième du fecond acte, vous trouverez une reffemblance non moins marquée entre *Andromaque* & *Rodelinde*. Voyez la fcène cinquième & la première fcène de l'acte troifième.

Et ce qu'a joint l'amour a beau se désunir,
Pour le rejoindre mieux il ne faut qu'un soupir.
Ainsi n'espérez pas que jamais on s'assure
Sur les bouillans transports qu'arrache son parjure.
Si le ressentiment de sa légéreté
Aspire à la vengeance avec sincérité,
En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre,
Il vous faut vous donner, & non pas vous promettre,
Attacher votre sort, avec le nom d'époux,
A la valeur du bras qui s'armera pour vous.
Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
L'oserait-on punir de son ingratitude,
Votre haine tremblante est un mauvais appui
A quiconque pour vous entreprendrait sur lui;
Et quelque doux espoir qu'offre cette colère,
Une plus forte haine en ferait le salaire.
Donnez-vous donc, madame, & faites qu'un vengeur
N'ait plus à redouter le désaveu du cœur.

EDUIGE.

Que vous m'êtes cruel en faveur d'un infame
De vouloir malgré moi lire au fond de mon ame,
Où mon amour trahi, que j'éteins à regret,
Lui fait contre ma haine un partisan secret!
Quelques justes arrêts que ma bouche prononce,
Ce sont de vains efforts, où tout mon cœur renonce.
Ce lâche malgré moi l'ose encor protéger,
Et veut mourir du coup qui m'en pourrait venger.
Vengez-moi toutefois, mais d'une autre manière;
Pour conserver mes jours laissez-lui la lumière.
Quelque mort que je doive à son manque de foi,

Otez-lui Rodelinde, & c'eſt aſſez pour moi;
Faites quelle aime ailleurs, & puniſſez ſon crime,
Par ce déſeſpoir même où ſon change m'abyme.
Faites plus, s'il eſt vrai que je puis tout ſur vous,
Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
Le repentir au cœur, les pleurs ſur le viſage,
De tant de lâchetés me faire un plein hommage,
Implorer le pardon qu'il ne mérite pas,
Et remettre en mes mains ſa vie, & ſon trépas.

GARIBALDE.

Ajoutez-y, madame, encor qu'à vos yeux même
Cette odieuſe main perce un cœur qui vous aime,
Et que l'amant fidèle au volage immolé
Expie au-lieu de lui ce qu'il a violé.
L'ordre en ſera moins rude, & moindre le ſupplice,
Que celui qu'à mes feux preſcrit votre injuſtice:
Et le trépas en ſoi n'a rien de rigoureux,
A l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

EDUIGE.

Duc, vous vous alarmez faute de me connaître;
Mon cœur n'eſt pas ſi bas qu'il puiſſe aimer un traître.
Je veux qu'il ſe repente, & ſe repente en vain,
Rendre haine pour haine, & dédain pour dédain.
Je veux qu'en vain ſon ame eſclave de la mienne,
Me demande ſa grace, & jamais ne l'obtienne;
Qu'il ſoupire ſans fruit, & pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ſes yeux.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, madame, & ſavez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles ſont les amorces?

Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un viſage aimé
Eſt toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?
Si vous ne m'abuſez, votre cœur vous abuſe.
L'inconſtance jamais n'a de mauvaiſe excuſe.
Et comme l'amour ſeul fait le reſſentiment,
Le moindre repentir obtient grace à l'amant.

EDUIGE.

Quoi qu'il puiſſe arriver, donnez-vous cette gloire,
D'avoir ſur cet ingrat rétabli ma victoire;
Sans ſonger qu'à me plaire exécutez mes loix,
Et pour l'événement laiſſez tout à mon choix.
Souffrez qu'en liberté je l'aime, ou le néglige.
L'amant eſt trop payé quand ſon ſervice oblige;
Et quiconque en aimant aſpire à d'autres prix,
N'a qu'un amour ſervile, & digne de mépris.
Le véritable amour jamais n'eſt mercenaire,
Il n'eſt jamais ſouillé de l'eſpoir du ſalaire,
Il ne veut que ſervir, & n'a point d'intérêt
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.
Voyez donc Grimoald, tâchez à le réduire;
Faites-moi triompher au haſard de vous nuire;
Et ſi je prends pour lui des ſentimens plus doux,
Vous m'aurez faite heureuſe, & c'eſt aſſez pour vous.
Je verrai par l'effort de votre obéiſſance
Où doit aller celui de ma reconnaiſſance.
Cependant, s'il eſt vrai que j'ai pu vous charmer,
Aimez-moi, plus que vous, ou ceſſez de m'aimer;
C'eſt par-là ſeulement qu'on mérite Eduige.
Je veux bien qu'on eſpère, & non pas qu'on exige.
Je ne veux rien devoir; mais lorſqu'on me ſert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

SCENE II.

GARIBALDE *seul.*

Quelle confuſion, & quelle tyrannie
M'ordonne d'eſpérer ce qu'elle me dénie!
Et de quelle façon eſt-ce écouter des vœux,
Qu'obliger un amant à travailler contre eux ?
Simple, ne prétends pas ſur cet eſpoir frivole,
Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole.
Je t'aime, mais enfin je m'aime plus que toi.
C'eſt moi ſeul qui le porte à ce manque de foi;
Auprès d'un autre objet c'eſt moi ſeul qui l'engage;
Je ne détruirai pas moi-même mon ouvrage.
Il m'a choiſi pour toi, de peur qu'un autre époux
Avec trop de chaleur n'embraſſe ton courroux;
Mais lui-même il ſe trompe en l'amant qu'il te donne.
Je t'aime, & puiſſamment, mais moins que la couronne;
Et mon ambition qui tâche à te gagner,
Ne cherche en ton hymen que le droit de régner.
De tes reſſentimens s'il faut que je l'obtienne,
Je ſaurai joindre encor cent haines à la tienne,
L'ériger en tyran par mes propres conſeils,
De ſa perte par lui dreſſer les appareils,
Mêler ſi bien l'adreſſe avec un peu d'audace,
Qu'il ne faille qu'oſer pour me mettre en ſa place;
Et comme en t'épouſant j'en aurai droit de toi,
Je t'épouſerai, lors, mais pour me faire roi.
Mais voici Grimoald.

SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRIMOALD.

Hé bien, quelle espérance,
Duc, & qu'obtiendrons-nous de ta persévérance?

GARIBALDE.

Ne me commandez plus, seigneur, de l'adorer,
Ou ne lui laissez plus aucun lieu d'espérer.

GRIMOALD.

Quoi! de tout mon pouvoir je l'avais irritée,
Pour faire que ta flamme en fût mieux écoutée,
Qu'un dépit redoublé la pressant contre moi,
La rendît plus facile à recevoir ta foi,
Et fît tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles
Le dépôt de sa haine en des mains si fidelles!
Cependant son espoir à mon trône attaché,
Par aucun de nos soins n'en peut être arraché!
Mais as-tu bien promis ma tête à sa vengeance?
Ne l'as-tu point offerte avecque négligence,
Avec quelque froideur, qui l'ait fait soupçonner
Que tu la promettais sans la vouloir donner?

GARIBALDE.

Je n'ai rien oublié de ce qui peut séduire
Un vrai ressentiment qui voudrait vous détruire;
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser;
Son plus ardent courroux brûle de s'appaiser;

Et

Et je n'obtiendrai point, seigneur, qu'elle m'écoute,
Jusqu'à ce qu'elle ait vu votre hymen hors de doute,
Et que de Rodelinde étant l'illustre époux,
Vous chassiez de son cœur tout espoir d'être à vous.

GRIMOALD.

Hélas, je mets en vain toute chose en usage,
Ni prières, ni vœux n'ébranlent son courage.
Malgré tous mes respects je vois de jour en jour
Croître sa résistance autant que mon amour;
Et si l'offre d'Unulphe à présent ne la touche;
Si l'intérêt d'un fils ne la rend moins farouche,
Désormais je renonce à l'espoir d'amollir
Un cœur que tant d'efforts ne font qu'énorgueillir.

GARIBALDE.

Non, non, seigneur, il faut que cet orgueil vous cède;
Mais un mal violent veut un pareil remède.
Montrez-vous tout ensemble amant & souverain,
Et sachez commander, si vous priez en vain.
Que sert ce grand pouvoir qui suit le diadême,
Si l'amant couronné n'en use pour soi-même?
Un roi n'est pas moins roi pour se laisser charmer,
Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

GRIMOALD.

Porte, porte aux tyrans tes damnables maximes;
Je hais l'art de régner qui se permet des crimes.
De quel front donnerais-je un exemple aujourd'hui,
Que mes loix dès demain puniraient en autrui?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable
Dont à sa conscience un roi ne soit comptable.
L'amour l'excuse mal s'il règne injustement,

Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

GARIBALDE.

Si vous n'osez forcer, du moins faites-vous craindre;
Daignez pour être heureux un moment vous contraindre;
Et si l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de son fils.

GRIMOALD.

Que par ces lâchetés j'ose me satisfaire!

GARIBALDE.

Si vous n'osez parler, du moins laissez-nous faire:
Nous saurons vous servir, seigneur, & malgré vous.
Prêtez-nous seulement un moment de courroux,
Et permettez après qu'on explique, & qu'on feigne
Ce que vous n'osez dire, & qu'il faut qu'elle craigne.
Vous désavouerez tout. Après de tels projets
Les rois impunément dédisent leurs sujets.

GRIMOALD.

Sachons ce qu'il a fait avant que de résoudre,
Si je dois en tes mains laisser gronder ce foudre.

SCENE IV.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

QUE faut-il faire, Unulphe? est-il tems de mourir?
N'as-tu vu pour ton roi nul espoir de guérir?

UNULPHE.

Rodelinde, seigneur, enfin plus raisonnable,

Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable ;
Elle a reçu votre offre avec tant de douceur...

GRIMOALD.

Mais l'a-t-elle acceptée ? as-tu touché ſon cœur ?
A-t-elle montré joie ? en paraît-elle émue ?
Peut-elle s'abaiſſer juſqu'à ſouffrir ma vue ?
Qu'a-t-elle dit enfin ?

UNULPHE.

Beaucoup, ſans dire rien.
Elle a paiſiblement ſouffert mon entretien.
Son ame à mes diſcours ſurpriſe, mais tranquile...

GRIMOALD.

Ah, c'eſt m'aſſaſſiner d'un diſcours inutile ;
Je ne veux rien ſavoir de ſa tranquillité ;
Dis ſeulement un mot de ſa facilité.
Quand veut-elle à ſon fils donner mon diadême ?

UNULPHE.

Elle en veut apporter la réponſe elle-même.

GRIMOALD.

Quoi, tu n'as ſu pour moi plus avant l'engager ?

UNULPHE.

Seigneur, c'eſt aſſez dire à qui veut bien juger ;
Vous n'en ſauriez avoir une preuve plus claire.
Qui demande à vous voir ne veut pas vous déplaire ;
Ses refus ſe feraient expliqués avec moi,
Sans chercher la préſence & le courroux d'un roi.

GRIMOALD.

Mais touchant cet époux qu'Eduige ranime ?

UNULPHE.

De ce diſcours en l'air elle fait peu d'eſtime ;

L'artifice eſt ſi lourd qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main ſuſpecte il n'a point de pouvoir.

GARIBALDE.

Eduige elle-même eſt mal perſuadée
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée;
Et ce n'eſt qu'un faux jour qu'elle a voulu jeter,
Pour lui troubler la vue, & vous inquiéter.
Mais déjà Rodelinde apporte ſa réponſe.

GRIMOALD.

Ah! j'entends mon arrêt, ſans qu'on me le prononce.
Je vais mourir, Unulphe, & ton zèle pour moi
T'abuſe le premier, & m'abuſe après toi.

UNULPHE.

Eſpérez mieux, ſeigneur.

GRIMOALD.

Tu le veux, & j'eſpère;
Mais que cette douceur va devenir amère!
Et que ce peu d'eſpoir où tu me viens forcer,
Rendra rude les coups dont on va me percer!

SCENE V.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

MADAME, il eſt donc vrai que votre ame ſenſible
A la compaſſion s'eſt rendue acceſſible;
Qu'elle fait ſuccéder dans ce cœur plus humain

La douceur à la haine, & l'estime au dédain,
Et que laissant agir une bonté cachée,
A de si longs mépris elle s'est arrachée ?

RODELINDE.

Ce cœur dont tu te plains de ta plainte est surpris :
Comte, je n'eus pour toi jamais aucun mépris ;
Et ma haine elle-même aurait cru faire un crime,
De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'estime.
Quand je vois ta conduite en mes propres états,
Achever sur les cœurs l'ouvrage de ton bras,
Avec ces mêmes cœurs qu'un si grand art te donne,
Je dis que la vertu règne dans ta personne ;
Avec eux je te loue, & je doute avec eux
Si sous leur vrai monarque ils seraient plus heureux ;
Tant ces hautes vertus qui fondent ta puissance
Réparent ce qui manque à l'heur de ta naissance.
Mais quoi qu'on en ait vu d'admirable, & de grand,
Ce que m'en dit Unulphe aujourd'hui me surprend.
Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on aime,
Faisant justice à tous se la fait à soi-même !
Se croit usurpateur sur ce trône conquis !
Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils !
Comte, c'est un effort à dissiper la gloire
Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire,
Et que le grand Auguste ayant osé tenter,
N'osa prendre du cœur jusqu'à l'exécuter.
Je viens donc y répondre, & de toute mon ame
Te rendre pour mon fils...

GRIMOALD.

Ah, c'en est trop, madame ;

Ne vous abaissez point à des remercimens,
C'est moi qui vous dois tout, & si mes sentimens...

RODELINDE.

Souffre les miens, de grace, & permets que je mette
Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite,
Et que ma propre main tâche d'en arracher
Tout ce mêlange impur dont tu le veux tacher.
Car enfin cet effort est de telle nature,
Que la source en doit être à nos yeux toute pure.
(b) La vertu doit régner dans un si grand projet,
En être seule cause, & l'honneur seul objet;

[b] *La vertu doit régner dans un si grand projet, &c. Andromaque* dit à *Pyrrhus* :

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

On reconnaît dans *Racine* la même idée, les mêmes nuances que dans *Corneille*; mais avec cette douceur, cette mollesse, cette sensibilité, & cet heureux choix de mots qui porte l'attendrissement dans l'ame.

* *Grimoald* dit à *Rodelinde* :
Vous la craindrez peut-être en quelque autre personne.

Grimoald entend par-là le fils de *Rodelinde*, & il veut punir par la mort du fils les mépris de la mère; c'est ce qui se développe au troisième acte. Ainsi *Pyrrhus* menace toujours *Andromaque* d'immoler *Astianax*, si elle ne se rend à ses desirs : on ne peut voir une ressemblance plus entière; mais c'est la ressemblance d'un tableau de *Raphaël* à une esquisse grossiérement dessinée.

Songez-y bien, il faut désormais que mon cœur
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur;
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère;
Le fils me répondra du mépris de la mère.

Et depuis qu'on le fouille, ou d'espoir de salaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de souci de plaire,
Il part indignement d'un courage abattu,
Où la passion règne, & non pas la vertu.
Comte, penses-y bien, & pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée;
Ne crois que ta vertu, laisse la seule agir,
De peur qu'un tel affront ne te donne à rougir.
On publierait de toi que les yeux d'une femme
Plus que ta propre gloire auraient touché ton ame.
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

GRIMOALD.

Donnez-moi cette honte, & je la tiens à gloire;
Faites de vos mépris ma dernière victoire;
Et souffrez qu'on impute à ce bras trop heureux,
Que votre seul amour l'a rendu généreux.
Souffrez que cet amour, par un effort si juste,
Ternisse le grand nom & les hauts faits d'Auguste,
Qu'il ait plus de pouvoir que ses vertus n'ont eu.
Qui n'adore que vous n'aime que la vertu.
Cet effort merveilleux est de telle nature,
Qu'il ne faurait partir d'une source plus pure;
Et la plus noble enfin des belles passions
Ne peut faire de tache aux grandes actions.

RODELINDE.

Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de poussière,
Pour voir ce que tu fais les laisse sans lumière.
A ces conditions rendre un sceptre conquis,
C'est asservir la mère en couronnant le fils;

Et pour en bien parler, ce n'eſt pas tant le rendre,
Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.
Ta gloire en pourrait croître, & tu le veux ainſi,
Mais l'éclat de la mienne en ſerait obſcurci,
 Quel que ſoit ton amour, quel que ſoit ton mérite:
La défaite & la mort de mon cher Pertharite,
D'un ſanglant caractère ébauchant tes hauts faits,
Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits;
Et ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,
Je n'y puis prendre part ſans entière infamie.
Ce ſont des ſentimens que je ne puis trahir.
Je te dois eſtimer, mais je te dois haïr.
Je dois agir en veuve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine auſſi loin que l'eſtime.

GRIMOALD.

Ah, forcez vous, de grace, à des termes plus doux,
Pour des crimes qui ſeuls m'ont fait digne de vous.
Par eux ſeuls ma valeur en tête d'une armée,
A des plus grands héros atteint la renommée;
Par eux ſeuls j'ai vaincu, par eux ſeuls j'ai régné,
Par eux ſeuls ma juſtice a tant de cœurs gagné,
Par eux ſeuls j'ai paru digne du diadême,
Par eux ſeuls je vous vois, par eux ſeuls je vous aime;
Et par eux ſeuls enfin mon amour tout parfait
Oſe faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.

RODELINDE.

Tu ne fais que pour toi, s'il t'en faut récompenſe;
Et je te dis encor, que toute ta vaillance,
T'ayant fait vers moi ſeule à jamais criminel,
A mis entre nous deux un obſtacle éternel.

Garde donc ta conquête, & me laiſſe ma gloire.
Reſpecte d'un époux, & l'ombre, & la mémoire :
Tu l'as chaſſé du trône, & non pas de mon cœur.

GRIMOALD.

Unulphe, c'eſt donc là toute cette douceur!
C'eſt là comme ſon ame enfin plus raiſonnable
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable!

GARIBALDE.

Seigneur, ſouvenez-vous qu'il eſt tems de parler.

GRIMOALD.

Oui, l'affront eſt trop grand pour le diſſimuler;
Elle en ſera punie; & puiſqu'on me mépriſe,
Je deviendrai tyran de qui me tyranniſe,
Et ne ſouffrirai plus qu'une indigne fierté
Se joue impunément de mon trop de bonté.

RODELINDE.

Hé bien, deviens tyran, renonce à ton eſtime,
Renonce au nom de juſte, au nom de magnanime...

GRIMOALD.

La vengeance eſt plus douce enfin que ces vains noms;
S'ils me font malheureux, à quoi me font-ils bons?
Je me ferai juſtice en domptant qui me brave.
Qui ne veut point régner mérite d'être eſclave.
Allez, ſans irriter plus long-tems mon courroux;
Attendre ce qu'un maître ordonnera de vous.

RODELINDE.

Qui ne craint point la mort, craint peu quoi qu'il ordonne.

GRIMOALD.

Vous la craindrez peut-être en quelqu'autre perſonne.

RODELINDE.

Quoi, tu voudrais....

GRIMOALD.

Allez, & ne me preſſez point ;
On vous pourra trop tôt éclaircir ſur ce point.

SCENE VI.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

VOILA tous les efforts qu'enfin j'ai pu me faire.
Toute ingrate qu'elle eſt, je tremble à lui déplaire ;
Et ce peu que j'ai fait ſuivre d'un déſaveu,
Gêne autant ma vertu, comme il trahit mon feu.
Achève ; Garibalde, Unulphe eſt trop crédule,
Il prend trop aiſément un eſpoir ridicule :
Menace, puiſqu'enfin c'eſt perdre tems qu'offrir.
Toi qui m'as trop flatté, viens m'aider à ſouffrir.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

GARIBALDE, RODELINDE.

GARIBALDE.

Ce n'eſt plus ſeulement l'offre d'un diadême
Que vous fait pour un fils un prince qui vous aime,
Et de qui le refus ne puiſſe être imputé
Qu'à fermeté de haine ou magnanimité.
(*a*) Il y va de ſa vie, & la juſte colère

(*a*) *Il y va de ſa vie &c.* Ces vers forment abſolument la même ſituation que celle d'*Andromaque*. Il eſt évident que *Racine* a tiré ſon or de cette fange. Mais ce que *Racine* n'eût jamais fait, *Corneille* introduit *Rodelinde* propoſant à *Grimoald* d'égorger le fils qu'elle a de ſon mari vaincu par ce même *Grimoald*; elle prétend qu'elle l'aidera dans ce crime, & cela dans l'eſpérance de rendre *Grimoald* odieux à ſes peuples. Cette ſeule atrocité abſurde aurait ſuffi pour faire tomber une piéce d'ailleurs paſſablement faite; mais le rôle du mari de *Rodelinde* eſt ſi révoltant, & ſi ennuyeux à la fois, & tout le reſte eſt ſi mal inventé, ſi mal conduit, & ſi mal écrit, qu'il eſt inutile de remarquer un défaut dans une piéce qui n'eſt remplie que de défauts. Mais, me dira-t-on, vous faites un commentaire ſur *Corneille*, & vous remarquez ſes fautes! & vous l'appellez grand homme, & vous ne le montrez que petit quand il eſt en concurrence avec *Racine!*

Je réponds qu'il eſt grand homme dans *Cinna*, & non dans *Pertharite*, & dans ſes autres mauvaiſes piéces; je réponds qu'un commentaire n'eſt pas un panégyrique, mais un examen de la vérité, & qui ne fait pas réprouver le mauvais, n'eſt pas digne de ſentir le bon.

Où jettent cet amant les mépris de la mère,
Veut punir fur le fang de ce fils innocent
La dureté d'un cœur fi peu reconnaiffant.
C'eft à vous d'y penfer; tout le choix qu'on vous donne
C'eft d'accepter pour lui la mort, ou la couronne;
Sont fort eft en vos mains, aimer, ou dédaigner,
Le va faire périr, ou le faire régner.

RODELINDE.

S'il me faut faire un choix d'une telle importance,
On me donnera bien le loifir que j'y penfe.

GARIBALDE.

Pour en délibérer vous n'avez qu'un moment,
J'en ai l'ordre preffant & fans retardement.
Madame, il faut réfoudre, & s'expliquer fur l'heure:
Un mot eft bientôt dit, fi vous voulez qu'il meure,
Prononcez-en l'arrêt, & j'en prendrai la loi:
Pour faire exécuter les volontés du roi.

RODELINDE.

Un mot eft bientôt dit, mais dans un tel martyre
On n'a pas bientôt vu quel mot c'eft qu'il faut dire,
Et le choix qu'on m'ordonne eft pour moi fi fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le fupplice eft égal.

On peut encore me dire, Vous faites ici de *Racine* un plagiaire, qui a pillé dans *Corneille* les plus beaux endroits d'*Andromaque*. Point du tout. Le plagiaire eft celui qui donne pour fon ouvrage ce qui appartient à un autre: mais fi *Phidias* eût fait fon *Jupiter Olimpien* de quelque ftatue informe d'un autre fculpteur, il aurait été créateur, & non plagiaire.

Je ne ferai plus d'autre remarque fur ce malheureux *Pertharite*; on n'a befoin de commentaires que fur les ouvrages où le bon eft mêlé continuellement avec le mauvais. Il faut que ceux qui veulent fe former le goût apprennent foigneufement à diftinguer l'un de l'autre.

Puiſqu'il faut obéir, fais-moi venir ton maître.

GARIBALDE.

Quel choix avez-vous fait ?

RODELINDE.

Je lui ferai connaître

Que ſi...

GARIBALDE.

C'eſt avec moi qu'il vous faut achever :
Il eſt las déſormais de s'entendre braver ;
Et ſi je ne lui porte une entière aſſurance
Que vos deſirs enfin ſuivent ſon eſpérance,
Sa vue eſt un honneur qui vous eſt défendu.

RODELINDE.

Que me dis-tu, perfide ? ai-je bien entendu ?
Tu crains donc qu'une femme à force de ſe plaindre
Ne ſauve une vertu que tu tâches d'éteindre,
Ne remette un héros au rang de ſes pareils,
Dont tu veux l'arracher par tes lâches conſeils ?
Oui, je l'épouſerai, ce trop aveugle maître,
Tout cruel, tout tyran que tu le forces d'être :
Va, cours l'en aſſurer, mais penſes-y deux fois.
Crains-moi, crains ſon amour, s'il accepte mon choix.
Je puis beaucoup ſur lui ; j'y pourrai davantage,
Et régnerai peut-être après cet eſclavage.

GARIBALDE.

Vous régnerez, madame, & je ſerai ravi
De mourir glorieux pour l'avoir bien ſervi.

RODELINDE.

Va, je lui ferai voir que de pareils ſervices
Sont dignes ſeulement des plus cruels ſupplices ;

Et que de tous les maux dont les rois sont auteurs,
Ils s'en doivent venger sur de tels serviteurs.
Tu peux en attendant lui donner cette joie,
Que pour gagner mon cœur il a trouvé la voie,
Que ton zèle insolent & ton mauvais destin
A son amour barbare en ouvrent le chemin.
Dis-lui, puisqu'il le faut, qu'à l'hymen je m'apprête;
Mais fuis-nous s'il s'achève, & tremble pour ta tête.

GARIBALDE.

Je veux bien à ce prix vous donner un grand roi.

RODELINDE.

Qu'à ce prix donc il vienne, & m'apporte sa foi.

SCENE II.

EDUIGE, RODELINDE.

EDUIGE.

VOTRE félicité sera mal assurée
Dessus un fondement de si peu de durée.
Vous avez toutefois de si puissans appas...

RODELINDE.

Je sais quelques secrets que vous ne savez pas;
Et si j'ai moins que vous d'attraits, & de mérite,
J'ai des moyens plus sûrs d'empêcher qu'on me quitte.

EDUIGE.

Mon exemple...

RODELINDE.

Souffrez que je n'en craigne rien,

Et par votre malheur ne jugez pas du mien.
Chacun à ſes périls peut ſuivre ſa fortune,
Et j'ai quelques ſoucis que l'exemple importune.

EDUIGE.

Ce n'eſt pas mon deſſein de vous importuner.

RODELINDE.

Ce n'eſt pas mon deſſein auſſi de vous gêner;
Mais votre jalouſie un peu trop inquiète
Se donne malgré moi cette gêne ſecrète.

EDUIGE.

Je ne ſuis point jalouſe, & l'infidélité...

RODELINDE.

Hé bien, ſoit jalouſie, ou curioſité,
Depuis quand ſommes-nous en telle intelligence,
Que tout mon cœur vous doive entière confidence?

EDUIGE.

Je n'en prétends aucune, & c'eſt aſſez pour moi
D'avoir bien entendu comme il accepte un roi.

RODELINDE.

On n'entend pas toujours ce qu'on croit bien entendre.

EDUIGE.

De vrai, dans un diſcours difficile à comprendre
Je ne devine point, & n'en ai pas l'eſprit;
Mais l'eſprit n'a que faire où l'oreille ſuffit.

RODELINDE.

Il faudrait que l'oreille entendît la penſée.

EDUIGE.

J'entends aſſez la vôtre; on vous aura forcée,
On vous aura fait peur, ou de la mort d'un fils,
Ou de ce qu'un tyran ſe croit être permis;

Et l'on fera courir quelque mauvaise excuse,
Dont la cour s'éblouisse, & le peuple s'abuse.
Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez...

RODELINDE.

Il n'est pas tems encor que vous vous en plaigniez:
Comme il m'a fait des loix, j'ai des loix à lui faire.

EDUIGE.

Il les acceptera pour ne vous pas déplaire;
Prenez-en sa parole, il sait bien la garder.

RODELINDE.

Pour remonter au trône on peut tout hasarder.
Laissez-m'en, quoi qu'il fasse, ou la gloire, ou la honte,
Puisque ce n'est qu'à moi que j'en dois rendre compte.
Si votre cœur souffrait ce que souffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien,
Et votre ame à ce prix voyant un diadême,
Voudrait en liberté se consulter soi-même.

EDUIGE.

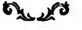
Je demande pardon si je vous fais souffrir,
Et vais me retirer pour ne vous plus aigrir.

RODELINDE.

Allez, & demeurez dans cette erreur confuse,
Vous ne méritez pas que je vous désabuse.

EDUIGE.

Ce cher amant sans moi vous entretiendra mieux,
Et je n'ai plus besoin du rapport de mes yeux.



SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE.

RODELINDE.

Je me rends, Grimoald, mais non pas à la force.
Le titre que tu prends m'eſt une douce amorce,
Et s'empare ſi bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toi qu'une condition.
Si je n'ai pu t'aimer, & juſte, & magnanime,
Quand tu deviens tyran, je t'aime dans le crime;
Et pour moi ton hymen eſt un ſouverain bien,
S'il rend ton nom infame auſſi-bien que le mien.

GRIMOALD.

Que j'aimerai, madame, une telle infamie,
Qui vous fera ceſſer d'être mon ennemie!
Achevez, achevez, & ſachons à quel prix
Je puis mettre une borne à de ſi longs mépris.
Je ne veux qu'une grace, & diſpoſez du reſte.
Je crains pour Garibalde une haine funeſte,
Je la crains pour Unulphe, à cela près, parlez.

RODELINDE.

Va, porte cette crainte à tes cœurs ravalés:
Je ne m'abaiſſe point aux foibleſſes des femmes,
Juſques à me venger de ces petites ames.
Si leurs mauvais conſeils me forcent de régner,
Je les en dois haïr, & ſais les dédaigner.
Le ciel qui punit tout choiſira pour leur peine

Quelques moyens plus bas que cette illuſtre haine ;
Qu'ils vivent cependant, & que leur lâcheté
A l'ombre d'un tyran trouve ſa ſûreté.
Ce que je veux de toi porte le caractère
D'une vertu plus haute, & digne de te plaire.
Tes offres n'ont point eu d'exemple juſqu'ici,
Et ce que je demande eſt ſans exemple auſſi :
Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible,
Que l'intérêt d'un fils ne me rend point ſenſible,
Que je veux être à toi ſans le conſidérer,
Sans regarder en lui que craindre, ou qu'eſpérer.

GRIMOALD.

Madame, achevez donc de m'accabler de joie.
Par quels heureux moyens faut-il que je vous croie ?
Expliquez-vous, de grace, & j'atteſte les cieux
Que tout ſuivra ſur l'heure un bien ſi précieux.

RODELINDE.

Après un tel ſerment j'obéis, & m'explique.
Je veux donc d'un tyran un acte tyrannique,
Puiſqu'il en veut le nom, qu'il le ſoit tout-à-fait,
Que toute ſa vertu meure en un grand forfait,
Qu'il renonce à jamais aux glorieuſes marques
Qui le mettaient au rang des plus dignes monarques ;
Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,
Je veux voir ce fils même immolé de ſa main.

GRIMOALD.

Juſte ciel !

RODELINDE.

Que veux-tu pour marque plus certaine
Que l'intérêt d'un fils n'amollit point ma haine,

Que je me donne à toi ſans le conſidérer,
Sans regarder en lui que craindre, ou qu'eſpérer?
Tu trembles, tu pâlis, il ſemble que tu n'oſes
Toi-même exécuter ce que tu me propoſes!
S'il te faut du ſecours, je n'y recule pas,
Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fais, fais venir ce fils, qu'avec toi je l'immole.
Dégage ton ſerment, je tiendrai ma parole.
Il faut bien que le crime uniſſe à l'avenir
Ce que trop de vertus empêchait de s'unir.
Qui tranche du tyran doit ſe réſoudre à l'être.
Pour remplir ce grand nom as-tu beſoin d'un maître?
Et faut-il qu'une mère aux dépens de ſon ſang
T'apprenne à mériter cet effroyable rang?
N'en ſouffre pas la honte, & prends toute la gloire
Que cet illuſtre effort attache à ta mémoire.
Fais voir à tes flatteurs qui te font trop oſer,
Que tu ſais mieux que moi l'art de tyranniſer;
Et par une action aux ſeuls tyrans permiſe,
Deviens le vrai tyran de qui te tyranniſe.
A ce prix je me donne, à ce prix je me rends;
Ou ſi tu l'aimes mieux, à ce prix je me vends,
Et conſens à ce prix que ton amour m'obtienne,
Puiſqu'il ſouille ta gloire auſſi-bien que la mienne.

GRIMOALD.

Garibalde, eſt-ce là ce que tu m'avais dit?

GARIBALDE.

Avec votre jalouſe elle a changé d'eſprit,
Et je l'avais laiſſée à l'hymen toute prête,
Sans que ſon déplaiſir menaçât que ma tête.

Mais ces fureurs enfin ne font qu'illufion,
Pour vous donner, feigneur, quelque confufion ;
Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.

GRIMOALD.

Vous l'ordonnez, madame, & je dois y foufcrire :
J'en ferai ma victime, & ne fuis point jaloux
De vous voir fur ce fils porter les premiers coups.
Quelque honneur qui par-là s'attache à ma mémoire,
Je veux bien avec vous en partager la gloire,
Et que tout l'avenir ait de quoi m'accufer,
D'avoir appris de vous l'art de tyrannifer.
Vous devriez pourtant régler mieux ce courage,
N'en pouffer point l'effort jufqu'aux bords de la rage,
Ne lui permettre rien qui fentît la fureur,
Et le faire admirer fans en donner d'horreur.
Faire la furieufe, & la défefpérée,
Paraître avec éclat mère dénaturée,
Sortir hors de vous-même, & montrer à grand bruit
A quelle extrémité mon amour vous réduit,
C'eft mettre avec trop d'art la douleur en parade.
Qui fait le plus de bruit n'eft pas le plus malade.
Les plus grands déplaifirs font les moins éclatans ;
Et l'on fait qu'un grand cœur fe pofsède en tout tems.
Vous le favez, madame, & que les grandes ames
Ne s'abaiffent jamais aux faibleffes des femmes,
Ne s'aveuglent jamais ainfi hors de faifon,
Que leur défefpoir même agit avec raifon,
Et que...

RODELINDE.

C'en eft affez, fois-moi juge équitable,
Et dis-moi fi le mien agit en raifonnable,

Si je parle en aveugle, ou si j'ai de bons yeux.
Tu veux rendre à mon fils le bien de ses aïeux,
Et toute ta vertu jusques-là t'abandonne,
Que tu mets en mon choix sa mort, ou ta couronne.
Quand j'aurai satisfait tes vœux désespérés,
Dois-je croire ses jours beaucoup plus assurés ?
Cette offre, ou, si tu veux, ce don du diadême,
N'est, à le bien nommer, qu'un faible stratagême.
Faire un roi d'un enfant pour être son tuteur,
C'est quitter pour ce nom celui d'usurpateur,
C'est choisir, pour régner, un favorable titre,
C'est du sceptre & de lui te faire seul arbitre,
Et mettre sur le trône un fantôme pour roi,
Jusques au premier fils qui te naîtra de moi,
Jusqu'à ce qu'on nous craigne, & que le tems arrive
De remettre en ses mains la puissance effective.
Qui veut bien l'immoler à son affection,
L'immolerait sans peine à son ambition.
On se lasse bientôt de l'amour d'une femme,
Mais la soif de régner règne toujours sur l'ame;
Et comme la grandeur a d'éternels appas,
L'Italie est sujette à de soudains trépas.
Il est des moyens sourds pour lever un obstacle,
Et faire un nouveau roi sans bruit, & sans miracle.
Quitte pour te forcer à deux ou trois soupirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de déplaisirs.
La porte à ma vengeance en serait moins ouverte:
Je perdrais avec lui tout le fruit de sa perte :
Puisqu'il faut qu'il périsse, il vaut mieux tôt que tard,
Que sa mort soit un crime, & non pas un hasard;

Que cette ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime,
Que ce jeune monarque immolé de ta main,
Te rendre abominable à tout le genre humain;
Qu'il t'excite par-tout des haines immortelles,
Que de tous tes sujets il fasse des rebelles.
Je t'épousera alors, & m'y viens d'obliger,
Pour moins servi ma haine, & pour mieux me venger,
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour être à tous momens maîtresse de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur,
Et mieux choisir la place à te percer le cœur.
Voilà mon désespoir, voilà ses justes causes:
A ces conditions prends ma main, si tu l'oses.

GRIMOALD.

Oui, je la prends, madame, & veux auparavant...

SCENE IV.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Que faites-vous, seigneur? Pertharite est vivant;
Ce n'est plus un bruit sourd, le voilà qu'on amène;
Des chasseurs l'ont surpris dans la forêt prochaine,
Où, caché dans un fort, il attendait la nuit.

GRIMOALD.

Je vois trop clairement quelle main le produit.

RODELINDE.

Eſt-ce donc vous, ſeigneur? & les bruits infidelles
N'ont-ils ſemé de vous que de fauſſes nouvelles?

PERTHARITE.

Oui, cet époux ſi cher à vos chaſtes deſirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs & de ſoupirs....

GRIMOALD.

Va, fantôme inſolent, retrouver qui t'envoie,
Et ne te mêle point d'attenter à ma joie.
Il eſt encor ici des ſupplices pour toi,
Si tu viens y montrer la vaine ombre d'un roi.
Pertharite n'eſt plus.

PERTHARITE.

Pertharite reſpire,
Il te parle, il te voit régner dans ſon empire.
Que ton ambition ne s'effarouche pas,
Juſqu'à me ſuppoſer toi-même un faux trépas:
Il eſt honteux de feindre où l'on peut toutes choſes.
Je ſuis mort, ſi tu veux, je ſuis mort, ſi tu l'oſes,
Si toute ta vertu peut demeurer d'accord
Que le droit de régner me rend digne de mort.
Je ne viens point ici, par de noirs artifices,
De mon cruel deſtin forcer les injuſtices,
Pouſſer des aſſaſſins contre tant de valeur,
Et t'immoler en lâche à mon trop de malheur.
Puiſque le ſort trahit ce droit de ma naiſſance,
Juſqu'à te faire un don de ma toute-puiſſance,
Règne ſur mes états que le ciel t'a ſoumis,
Peut-être un autre tems me rendra des amis.
Uſe mieux cependant de la faveur céleſte;

Ne me dérobe pas le ſeul bien qui me reſte,
Un bien où je te ſuis un obſtacle éternel,
Et dont le ſeul deſir eſt pour toi criminel.
Rodelinde n'eſt pas du droit de ta conquête,
Il faut pour être à toi qu'il m'en coûte la tête;
Puiſqu'on m'a découvert, elle dépend de toi,
Prends-la comme tyran, ou l'attaque en vrai roi:
J'en garde hors du trône encor les caractères,
Et ton bras t'a ſaiſi de celui de mes pères.
Je veux bien qu'il ſupplée au défaut de ton ſang,
Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
Si Rodelinde enfin tient ton ame charmée,
Pour voir qui la mérite il ne faut point d'armée.
Je ſuis roi, je ſuis ſeul, j'en ſuis maître, & tu peux
Par un illuſtre effort faire place à tes vœux.

GRIMOALD.

L'artifice groſſier n'a rien qui m'épouvante.
Eduige à fourber n'eſt pas aſſez ſavante;
Quelque adreſſe qu'elle ait, elle t'a mal inſtruit,
Et d'un ſi haut deſſein elle a fait trop de bruit.
Elle en fait avorter l'effet par la menace,
Et ne te produit plus que de mauvaiſe grace.

PERTHARITE.

Quoi, je paſſe à tes yeux pour un homme attitré?

GRIMOALD.

Tu l'avoueras toi-même, ou de force, ou de gré.
Il faut plus de ſecret alors qu'on veut ſurprendre;
Et l'on ne ſurprend point quand on ſe fait attendre.

PERTHARITE.

Parlez, parlez, madame, & faites voir à tous

Que vous avez des yeux pour connaître un époux.

GRIMOALD.

Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice ?
Hé bien, parlez, madame, achevez l'artifice.
Eſt-ce là votre époux ?

RODELINDE.

Toi qui veux en douter,
Par quelle illuſion m'oſes-tu conſulter ?
Si tu démens tes yeux, croiras-tu mon ſuffrage ?
Et ne peux-tu ſans moi connaître ſon viſage ?
Tu l'as vu tant de fois, au milieu des combats,
Montrer à tes pareils ce que peſait ſon bras,
Et, l'épée à la main, diſputer en perſonne,
Contre tout ton bonheur, ſa vie & ſa couronne.
Si tu cherches un aide à traiter d'impoſteur
Un roi qui t'a fermé la porte de mon cœur,
Conſulte Garibalde, il tremble à voir ſon maître :
Qui l'oſa bien trahir, l'oſera méconnaître ;
Et tu peux recevoir de ſon mortel effroi
L'aſſurance qu'enfin tu n'attends pas de moi.
Un ſervice ſi haut veut une ame plus baſſe ;
Et tu ſais....

GRIMOALD.

Oui, je ſais juſqu'où va votre audace.
Sous l'eſpoir de jouir de ma perplexité,
Vous cherchez à me voir l'eſprit inquiété ;
Et ces diſcours en l'air que l'orgueil vous inſpire,
Veulent perſuader ce que vous n'oſez dire,
Brouiller la populace, & lui faire après vous
En un fourbe impudent reſpecter votre époux.

Pouſſez donc juſqu'au bout, devenez plus hardie,
Dites-nous hautement...

RODELINDE.

Que veux-tu que je die?
Il ne peut être ici que ce que tu voudras;
Tes flatteurs en croiront ce que tu réſoudras.
Je n'ai pas, pour t'inſtruire, aſſez de complaiſance;
Et puiſque ſon malheur l'a mis en ta puiſſance,
Je ſais ce que je dois, ſi tu ne me le rends.
Achève de te mettre au rang des vrais tyrans.

SCENE V.

GRIMOALD, PERTHARITE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

QUE cet événement de nouveau m'embarraſſe!

GARIBALDE.

Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place!

GRIMOALD.

Non, l'échafaud bientôt m'en fera la raiſon,
Que ton appartement lui ſerve de priſon;
Je te le donne en garde, Unulphe.

PERTHARITE.

Prince, écoute,
Mille & mille témoins te mettront hors de doute.
Tout Milan, tout Pavie...

GRIMOALD.

Allez, fans contefter,
Vous aurez tout loifir de vous faire écouter.

(*à Garibalde.*)

Toi, va voir Eduige, & jette dans fon ame
Un fi flatteur efpoir du retour de ma flamme,
Qu'elle-même déjà s'affurant de ma foi,
Te nomme l'impofteur qu'elle déguife en roi.

SCENE VI.

GARIBALDE *feul.*

QUEL revers imprévu, quel éclat de tonnerre
Jette en moins d'un moment tout mon efpoir par terre?
Ce funefte retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à fon premier objet;
Et s'il traite ce prince en héros magnanime,
N'ayant plus de tyran, je n'ai plus de victime;
Je n'ai rien à venger, & ne puis le trahir,
S'il m'ôte les moyens de le faire haïr.
N'importe toutefois, ne perdons pas courage;
Forçons notre fortune à changer de vifage;
Obftinons Grimoald par maxime d'état,
A le croire impofteur, ou craindre un attentat;
Accablons fon efprit de terreurs chimériques,
Pour lui faire embraffer des confeil tyranniques;
De fon trop de vertu fachons le dégager,
Et perdons Pertharite afin de le venger.

Peut-être qu'Eduige à regret plus févère
N'ofera l'accepter teint du fang de fon frère,
Et que l'effet fuivra notre prétention
Du côté de l'amour, & de l'ambition.
Tâchons, quoiqu'il en foit, d'en achever l'ouvrage,
Et pour régner un jour, mettons tout en ufage.

Fin du troifième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GARIBALDE.

Je ne m'en dédis point, seigneur, ce prompt retour
N'est qu'une illusion qu'on fait à votre amour.
Je ne l'ai vu que trop au discours d'Eduige:
Comme sensiblement votre change l'afflige,
Et qu'avec le feu roi ce fourbe a du rapport,
Sa flamme au désespoir fait ce dernier effort.
Rodelinde, comme elle, aime à vous mettre en peine;
L'une sert son amour, & l'autre sert sa haine;
Ce que l'une produit, l'autre ose l'avouer;
Et leur inimitié s'accorde à vous jouer.
L'imposteur cependant, quoi qu'on lui donne à feindre,
Le soutient d'autant mieux qu'il ne voit rien à craindre;
Car, soit que ses discours puissent vous émouvoir
Jusqu'à rendre Eduige à son premier pouvoir,
Soit que malgré sa fourbe, & vaine, & languissante,
Rodelinde sur vous reste toute-puissante,
A l'une ou l'autre enfin votre ame à l'abandon,
Ne lui pourra jamais refuser ce pardon.

GRIMOALD.

Tu dis vrai, Garibalde, & déjà je le donne
A qui voudra des deux partager ma couronne.
Non que j'espère encor amollir ce rocher,
Que ni respects, ni vœux n'ont jamais su toucher.
Si j'aimais Rodelinde, & si pour n'aimer qu'elle
Mon ame à qui m'aimait s'est rendue infidelle;
Si d'éternels dédains, si d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine, & le trouble où je suis;
Ont été jusqu'ici toute la récompense
De cet amour parjure où mon cœur se dispense,
Il est tems désormais que par un juste effort
J'affranchisse mon cœur de cet indigne sort.
Prenons l'occasion que nous fait Eduige;
Aimons cette imposture, où son amour l'oblige.
Elle plaint un ingrat de tant de maux soufferts,
Et lui prête la main pour le tirer des fers.
Aimons, encor un coup, aimons son artifice,
Aimons-en le secours, & rendons lui justice,
Soit qu'elle en veuille au trône, ou n'en veuille qu'à moi,
Qu'elle aime Grimoald, ou qu'elle aime le roi,
Qu'elle ait beaucoup d'amour, ou beaucoup de courage,
Je dois tout à la main qui rompt mon esclavage.
Toi qui ne la servais qu'afin de m'obéir,
Qui tâchais par mon ordre à m'en faire haïr,
Duc, ne t'y force plus, & rends-moi ma parole;
Que je rende à ces feux tout ce que je leur vole;
Et que je puisse ainsi d'une même action
Récompenser sa flamme ou son ambition.

GARIBALDE.

Je vous la rends, seigneur; mais enfin prenez garde

A quels nouveaux périls cet effort vous hasarde,
Et si ce n'est point croire un peu trop promptement
L'impétueux transport d'un premier mouvement.
L'imposteur impuni passera pour monarque;
Tout le peuple en prendra votre bonté pour marque;
Et comme il est ardent après la nouveauté,
Il s'imaginera son rang seul respecté.
Je sais bien qu'aussi-tôt votre haute vaillance
De ce peuple mutin domptera l'insolence;
Mais tenez-vous fort sûr ce que vous prétendez,
Du côté d'Eduige à qui vous vous rendez?
J'ai pénétré, seigneur, jusqu'au fond de son ame,
Où je n'ai vu pour vous aucun reste de flamme;
Sa haine seule agit, & cherche à vous ôter
Ce que tous vos desirs s'efforcent d'emporter.
Elle veut, il est vrai, vous rapeller vers elle;
Mais pour faire à son tour l'ingrate & la cruelle,
Pour vous traiter de lâche, & vous rendre soudain
Parjure pour parjure & dédain pour dédain.
Elle veut que votre ame esclave de la sienne
Lui demande sa grace, & jamais ne l'obtienne.
Ce sont ses mots exprès, & pour vous punir mieux,
Elle me veut aimer, & m'aimer à vos yeux.
Elle me l'a promis.



SCENE II.

ÉDUIGE, GRIMOALD, GARIBALDE.

EDUIGE.

Je te l'ai promis, traître!
Oui, je te l'ai promis, & l'aurais fait peut-être,
Si ton ame attachée à mes commandemens,
Eût pu dans ton amour ſuivre mes ſentimens.
J'avais mis mes ſecrets en bonne confidence.
Vois par-là, Grimoald, quelle eſt ton imprudence;
Et juge par les miens lâchement déclarés,
Comme les tiens ſur lui peuvent être aſſurés.
Qui trahit ſa maîtreſſe, aiſément fait connaître
Que ſans aucun ſcrupule il trahirait ſon maître;
Et que des deux côtés laiſſant flotter ſa foi,
Son cœur n'aime en effet ni ſon maître, ni moi.
Il a ſon but à part, Grimoald, prends-y garde;
Quelque deſſein qu'il ait, c'eſt toi ſeul qu'il regarde.
Examine ce cœur, juges-en comme il faut.
Qui m'aime & me trahit, aſpire encor plus haut.

GARIBALDE.

Vous le voyez, ſeigneur, avec quelle injuſtice
On me fait criminel, quand je vous rends ſervice.
Mais de quoi n'eſt capable un malheureux amant
Que la peur de vous perdre agite inceſſamment,
Madame? Vous voulez que le roi vous adore,
Et pour l'en empêcher je ferai plus encor.

Je

Je ne m'en défends point, & mon esprit jaloux
Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous.
Je ne vous saurais voir entre les bras d'un autre ;
Mon amour, si c'est crime, a l'exemple du vôtre.
Que ne faites-vous point pour obliger le roi
A quitter Rodelinde, & vous rendre sa foi ?
Est-il rien en ces lieux que n'ait mis en usage
L'excès de votre ardeur, ou de votre courage ?
Pour être tout à vous j'ai fait tout mes efforts ;
Mais je n'ai point encor fait revivre les morts.
J'ai dit des vérités dont votre cœur murmure ;
Mais je n'ai point été jusques à l'imposture ;
Et je n'ai point poussé des sentimens si beaux,
Jusqu'à faire sortir les ombres des tombeaux.
Ce n'est point mon amour qui produit Pertharite ;
Ma flamme ignore encor cet art qui ressuscite ;
Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer,
Si-non que je trahis, si c'est trahir qu'aimer.

EDUIGE.

De quel front, & de quoi cet insolent m'accuse !

GRIMOALD.

D'un mauvais artifice & d'une faible ruse.
Votre dessein, madame, était mal concerté.
On ne m'a point surpris quand on s'est présenté.
Vous m'aviez préparé vous-même à m'en défendre ;
Et me l'ayant promis, j'avais lieu de l'attendre.
Consolez-vous pourtant, il a fait son effet.
Je suis à vous, madame, & j'y suis tout-à-fait
Si je vous ai trahie, & si mon cœur volage
Vous a volé long-tems un légitime hommage,
Si pour un autre objet le vôtre en fut banni,

Les maux que j'ai soufferts m'en ont assez puni.
Je recouvre la vue, & reconnais mon crime :
A mes feux rallumés ce cœur s'offre en victime.
Oui, princesse, & pour être à vous jusqu'au trépas,
Il demande un pardon qu'il ne mérite pas.
Votre propre bonté qui vous en sollicite,
Obtient déjà celui de ce faux Pertharite.
Un si grand attentat blesse la majesté ;
Mais s'il est criminel, je l'ai moi-même été.
Faites grace, & j'en fais ; oubliez, & j'oublie.
Il reste seulement que lui-même il publie,
Par un aveu sincère, & sans rien déguiser,
Que pour me rendre à vous il voulait m'abuser,
Qu'il n'empruntait ce nom que par votre ordre même.
Madame, assurez-vous par-là mon diadême ;
Et ne permettez pas que cette illusion
Aux mutins contre nous prête d'occasion.
Faites donc qu'il l'avoue, & que ma grace offerte,
Tout imposteur qu'il est, le dérobe à sa perte ;
Et délivrez par-là de ces troubles soudains
Le sceptre qu'avec moi je remets en vos mains.

EDUIGE.

J'avais eu jusqu'ici ce respect pour ta gloire,
Qu'en te nommant tyran j'avais peine à me croire.
Je me tenais suspecte, & sentais que mon feu
Faisait de ce reproche un secret désaveu.
Mais tu lèves le masque, & m'ôtes de scrupule.
Je ne puis plus garder ce respect ridicule ;
Et je vois clairement, le masque étant levé,
Que jamais on n'a vu tyran plus achevé.

Tu fais adroitement le doux, & le févère,
Afin que la fœur t'aide à maffacrer le frère:
Tu fais plus, & tu veux qu'en trahiffant fon fort,
Lui-même il fe condamne, & fe livre à la mort,
Comme s'il pouvait être amoureux de la vie,
Jufqu'à la racheter par une ignominie;
Ou qu'un frivole efpoir de te revoir à moi,
Me pût rendre perfide, & lâche comme toi.
Aime-moi, fi tu veux, déloyal, mais n'efpère
Aucun fecours de moi pour t'immoler mon frère.
Si je te menaçais tantôt de fon retour,
Si j'en donnais l'alarme à ton nouvel amour,
C'étaient difcours en l'air inventés par ma flamme,
Pour brouiller ton efprit, & celui de fa femme.
J'avais peine à te perdre, & parlais au hafard,
Pour te perdre du moins quelques momens plus tard;
Et quand par ce retour il a fu nous furprendre,
Le ciel m'a plus rendu que je n'ofais attendre.

GRIMOALD.

Madame....

EDUIGE.

Tu perds tems, je n'écoute plus rien,
Et j'attends ton arrêt pour réfoudre le mien.
Agis, fi tu le veux, en vainqueur magnanime;
Agis comme un tyran, & prends cette victime:
Je fuivrai ton exemple, & fur tes actions
Je réglerai ma haine, ou mes affections.
Il fuffit à préfent que je te défabufe,
Pour payer ton amour, ou pour punir ta rufe.
Adieu.

SCENE III.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que veut Unulphe ?

UNULPHE.

Il eſt de mon devoir
De vous dire, ſeigneur, que chacun le vient voir.
J'ai permis à fort peu de lui rendre viſite ;
Mais tous l'ont reconnu pour le vrai Pertharite :
Le peuple même parle, & déjà ſourdement
On entend des diſcours ſemés confuſément....

GARIBALDE.

Voyez en quels périls vous jette l'impoſture.
Le peuple déjà parle, & ſourdement murmure.
Le feu va s'allumer, ſi vous ne l'éteignez.
Pour perdre un impoſteur qu'eſt-ce que vous craignez ?
La haine d'Eduige, elle qui ne prépare
A vos ſoumiſſions qu'une fierté barbare ?
Elle que vos mépris ayant miſe en fureur,
Rendent opiniâtre à vous mettre en erreur ?
Elle qui n'a plus ſoif que de votre ruine ?
Elle dont la main ſeule en conduit la machine ?
De ſemblables malheurs ſe doivent dédaigner,
Et la vertu timide eſt mal propre à régner.
Epouſez Rodelinde, & malgré ſon fantôme
Aſſurez-vous l'état, & calmez le royaume ;
Et livrant l'impoſteur à ſes mauvais deſtins,

Otez dès aujourd'hui tout prétexte aux mutins.

GRIMOALD.

Oui, je te croirai, duc, & dès demain sa tête
Abattue à mes pieds calmera la tempête.
Qu'on la fasse venir, & qu'on mande avec lui
Celle qui de sa fourbe est le second appui;
La reine qui me brave, & qui par grandeur d'ame
Semble avoir quelque gêne à se nommer sa femme.

GARIBALDE.

Ses pleurs vous toucheront.

GRIMOALD.

Je suis armé contre eux.

GARIBALDE.

L'amour vous séduira.

GRIMOALD.

Je n'en crains point les feux,
Ils ont peu de pouvoir quand l'ame est résolue.

GARIBALDE.

Agissez donc, seigneur, de puissance absolue;
Soutenez votre sceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des rois leur propre majesté.
Un roi doit pouvoir tout, & ne sait pas bien l'être
Quand au fond de son cœur il souffre un autre maître.

SCENE IV.

RODELINDE, PERTHARITE, GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Viens, fourbe, viens, méchant, éprouver ma bonté,
Et ne me réduis pas à la févérité.
Je veux te faire grace; avoue & me confeffe
D'un fi hardi deffein qui t'a fourni l'adreffe,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux inftruit:
Tu m'entends, & fur-tout fais ceffer ce faux bruit,
Détrompe mes fujets, ta prifon eft ouverte:
Si-non prépare-toi dès demain à ta perte:
N'y force pas ton prince, & fans plus t'obftiner,
Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

PERTHARITE.

Que tu perds lâchement de rufe, & d'artifice,
Pour trouver à me perdre une ombre de juftice,
Et fauver les dehors d'une adroite vertu
Dont aux yeux éblouis tu parais revêtu!
Le ciel te livre exprès une grande victime,
Pour voir fi tu peux être, & jufte, & magnanime;
Mais il ne t'abandonne après tout que fon fang;
Tu ne lui peux ôter ni fon nom, ni fon rang.
Je mourrai comme roi né pour le diadême,
Et bientôt mes fujets, détrompés par toi-même,
Connaîtront par ma mort qu'ils n'adorent en toi

Que de fausses couleurs qui te peignent en roi.
Hâte donc cette mort, elle t'est nécessaire ;
Car puisqu'enfin tu veux la vérité sincère,
Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits,
C'est d'affranchir bientôt ces malheureux sujets.
Crains-moi si je t'échappe, & sois sûr de ta perte,
Si par ton mauvais sort la prison m'est ouverte.
Mon peuple aura des yeux pour connaître son roi,
Et mettra différence entre un tyran, & moi :
Il n'a point de fureur que soudain je n'excite.
Voilà dedans tes fers l'espoir de Pertharite ;
Voilà des vérités qu'il ne peut déguiser,
Et l'aveu qu'il te faut pour te désabuser.

RODELINDE.

Veux-tu pour t'éclaircir de plus illustres marques ?
Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers monarques ?
Ce grand cœur...

GRIMOALD.

Oui, madame, il est fort bien instruit
A montrer de l'orgueil, & fourber à grand bruit.
Mais si par son aveu la fourbe reconnue
Ne détrompe aujourd'hui la populace émue,
Qu'il prépare sa tête ; & vous-même en ce lieu,
Ne pensez qu'à lui dire un éternel adieu.
Laissons-les seuls, Unulphe, & demeure à la porte.
Qu'avant que je l'ordonne, aucun n'entre, ni sorte.

SCENE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

PERTHARITE.

MADAME, vous voyez où l'amour m'a conduit.
J'ai su que de ma mort il courait un faux bruit;
Des desirs du tyran j'ai su la violence;
J'en ai craint sur ce bruit la dernière insolence;
Et n'ai pu faire moins que de tout exposer,
Pour vous revoir encor, & vous désabuser.
J'ai laissé hasarder à cette digne envie
Les restes languissans d'une importune vie,
A qui l'ennui mortel d'être éloigné de vous
Semblait à tous momens porter les derniers coups,
Car je vous l'avouerai, dans l'état déplorable
Où m'abyme du sort la haine impitoyable,
Où tous mes alliés me refusent leurs bras,
Mon plus cuisant chagrin est de ne vous voir pas.
Je bénis mon destin, quelques maux qu'il m'envoie,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joie;
Et bien qu'il ose encor de nouveau me trahir,
En un moment si doux je ne le puis haïr.

RODELINDE.

C'était donc peu, seigneur, pour mon ame affligée,
De toute la misère où je me vois plongée:
C'était peu des rigueurs de ma captivité,
Sans celle où votre amour vous a précipité;
Et pour dernier outrage où son excès m'expose,

Il faut vous voir mourir, & m'en savoir la cause !
Je ne vous dirai point que ce moment m'est doux,
Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous ;
Et votre souvenir m'aurait bien su défendre
De tout ce qu'un tyran aurait osé prétendre.
N'attendez point de moi de soupirs, ni de pleurs ;
Ce sont amusemens de légères douleurs.
L'amour que j'ai pour vous hait ces molles bassesses,
Où d'un sexe craintif descendent les faiblesses ;
Et contre vos malheurs j'ai trop su m'affermir,
Pour ne dédaigner pas l'usage de gémir.
D'un déplaisir si grand la noble violence
Se résout toute entière en ardeur de vengeance,
Et méprisant l'éclat, porte tout son effort
A sauver votre vie, ou venger votre mort.
Je ferai l'un ou l'autre, ou périrai moi-même.

PERTHARITE.

Aimez plutôt, madame, un vainqueur qui vous aime.
Vous avez assez fait pour moi, pour votre honneur ;
Il est tems de tourner du côté du bonheur,
De ne plus embrasser des destins trop sévères,
Et de laisser finir mes jours, & vos misères.
Le ciel qui vous destine à régner en ces lieux,
M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux.
J'aime à lui voir briser une importune chaîne,
De qui les nœuds rompus vous font heureuse reine ;
Et sous votre destin je veux bien succomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

RODELINDE.

Est-ce là donc, seigneur, la digne récompense

De ce que pour votre ombre on m'a vu de constance?
Quand je vous ai cru mort, & qu'un si grand vainqueur,
Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon cœur,
Quand toute autre en ma place eût peut-être fait gloire
De cet hommage entier de toute sa victoire....

PERTHARITE.

Je sais que vous avez dignement combattu;
Le ciel va couronner aussi votre vertu;
Il va vous affranchir de cette inquiétude;
Que pouvait de ma mort former l'incertitude;
Et vous mettre sans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la félicité

RODELINDE.

Que dis-tu, cher époux?

PERTHARITE.

Que je vois sans murmure
Naître votre bonheur de ma triste aventure.
L'amour me ramenait sans pouvoir rien pour vous
Que vous envelopper dans l'exil d'un époux,
Vous dérober sans bruit à cette ardeur infame
Où s'opposent ma vie & le nom de ma femme.
Pour changer avec gloire il vous faut mon trépas;
Et s'il vous fait régner, je ne le perdrai pas.
Après tant de malheurs que mon amour vous cause,
Il est tems que ma mort vous serve à quelque chose,
Et qu'un victorieux à vos pieds abattu
Cesse de renoncer à toute sa vertu.
D'un conquérant si grand, & d'un héros si rare,
Vous faites trop long-tems un tyran, un barbare:
Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.

Soyez à lui, madame, il ne le fera plus :
Et je tiendrai ma vie heureufement perdue,
Puifque....

RODELINDE.

N'achève point un difcours qui me tue,
Et ne me force point à mourir de douleur,
Avant qu'avoir pu rompre, ou venger ton malheur.
Moi, qui l'ai dédaigné dans fon char de victoire,
Couronné de vertus encor plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, jufte, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrais à ta vue, aux dépens de ta vie,
Epoufer d'un tyran l'horreur, & l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naiffance, mon rang,
Pour baifer une main fumante de ton fang ?
Ah ! tu me connais mieux, cher époux.

PERTHARITE.

Non, madame,
Il ne faut point fouffrir ce fcrupule en votre ame.
Quand ces devoirs communs ont d'importunes loix,
La majefté du trône en difpenfe les rois :
Leur gloire eft au-deffus des règles ordinaires,
Et cet honneur n'eft beau que pour les cœurs vulgaires.
Si-tôt qu'un roi vaincu tombe aux mains du vainqueur,
Il a trop mérité la dernière rigueur.
Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime,
Le foin de s'affermir lui rend tout légitime.
Quand j'aurai dans fes fers ceffé de refpirer,
Donnez-lui votre main fans rien confidérer ;
Epargnez les efforts d'une impuiffante haine,

Et permettez au ciel de vous faire encor reine.

RODELINDE.

Epargnez-moi, seigneur, ce cruel sentiment,
Vous, qui savez ....

SCENE VI.

PERTHARITE, RODELINDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Madame, achevez promptement.
Le roi de plus en plus se rendant intraitable,
Mande vers lui ce prince, ou faux, ou véritable.

PERTHARITE.

Adieu, puisqu'il le faut, & croyez qu'un époux
A tous les sentimens qu'il doit avoir de vous.
Il voit tout votre amour, & tout votre mérite;
Et mourant sans regret, à regret il vous quitte.

RODELINDE.

Adieu, puisqu'on m'y force, & recevez ma foi,
Que l'on me verra digne, & de vous, & de moi.

PERTHARITE.

Ne vous exposez point au même précipice.

RODELINDE.

Le ciel hait les tyrans, & nous fera justice.

PERTHARITE.

Hélas! s'il était juste, il vous aurait donné
Un plus puissant monarque, ou moins infortuné.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

EDUIGE, UNULPHE.

EDUIGE.

Quoi, Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon frère ?
D'imposture & de fourbe il traite sa misère ?
Et feignant de me rendre & son cœur & sa foi,
Il n'a point d'yeux pour lui, ni d'oreilles pour moi ?

UNULPHE.

Madame, n'accusez que le duc qui l'obsède.
Le mal, s'il en est cru, deviendra sans remède ;
Et si le roi suivait ses conseils violens,
Vous n'en verriez déjà que des effets sanglans.

EDUIGE.

Jadis pour Grimoald il quitta Pertharite,
Et s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il mérite.

UNULPHE.

Ajoutez qu'il vous aime, & veut par tous moyens
Rattacher ce vainqueur à ses derniers liens ;
Que Rodelinde à lui, par amour, ou par force,
Assure entre vous deux un éternel divorce ;
Et, s'il peut une fois jusques-là l'irriter,
Par force, ou par amour, il croit vous emporter.

Mais vous n'avez, madame, aucun ſujet de crainte :
Ce héros eſt à vous ſans réſerve & ſans feinte,
Et ....

EDUIGE.

S'il quitte ſans feinte un objet ſi chéri,
Sans doute au fond de l'ame il connaît ſon mari.
Mais s'il le connaiſſait en dépit de ce traître,
Qui pourrait l'empêcher de le faire paraître ?

UNULPHE.

Sur le trône conquis il craint quelque attentat,
Et ne le méconnaît que par raiſon d'état.
C'eſt un aveuglement qu'il a cru néceſſaire ;
Et comme Garibalde animait ſa colère,
De ſes mauvais conſeils ſans ceſſe combattu,
Il donnait lieu de craindre enfin pour ſa vertu.
Mais, madame, il n'eſt plus en état de le croire.
Je n'ai pu voir long-tems ce péril pour ſa gloire.
Quelque fruit que le duc eſpère en recueillir,
Je viens d'ôter au roi les moyens de faillir.
Pertharite, en un mot, n'eſt plus en ſa puiſſance.
Mais ne préſumez pas que j'aie eu l'imprudence
De laiſſer à ſa fuite un libre & plein pouvoir
De ſe montrer au peuple, & d'oſer l'émouvoir.
Pour fuir en ſûreté je lui prête main-forte,
Ou plutôt je lui donne une fidèle eſcorte,
Qui, ſous cette couleur de lui ſervir d'appui,
Le met hors du royaume, & me répond de lui.
J'empêche ainſi le duc d'achever ſon ouvrage,
Et j'en donne à mon roi ma tête pour ôtage.
Votre bonté, madame, en prendra quelque ſoin.

EDUIGE.

Oui, je ferai pour toi criminelle au befoin:
Je prendrai, s'il le faut, fur moi toute la faute.

UNULPHE.

Ou je connais fort mal une vertu fi haute,
Ou, s'il revient à foi, lui-même tout ravi
M'avouera le premier que je l'ai bien fervi.

SCENE II.

GRIMOALD, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD.

QUE voulez-vous enfin, madame, que j'efpère?
Qu'ordonnez-vous de moi?

EDUIGE.

Que fais-tu de mon frère?
Qu'ordonnes-tu de lui? prononce fon arrêt.

GRIMOALD.

Toujours d'un impofteur prendrez-vous l'intérêt?

EDUIGE.

Veux-tu fuivre toujours le confeil tyrannique
D'un traître qui te livre à la haine publique?

GRIMOALD.

Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'accufez!
Je vous offre fa grace, & vous la refufez!

EDUIGE.

Cette offre eft un fupplice aux princes qu'on opprime;
Il ne faut point de grace à qui fe voit fans crime;

Et tes yeux, malgré toi, ne te font que trop voir
Que c'eſt à lui d'en faire, & non d'en recevoir.
Ne t'obſtine donc plus à t'aveugler toi-même;
Sois tel que je t'aimais, ſi tu veux que je t'aime;
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan:
J'aime encor ſon vainqueur, mais non pas ſon tyran.
Rends-toi cette vertu pleine, haute, ſincère,
Qui t'affermit ſi bien au trône de mon frère;
Rends-lui du moins ſon nom, ſi tu me rends ton cœur.
Qui peut feindre pour lui, peut feindre pour la ſœur;
Et tu ne vois en moi qu'une amante incrédule,
Quand je vois qu'avec lui ton ame diſſimule.
Quitte, quitte en vrai roi les vertus des tyrans,
Et ne me cache plus un cœur que tu me rends.

GRIMOALD.

Liſez-y donc vous-même, il eſt à vous, madame;
Vous en voyez le trouble auſſi-bien que la flamme.
Sans plus me demander ce que vous connaiſſez,
De grace, croyez-en tout ce que vous penſez.
C'eſt redoubler enſemble, & mes maux, & ma honte,
Que de forcer ma bouche à vous en rendre compte.
Quand je n'aurais point d'yeux chacun en a pour moi.
Garibalde lui ſeul a méconnu ſon roi;
Et par un intérêt qu'aiſément je devine,
Ce lâche, tant qu'il peut, par ma main l'aſſaſſine.
Mais que plutôt le ciel me foudroie à vos yeux,
Que je ſonge à répandre un ſang ſi précieux.
Madame, cependant, mettez-vous en ma place:
Si je le reconnais, que faut-il que j'en faſſe?
Le tenir dans les fers avec le nom de roi,

C'eſt

C'eſt ſoulever pour lui ſes peuples contre moi.
Le mettre en liberté, c'eſt le mettre à leur tête,
Et moi-même hâter l'orage qui s'apprête.
Puis-je m'aſſurer d'eux, & ſouffrir ſon retour ?
Puis-je occuper ſon trône, & le voir dans ma cour ?
Un roi, quoique vaincu, garde ſon caractère;
Aux fidèles ſujets ſa vue eſt toujours chère;
Au moment qu'il paraît, les plus grands conquérans,
Pour vertueux qu'ils ſoient, ne ſont que des tyrans;
Et dans le fond des cœurs ſa préſence fait naître
Un mouvement ſecret qui les rend à leur maître.

Ainſi mon mauvais ſort a de quoi me punir,
Et de le délivrer, & de le retenir.
Je vois dans mes priſons ſa perſonne enfermée,
Plus à craindre pour moi qu'en tête d'une armée.
Là, mon bras animé de toute ma valeur,
Chercherait avec gloire à lui percer le cœur:
Mais ici, ſans défenſe, hélas, qu'en puis-je faire?
Si je penſe régner, ſa mort m'eſt néceſſaire;
Mais ſoudain ma vertu s'arme ſi bien pour lui,
Qu'en mille bataillons il aurait moins d'appui.
Pour conſerver ſa vie, & m'aſſurer l'empire,
Je fais ce que je puis à le faire dédire.
Des plus cruels tyrans j'emprunte le courroux,
Pour tirer cet aveu de la reine, ou de vous:
Mais partout je perds tems, partout même conſtance,
Rend à tous mes efforts pareille réſiſtance.
Encor, s'il ne fallait qu'éteindre, ou dédaigner,
En des troubles ſi grands, la douceur de régner,
Et que, pour vous aimer, & ne vous point déplaire,

Ce grand titre de roi ne fût pas néceſſaire,
Je me vaincrais moi-même, & lui rendant l'état,
Je mettrais ma vertu dans ſon plus haut éclat.
Mais je vous perds, madame, en quittant la couronne;
Puiſqu'il vous faut un roi, c'eſt vous que j'abandonne;
Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu,
Tout mon amour s'oppoſe à toute ma vertu.
Vous, pour qui je m'aveugle avec tant de lumières,
Si vous êtes ſenſible encor à mes prières,
Daignez ſervir de guide à mon aveuglement,
Et faites le deſtin d'un frère & d'un amant.
Mon amour de tous deux vous fait la ſouveraine:
Ordonnez-en vous-même, & prononcez en reine.
Je périrai content, & tout me ſera doux,
Pourvu que vous croyiez que je ſuis tout à vous.

EDUIGE.

Que tu me connais mal, ſi tu connais mon frère!
Tu crois donc qu'à ce point la couronne m'eſt chère,
Que j'oſe mépriſer un comte généreux,
Pour m'attacher au ſort d'un tyran trop heureux?
Aime-moi ſi tu veux, mais crois-moi magnanime;
Avec tout cet amour garde-moi ton eſtime;
Crois-moi quelque tendreſſe encor pour mon vrai ſang,
Qu'une haute vertu me plaît mieux qu'un haut rang;
Et que vers Gundebert je crois ton ſerment quitte,
Quand tu n'aurais qu'un jour régné pour Pertharite.
Milan qui l'a vu fuir, & t'a nommé ſon roi,
De la haine d'un mort a dégagé ma foi.
A préſent je ſuis libre, & comme vraie amante
Je ſecours malgré toi ta vertu chancelante,

Et dérobe mon frère à ta soif de régner,
Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner.
Oui, j'ai brisé ses fers, j'ai corrompu ses gardes,
J'ai mis en sûreté tout ce que tu hasardes.
Il fuit, & tu n'as plus à traiter d'imposteur
De tes troubles secrets le redoutable auteur.
Il fuit, & tu n'as plus à craindre de tempête.
Secourant ta vertu, j'assure ta conquête;
Et les soins que j'ai pris... Mais la reine survient.

SCENE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD *à Rodelinde.*

Que tardez-vous, madame, & quel soin vous retient?
Suivez de votre époux le nom, l'image ou l'ombre;
De ceux qui m'ont trahi croissez l'indigne nombre,
Et délivrez mes yeux trop aisés à charmer,
Du péril de vous voir, & de vous trop aimer.
Suivez, votre captif ne vous tient plus captive.

RODELINDE.

Rend-le-moi donc, tyran, afin que je le suive.
A quelle indigne feinte oses-tu recourir,
De m'ouvrir sa prison quand tu l'as fait mourir!
Lâche, présumes-tu qu'un faux bruit de sa fuite
Cache de tes fureurs la barbare conduite?

Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que tu fais,
Et jusques dans ton cœur découvrir tes forfaits?

EDUIGE.

Madame....

RODELINDE.

Hé bien, madame, êtes-vous sa complice?
Vous chargez-vous pour lui de toute l'injustice?
Et sa main qu'il vous rend vous plait-elle à ce prix?

EDUIGE.

Vous la vouliez tantôt teinte du sang d'un fils,
Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frère,
Si je veux être sœur, comme vous étiez mère.

RODELINDE.

Ne me reprochez point une juste fureur,
Où des feux d'un tyran me réduisait l'horreur;
Et puisque de sa foi vous êtes ressaisie,
Faites cesser l'aigreur de votre jalousie.

EDUIGE.

Ne me reprochez point des sentimens jaloux,
Quand je hais les tyrans autant & plus que vous.

RODELINDE.

Vous pouvez les haïr, quand Grimoald vous aime?

EDUIGE.

J'aime en lui sa vertu plus que son diadême;
Et voyant quels motifs le font encor agir,
Je ne vois rien en lui qui me fasse rougir.

RODELINDE à *Grimoald.*

Rougis-en donc toi seul, toi qui caches ton crime,
Qui t'immolant un roi dérobes ta victime;
Et d'un grand ennemi déguisant tout le sort,

Le fais fourbe en ſa vie, & fuir après ſa mort.
De tes fauſſes vertus les brillantes pratiques
N'élevaient que pour toi ces tombeaux magnifiques;
C'étaient de vains éclats de générosité,
Pour rehauſſer ta gloire avec impunité.
Tu n'accablais ſon nom de tant d'honneurs funèbres,
Que pour enſevelir ſa mort dans les ténèbres,
Et lui tendre avec pompe un piége illuſtre & beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.
Soule-toi de ſon ſang, mais rends-moi ce qui reſte,
Attendant ma vengeance, ou le courroux céleſte,
Que je puiſſe...

GRIMOALD *à Eduige.*

Ah! madame, où me réduiſez-vous,
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer ſon époux?
Votre pitié ne ſert qu'à me couvrir de honte,
Si, quand vous me l'ôtez, il m'en faut rendre compte;
Et ſi la cruauté de mon triſte deſtin,
De ce que vous ſavez me nomme l'aſſaſſin.]

UNULPHE.

Seigneur, je crois ſavoir la route qu'il a priſe;
Et ſi ſa majeſté veut que je l'y conduiſe,
Au péril de ma tête, en moins d'une heure ou deux,
Je m'offre de la rendre à l'objet de ſes vœux.
Allons, allons, madame, & ſouffrez que je tâche...

RODELINDE *à Unulphe.*

O d'un lâche tyran miniſtre encor plus lâche,
Qui, ſous un faux ſemblant d'un peu d'humanité,
Penſes contre mes pleurs faire ſa ſûreté!
Que ne dis-tu plutôt que ſes juſtes alarmes

Aux yeux des bons ſujets veulent cacher mes larmes,
Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris
Du peuple & de la cour n'émeuvent les eſprits?
Traître, ſi tu n'étais de ſon intelligence,
Pourrait-il refuſer ta tête à ſa vengeance?
Que devient Grimoald, que devient ton courroux?
Tes ordres en ſa garde avaient mis mon époux;
Il a briſé ſes fers, il ſait ou va ſa fuite;
Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite;
Et quand ſon ſang devrait te répondre du ſien,
Il te voit, il te parle, & n'appréhende rien.

GRIMOALD *à Rodelinde.*

Quand ce qu'il fait pour vous haſarderait ma vie,
Je ne puis le punir de vous avoir ſervie.
Si j'avais cependant quelque peur que vos cris
De la cour & du peuple émûſſent les eſprits,
Sans vous prier de fuir pour finir mes alarmes,
J'aurais trop de moyens de leur cacher vos larmes.
Mais vous êtes, madame, en pleine liberté;
Vous pouvez faire agir toute votre fierté,
Porter dans tous les cœurs ce qui règne en votre ame.
Le vainqueur du mari ne peut craindre la femme.
Mais que veut ce ſoldat?

SCENE IV.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, un soldat.

LE SOLDAT.

Vous avertir, seigneur,
D'un grand malheur ensemble, & d'un rare bonheur.
Garibalde n'est plus, & l'imposteur infame,
Qui tranche ici du roi, lui vient d'arracher l'ame:
Mais ce même imposteur est en votre pouvoir.

GRIMOALD.

Que dis-tu, malheureux?

LE SOLDAT.

Ce que vous allez voir.

GRIMOALD.

O ciel! en quel état ma fortune est réduite,
S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite!
Faut-il que de nouveau mon cœur embarrassé
Ne puisse.... Mais dis-nous comment tout s'est passé.

LE SOLDAT.

Le duc ayant appris quelles intelligences
Dérobaient un tel fourbe à vos justes vengeances,
L'attendait à main forte, & lui fermant le pas,
A lui seul, nous dit-il, *mais ne le blessons pas.*
Réservons tout son sang aux rigueurs des supplices;
Et laissons par pitié fuir ses lâches complices.

Ceux qui le conduisaient, du grand nombre étonnés,
Et par mes compagnons soudain environnés,
Acceptent la plupart ce qu'on leur facilite,
Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.
Lui que l'ordre reçu nous forçait d'épargner,
Jusqu'à baisser l'épée, & le trop dédaigner,
S'ouvre en son désespoir parmi nous un passage,
Jusques sur notre chef pousse toute sa rage,
Et lui plonge trois fois un poignard dans le sein,
Avant qu'aucun de nous ait pu voir son dessein.
Nos bras étaient levés pour l'en punir sur l'heure;
Mais le duc par nos mains ne consent pas qu'il meure;
Et son dernier soupir est un ordre nouveau
De garder tout son sang à celle d'un bourreau.
Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaîne;
Et vous pouvez, seigneur, ordonner de sa peine:
Le voici.

GRIMOALD.

Quel combat pour la seconde fois?

SCENE DERNIÈRE.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, EDUIGE, UNULPHE, foldats.

PERTHARITE.

Tu me revois, tyran qui méconnais les rois,
Et j'ai payé pour toi d'un fi rare fervice
Celui qui rend ma tête à ta fauffe juftice.
Pleure, pleure ce bras qui t'a fi bien fervi,
Pleure ce bon fujet que le mien t'a ravi;
Hâte-toi de venger ce miniftre fidelle;
C'eft toi qu'à fa vengeance en mourant il appelle.
Signale ton amour, & parais aujourd'hui,
S'il fut digne de toi, plus digne encor de lui.
Mais ceffe déformais de traiter d'impofture
Les traits que fur mon front imprime la nature.
Milan m'a vu paffer, & partout en paffant
J'ai vu couler fes pleurs pour fon prince impuiffant;
Tu lui déguiferais en vain ta tyrannie,
Pouffes-en jufqu'au bout l'infolente manie;
Et quoi que ta fureur te prefcrive pour moi,
Ordonne de mes jours comme de ceux d'un roi.

GRIMOALD.

Oui, tu l'es en effet, & j'ai fu te connaître
Dès le premier moment que je t'ai vu paraître.
Si j'ai fermé les yeux, fi j'ai voulu gauchir,
Des maximes d'état j'ai voulu t'affranchir,
Et ne voir pas ma gloire indignement trahie,

Par la néceſſité de m'immoler ta vie
De cet aveuglement les ſoins myſtérieux
Empruntaient les dehors d'un tyran furieux,
Et forçaient ma vertu d'en ſouffrir l'artifice,
Pour t'arracher ton nom par l'effroi du ſupplice.
Mais mon deſſein n'était que de t'intimider,
Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.
Unulphe a bien compris, en ſerviteur fidèle,
Ce que ma violence attendait de ſon zèle;
Mais un traître preſſé par d'autres intérêts,
A rompu tout l'effet de mes deſirs ſecrets.
Ta main, graces au ciel, nous en a fait juſtice;
Cependant ton retour m'eſt un nouveau ſupplice.
Car enfin que veux-tu que je faſſe de toi?
Puis-je porter ton ſceptre, & te traiter de roi?
Ton peuple qui t'aimait, pourrait-il te connaître,
Et ſouffrir à tes yeux les loix d'un autre maître?
Toi-même pourras-tu, ſans entreprendre rien,
Me voir juſqu'au trépas poſſeſſeur de ton bien?
Pourras-tu négliger l'occaſion offerte,
Et refuſer ta main, ou ton ordre à ma perte?
Si tu n'étais qu'un lâche, on aurait quelque eſpoir,
Qu'enfin tu pourrais vivre, & ne rien émouvoir:
Mais qui me croit tyran, & hautement me brave,
Quelque faible qu'il ſoit, n'a point le cœur d'eſclave,
Et montre une grande ame au-deſſus du malheur,
Qui manque de fortune, & non pas de valeur.
Je vois donc malgré moi ma victoire aſſervie
A te rendre le ſceptre, ou prendre encor ta vie;
Et plus l'ambition trouble ce grand effort,

Plus ceux de ta vertu me refusent ta mort.
Mais c'est trop retenir ma vertu prisonnière,
Je lui dois comme à toi, liberté toute entière;
Et mon ambition a beau s'en indigner,
Cette vertu triomphe, & tu t'en vas régner.
Milan, revois ton prince, & reprends ton vrai maître,
Qu'en vain pour t'aveugler j'ai voulu méconnaître:
Et vous que d'imposteur à regret j'ai traité...

PERTHARITE.

Ah! c'est porter trop loin la générosité.
Rendez-moi Rodelinde, & gardez ma couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne.
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

GRIMOALD.

Rodelinde, & Milan, & mon cœur sont à vous,
Et je vous remettrais toute la Lombardie,
Si comme dans Milan je régnais dans Pavie.
Mais vous n'ignorez pas, seigneur, que le feu roi
En fit reine Eduige, & lui donnant ma foi,
Je promis...

EDUIGE *à Grimoalde.*

Si ta foi t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encor plus à la rendre;
Et je mériterais un nouveau changement,
Si mon cœur n'égalait celui de mon amant.

PERTHARITE *à Eduige.*

Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie.
Avec ce grand héros je vous laisse Pavie;
Et me croirais moi-même aujourd'hui malheureux,
Si je voyais sans sceptre un bras si généreux.

RODELINDE *à Grimoald.*

Pardonnez ſi ma haine a trop cru l'apparence.
Je préſumais beaucoup de votre violence ?
Mais je n'aurais oſé, ſeigneur, en préſumer
Que vous m'euſſiez forcée enfin à vous aimer.

GRIMOALD *à Rodelinde.*

Vous m'avez outragé ſans me faire injuſtice.

RODELINDE.

Qu'une amitié ſi ferme aujourd'hui nous uniſſe,
Que l'un & l'autre état en admire les nœuds,
Et doute avec raiſon qui règne de vous deux.

PERTHARITE.

Pour en faire admirer la chaîne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce peuple heureuſement ſurpris,
Que des hautes vertus la gloire eſt le ſeul prix.

Fin du cinquième & dernier acte.

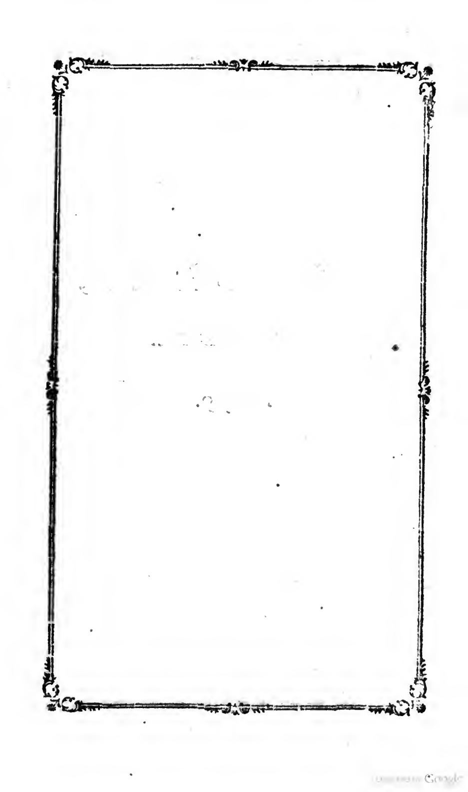
NB. L'examen de *Pertharite* par *Pierre Corneille* eſt avant la piéce.



ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

1659.



EPITAPHE

Sur la mort de damoiselle Elizabeth Ranquet, femme de monsieur de Chevreul, écuyer, seigneur d'Esturnville. (*)

SONNET.

NE verse point de pleurs sur cette sépulture,
Passant, ce lit funèbre est un lit précieux,
Où git d'un corps tout pur la cendre toute pure;
Mais le zèle du cœur vit encor en ces lieux.

Avant que de payer le droit à la nature,
Son ame s'élevant au-delà de ses yeux,
Avait au créateur uni la créature,
Et marchant sur la terre elle était dans les cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse.
L'humilité, la peine étaient son allégresse;
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.
Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte,
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte.

(*) On trouve cette épitaphe dans la vie de cette béate, imprimée à Paris pour la première fois en 1655, & pour la seconde fois en 1660 chez *Charles Savreux.*

Ce sonnet fut imprimé avec *Œdipe* dans la première édition de cette tragédie, je ne sais pas pourquoi.

VERS

Préſentés à monſeigneur le procureur général Fouquet, ſurintendant des finances. (*)

(*a*) LAISSE aller ton eſſor juſqu'à ce grand génie,
Qui te rappelle au jour dont les ans t'on bannie,
Muſe, & n'oppoſe plus un ſilence obſtiné
A l'ordre ſurprenant que ſa main t'a donné.
(*b*) De ton âge importun la timide faibleſſe
A trop & trop long-tems déguiſé ta pareſſe,
Et fourni des couleurs à la raiſon d'état,
(*c*) Qui mutine ton cœur contre le ſiècle ingrat.

L'ennui

(*) Imprimés à la tête de l'*Œdipe*, Paris 1657 in-12. Ce fut monſieur *Fouquet* qui engagea *Corneille* à faire cette tragédie. « Si le public (dit ce » grand poëte) a reçu quel- » que ſatisfaction de ce poëme, » & s'il en reçoit encore de » ceux de cette nature & de » ma façon, qui pourront le » ſuivre, c'eſt à lui qu'il en » doit imputer le tout, puiſque » ſans ſes commandemens je » n'aurais jamais fait l'*Œdipe*. » Dans l'avis au lecteur qui eſt à la tête de la tragédie, de l'édition que j'ai indiquée au commencement de cette note.

(*a*) *Laiſſe aller ton eſſor juſqu'à ce grand génie.* Ce grand génie n'était pas *Nicolas Fouquet*, c'était *Pierre Corneille* malgré *Pertharite*, & malgré quelques piéces aſſez faibles, & malgré *Œdipe* même.

(*b*) *De ton âge importun la timide faibleſſe.* Il avait 56 ans; c'était l'âge où *Milton* faiſait ſon poëme épique.

(*c*) *Qui mutine ton cœur contre le ſiècle ingrat.* Il eût dû dire que le peu de juſtice qu'on lui avait rendu l'avait dégoûté. *Ploravere ſuis non reſpondere favorem, Speratum meritis*: mais le dégoût d'un poëte n'eſt pas une raiſon d'état.

L'ennui de voir toujours ses louanges frivoles
Rendre à tes grands travaux (*d*) paroles pour paroles,
(*e*) Et le stérile honneur d'un éloge impuissant
Terminer son accueil le plus reconnaissant ;
Ce légitime ennui qu'au fond de l'ame excite
L'excusable fierté d'un peu de vrai mérite,
Par un juste dégoût, ou par ressentiment,
Lui pouvait de tes vers envier l'agrément :
Mais aujourd'hui qu'on voit un héros magnanime
Témoigner pour ton nom une toute autre estime,
Et répandre l'éclat de sa propre bonté
Sur l'endurcissement de ton oisiveté ;
Il te serait honteux d'affermir ton silence
Contre une si pressante & douce violence ;
Et tu ferais un crime à lui dissimuler
Que ce qu'il fait pour toi te condamne à parler.
  Oui, généreux appui de tout notre parnasse,
Tu me rends ma vigueur lorsque tu me fais grace ;
Et je veux bien apprendre à tout notre avenir,
(*f*) Que tes regards benins ont su me rajeunir.

(*d*) *Paroles pour paroles.* Il se plaint qu'ayant trafiqué de la parole on ne lui a donné que des louanges. *Boileau* a dit bien plus noblement :

Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers &c.

(*e*) *Et le stérile honneur d'un éloge impuissant*, &c. Il se plaint que les éloges du public n'ont pas contribué à sa fortune. « Mais à présent que » le grand *Fouquet* héros ma» gnanime répand l'éclat de sa » propre bonté sur l'endur» cissement de l'oisiveté de » l'auteur, il lui serait hon» teux d'affermir son silence » contre cette douce vio» lence. „ Que dire sur de tels vers ? plaindre la faiblesse de l'esprit humain, & admirer les beaux morceaux de *Cinna*.

(*f*) *Que tes regards benins &c.* On est fâché des *regards benins*, & de la *claire vision*, & que dans le tems qu'il fait de si étranges vers, il dise qu'il se sent encore la

Je m'élève ſans crainte avec de ſi bons guides :
Depuis que je t'ai vu, je ne vois plus mes rides:
Et plein d'une plus claire & noble viſion,
Je prends mes cheveux gris pour une illuſion.
Je ſens le même feu, je ſens la même audace,
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace ;
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'ame du grand Pompée, & l'eſprit de Cinna.
Choiſis-moi ſeulement quelque nom dans l'hiſtoire
Pour qui tu veuilles place au temple de la gloire,
(*g*) Quelque nom favori qu'il te plaiſe arracher
A la nuit de la tombe, aux cendres du bûcher,
Soit qu'il faille ternir ceux d'Enée & d'Achille,
Par un noble attentat ſur Homère & Virgile;
Soit qu'il faille obſcurcir par un dernier effort
Ceux que j'ai ſur la ſcène affranchis de la mort;
Tu me verras le même, & je te ferai dire,
Si jamais pleinement ta grande ame m'inſpire,
Que dix luſtres & plus n'ont pas tout emporté
Cet aſſemblage heureux de force & de clarté,
Ces preſtiges ſecrets de l'aimable impoſture
Qu'à l'envi m'ont prêtés & l'art & la nature.

(*h*) N'attends pas toutefois que j'oſe m'enhardir,

main qui crayonna l'ame du grand *Pompée.*

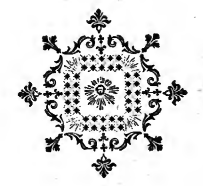
(*g*) *Quelque nom favori &c.* Il eût fallu que ces noms favoris euſſent été célébrés par des vers tels que ceux des *Horaces* & de *Cinna.*

(*h*) *N'attends pas toutefois que j'oſe m'enhardir &c.* On eſt bien plus fâché encore qu'un homme tel que *Corneille* n'oſe s'enhardir *juſqu'à applaudir* un autre homme, & que la *plus vaſte étendue* du cœur d'un procureur général de Paris, *ne puiſſe être vue d'une ſeule vue.* Il eût mieux valu, à mon avis, pour l'auteur de *Cinna*, vivre à Rouen avec du pain bis &

Ou jusqu'à te dépeindre, ou jusqu'à t'applaudir;
Ce serait présumer que d'une seule vue
J'aurais vu de ton cœur la plus vaste étendue;
Qu'un moment suffirait à mes débiles yeux
Pour démêler en toi ces dons brillans des cieux,
De qui l'inépuisable & perçante lumière,
Si-tôt que tu parais fait baisser la paupière.
J'ai déjà vu beaucoup en ce moment heureux:
Je t'ai vu magnanime, affable, généreux;
Et ce qu'on voit à peine après dix ans d'excuses,
Je t'ai vu tout d'un coup libéral pour les muses.
Mais pour te voir entier il faudrait un loisir,
Que tes délassemens daignassent me choisir.
C'est lors que je verrais la saine politique
Soutenir par tes soins la fortune publique;
Ton zèle infatigable à servir ton grand roi,
Ta force & ta prudence à régir ton emploi;
C'est lors que je verrais ton courage intrépide
Unir la vigilance & la vertu solide;
Je verrais cet illustre & haut discernement,
Qui te met au-dessus de tant d'accablement;
Et tout ce dont l'aspect d'un astre salutaire
Pour le bonheur des lys t'a fait dépositaire.
Jusques-là ne crains pas que je gâte un portrait,
Dont je ne puis encor tracer qu'un premier trait;

de la gloire, que de recevoir de l'argent d'un sujet du roi, & de lui faire de si mauvais vers pour son argent. On ne peut trop exhorter les hommes de génie à ne jamais prostituer ainsi leurs talens. On n'est pas toujours le maître de sa fortune, mais on l'est toujours de faire respecter sa médiocrité, & même sa pauvreté.

Je dois être témoin de toutes ces merveilles,
Avant que d'en permettre une ébauche à mes veilles:
Et ce flatteur espoir fera tous mes plaisirs,
Jusqu'à ce que l'effet succède à mes desirs.
Hâte-toi cependant de rendre un vol sublime
Au génie amorti que ta bonté ranime,
Et dont l'impatience attend pour se borner,
Tout ce que tes faveurs lui voudront ordonner.



AVIS DE CORNEILLE, AU LECTEUR

CE n'eſt pas ſans raiſon que je fais marcher ces vers à la tête de l'Œdipe, puiſqu'ils ſont cauſe que je vous donne l'Œdipe. Ce fut par eux que je tâchai de témoigner à Mr. le procureur général quelque ſentiment de reconnaiſſance pour une faveur ſignalée que j'en venais de recevoir; & bien qu'ils fuſſent remplis de cette préſomption ſi naturelle à ceux de notre métier, qui manquent rarement d'amour propre, il me fit cette nouvelle grace d'accepter les offres qu'ils lui faiſaient de ma part, & de me propoſer trois ſujets pour le théatre, dont il me laiſſa le choix. Chacun ſait que ce grand miniſtre n'eſt pas moins le ſurintendant des belles lettres que des finances, que ſa maiſon eſt auſſi ouverte aux gens d'eſprit qu'aux gens d'affaires, & que ſoit à Paris, ſoit à la campagne, c'eſt dans les bibliothèques qu'on attend ces précieux momens qu'il dérobe aux occupations qui l'accablent, pour en gratifier ceux qui ont quelque talent d'écrire avec

ſuccès. Ces vérités ſont connues de tout le monde ; mais tout le monde ne ſait pas que ſa bonté s'eſt étendue juſqu'à reſſuſciter les muſes enſevelies dans un long ſilence, & qui étaient comme mortes au monde, puiſque le monde les avait oubliées. C'eſt donc à moi à le publier après qu'il a daigné m'y faire revivre ſi avantageuſement : non que de-là j'oſe prendre l'occaſion de faire ſes éloges. Nos dernières années ont produit peu de livres conſidérables, ou pour la profondeur de la doctrine, ou pour la pompe & la netteté de l'expreſſion, ou pour les agrémens & la juſteſſe de l'art, dont les auteurs ne ſe ſoient mis ſous une protection ſi glorieuſe, & ne lui aient rendu les hommages que nous devons tous à ce concert éclatant & merveilleux de rares qualités, & de vertus extraordinaires, qui laiſſent une admiration continuelle à ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Les téméraires efforts que j'y pourrais faire après eux ne ſerviraient qu'à montrer combien je ſuis au-deſſous d'eux : la matière eſt inépuiſable, mais nos eſprits ſont bornés ; & au-lieu de travailler à la gloire de mon protecteur, je ne travaillerais qu'à ma honte. Je me contenterai de vous dire ſimplement, que ſi le public a reçu quelque ſatisfaction de ce poëme, & s'il en reçoit encore de cette nature, & de ma façon, qui pourront le ſuivre, c'eſt à lui qu'il en doit

imputer le tout, puiſque ſans ſes commandemens je n'aurais jamais fait l'Œdipe, & que cette tragédie a plû aſſez au roi pour me faire recevoir de véritables & ſolides marques de ſon approbation; je veux dire ſes libéralités, que j'oſe nommer des ordres tacites, mais preſſans, de conſacrer aux divertiſſemens de ſa majeſté, ce que l'âge & les vieux travaux m'ont laiſſé d'eſprit & de vigueur.

Au reſte, je ne vous diſſimulerai point qu'après avoir arrêté mon choix ſur ce ſujet, dans la confiance que j'aurais pour moi les ſuffrages de tous les ſavans, qui l'ont regardé comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, & que les penſées de ces grands génies qui l'ont traité en grec & en latin, me faciliteraient les moyens d'en venir à bout aſſez tôt pour le faire repréſenter dans le carnaval, je n'ai pas laiſſé que de trembler quand je l'ai enviſagé de près, & un peu plus à loiſir que je n'avais fait en le choiſiſſant. J'ai connu que ce qui avait paſſé pour miraculeux dans ces ſiècles éloignés, pourrait ſembler horrible au nôtre, & que (*a*) cette éloquente & cu-

(*a*) *Cette éloquente deſcription* réuſſirait ſans doute beaucoup, ſi elle était de ce ſtyle mâle & terrible, & en même tems pur & exact, qui caractériſe *Sophocle*. Je ne ſais même ſi aujourd'hui que la ſcène eſt libre, & dégagée de tout ce qui la défigurait, on ne pourrait pas faire paraître *Œdipe* tout ſanglant, comme il parut ſur le théâtre d'Athènes. La diſpoſition des lumières, *Œdipe* ne pa-

rieuse description de la manière dont ce malheureux prince se crève les yeux, & le spectacle de ces mêmes yeux crevés dont le sang lui distille sur le visage, qui occupe tout le cinquième acte chez ces incomparables originaux, ferait soulever la délicatesse de nos dames qui composent la plus belle partie de notre auditoire, & dont le dégoût attire aisément la censure de ceux qui les accompagnent, & qu'enfin l'amour n'ayant point de part dans ce sujet, ni les femmes d'emploi, il était dénué des principaux ornemens qui nous gagnent d'ordinaire la voix publique. J'ai tâché de remédier à ces désordres au moins mal que j'ai pu, en épargnant d'un côté à mes auditeurs ce dangereux spectacle; & y ajoutant de l'autre *l'heureux épisode* des amours de Thésée & de Dircé, que j'ai fais fille de Laïus, & seule héritière de sa couronne, supposé que son frère qu'on avait exposé aux bêtes sauvages en eût été dévoré comme on le croyait. J'ai retranché le

raissant que dans l'enfoncement pour ne pas trop offenser les yeux, beaucoup de pathétique dans l'acteur, & peu de déclamation dans l'auteur, les cris de Jocaste, & les douleurs de tous les Thébains, pourraient former un spectacle admirable. Les magnifiques tableaux dont *Sophocle* a orné son *Œdipe*, feraient sans doute le même effet que les autres parties du poëme firent dans Athènes. Mais du tems de *Corneille*, nos jeux de paume étroits, dans lesquels on représentait ses piéces, les vêtemens ridicules des acteurs, la décoration aussi mal entendue que ces vêtemens, excluaient la magnificence d'un spectacle véritable, & réduisaient la tragédie à de simples conversations, que *Corneille* anima qnelquefois par le feu de son génie.

nombre des oracles qui pouvait être importun, & donner trop de jour à l'Œdipe pour se connaître. J'ai rendu la réponse de Laïus évoqué par Tirésie, assez obscure dans sa clarté pour faire un nouveau nœud, & qui peut-être n'est pas moins beau que celui de nos anciens. J'ai cherché même des raisons pour justifier ce qu'Aristote y trouve sans raison, & qu'il excuse en ce qu'il arrive au commencement de la fable; & j'ai fait ensorte qu'Œdipe, encore qu'il se souvienne d'avoir combattu trois hommes au lieu même où fut tué Laïus, & dans le même tems de sa mort, bien loin de s'en croire l'auteur, la croit avoir vengée sur trois brigands, à qui le bruit commun l'attribue. Cela m'a fait perdre l'avantage que je m'étais promis, de n'être souvent que le traducteur de ces grands hommes qui m'ont précédé. Comme j'ai pris une autre route que la leur, il m'a été impossible de me rencontrer avec eux: mais en récompense j'ai eu l'honneur de faire avouer à la plupart de mes auditeurs, que je n'ai fait aucune piéce de théatre où se trouve tant d'art qu'en celle-ci, bien que ce ne soit qu'un ouvrage (*b*) de deux mois,

(*b*) *Ouvrage de deux mois.*— Il eût bien mieux valu que c'eût été l'ouvrage de deux ans, & qu'il ne fût resté presque rien de ce qui fut fait en deux mois.

Travaillez à loisir, quelque
ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une
folle vitesse.

Il semble que *Fouquet* ait

que l'impatience françaiſe m'a fait précipiter, par un juſte empreſſement d'exécuter les ordres favorables que j'avais reçus.

commandé à *Corneille* une tragédie pour lui être rendue dans deux mois, comme on commande un habit à un tailleur, ou une table à un menuiſier. N'oublions pas ici de faire ſentir une grande vérité; *Fouquet* n'eſt plus connu aujourd'hui que par un malheur éclatant, & qui même n'a été célèbre que parce que tout le fut dans le ſiècle de *Louis XIV*. L'auteur de *Cinna*, au contraire, ſera connu à jamais de toutes les nations, & le ſera même, malgré ſes dernières piéces & malgré ſes vers à *Fouquet*, & j'oſe dire encore malgré Œdipe. C'eſt une choſe étrange que le difficile & concis la Bruiere dans ſon parallele de Corneille & de Racine, ait dit les *Horaces & Œdipe*, mais il dit auſſi *Phèdre & Pénélope*. Voilà comme l'or & le plomb ſont confondus ſouvent.

On diſait *Mignard & le Brun*. Le tems ſeul apprécie, & ſouvent ce tems eſt long.

ACTEURS.

ŒDIPE, roi de Thèbes, fils & mari de Jocaſte.
THÉSÉE, prince d'Athènes, & amant de Dircé.
JOCASTE, reine de Thèbes, femme & mère d'Œdipe.
DIRCÉ, princeſſe de Thèbes, fille de Laïus & de Jocaſte, ſœur d'Œdipe, & amante de Théſée.
CLÉANTE, } confidens d'Œdipe.
DYMAS, }
PHORBAS, vieillard Thébain.
IPHICRATE, vieillard de Corinthe.
NÉRINE, dame d'honneur de la reine.
MÉGARE, fille d'honneur de Dircé.
Un page.

La ſcène eſt à Thèbes.

IPHICRATE.
C'est lui même.
PHORBAS.
Lui même!

ŒDIPE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

THÉSÉE, DIRCÉ.

THESÉE.

N'ÉCOUTEZ plus, madame, une pitié cruelle,
Qui d'un fidèle amant vous ferait un rebelle:
(*a*) La gloire d'obéir n'a rien qui me soit doux,
Lorsque vous m'ordonnez de m'éloigner de vous.
Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
(*b*) L'absence aux vrais amans est encor plus funeste;

[*a*] *La gloire d'obéir &c.* Jamais la malheureuse habitude de tous les auteurs français de mettre sur le théatre des conversations amoureuses, & de rimer les phrases des romans, n'a paru plus condamnable que quand elle force *Corneille* à débuter dans la tragédie d'*Œdipe*, par faire dire à *Thésée* qu'il est *un fidèle amant*, mais qu'il sera un rebelle aux ordres de sa maîtresse, si elle lui ordonne de se séparer d'elle.

[*b*] *L'absence aux vrais amans.* On ne revient point de sa surprise, à cette absence qui est pour les vrais amans pire que la peste. On ne peut concevoir ni comment *Cor-*

Et d'un si grand péril l'image s'offre en vain,
Quand (c) ce péril douteux épargne un mal certain.

DIRCÉ.

Le trouvez-vous douteux, quand toute votre suite
Par cet affreux ravage à Phædime est réduite,
De qui même le front déjà pâle & glacé
Porte empreint le trépas dont il est menacé?
Seigneur, toutes ces morts dont il vous environne
Sont des avis pressans que de grace il vous donne:
Et tant lever le bras avant que de frapper,
C'est vous dire assez haut qu'il est tems d'échapper.

THESÉE.

Je le vois comme vous, mais alors qu'il m'assiège,
Vous laisse-t-il, madame, un plus grand privilège?
Ce palais par la peste est-il plus respecté?
Et l'air auprès du trône est-il moins infecté?

DIRCÉ.

Ah, seigneur, quand l'amour tient une ame alarmée,
Il l'attache aux périls (d) de la personne aimée.

neille a fait ces vers, ni comment il n'eut point d'amis pour les lui faire rayer, ni comment les comédiens osèrent les dire.

[c] *Ce péril douteux*, c'est la peste; *ce mal certain*, c'est l'absence de l'objet aimé.

[d] *De la personne aimée.* C'est assez qu'on débite de ces maximes d'amour; pour bannir tout intérêt d'un ouvrage. Cette scène est une contestation entre deux amans, qui ressemble aux conversations de *Clélie;* rien ne serait plus froid, même dans un sujet galant; à plus forte raison dans le sujet le plus terrible de l'antiquité. Y a-t-il une plus forte preuve de la nécessité où étaient les auteurs d'introduire toujours l'amour dans leurs piéces, que cet épisode de *Thésée* & de *Dircé*, dont *Corneille* même a le malheur de s'applaudir dans son examen d'*Œdipe?* encore si au-lieu d'un amour galant & raisonneur, il eût peint une passion aussi funeste que la désolation où Thèbe était plongée; si cette passion eût été théatrale, si elle avait été liée

Je vois aux pieds du roi chaque jour des mourans ;
J'y vois tomber du ciel les oiſeaux expirans ;
Je me vois expoſée à ces vaſtes miſères ;
J'y vois mes ſœurs, la reine, & les princes mes frères.
Je ſais qu'en ce moment je puis les perdre tous,
Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous :
Tant de cette frayeur les profondes atteintes
Repouſſent fortement toutes les autres craintes.

THESÉE.

Souffrez donc que l'amour me faſſe même loi,
Que je tremble pour vous, quand vous tremblez pour moi ;
Et ne m'impoſez pas cette indigne faibleſſe,
De craindre autres périls que ceux de ma princeſſe :
J'aurais en ma faveur le courage bien bas,
Si je fuyais des maux que vous ne fuyez pas.
Votre exemple eſt pour moi la ſeule règle à ſuivre ;
Eviter vos périls c'eſt vouloir vous ſurvivre ;
Je n'ai que cette honte à craindre ſous les cieux.
Ici je puis mourir, mais mourir à vos yeux ;
Et ſi, malgré la mort de tous côtés errante,
Le deſtin me réſerve à vous y voir mourante,
Mon bras ſur moi du moins enfoncera les coups
Qu'aura ſon inſolence élevés juſqu'à vous ;
Et ſaura me ſouſtraire à cette ignominie,
De ſouffrir après vous quelques momens de vie,

au ſujet ! mais un amour qui n'eſt imaginé que pour remplir le vide d'un ouvrage trop long, n'eſt pas ſupportable. Racine même y aurait échoué avec ſes vers élégans, comment donc put-on ſupporter une ſi platte galanterie débitée en ſi mauvais vers ! & comment reconnaître la même nation qui ayant applaudi aux morceaux admirables du *Cid*, d'*Horace* de *Cinna*, & de *Polieucte*, n'avait pu ſouffrir ni *Pertharite* ni *Théodore* ?

Qui dans le trifte état où le ciel nous réduit,
Seraient de mon départ l'infame & le feul fruit.

DIRCÉ.

Quoi! Dircé par fa mort deviendrait criminelle,
Jufqu'à forcer Théfée à mourir après elle!
Et ce cœur intrépide au milieu du danger
Se défendrait fi mal d'un malheur fi léger!
M'immoler une vie à tous fi précieufe,
Ce ferait rendre à tous ma mémoire odieufe,
Et par toute la Grèce animer trop d'horreur
Contre une ombre chérie avec tant de fureur.
Ces infames brigands dont vous l'avez purgée,
Ces ennemis publics dont vous l'avez vengée,
Après votre trépas à l'envi renaiffans,
Pilleraient fans frayeur les peuples impuiffans;
Et chacun maudirait, en les voyant paraître,
La caufe d'une mort qui les ferait renaître.
(e) Oferai-je, feigneur, vous dire hautement
Qu'un tel excès d'amour n'eft pas d'un tel amant?
S'il eft vertu pour nous, que le ciel n'a formées
Que pour le doux emploi d'aimer, & d'être aimées,
Il faut qu'en vos pareils les belles paffions
Ne foient que l'ornement des grandes actions.
Ces hauts emportemens qu'un beau feu leur infpire

(e) Jugez quel effet ferait aujourd'hui au théatre une princeffe inutile differtant fur l'amour, & voulant prouver en forme que ce qui ferait vertu dans une femme ne le ferait pas dans un homme. Je ne parle pas du ftyle & des fautes contre la langue, & de *l'horreur animée par toute la Grèce* & *des hauts emportemens qu'un beau feu infpire.* Ce galimatias froid & bourfouflé eft affez condamné aujourd'hui.

Doivent les élever, & non pas les détruire ;
Et quelque déſeſpoir que leur cauſe un trépas ,
Leur vertu ſeule a droit de faire agir leur bras.
Ces bras que craint le crime à l'égal du tonnerre ,
Sont des dons que le ciel fait à toute la terre ;
Et l'univers en eux perd un trop grand ſecours ,
Pour ſouffrir que l'amour ſoit maître de leurs jours.
Faites voir, ſi je meurs, une entière tendreſſe ;
Mais vivez après moi pour toute notre Grèce ;
Et laiſſez à l'amour conſerver par pitié
De ce tout déſuni la plus digne moitié.
Vivez, pour faire vivre en tous lieux ma mémoire,
Pour porter en tous lieux vos ſoupirs & ma gloire,
Et faire partout dire : *Un ſi vaillant héros*
Au malheur de Dircé donne encor des ſanglots ;
Il en garde en ſon ame encor toute l'image,
Et rend à ſa chère ombre encor ce triſte hommage.
Cet eſpoir eſt le ſeul dont j'aime à me flatter ,
Et l'unique douceur que je veux emporter.

THESÉE.

(*f*) Ah, madame, vos yeux combattent vos maximes ;
Si j'en crois leur pouvoir, vos conſeils ſont des crimes.
Je ne vous ferai point ce reproche odieux ,
Que ſi vous aimiez bien, vous conſeilleriez mieux :
Je dirai ſeulement qu'auprès de ma princeſſe,
Aux ſeuls devoirs d'amant un héros s'intéreſſe ,

(*f*) Et que dirons-nous de ce Théſée qui lui répond galamment que ſes yeux combattent ſes maximes, que ſi elle aimait bien, elle conſeillerait mieux, & qu'auprès de ſa princeſſe aux ſeuls devoirs d'amant un héros s'intéreſſe ! diſons la vérité, cela ne ſerait pas ſupporté aujourd'hui dans le plus plat de nos romans.

Et que de l'univers fût-il le ſeul appui,
Aimant un tel objet il ne doit rien qu'à lui.
Mais ne conteſtons point, & ſauvons l'un & l'autre;
L'hymen juſtifiera ma retraite, & la vôtre.
Le roi me pourrait-il en refuſer l'aveu,
Si vous en avouez l'audace de mon feu?
Pourrait-il s'oppoſer à cette illuſtre envie
D'aſſurer ſur un trône une ſi belle vie,
Et ne point conſentir que des deſtins meilleurs
Vous exilent d'ici pour commander ailleurs?

DIRCÉ.

Le roi, tout roi qu'il eſt, ſeigneur, n'eſt pas mon maître;
Et le ſang de Laïus, dont j'eus l'honneur de naître,
Diſpenſe trop mon cœur de recevoir la loi
D'un trône que ſa mort n'a dû laiſſer qu'à moi.
Mais comme enfin le peuple, & l'hymen de ma mère,
Ont mis entre ſes mains le ſceptre de mon père,
Et qu'en ayant ici toute l'autorité,
Je ne puis rien pour vous contre ſa volonté,
Pourra-t-il trouver bon qu'on parle d'hyménée
Au milieu d'une ville à périr condamnée,
Où le courroux du ciel changeant l'air en poiſon,
Donne lieu de trembler pour toute ſa maiſon?

SCENE II.

DIRCÉ, THESÉE, MEGARE.

MEGARE *bas à Dircé.*

MADAME.

DIRCÉ.

Adieu, ſeigneur, la reine qui m'appelle
M'oblige à vous quitter pour me rendre auprès d'elle;
Et d'ailleurs le roi vient.

THESÉE.

Que ferai-je?

DIRCÉ.

Parlez,
Je ne puis plus vouloir que ce que vous voulez.

SCENE III.

ŒDIPE, THESÉE, CLEANTE.

ŒDIPE.

AU milieu des malheurs que le ciel nous envoie,
Prince, nous croiriez-vous capables d'une joie,
Et que nous voyant tous ſur les bords du tombeau,
Nous puiſſions d'un hymen allumer le flambeau?
C'eſt choquer la raiſon, peut-être, & la nature;
Mais mon ame en ſecret s'en forme un doux augure,
Que Delphes, dont j'attends réponſe en ce moment,
M'enverra de nos maux le plein ſoulagement.

THESÉE.

Seigneur, si j'avais cru que parmi tant de larmes
La douceur d'un hymen pût avoir quelques charmes,
Que vous en eussiez pu supporter le dessein;
Je vous aurais fait voir (*g*) un beau feu dans mon sein,

(*g*) *Thésée* qui fait voir *un beau feu dans son sein*, & qui s'appelle *amant misérable*; *Œdipe* qui devine qu'un intérêt d'amour retient *Thésée* au milieu de la peste; l'offre d'une fille, la demande d'une autre fille, l'aveu qu'*Antigone* est *parfaite*; *Ismène admirable*, & que *Dircé* n'a rien de *comparable*; en un mot, ce style d'un froid comique qui revient toujours; ces ironies, ces dissertations sur l'amour galant, tant de petitesses grossières dans un sujet si sublime, font voir évidemment que la rouille de notre barbarie n'était pas encore enlevée, malgré tous les efforts que *Corneille* avait faits dans les belles scènes de *Cinna* & d'*Horace*. Le sujet d'*Œdipe* demandait le style d'*Athalie*; & celui dont *Corneille* s'est servi n'est pas à beaucoup près aussi noble que celui du *Misantrope*. Cependant *Corneille* avait montré dans plusieurs scènes de *Pompée*, qu'il savait orner ses vers de toute la magnificence de la poésie. Le sujet d'*Œdipe* n'est pas moins poétique que celui de *Pompée*; pourquoi donc le langage est-il dans *Œdipe* si opposé au sujet? *Corneille* s'était trop accoutumé à ce style familier, à ce ton de dissertation. Tous ses personnages, dans presque tous ses ouvrages, raisonnent sur l'amour, & sur la politique. C'est non-seulement l'opposé de la tragédie, mais de toute poésie; car la poésie n'est guère que peinture, sentiment & imagination. Les raisonnemens sont nécessaires dans une tragédie, quand on délibère sur un grand intérêt d'état; il faut seulement qu'alors celui qui raisonne ne tienne point du sophiste; mais des raisonnemens sur l'amour sont partout hors de saison.

L'abbé d'*Aubignac* écrivit contre *l'Œdipe de Corneille*; il y reprend plusieurs fautes avec lesquelles une piéce pourrait être admirable, fautes de bienséance, duplicité d'action, violation des règles. *D'Aubignac* n'en savait pas assez pour voir que la principale faute est d'être froid dans un sujet intéressant, & rempant dans un sujet sublime. Cette scène dans laquelle il n'est question que de savoir si *Thésée* épousera *Antigone* qui est parfaite, ou *Ismène* qui est admirable, ou *Dircé* qui n'a rien de comparable, est une vraie scène de comédie, mais de comédie très-froide.

Je ne relève pas les fautes contre la langue, elles sont en trop grand nombre.

Et tâché d'obtenir cet aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.

ŒDIPE.

Je l'avais bien jugé, qu'un intérêt d'amour
Fermait ici vos yeux aux périls de ma cour.
Mais je croirais me faire à moi-même un outrage,
Si je vous obligeais d'y tarder davantage,
Et si trop de lenteur à seconder vos feux
Hasardait plus long-tems un cœur si généreux.
Le mien sera ravi que de si nobles chaînes
Unissent les états de Thèbes & d'Athènes.
Vous n'avez qu'à parler, vos vœux sont exaucés.
Nommez ce cher objet, grand prince, & c'est assez.
Un gendre tel que vous m'est plus qu'un nouveau trône;
Et vous pouvez choisir d'Ismène, ou d'Antigone;
Car je n'ose penser que le fils d'un grand roi,
Un si fameux héros, aime ailleurs que chez moi,
Et qu'il veuille en ma cour, au mépris de mes filles,
Honorer de sa main de communes familles.

THESÉE.

Seigneur, il est tout vrai, j'aime en votre palais;
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone, & d'Ismène;
Elle tient même rang chez vous, & chez la reine:
En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
Dont les yeux....

ŒDIPE.

Qui, ses yeux, prince, vous ont blessé?
Je suis fâché pour vous que la reine sa mère
Ait su vous prévenir pour un fils de son frère.

Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien;
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THESÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable,
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable,
Elles ſont l'une & l'autre un chef-d'œuvre des cieux;
Mais où le cœur eſt pris, on charme en vain les yeux.
Si vous avez aimé, vous avez ſu connaître
Que l'amour de ſon choix veut être le ſeul maître;
Que s'il ne choiſit pas toujours le plus parfait,
Il attache du moins les cœurs aux choix qu'il fait;
Et qu'entre cent beautés dignes de notre hommage,
Celle qu'il nous choiſit plait toujours davantage.
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.
J'avouerai, s'il le faut, que c'eſt un pur caprice,
Un pur aveuglement qui leur fait injuſtice;
Mais ce ſerait trahir tout ce que je leur dois,
Que leur promettre un cœur quand il n'eſt plus à moi.

ŒDIPE.

Mais c'eſt m'offenſer, moi, prince, que de prétendre
A des honneurs plus hauts que le nom de mon gendre.
Je veux toutefois être encor de vos amis;
Mais ne demandez plus un bien que j'ai promis.
Je vous l'ai déjà dit, que pour cet hyménée,
Aux vœux du prince Æmon ma parole eſt donnée:
Vous avez attendu trop tard à m'en parler,
Et je vous offre aſſez de quoi vous conſoler.
La parole des rois doit être inviolable.

THESÉE.

Elle eſt toujours ſacrée, & toujours adorable;

Mais ils ne font jamais efclavesde leurs voix,
Et le plus puiffant roi doit quelque chofe aux rois.
Retirer fa parole à leur jufte prière,
C'eft honorer en eux fon propre caractère;
Et fi le prince Æmon ofe encor vous parler,
Vous lui pouvez offrir de quoi fe confoler.

ŒDIPE.

Quoi, prince, quand les dieux tiennent en main leur foudre,
Qu'ils ont le bras levé pour nous réduire en poudre,
J'oferai violer un ferment folemnel,
Dont j'ai pris à témoin leur pouvoir éternel?

THESÉE.

C'eft pour un grand monarque avoir bien du fcrupule.

ŒDIPE.

C'eft en votre faveur être un peu bien crédule,
De préfumer qu'un roi, pour contenter vos yeux,
Veuille pour ennemis les hommes & les dieux.

THRSÉE.

Je n'ai qu'un mot à dire après un fi grand zèle.
Quand vous donnez Dircé, Dircé fe donne-t-elle?

ŒDIPE.

Elle fait fon devoir.

THESÉE.

Savez-vous quel il eft?

ŒDIPE.

L'aurait-elle réglé fuivant votre intérêt?
A me défobéir l'auriez-vous réfolue?

THESÉE.

Non, je refpecte trop la puiffance abfolue;
Mais lorfque vous voudrez fans elle en difpofer,
N'aura-t-elle aucun droit, feigneur, de s'excufer?

ŒDIPE.
Le tems vous fera voir ce que c'eſt qu'une excuſe.
THESEE.
Le tems me fera voir juſques où je m'abuſe,
Et ce ſera lui ſeul qui ſaura m'éclaircir
De ce que pour Æmon vous ferez réuſſir.
Je porte peu d'envie à ſa bonne fortune;
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu; faites, ſeigneur, de grace, un juſte choix,
Et ſi vous êtes roi, conſidérez les rois.

SCENE IV.

ŒDIPE, CLEANTE.

ŒDIPE.
SI je ſuis roi, Cléante, & que me croit-il être?
Cet amant de Dircé déjà me parle en maître!
Vois, vois ce qu'il ferait s'il était ſon époux.
CLEANTE.
Seigneur, vous avez lieu d'en être un peu jaloux.
Cette princeſſe eſt fière; &, comme ſa naiſſance
Croit avoir quelque droit à la toute-puiſſance,
Tout eſt au-deſſous d'elle à moins que de régner,
Et ſans doute qu'Æmon s'en verra dédaigner.
ŒDIPE.
(*h*) Le ſang a peu de droits dans le ſexe imbécille;

(*h*) Que veut dire *le ſang a peu de droits ſur le ſexe imbécille?* C'eſt une injure très-déplacée & très-groſſière, fort mal exprimée. L'auteur entend-il que les femmes ont peu de droits au trône? Entend-il que le ſang a peu de pouvoir ſur leurs cœurs?

Mais c'est un grand prétexte à troubler une ville ;
Et lorsqu'un tel orgueil se fait un fort appui,
Le roi le plus puissant doit tout craindre de lui.
Toi, qui né dans Argos, & nourri dans Mycènes,
Peux être mal instruit de nos secrètes haines,
Vois-les jusqu'en leur source, & juge entr'elle & moi,
Si je règne sans titre, & si j'agis en roi.
On t'a parlé du (*i*) sphynx, dont l'énigme funeste
Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peste.
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lion,
Se campait fièrement sur le mont Cytheron,
D'où chaque jour ici devait fondre sa rage,
A moins qu'on n'éclaircît un si sombre nuage.
Ne porter qu'un faux jour dans son obscurité,
C'était de ce prodige enfler la cruauté ;
Et les membres épars des mauvais interprètes
Ne laissaient dans ces murs que des bouches muettes.
Mais, comme aux grands périls le salaire enhardit,
Le peuple offre le sceptre, & la reine son lit ;
De cent cruelles morts cette offre est tôt suivie ;
J'arrive, je l'apprends, j'y hasarde ma vie.
Au pied du roc affreux semé d'os blanchissans,
Je demande l'énigme & j'en cherche le sens ;
Et ce qu'aucun mortel n'avait encor pu faire,
J'en dévoilai l'image, & perce le mystère.
Le monstre furieux de se voir entendu,

(*i*) Œdipe raconte l'histoire du sphinx à un confident qui doit en être instruit ; c'est un défaut très-commun & très-difficile à éviter. Ce récit a de la force & des beautés : on l'écoutait avec plaisir, parce que tout ce qui forme un tableau plaît toujours plus que les contestations qui ne sont pas sublimes, & que l'amour qui n'est pas attendrissant.

Venge auſſi-tôt ſur lui tant de ſang répandu,
Du roc ſe lance en bas, & s'écraſe lui-même.
La reine tint parole, & j'eus le diadême.
Dircé fourniſſait lors à peine un luſtre entier,
Et me vit ſur le trône avec un œil altier.
J'en vis frémir ſon cœur, j'en vis couler ſes larmes,
J'en pris pour l'avenir dès-lors quelques alarmes;
Et ſi l'âge en ſecret a pu la révolter,
Vois ce que mon départ n'en doit point redouter.
La mort du roi mon père à Corinthe m'appelle;
J'en attends aujourd'hui la funeſte nouvelle;
Et je haſarde tout à quitter les Thébains,
Sans mettre ce dépôt en de fidèles mains.
Æmon ferait pour moi digne de la princeſſe;
S'il a de la naiſſance, il a quelque faibleſſe;
Et le peuple du moins pourrait ſe partager,
Si dans quelque attentat il oſait l'engager:
Mais un prince voiſin, tel que tu vois Théſée,
Ferait de ma couronne une conquête aiſée,
Si d'un pareil hymen le dangereux lien
Armait pour lui ſon peuple, & ſoulevait le mien.
Athènes eſt trop proche, & durant un abſence,
L'occaſion qui flatte anime l'eſpérance;
Et quand tous mes ſujets me garderaient leur foi,
Déſolés comme ils ſont, que pourraient-ils pour moi?
La reine a pris le ſoin d'en parler à ſa fille.
Æmon eſt de ſon ſang, & chef de ſa famille;
Et l'amour d'une mère a ſouvent plus d'effet,
Que n'ont... Mais la voici, ſachons ce qu'elle a fait.

SCENE V. (*k*)

JOCASTE, ŒDIPE, CLEANTE, NERINE.

JOCASTE.

J'AI perdu tems, ſeigneur, & cette ame embraſée
Met trop de différence entre Æmon & Théſée.
Auſſi je l'avouerai; bien que l'un ſoit mon ſang,
Leur mérite diffère encor plus que leur rang;
Et l'on a peu d'éclat auprès d'une perſonne
Qui joint à de hauts faits celui d'une couronne.

ŒDIPE.

Théſée eſt donc, madame, un dangereux rival?

JOCASTE.

Æmon eſt fort à plaindre, ou je devine mal.
J'ai tout mis en uſage auprès de la princeſſe,
Conſeil, autorité, reproche, amour, tendreſſe;
J'en ai tiré des pleurs, arraché des ſoupirs,
Et n'ai pu de ſon cœur ébranler les deſirs.
J'ai pouſſé le dépit de m'en voir ſéparée
Juſques à la nommer fille dénaturée.
Le ſang royal n'a point ces bas attachemens,
Qui font les déplaiſirs de ces éloignemens;
Et les ames, dit-elle, *au trône deſtinées,*
Ne doivent aux parens que les jeunes années.

ŒDIPE.

Et ces mots ont ſoudain calmé votre courroux?

(*k*) *Jocaſte* raiſonne ſur l'amour de *Dircé*, ſur lequel *Théſée* n'a déjà raiſonné que trop. Elle dit que *Dircé* eſt amante à bon titre, & princeſſe aviſée. Prenez cette ſcène iſolée, on ne devinera jamais que c'eſt-là le ſujet d'*Œdipe*.

JOCASTE.

Pour les justifier elle ne veut que vous.
Votre exemple lui prête une preuve assez claire,
Que le trône est plus doux que le sein d'une mère.
Pour régner en ces lieux vous avez tout quitté.

ŒDIPE.

Mon exemple & sa faute ont peu d'égalité.
C'est loin de ses parens qu'un homme apprend à vivre.
Hercule m'a donné ce grand exemple à suivre,
Et c'est pour l'imiter que par tous nos climats
J'ai cherché comme lui la gloire & les combats.
Mais bien que la pudeur par des ordres contraires
Attache de plus près les filles à leurs mères,
La vôtre aime une audace où vous la soutenez.

JOCASTE.

Je la condamnerai, si vous la condamnez ;
Mais à parler sans fard, si j'étais en sa place,
J'en userais comme elle, & j'aurais même audace.
Et vous-même, seigneur, après tout, dites-moi,
La condamneriez-vous si vous n'étiez son roi?

ŒDIPE.

Si je condamne en roi son amour, ou sa haine,
Vous devez comme moi les condamner en reine.

JOCASTE.

Je suis reine, seigneur, mais je suis mère aussi.
Aux miens, comme à l'état, je dois quelque souci.
Je sépare Dircé de la cause publique:
Je vois qu'ainsi que vous elle a sa politique.
Comme vous agissez en monarque prudent,
Elle agit de sa part en cœur indépendant;

En amante à bon titre, en princeſſe aviſée,
Qui mérite ce trône où l'appelle Théſée.
Je ne puis vous flatter, & croirais vous trahir,
Si je vous promettais qu'elle pût obéir.

ŒDIPE.

Pourrait-on mieux défendre un eſprit ſi rebelle?

JOCASTE.

Parlons-en comme il faut; nous nous aimons plus qu'elle;
Et c'eſt trop nous aimer, que voir d'un œil jaloux
Qu'elle nous rend le change, & s'aime plus que nous.
Un peu trop de lumière à nos deſirs s'oppoſe.
Peut-être avec le tems nous pourrions quelque choſe;
Mais n'eſpérons jamais qu'on change en moins d'un jour,
Quand la raiſon ſoutient le parti de l'amour.

ŒDIPE.

Souſcrivons donc, madame, à tout ce qu'elle ordonne;
Couronnons cet amour de ma propre couronne;
Cédons de bonne grace, & d'un eſprit content,
Remettons à Dircé tout ce qu'elle prétend.
A mon ambition Corinthe peut ſuffire,
Et pour les plus grands cœurs c'eſt aſſez d'un empire.
Mais vous ſouvenez-vous que vous avez deux fils,
Que le courroux du ciel a fait naître ennemis,
Et qu'il vous en faut craindre un exemple barbare,
A moins que pour régner leur deſtin les ſépare?

JOCASTE.

Je ne vois rien encor fort à craindre pour eux:
Dircé les aime en ſœur, Théſée eſt généreux;
Et ſi pour un grand cœur c'eſt aſſez d'un empire,
A ſon ambition Athènes doit ſuffire.

ŒDIPE.

Vous mettez une borne à cette ambition !

JOCASTE.

J'en prends, quoi qu'il en soit, peu d'appréhension ;
Et Thèbes & Corinthe ont des bras comme Athènes.
Mais nous touchons peut-être à la fin de nos peines :
Dymas est de retour, & Delphes a parlé.

ŒDIPE.

Que son visage montre un esprit désolé !

SCENE VI. (l)

ŒDIPE, JOCASTE, DYMAS, CLEANTE, NERINE.

ŒDIPE.

HÉ bien, quand verrons-nous finir notre infortune ?
Qu'apportez-vous, Dymas ? quelle réponse ?

DYMAS.

Aucune.

(l) Cette scène paraît la plus mauvaise de toutes, parce qu'elle détruit le grand intérêt de la pièce ; & cet intérêt est détruit, parce que le malheur, & le danger public dont il s'agit, ne sont présentés qu'en épisodes, & comme une affaire presque oubliée. C'est qu'il n'a été question jusqu'ici que du mariage de *Dircé* ; c'est qu'au lieu de ce tableau si grand & si touchant de *Sophocle*, c'est un confident qui vient apporter froidement des nouvelles ; c'est qu'*Œdipe* cherche une raison du courroux du ciel, laquelle n'est pas la vraie raison ; c'est qu'enfin, dans ce premier acte de tragédie, il n'y a pas quatre vers tragiques, pas quatre vers bien faits.

ŒDIPE.

Quoi, les dieux sont muets!

DYMAS.

Ils sont muets & sourds.
Nous avons par trois fois imploré leur secours,
Par trois fois redoublé nos vœux, & nos offrandes,
Ils n'ont pas daigné même écouter nos demandes.
A peine parlions-nous, qu'un murmure confus
Sortant du fond de l'antre expliquait leur refus;
Et cent voix tout à coup, sans être articulées,
Dans une nuit subite à nos soupirs mêlées,
Faisaient avec horreur soudain connaître à tous
Qu'ils n'avaient plus ni d'yeux, ni d'oreilles pour nous.

ŒDIPE.

Ah, madame!

JOCASTE.

Ah, seigneur, que marque un tel silence?

ŒDIPE.

Que pourrait-il marquer qu'une juste vengeance?
Les dieux, qui tôt ou tard savent se ressentir,
Dédaignent de répondre à qui les fait mentir.
Ce fils dont ils avaient prédit les aventures,
Exposé par votre ordre, a trompé leurs augures;
Et ce sang innocent, & ces dieux irrités,
Se vengent maintenant de vos impiétés.

JOCASTE.

Devions-nous l'exposer à son destin funeste,
Pour le voir parricide, & pour le voir inceste;
Et des crimes si noirs étouffés au berceau
Auraient-ils su pour moi faire un crime nouveau?

Non, non, de tant de maux Thébes n'est assiégée,
Que pour la mort du roi que l'on n'a pas vengée ;
Son ombre incessamment me frappe encor les yeux ;
Je l'entends murmurer à toute heure, en tous lieux,
Et se plaindre en mon cœur de cette ignominie
Qu'imprime à son grand nom cette mort impunie.

ŒDIPE.

Pourrions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême ;
Au lieu même, au tems même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, & mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, & du royaume sombre
Faisons par Tirésie évoquer sa grande ombre.
Puisque le ciel se tait, consultons les enfers ;
Sachons à qui de nous sont dûs les maux soufferts ;
Sachons-en, s'il se peut, la cause & le remède.
Allons tout de ce pas réclamer tout son aide.
J'irai revoir Corinthe avec moins de souci,
Si je laisse plein calme & pleine joie ici.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE. (a)

ŒDIPE, DIRCÉ, CLEANTE, MEGARE.

ŒDIPE.

Je ne le cèle point, cette hauteur m'étonne.
Æmon a du mérite, on chérit sa personne:
Il est prince, & de plus étant offert par moi...

(a) Toutes les fois que dans un sujet pathétique & terrible, fondé sur ce que la religion a de plus auguste & de plus effrayant, vous introduisez un intérêt d'état, cet intérêt si puissant ailleurs devient alors petit & faible. Si au milieu d'un intérêt d'état, d'une conspiration, ou d'une grande intrigue politique qui attache l'ame, supposé qu'une intrigue politique puisse attacher, si, dis-je, vous faites entrer la terreur, & le sublime tiré de la religion ou de l fable, dans ces sujets, ce sublime déplacé perd toute sa grandeur, & n'est plus qu'une froide déclamation. Il ne faut jamais détourner l'esprit du but principal. Si vous traitez *Iphigénie*, ou *Electre*, ou *Pélope*, n'y mêlez point de petite intrigue de cour. Si votre sujet est un intérêt d'état, un droit au trône disputé, une conjuration découverte, n'allez pas y mêler les dieux, les autels, les oracles, les sacrifices, les prophéties. *Non erat his locus.*

S'agit-il de la guerre & de la paix? raisonnez. S'agit-il de ces horribles infortunes que la destinée ou la vengeance céleste envoient sur la terre? effrayez, touchez, pénétrez. Peignez-vous un amour malheureux? faites répandre des larmes. Ici *Dircé* brave *Œdipe*, & l'avilit; défaut trop ordinaire de toutes nos anciennes tragédies, dans lesquelles on voit presque toujours des femmes parler arrogamment à ceux dont elles dépendent, & traiter les empereurs, les rois, les vainqueurs comme des domestiques dont on ferait mécontent.

Cette longue scène ne finit

DIRCÉ.

Je vous ai déjà dit, ſeigneur, qu'il n'eſt pas roi.

ŒDIPE.

Son hymen toutefois ne vous fait point deſcendre:
S'il n'eſt pas dans le trône, il a droit d'y prétendre;
Et comme il eſt ſorti de même ſang que vous,
Je crois vous faire honneur d'en faire votre époux.

DIRCÉ.

Vous pouvez donc ſans honte en faire votre gendre;
Mes ſœurs en l'épouſant n'auront point à deſcendre;
Mais pour moi, vous ſavez qu'il eſt ailleurs des rois,
Et même en votre cour, dont je puis faire choix.

ŒDIPE.

Vous le pouvez, madame, & n'en voudrez pas faire,
Sans en prendre mon ordre, & celui d'une mère.

DIRCÉ.

Pour la reine, il eſt vrai qu'en cette qualité
(*b*) Le ſang peut lui devoir quelque civilité;
Je m'en ſuis acquittée, & ne puis bien comprendre,
Etant ce que je ſuis, quel ordre je dois prendre.

ŒDIPE.

Celui qu'un vrai devoir prend des fronts couronnés,
Lorſqu'on tient auprès d'eux le rang que vous tenez.
Je penſe être ici roi.

DIRCÉ.

Je ſais ce que vous êtes;

Mais

que par un petit reſſouvenir du ſujet de la piéce; *mais il faut aller voir ce qu'a fait Tiréſie.* Ce n'eſt donc que par occaſion qu'on dit un mot de la ſeule choſe dont on aurait dû parler.

(*b*) *Quelque civilité.* Cette princeſſe eſt un peu mal appriſe.

Mais si vous me comptez au rang de vos sujettes,
Je ne sais si celui qu'on vous a pu donner
Vous asservit un front qu'on a dû couronner.
Seigneur, quoi qu'il en soit, j'ai fait choix de Thésée;
Je me suis à ce choix moi-même autorisée.
J'ai pris l'occasion que m'ont faite les dieux,
De fuir l'aspect d'un trône où vous blessez mes yeux,
Et de vous épargner cet importun ombrage,
Qu'à des rois comme vous peut donner mon visage.

ŒDIPE.

Le choix d'un si grand prince est bien digne de vous,
Et je l'estime trop pour en être jaloux;
Mais le peuple au milieu des colères célestes
Aime encor de Laïus les adorables restes;
Et ne pourra souffrir qu'on lui vienne arracher
Ces gages d'un grand roi qu'il tint jadis si cher.

DIRCÉ.

De l'air dont jusqu'ici ce peuple m'a traitée,
Je dois craindre fort peu de m'en voir regrettée.
S'il eût eu pour son roi quelque ombre d'amitié,
Si mon sexe, ou mon âge eût ému sa pitié,
Il n'aurait jamais eu cette lâche faiblesse
De livrer en vos mains l'état, & sa princesse;
Et me verra toujours éloigner sans regret,
Puisque c'est l'affranchir d'un reproche secret.

ŒDIPE.

Quel reproche secret lui fait votre présence?
Et quel crime a commis cette reconnaissance, (c)

(c) La reconnaissance qui n'a point commis de crime & qui par un sentiment, & juste & relevé a consacré le peuple lui-même à qui a conservé le peuple!

Qui par un ſentiment, & juſte, & relevé,
L'a conſacré lui-même à qui l'a conſervé?
Si vous aviez du ſphynx vu le ſanglant ravage....

DIRCÉ.

(*d*) Je puis dire, ſeigneur, que j'ai vu davantage:
J'ai vu ce peuple ingrat que l'énigme ſurprit,
Vous payer aſſez bien d'avoir eu de l'eſprit.
Il pouvait toutefois avec quelque juſtice
Prendre ſur lui le prix d'un ſi rare ſervice :
Mais quoiqu'il ait oſé vous payer de mon bien,
En vous faiſant ſon roi, vous a-t-il fait le mien?
En ſe donnant à vous, eut-il droit de me vendre?

ŒDIPE.

Ah, c'eſt trop me forcer, madame, à vous entendre
La jalouſe fierté qui vous enfle le cœur,
Me regarde toujours comme un uſurpateur;
Vous voulez ignorer cette juſte maxime,
Que le dernier beſoin peut faire un roi ſans crime,
Qu'un peuple ſans défenſe & réduit aux abois....

DIRCÉ.

(*e*) Le peuple eſt trop heureux quand il meurt pour ſes rois.
Mais, ſeigneur, la matière eſt un peu délicate.
Vous pouvez vous flatter, peut-être je me flatte.
Sans rien approfondir, parlons à cœur ouvert.
Vous régnez en ma place, & les dieux l'ont ſouffert:
Je dis plus, il vous ont ſaiſi de ma couronne:

(*d*) Elle a vu plus que la mort de tout un peuple, elle a vu un homme élu roi pour avoir eu de l'eſprit.

(*e*) *Trop heureux!* Ah! madame, la maxime eſt un peu violente. Il paraît à votre humeur que le peuple a très-bien fait de ne vous pas choiſir pour reine.

Je n'en murmure point, comme eux je vous la donne;
J'oublierai qu'à moi feule ils devaient la garder;
Mais fi vous attentez jufqu'à me commander,
Jufqu'à prendre fur moi quelque pouvoir de maître,
Je me fouviendrai lors de ce que je dois être;
Et fi je ne le fuis pour vous faire la loi,
Je le ferai du moins pour me choifir un roi.
Après cela, feigneur, je n'ai rien à vous dire;
J'ai fait choix de Théfée, & ce mot doit fuffire.

ŒDIPE.

Et je veux à mon tour, madame, à cœur ouvert,
Vous apprendre en deux mots que ce grand choix vous perd,
Qu'il vous remplit le cœur d'une attente frivole,
Qu'au prince Æmon pour vous j'ai donné ma parole,
Que je perdrai le fceptre, ou faurai la tenir.
Puiffent, fi je la romps, tous les dieux m'en punir!
Puiffent de plus de maux m'accabler leur colère,
Qu'Apollon n'en prédit jadis pour votre frère! (*f*)

DIRCÉ.

N'infultez point au fort d'un enfant malheureux,
Et faites des fermens qui foient plus généreux.
On ne fait pas toujours ce qu'un ferment hafarde;
Et vous ne voyez pas ce que le ciel vous garde.

ŒDIPE.

On fe hafarde à tout, quand un ferment eft fait.

DIRCÉ.

Ce n'eft pas de vous feul que dépend fon effet.

(*f*) Quoique cette imprécation foit peu naturelle & amenée de trop loin, cependant elle fait effet, elle eft tragique; elle ramène du moins pour un moment au fujet de la piéce, & montre qu'il ne fallait jamais le perdre de vue.

ŒDIPE.

Je suis roi, je puis tout.

DIRCÉ.

Je puis fort peu de chose ;
Mais enfin de mon cœur moi seule je dispose ;
Et jamais sur ce cœur on n'avancera rien,
Qu'en me donnant un sceptre, ou me rendant le mien.

ŒDIPE.

Il est quelques moyens de vous faire dédire.

DIRCÉ.

Il en est de braver le plus injuste empire ;
Et de quoi qu'on menace en de tels différens,
Qui ne craint point la mort ne craint point les tyrans. (g)
Ce mot m'est échappé, je n'en fais point d'excuse ;
J'en ferai, si le tems m'apprend que je m'abuse.
Rendez-vous cependant maître de tout mon sort ;
Mais n'offrez à mon choix que Thésée, ou la mort.

ŒDIPE.

On pourra vous guérir de cette frénésie ;
Mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie ;
Nous saurons au retour encor vos volontés.

DIRCÉ.

Allez savoir de lui ce que vous méritez.

(g) Le mot de tyran est ici très-mal placé, car si *Œdipe* ne mérite pas ce titre, *Dircé* n'est qu'une impertinente ; & s'il le mérite, plus de compassion pour ses malheurs. La pitié & la crainte les deux pivots de la tragédie ne subsistent plus. *Corneille* a souvent oublié ces deux ressorts du théâtre tragique. Il a mis à la place des conversations dans lesquelles on trouve souvent des idées fortes, mais qui ne vont point au cœur.

SCENE II.

DIRCÉ, MÉGARE.

DIRCÉ.

MÉGARE, que dis-tu de cette violence? (*h*)
Après s'être emparé des droits de ma naissance,
Sa haine opiniâtre à croître mes malheurs,
M'ose encor envier ce qui me vient d'ailleurs.
Elle empêche le ciel de m'être enfin propice,
De réparer vers moi ce qu'il eut d'injustice,
Et veut lier les mains au destin adouci,
Qui m'offre en d'autres lieux ce qu'on me vole ici.

MEGARE.

Madame, je ne sais ce que je dois vous dire.
La raison vous anime, & l'amour vous inspire:
Mais je crains qu'il n'éclate un peu plus qu'il ne faut,
Et que cette raison ne parle un peu trop haut.
Je crains qu'elle n'irrite un peu trop la colère
D'un roi qui jusqu'ici vous a traitée en père,
Et qui vous a rendu tant de preuves d'amour,
Qu'il espère de vous quelque chose à son tour.

DIRCÉ.

S'il a cru m'éblouir par de fausses caresses;
J'ai vu (*i*) sa politique en former les tendresses;

(*h*) *Mégare* n'a rien à dire de cette violence, si-non que *Dircé* est un personnage très-étranger & très-insipide dans cette tragédie.

(*i*) *Sa politique, politique nouvelle, politique par-tout.* Je n'insiste pas sur le comique de cette répétition & de ce tour, mais il faut remarquer

Et ces amusemens de ma captivité
Ne me font rien devoir à qui m'a tout ôté.

MEGARE.

Vous voyez que d'Æmon il a pris la querelle,
Qu'il l'estime, chérit.

DIRCÉ.

(*i*) Politique nouvelle.

MEGARE.

Mais comment pour Thésée en viendrez-vous à bout?
Il le méprise, hait.

DIRCÉ.

(*i*) Politique par-tout
Si la flamme d'Æmon en est favorisée,
Ce n'est pas qu'il l'estime, ou méprise Thésée,
C'est qu'il craint dans son cœur que le droit souverain
(Car enfin il m'est dû) ne tombe en bonne main.
Comme il connaît le mien, sa peur de me voir reine
Dispense à mes amans sa faveur ou sa haine,
Et traiterait ce prince ainsi que ce héros,
S'il portait la couronne, ou de Sparte, ou d'Argos.

MEGARE.

Si vous en jugez bien, que vous êtes à plaindre!

DIRCÉ.

Il fera de l'éclat, il voudra me contraindre;
Mais quoi qu'il me prépare à souffrir dans sa cour,
Il éteindra ma vie avant que mon amour.

MEGARE.

Espérons que le ciel vous rendra plus heureuse;

que toute femme passionnée qui parle de politique, est toujours très-froide, & que l'amour de *Dircé*, dans de telles circonstances, est plus froid encore.

Cependant je vous trouve aſſez peu curieuſe.
Tout le peuple accablé de mortelles douleurs,
Court voir ce que Laïus dira de nos malheurs;
Et vous ne ſuivez point le roi chez Tiréſie,
Pour ſavoir ce qu'en juge une ombre ſi chérie.

DIRCÉ.

J'ai tant d'autres ſujets de me plaindre de lui,
Que je fermais les yeux à ce nouvel ennui.
Il aurait fait trop peu de menacer la fille,
Il faut qu'il ſoit tyran de toute la famille;
Qu'il porte ſa fureur juſqu'aux ames ſans corps,
Et trouble inſolemment juſqu'aux cendres des morts.
Mais ces manes ſacrés qu'il arrache au ſilence,
Se vengeront ſur lui de cette violence;
Et les dieux des enfers juſtement irrités
Puniront l'attentat de ſes impiétés.

MEGARE.

Nous ne ſavons pas bien comme agit l'autre monde;
Il n'eſt point d'œil perçant dans cette nuit profonde;
Et quand les dieux vengeurs laiſſent tomber leurs bras,
Il tombe aſſez ſouvent ſur qui n'y penſe pas.

DIRCÉ.

Dût leur décret fatal me choiſir pour victime,
Si j'ai part au courroux, je n'en ai point au crime.
Je veux m'offrir ſans tache à leur bras tout-puiſſant,
Et n'avoir à verſer que du ſang innocent.

SCENE III.

DIRCÉ, NERINE, MEGARE.

NERINE.

AH! madame, il en faut de la même innocence,
Pour appaiser du ciel l'implacable vengeance:
Il faut une victime, & pure, & d'un tel rang,
Que chacun la voudrait racheter de son sang.

DIRCÉ.

Nérine, que dis-tu? serait-ce bien la reine?
Le ciel ferait-il choix d'Antigone, ou d'Ismène?
Voudrait-il Ethéocle, ou Polinice, ou moi?
Car tu me dis assez que ce n'est pas le roi;
Et si le ciel demande une victime pure,
(*h*) Appréhender pour lui, c'est lui faire une injure.
Serait-ce enfin Thésée? hélas! si c'était lui...

(*k*) *Appréhender pour lui, c'est lui faire une injure.* Ce vers seul suffirait pour faire un grand tort à la piéce, pour en bannir tout l'intérêt. Il ne faut jamais tâcher de rendre odieux un personnage qui doit attirer sur lui la compassion; c'est manquer à la première règle. J'avertis encore que je ne remarque point dans cette piéce les fautes de langage, elles sont à-peu-près les mêmes que dans les piéces précédentes. *Corneille* n'écrivit presque jamais purement. La langue française ne se perfectionna que lorsque *Corneille* ayant déjà donné plusieurs piéces, s'était formé un style dont il ne pouvait plus se défaire.

Mais voici une observation plus importante. *Dircé* se croit destinée pour victime, elle se prépare généreusement à mourir; c'est une situation très-belle, très-touchante par elle-même. Pourquoi ne fait-elle nul effet? pourquoi ennuie-t-elle? C'est qu'elle n'est point préparée, c'est que *Dircé* a déja révolté les spectateurs par son caractère, c'est qu'enfin on sent bien que ce péril n'est pas véritable.

Mais nomme, & dis quel ſang le ciel veut aujourd'hui.

NERINE.

L'ombre du grand Laïus, qui lui ſert d'interprète,
De honte, ou de dépit, ſur ce nom eſt muette;
Je n'oſe vous nommer ce qu'elle nous a tû;
Mais préparez, madame, une haute vertu,
Prêtez à ce récit une ame généreuſe,
Et vous-même jugez ſi la choſe eſt douteuſe.

DIRCÉ.

Ah, ce ſera Théſée, ou la reine.

NERINE.

Ecoutez,
Et tâchez d'y trouver quelques obſcurités.
Tiréſie a longtems perdu ſes ſacrifices,
Sans trouver ni les dieux, ni les ombres propices;
Et celle de Laïus évoqué par ſon nom,
S'obſtinait au ſilence auſſi-bien qu'Apollon.
Mais la reine en la place à peine eſt arrivée,
Qu'une épaiſſe vapeur s'eſt du temple élevée,
D'où cette ombre auſſi-tôt ſortant juſqu'en plein jour,
A ſurpris tous les yeux du peuple, & de la cour.
L'impérieux orgueil de ſon regard ſévère
Sur ſon viſage pâle avait peint la colère;
Tout menaçait en elle, & des reſtes de ſang
Par un prodige affreux lui dégoutaient du flanc.
A ce terrible aſpect la reine s'eſt troublée,
La frayeur a couru dans toute l'aſſemblée;
Et de vos deux amans j'ai vu les cœurs glacés
A ces funeſtes mots que l'ombre a prononcés.
Un grand crime impuni cauſe votre misère;

Par le ſang de ma race il ſe doit effacer ;
Mais à moins que de le verſer,
Le ciel ne ſe peut ſatisfaire :
Et la fin de vos maux ne ſe ſera point voir,
Que mon ſang n'ait fait ſon devoir.
Ces mots dans tous les cœurs redoublent les alarmes :
L'ombre qui diſparaît laiſſe la reine en larmes,
Théſée au déſeſpoir, Æmon tout hors de lui ;
Le roi même arrivant partage leur ennui ;
Et d'une voix commune ils refuſent une aide,
Qui fait trouver le mal plus doux que le remède.

DIRCÉ.

Peut-être craignent-ils que mon cœur révolté
Ne leur refuſe un ſang qu'ils n'ont pas mérité ;
Mais ma flamme à la mort m'avait trop réſolue,
Pour ne pas y courir quand les dieux l'ont voulue.
Tu m'as fait ſans raiſon concevoir de l'effroi ;
Je n'ai point dû trembler, s'ils ne veulent que moi.
Ils m'ouvrent une porte à ſortir d'eſclavage,
Que tient trop précieuſe un généreux courage :
Mourir pour ſa patrie eſt un ſort plein d'appas
Pour quiconque à des fers préfère le trépas.
Admire, peuple ingrat, qui m'as déshéritée,
Quelle vengeance en prend la princeſſe irritée,
Et connais dans la fin de tes longs déplaiſirs
Ta véritable reine à ſes derniers ſoupirs.
Vois comme à tes malheurs je ſuis toute aſſervie.
L'un m'a coûté mon trône, & l'autre veut ma vie.
Tu t'es ſauvé du ſphynx aux dépens de mon rang,
Sauve-toi de la peſte aux dépens de mon ſang.

Mais après avoir vu dans la fin de ta peine,
Que pour toi le trépas semble doux à ta reine,
Fais-toi de son exemple une adorable loi;
Il est encor plus doux de mourir pour son roi.

MEGARE.

Madame, aurait-on cru que cette ombre d'un père,
D'un roi dont vous tenez la mémoire si chère,
Dans votre injuste perte eût pris tant d'intérêt,
Qu'elle vînt elle-même en prononcer l'arrêt?

DIRCÉ.

N'appelle point injuste un trépas légitime:
Si j'ai causé sa mort, puis-je vivre sans crime?

NERINE.

Vous, madame?

DIRCÉ.

Oui, Nérine, & tu l'as pu savoir.
L'amour qu'il me portait eut sur lui tel pouvoir,
Qu'il voulut sur mon sort faire parler l'oracle;
Mais comme à ce dessein la reine mit obstacle,
De peur que cette voix des destins ennemis
Ne fût aussi funeste à la fille qu'au fils,
Il se déroba d'elle, ou plutôt prit la fuite,
Sans vouloir que Phorbas & Nicandre pour suite.
Hélas! sur le chemin il fut assassiné. (*l*)
Ainsi se vit pour moi son destin terminé;

(*l*) Voilà une raison bien forcée, bien peu naturelle, & par conséquent nullement intéressante. *Dircé* suppose qu'elle a causé la mort de son père, parce qu'il fut tué en allant consulter l'oracle par amitié pour elle. Jusqu'à présent elle n'en a point encore parlé. Elle invente tout d'un coup cette fausse raison pour faire parade d'un sentiment filial & héroïque. Ce sentiment n'est point du tout touchant; parce qu'elle n'a été occupée jusqu'ici que de dire des injures à *Œdipe*.

Ainſi j'en fus la cauſe.

MEGARE.

Oui, mais trop innocente,
Pour vous faire un ſupplice où la raiſon conſente;
Et jamais des tyrans les plus barbares loix....

DIRCÉ.

Mégare, tu ſais mal ce que l'on doit aux rois.
Un ſang ſi précieux ne ſaurait ſe répandre,
Qu'à l'innocente cauſe on n'ait droit de s'en prendre;
Et de quelque façon que finiſſe leur ſort,
On n'eſt point innocent quand on cauſe leur mort.
C'eſt ce crime impuni qui demande un ſupplice;
C'eſt par-là que mon père a part au ſacrifice;
C'eſt ainſi qu'un trépas qui me comble d'honneur,
Aſſure ſa vengeance, & fait votre bonheur;
Et que tout l'avenir chérira la mémoire
D'un châtiment ſi juſte où brille tant de gloire.
Mais que vois-je?



SCENE IV. (*m*)

THESÉE, DIRCÉ, MEGARE, NERINE.

DIRCÉ.

Ah, seigneur, quels que soient vos ennuis,
Que venez-vous me dire en l'état où je suis ?

THESÉE.

Je viens prendre de vous l'ordre qu'il me faut suivre ;
Mourir, s'il faut mourir ; & vivre, s'il faut vivre.

DIRCÉ.

Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour,
Laissez faire l'honneur.

THESÉE.

Laissez agir l'amour.

DIRCÉ.

Vivez, prince, vivez.

(*m*) Cette scène devrait encore échauffer le spectateur, & elle le glace. Rien de plus attendrissant que deux amans dont l'un va mourir ; rien de plus insipide, quand l'auteur n'a pas eu l'art de rendre ces personnages aimables & intéressans. *Dircé* a pris tout d'un coup la résolution de mourir sur un oracle équivoque ?

Que mon sang n'ait fait son devoir.

Et il semble qu'elle ne veut mourir que par vanité, elle avait débité plus haut cette maxime atroce & ridicule :

Un peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois.

Et elle dit le moment d'après.

Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour.
Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse.
Les exemples abjects de ces petites ames
Règlent-ils de leurs rois les glorieuses trames ?

Quels vers ! quel langage ! & la scène dégénère en une longue dissertation ; *quæstio in utramque partem* s'il faut mourir ou non.

THESÉE.

Vivez donc, ma princeſſe.

DIRCÉ.

Ne me ravalez point juſqu'à cette baſſeſſe.
Retarder mon trépas c'eſt faire tout périr,
Tout meurt ſi je ne meurs.

THESÉE.

Laiſſez-moi donc mourir.

DIRCÉ.

Hélas! qu'oſez-vous dire?

THESÉE.

Hélas! qu'allez-vous faire?

DIRCÉ.

Finir les maux publics, obéir à mon père,
Sauvez tous mes ſujets.

THESÉE.

Par quelle injuſte loi
Faut-il les ſauver tous pour ne perdre que moi?
Eux, dont le cœur ingrat porte les juſtes peines
Du rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaînes!
Qui dans les mains d'un autre ont mis tout votre bien!

DIRCÉ.

Leur devoir violé doit-il rompre le mien?
Les exemples abjects de ces petites ames
Règlent-ils de leurs rois les glorieuſes trames?
Et quel fruit un grand cœur pourrait-il recueillir
A recevoir du peuple un exemple à faillir?
Non, non, s'il m'en faut un, je ne veux que le vôtre;
L'amour que j'ai pour vous n'en reçoit aucun autre.
Pour le bonheur public, n'avez-vous pas toujours

Prodigué votre ſang, & haſardé vos jours ?
Quand vous avez défait le Minotaure en Crète,
Quand vous avez puni Damaſte, & Périphète,
Sinnis, Phæa, Scirron, que faiſiez-vous, ſeigneur,
Que chercher à périr pour le commun bonheur?
Souffrez que pour la gloire une chaleur égale
D'une amante aujourd'hui vous faſſe une rivale.
Le ciel offre à mon bras par où me ſignaler;
S'il ne fait pas combattre, il ſaura m'immoler;
Et ſi cette chaleur ne m'a point abuſée,
Je deviendrai par-là digne du grand Théſée.
Mon ſort en ce point ſeul du vôtre eſt différent,
Que je ne puis ſauver mon peuple qu'en mourant,
Et qu'au ſalut du vôtre un bras ſi néceſſaire
A chaque jour pour lui d'autres combats à faire.

THESÉE.

J'en ai fait, & beaucoup, d'aſſez généreux,
Mais celui-ci, madame, eſt le plus dangereux.
J'ai fait trembler par-tout, & devant vous je tremble.
L'amant & le héros s'accordent mal enſemble.
Mais enfin après vous tous deux veulent courir.
Le héros ne peut vivre, où l'amant doit mourir;
La fermeté de l'un par l'autre eſt épuiſée,
Et ſi Dircé n'eſt plus, il n'eſt plus de Théſée.

DIRCÉ.

Hélas! c'eſt maintenant, c'eſt lorſque je vous voi,
Que ce même combat eſt dangereux pour moi.
Ma vertu la plus forte à votre aſpect chancelle;
Tout mon cœur applaudit à ſa flamme rebelle;
Et l'honneur, qui charmait ſes plus noirs déplaiſirs,

N'eſt plus que le tyran de mes plus chers deſirs.
Allez, prince, & du moins par pitié de ma gloire,
Gardez-vous d'achever une indigne victoire;
Et ſi jamais l'honneur a ſu vous animer....

THESÉE.

Hélas! à votre aſpect je ne ſais plus qu'aimer....

DIRCÉ.

Par un preſſentiment j'ai déjà ſu vous dire.
Ce que ma mort ſur vous ſe réſerve d'empire:
Votre bras de la Grèce eſt le plus ferme appui.
Vivez pour le public, comme je meurs pour lui.

THESÉE.

Périſſe l'univers pourvu que Dircé vive!
Périſſe le jour même avant qu'elle s'en prive!
Que m'importe la perte, ou le ſalut de tous?
Ai-je rien à ſauver, rien à perdre que vous?
Si votre amour, madame, était encor le même,
Si vous ſaviez encor aimer comme on vous aime....

DIRCÉ.

Ah, faites moins d'outrage à ce cœur affligé,
Que preſſent les douleurs où vous l'avez plongé.
Laiſſez vivre du peuple un pitoyable reſte,
Aux dépens d'un moment que m'a laiſſé la peſte,
Qui peut-être à vos yeux viendra trancher mes jours,
Si mon ſang répandu ne lui tranche le cours.
Laiſſez-moi me flatter de cette triſte joie,
Que, ſi je ne mourais, vous en ſeriez la proie:
Et que ce ſang aimé, que répandront mes mains,
Sera verſé pour vous plus que pour les Thébains.
Des dieux mal obéis la majeſté ſuprême

Pourrait en ce moment s'en venger fur vous-même ;
Et j'aurais cette honte, en ce funefte fort,
D'avoir prêté mon crime à faire votre mort.

THESÉE.

Et ce cœur généreux me condamne à la honte
De voir que ma princeffe en amour me furmonte,
Et de nobéir pas à cette aimable loi,
De mourir avec vous, quand vous mourez pour moi!
Pour moi, comme pour vous, foyez plus magnanime,
Voyez mieux qu'il y va même de votre eftime,
Que le choix d'un amant fi peu digne de vous,
Souillerait cet honneur qui vous femble fi doux;
Et que de ma princeffe on dirait d'âge en âge,
Qu'elle eut de mauvais yeux pour un fi grand courage.

DIRCÉ.

Mais, feigneur, je vous fauve en courant au trépas;
Et mourant avec moi, vous ne me fauvez pas.

THESÉE.

La gloire de ma mort n'en deviendra pas moindre;
Si ce n'eft vous fauver, ce fera vous rejoindre;
Séparer deux amans, c'eft tous deux les punir;
Et dans le tombeau même il eft beau de s'unir.

DIRCÉ.

Que vous m'êtes cruel, de jeter dans mon ame
Un fi honteux défordre avec des traits de flamme!
Adieu, prince, vivez, je vous l'ordonne ainfi;
La gloire de ma mort eft trop douteufe ici;
Et je hafarde trop une fi noble envie
A voir l'unique objet pour qui j'aime la vie.

THESÉE.

Vous fuyez, ma princeffe, & votre adieu fatal...

DIRCÉ.

Prince, il eſt tems de fuir quand on ſe défend mal.
Vivez, encor un coup, c'eſt moi qui vous l'ordonne.

THESÉE.

Le véritable amour ne prend loi de perſonne ;
Et ſi ce fier honneur s'obſtine à nous trahir,
Je renonce, madame, à vous plus obéir.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIRCÉ.

(a) IMPITOYABLE soif de gloire,
Dont l'aveugle & noble transport
Me fait précipiter ma mort,
Pour faire vivre ma mémoire;
Arrête pour quelques momens
Les impétueux sentimens
De cette inexorable envie;
Et souffre qu'en ce triste & favorable jour,
Avant que de donner ma vie,
Je donne un soupir à l'amour.
Ne crains pas qu'une ardeur si belle
Ose te disputer un cœur,
Qui de ton illustre rigueur
Est l'esclave le plus fidelle.
Ce regard tremblant & confus,
Qu'attirent un bien qu'il n'attend plus,

(a) Ces stances de *Dircé* sont bien différentes de celles de *Polyeucte*. Il n'y a que de l'esprit, & encore de l'esprit alambiqué. Si *Dircé* était dans un véritable danger, ces épigrammes déplacées ne toucheraient personne. Jugez quel effet elles doivent produire quand on voit évidemment que *Dircé* à laquelle personne ne s'intéresse, ne court aucun risque.

N'empêche pas qu'il ne se dompte.
Il est vrai qu'il murmure, & se dompte à regret;
Mais s'il m'en faut rougir de honte,
Je n'en rougirai qu'en secret.
L'éclat de cette renommée,
Qu'assure un si brillant trépas,
Perd la moitié de ses appas,
Quand on aime, & qu'on est aimée.
L'honneur en monarque absolu
Soutient ce qu'il a résolu
Contre les assauts qu'on te livre.
Il est beau de mourir pour en suivre les loix;
Mais il est assez doux de vivre,
Quand l'amour a fait un beau choix.
Toi qui faisais toute la joie
Dont sa flamme osait me flatter,
Prince, que j'ai peine à quitter,
A quelques honneurs qu'on m'envoie,
Accepte ce foible retour,
Que vers toi d'un si juste amour
Fait la douloureuse tendresse.
Sur les bords de la tombe, où tu me vois courir,
Je crains les maux que je te laisse,
Quand je fais gloire de mourir.
J'en fais gloire, mais je me cache
Un comble affreux de déplaisirs;
Je fais taire tous mes desirs;
Mon cœur à moi-même s'arrache.
Cher prince, dans un tel aveu,
Si tu peux voir quel est mon feu,

Vois combien il se violente.
Je meurs l'esprit content, l'honneur m'en fait la loi;
Mais j'aurais vécu plus contente,
Si j'avais pu vivre pour toi.

SCENE II.

JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

TOUT est-il prêt, madame, & votre Tiréfie
Attend-il aux autels la victime choisie?

JOCASTE.

Non, ma fille, & du moins nous aurons quelques jours
A demander au ciel un plus heureux secours.
On prépare à demain exprès d'autres victimes.
Le peuple ne veut pas que vous payiez ses crimes;
Il aime mieux périr qu'être ainsi conservé;
Et le roi même, encor que vous l'ayez bravé,
Sensible à vos malheurs autant qu'à ma prière,
Vous offre sur ce point liberté toute entière.

DIRCÉ.

C'est assez vainement qu'il m'offre un si grand bien,
Quand le ciel ne veut pas que je lui doive rien;
Et ce n'est pas à lui de mettre des obstacles
Aux ordres souverains que donnent ses oracles.

JOCASTE.

L'oracle n'a rien dit.

DIRCÉ.

Mais mon père a parlé;

L'ordre de nos destins par lui s'est révélé ;
(*b*) Et des morts de son rang les ombres immortelles
Servent souvent aux dieux de truchemens fidelles.

JOCASTE.

Laissez la chose en doute, & du moins hésitez,
Tant qu'on ait par leur bouche appris leurs volontés.

DIRCÉ.

Exiger qu'avec nous ils s'expliquent eux-mêmes,
C'est trop nous asservir ces majestés suprêmes.

JOCASTE.

Ma fille, il est toujours assez tôt de mourir.

DIRCÉ.

Madame, il n'est jamais trop tôt de secourir;
Et pour un mal si grand, qui réclame notre aide,
Il n'est point de trop sûr, ni de trop prompt remède.
Plus nous le différons, plus le mal devient grand.
J'assassine tous ceux que la peste surprend ;
Aucun n'en peut mourir qui ne me laisse un crime.
Je viens d'étouffer seule, & Sostrate, & Phœdime.
Et durant ce refus des remèdes offerts,
La Parque se prévaut des momens que je perds.
Hélas! si sa fureur dans ces pertes publiques
Enveloppait Thésée après ses domestiques!
Si nos retardemens....

(*b*) C'est toujours le même défaut d'intérêt & de chaleur qui règne dans toutes ces scènes. C'est une chose bien singulière que l'obstination de *Dircé* à vouloir mourir de sang froid, sans nécessité & par vanité. Mon père a parlé obscurément, mais un *mort de son rang* est un truchement des dieux. Cela ressemble à cette dame qui disait que Dieu y regarde à deux fois quand il s'agit de damner une femme de qualité.

JOCASTE.

Vivez pour lui, Dircé.
Ne lui dérobez point un cœur ſi bien placé.
Avec tant de courage ayez quelque tendreſſe ;
Agiſſez en amante, auſſi-bien qu'en princeſſe. (*c*)
Vous avez liberté toute entière en ces lieux ;
Le roi n'y prend pas garde, & je ferme les yeux.
C'eſt vous en dire aſſez ; l'amour eſt un doux maître ;
Et quand ſon choix eſt beau, ſon ardeur doit paraître.

DIRCÉ.

(*d*) Je n'oſe demander ſi de pareils avis
Portent des ſentimens que vous ayez ſuivis.
Votre ſecond hymen put avoir d'autres cauſes,
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir reçu la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer, & d'être aimée ;
Mais il ne peut trouver qu'on ſoit digne du jour,
Quand aux ſoins de ſa gloire on préfère l'amour.
Je ſais ſur les grands cœurs ce qu'il ſe fait d'empire,
J'avoue, & hautement, que le mien en ſoupire,

(*c*) *Jocaſte* conſeille à *Dircé* de s'enfuir avec *Théſée*, & de s'aller marier où elle voudra. Elle ajoute que l'amour eſt un doux maître. Le conſeil n'eſt pas mauvais en tems de peſte. Mais cela tient un peu trop de la farce.

(*d*) La réponſe de *Dircé* eſt d'une inſolence révoltante. *Des avis qui portent des ſentimens*, bien *juger des choſes*, du *ſang ſucé dans une flamme*, & toutes ces expreſſions vicieuſes ſont de faibles défauts, en comparaiſon de cette indécence intolérable avec laquelle cette *Dircé* parle à ſa mère, toute cette ſcène eſt auſſi odieuſe & auſſi mal faite qu'inutile.

Mais quoi qu'un ſi beau choix puiſſe avoir de douceurs,
Je garde un autre exemple aux princeſſes mes ſœurs.

JOCASTE.

Je ſouffre tout de vous en l'état où vous êtes.
Si vous ne ſavez pas même ce que vous faites,
Le chagrin inquiet du trouble où je vous voi,
Vous peut faire oublier que vous parlez à moi,
Mais quittez ces dehors d'une vertu ſévère;
Et ſouvenez-vous mieux que je ſuis votre mère.

DIRCÉ.

Ce chagrin inquiet, pour ſe juſtifier,
N'a qu'à prendre chez vous l'exemple d'oublier.
Quand vous mîtes le ſceptre en une autre famille,
Vous ſouvint-il aſſez que j'étais votre fille?

JOCASTE.

Vous n'étiez qu'un enfant.

DIRCÉ.

J'avais déjà des yeux,
Et ſentais dans mon cœur le ſang de mes aïeux,
C'était ce même ſang dont vous m'avez fait naître;
Qui s'indignait dès-lors qu'on lui donnât un maître,
Et que vers ſoi Laïus aime mieux rappeller,
Que de voir qu'à vos yeux on l'oſe ravaler.
Il oppoſe ma mort à l'indigne hyménée
Où par raiſon d'état il me voit deſtinée;
Il la fait glorieuſe, & je meurs plus pour moi,
Que pour ces malheureux qui ſe ſont fait un roi.
Le ciel en ma faveur prend ce cher interprête,
Pour m'épargner l'affront de vivre encor ſujette,
Et s'il a quelque foudre, il ſaura le garder

Pour qui m'a fait des loix où j'ai dû commander.

JOCASTE.

Souffrez qu'à ses éclairs votre orgueil se dissipe.
Ce foudre vous menace un peu plutôt qu'Œdipe,
Et le roi n'a pas lieu d'en redouter les coups,
Quand parmi tout son peuple ils n'ont choisi que vous.

DIRCÉ.

Madame, il se peut faire encor qu'il me prévienne.
S'il fait ma destinée, il ignore la sienne.
Le ciel pourra venger ses ordres retardés.
Craignez ce changement que vous lui demandez.
Souvent on l'entend mal, quand on le croit entendre;
L'oracle le plus clair se fait le moins comprendre.
Moi-même je le dis sans comprendre pourquoi,
Et ce discours en l'air m'échappe malgré moi.
Pardonnez cependant à cette humeur hautaine,
Je veux parler en fille, & je m'explique en reine.
Vous qui l'êtes encor, vous savez ce que c'est,
Et jusqu'où nous emporte un si haut intérêt.
Si je n'en ai le rang, j'en garde la teinture.
Le trône a d'autres droits que ceux de la nature.
J'en parle trop peut-être alors qu'il faut mourir.
Hâtons-nous d'empêcher ce peuple de périr,
Et sans considérer quel fut vers moi son crime,
Puisque le ciel le veut, donnons-lui sa victime.

JOCASTE.

Demain ce juste ciel pourra s'expliquer mieux;
Cependant vous laissez bien du trouble en ces lieux:
Et si votre vertu pouvait croire mes larmes,
Vous nous épargneriez cent mortelles alarmes.

DIRCÉ.
Duſſent avec vos pleurs tous vos Thébains s'unir,
Ce que n'a pu l'amour, rien ne doit l'obtenir.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ.
A Quel propos, ſeigneur, voulez-vous qu'on diffère (e)
Qu'on dédaigne un remède à tous ſi ſalutaire ?
Chaque inſtant que je vis vous enlève un ſujet,
Et l'état s'affaiblit par l'affront qu'on me fait.
Cette ombre de pitié n'eſt qu'un comble d'envie.
Vous m'avez envié le bonheur de ma vie ;
Et je vous vois par-là jaloux de tout mon ſort,
Juſques à m'envier la gloire de ma mort.

ŒDIPE.
Qu'on perd de tems, madame, alors qu'on vous fait grace !

(e) Cette ſcène eſt encore auſſi glaçante, auſſi inutile, auſſi mal écrite que toutes les précédentes. On parle toujours mal quand on n'a rien à dire. Preſque toutes nos tragédies ſont trop longues, le public voulait pour ſes dix ſous avoir un ſpectacle de deux heures. Et il y avait trop ſouvent une heure & demie d'ennui. Ce n'était pas des *Archontes* qui donnaient des jeux aux peuples d'*Athène*. Ce n'était pas des édiles qui aſſemblaient le peuple romain. C'était une ſociété d'hiſtrions qui moyennant quelque argent qu'ils donnaient au clerc d'un lieutenant civil, obtenaient la permiſſion de jouer dans un jeu de paume. Les décorations étaient peintes par un barbouilleur, les habits fournis par un fripier. Le parterre voulait des épiſodes d'amour ; & celle qui jouait les amoureuſes voulait abſolument un rôle. Ce n'eſt pas ainſi que l'*Œdipe* de *Sophocle* fut repréſenté ſur le théatre d'Athènes.

DIRCÉ.

Le ciel m'en a trop fait pour souffrir qu'on m'en fasse.

JOCASTE.

Faut-il voir votre esprit obstinément aigri,
Quand ce qu'on fait pour vous doit l'avoir attendri ?

DIRCÉ.

Faut-il voir son envie à mes vœux opposé,
Quand il ne s'agit plus d'Æmon, ni de Thésée ?

ŒDIPE.

Il s'agit de répandre un sang si précieux,
Qu'il faut un second ordre, & plus exprès des dieux.

DIRCÉ.

Doutez-vous qu'à mourir je ne sois toute prête,
Quand les dieux par mon père ont demandé ma tête ?

ŒDIPE.

Je vous connais, madame, & je n'ai point douté
De cet illustre excès de générosité ;
Mais la chose, après tout, n'est pas encor si claire,
Que cet ordre nouveau ne vous soit nécessaire.

DIRCÉ.

Quoi, mon père tantôt parlait obscurément ?

ŒDIPE.

Je n'en ai rien connu que depuis un moment.
C'est un autre que vous peut-être qu'il menace.

DIRCÉ.

Si l'on ne m'a trompée, il n'en veut qu'à sa race.

ŒDIPE.

Je sais qu'on vous a fait un fidèle rapport ;
Mais vous pourriez mourir, & perdre votre mort :
Et la reine sans doute était bien inspirée,

Alors que par ses pleurs elle l'a différée.

JOCASTE.

Je ne reçois qu'en trouble un si confus espoir.

ŒDIPE.

Ce trouble augmentera peut-être avant ce soir.

JOCASTE.

Vous avancez des mots que je ne puis comprendre.

ŒDIPE.

Vous vous plaindrez fort peu de ne les point entendre;
Nous devons bientôt voir le mystère éclairci.
Madame, cependant vous êtes libre ici;
La reine vous l'a dit, ou vous a dû le dire;
Et si vous m'entendez, ce mot vous doit suffire.

DIRCÉ.

Quelque motif secret qui vous ait excité
A ce tardif excès de générosité,
Je n'emporterai point de Thèbes dans Athènes
La colère des dieux, & l'amas de leurs haines,
Qui pour premier objet pourraient choisir l'époux
Pour qui j'aurais osé mériter leur courroux.
Vous leur faites demain offrir un sacrifice?

ŒDIPE.

J'en espère pour vous un destin plus propice.

DIRCÉ.

J'y trouverai ma place, & ferai mon devoir.
Quant au reste, seigneur, je n'en veux rien savoir.
J'y prends si peu de part, que sans m'en mettre en peine,
Je vous laisse expliquer votre énigme à la reine,
Mon cœur doit être las d'avoir tant combattu,
Et fuit un piége adroit qu'on tend à sa vertu.

SCENE IV. (f)

JOCASTE, ŒDIPE, suite.

ŒDIPE.

Madame, quand des dieux la réponse funeste,
De peur d'un parricide, & de peur d'un inceste,
Sur le mont Cythéron fit exposer ce fils,
Pour qui tant de forfaits avaient été prédits,
Sûtes-vous faire choix d'un ministre fidèle?

JOCASTE.

Aucun pour le feu roi n'a montré plus de zèle;
Et quand par des voleurs il fut assassiné,
Ce digne favori l'avait accompagné.
Par lui seul on a su cette noire aventure,
On le trouva percé d'une large blessure,
Si baigné dans son sang, & si près de mourir,
Qu'il fallut une année, & plus, pour l'en guérir.

ŒDIPE.

Est-il mort?

JOCASTE.

Non, seigneur, la perte de son maître
Fut cause qu'en la cour il cessa de paraître:
Mais il respire encor, assez vieil, & cassé,

(f) C'est ici que commence la pièce. Le spectateur est remué dès les premiers vers que dit *Œdipe*. Cela seul fait voir combien d'*Aubignac* était mauvais juge de l'art dont il donna des règles. Il soutient que le sujet d'*Œdipe* ne peut intéresser, & dès les premiers vers où ce sujet est traité, il intéresse malgré le froid de tout ce qui précède.

Et Mégare sa fille est auprès de Dircé.
Où fait-il sa demeure ?

JOCASTE.

Au pied de cette roche,
Que de ces tristes murs nous voyons la plus proche.

ŒDIPE.

Tâchez de lui parler.

JOCASTE.

J'y vais tout de ce pas.
Qu'on me prépare un char pour aller chez Phorbas.
Son dégoût de la cour pourrait sur un message
S'excuser par caprice, & prétexter son âge.
Dans une heure au plus tard je saurai vous revoir.
Mais que dois-je lui dire, & qu'en faut-il savoir ?

ŒDIPE.

Un bruit court depuis peu (*g*) qu'il vous a mal servie,
Que ce fils qu'on croit mort est encor plein de vie.
L'oracle de Laïus par-là devient douteux,
Et tout ce qu'il a dit peut s'étendre sur deux.

JOCASTE.

Seigneur, ou sur ce bruit je suis fort abusée,
Ou ce n'est qu'un effet de l'amour de Théfée.
Pour sauver ce qu'il aime, & vous embarrasser,
Jusques à votre oreille il l'aura fait passer :
Mais Phorbas aisément convaincra d'imposture
Quiconque ose à sa foi faire une telle injure.

ŒDIPE.

L'innocence de l'âge aura pu l'émouvoir.

(*g*) *Un bruit court depuis peu.* *Œdipe* devrait donc en avoir déjà parlé au premier acte. Il ne devait donc pas dire dans ce premier acte que c'était le sang innocent de cet enfant, qui était la cause des malheurs de Thèbes.

JOCASTE.

Je l'ai toujours connu ferme dans son devoir;
Mais si déjà ce bruit vous met en jalousie,
Vous pouvez consulter (h) le divin Tirésie,
Publier sa réponse, & traiter d'imposteur
De cette illusion le téméraire auteur.

ŒDIPE.

Je viens de le quitter, & de-là vient ce trouble,
Qu'en mon cœur alarmé chaque moment redouble.
Ce prince, m'a-t-il dit, *respire en votre cour;*
Vous pourrez le connaître avant la fin du jour;
Mais il pourra vous perdre en se faisant connaître.
Puisse-t-il ignorer quel sang lui donne l'être!
Voilà ce qu'il m'a dit d'un ton si plein d'effroi,
Qu'il l'a fait rejaillir jusqu'en l'ame d'un roi.
Ce fils qui devait être inceste, & parricide,

(h) *Le devin Tirésie.* Quelle différence entre ce froid récit de la consultation, & les terribles prédictions que fait *Tirésie* dans *Sophocle?* Pourquoi n'a-t-on pu faire paraître ce *Tirésie* sur le théatre de Paris? J'ose croire que si on avait eu du tems de *Corneille* un théatre tel que nous l'avons depuis peu d'années, grace à la générosité éclairée de M. le comte de *Lauragais*, le grand *Corneille* n'eût pas hésité à produire *Tirésie* sur la scène, à imiter le dialogue admirable de *Sophocle.* On eût connu alors la raison pour laquelle les arrêts des dieux veulent qu'*Œdipe* se prive lui-même de la vue, c'est qu'il a reproché à l'interprète des dieux son aveuglement. Je sais bien qu'à la farce, dite italienne, on représenterait *Tirésie* habillé en quinze-vingt, une tasse à la main, & que cela divertirait la populace; mais ceux *quibus est equus & pater & res*, applaudiraient à une belle imitation de *Sophocle.* Si ce sujet n'a jamais été traité parmi nous comme il a dû l'être, accusons-en encore une fois la construction malheureuse de nos théatres, autant que notre habitude méprisable, d'introduire toujours une intrigue d'amour, ou plutôt de galanterie, dans les sujets qui excluent tout amour.

Doit avoir un cœur lâche, un courage perfide,
Et par un ſentiment facile à deviner,
Il ne ſe cache ici que pour m'aſſaſſiner :
C'eſt par-là qu'il aſpire à devenir monarque,
Et vous le connaîtrez bientôt à cette marque.
Quoi qu'il en ſoit, madame, allez trouver Phorbas ;
Tirez-en, s'il ſe peut, les clartés qu'on n'a pas.
Tâchez en même tems de voir auſſi Théſée;
Dites-lui qu'il peut faire une conquête aiſée,
Qu'il oſe pour Dircé, que je n'en verrai rien,
J'admire un changement ſi confus que le mien :
Tantôt dans leur hymen je croyais voir ma perte,
J'allais pour l'empêcher juſqu'à la force ouverte;
Et ſans ſavoir pourquoi, je voudrais que tous deux
Fuſſent loin de ma vue au comble de leurs vœux,
Que les emportemens d'une ardeur mutuelle
M'euſſent débarraſſé de ſon amant, & d'elle.
Bien que de leur vertu rien ne me ſoit ſuſpect,
Je ne ſais quelle horreur me trouble à leurs aſpect,
Ma raiſon la repouſſe, & ne m'en peut défendre;
Moi-même en cet état je ne puis me comprendre ;
Et l'énigme du ſphynx fut moins obſcur pour moi,
Que le fond de mon cœur ne l'eſt dans cet effroi.
Plus je le conſidère, & plus je m'en irrite :
Mais ce prince paraît, ſouffrez que je l'évite;
Et ſi vous vous ſentez l'eſprit moins interdit,
Agiſſez avec lui comme je vous ai dit.

SCENE V. (i)

JOCASTE, THÉSÉE.

JOCASTE.

PRINCE, que faites-vous ? Quelle piété craintive,
Quel faux respect des dieux tient votre flamme oisive ?
Avez-vous oublié comme il faut secourir ?

THESÉE.

Dircé n'est plus, madame, en état de périr ;
Le ciel vous rend un fils, & ce n'est qu'à ce prince
Qu'est dû le triste honneur de sauver sa province.

JOCASTE.

C'est trop vous assurer sur l'éclat d'un faux bruit.

THESÉE.

C'est une vérité dont je suis mieux instruit.

JOCASTE.

Vous le connaissez donc ?

THESÉE.

A l'égal de moi-même

(i) Cette scène de *Jocaste* & de *Thésée* détruit l'intérêt qu *Œdipe* commençait d'inspirer. Le spectateur voit trop bien que *Thésée* n'est pas le fils de *Jocaste*. On connait trop l'histoire de *Thésée*, on apperçoit trop aisément l'inutilité de cet artifice. De plus, il faut bien observer qu'une méprise est toujours insipide au théatre, quand ce n'est qu'une méprise, quand elle n'amène pas une catastrophe attendrissante. *Thésée* se croit fils de *Jocaste*; & cela, dit-il, *sans en avoir la preuve manifeste*. Cela ne produit pas le plus petit événement. *Thésée* s'est trompé & voilà tout. Cette aventure ressemble [s'il est permis d'employer une telle comparaison] à arlequin qui se dit curé de Domfront, qui en est quitte pour dire, je croyois l'être.

JOCASTE.

De quand ?

THESÉE.

De ce moment.

JOCASTE.

Et vous l'aimez ?

THESÉE.

Je l'aime,
Jusqu'à mourir du coup dont il sera percé.

JOCASTE.

Mais cette amitié cède à l'amour de Dircé ?

THESÉE.

Hélas, cette princesse à mes desirs si chère,
En un fidèle amant trouve un malheureux frère,
Qui mourrait de douleur d'avoir changé de sort,
N'était le prompt secours d'une plus digne mort ;
Et qu'assez tôt connu pour mourir au-lieu d'elle,
Ce frère malheureux meurt en amant fidèle.

JOCASTE.

Quoi, vous seriez mon fils !

THESÉE.

Et celui de Laïus.

JOCASTE.

Qui vous a pu le dire ?

THESÉE.

Un témoin qui n'est plus.
Phædime qu'à mes yeux vient de ravir la peste :
Non qu'il m'en ait donné la preuve manifeste,
Mais Phorbas, ce vieillard qui m'exposa jadis,
Répondra mieux que lui de ce que je vous dis,
Et vous éclaircira touchant une aventure

Dont je n'ai pu tirer qu'une lumière obscure.
Ce peu qu'en ont pour moi les soupirs d'un mourant,
Du grand droit de régner serait mauvais garant :
Mais ne permettez pas que le roi me soupçonne,
Comme si ma naissance ébranlait sa couronne ;
Quelque honneur, quelques droits qu'elle ait pu m'acquérir,
Je ne viens disputer que celui de mourir.

JOCASTE.

Je ne sais si Phorbas avouera votre histoire ;
Mais qu'il l'avoue, ou non, j'aurai peine à vous croire.
Avec votre mourant Tirésie est d'accord,
A ce que dit le roi, que mon fils n'est point mort ;
C'est déjà quelque chose, & toutefois mon ame
Aime à tenir suspecte une si belle flamme.
Je ne sens point pour vous l'émotion du sang,
Je vous trouve en mon cœur toujours en même rang.
J'ai peine à voir un fils, où j'ai cru voir un gendre ;
La nature avec vous refuse de s'entendre,
Et me dit en secret, sur votre emportement,
Qu'il a bien peu d'un frère, & beaucoup d'un amant ;
Qu'un frère a pour des sœurs une ardeur plus remise,
A moins que sous ce titre un amant se déguise,
Et qu'il cherche en mourant la gloire & la douceur
D'arracher à la mort ce qu'il nomme sa sœur.

THESÉE.

Que vous connaissez mal ce que peut la nature !
Quand d'un parfait amour elle a pris la teinture,
Et que le désespoir d'un illustre projet
Se joint aux déplaisirs d'en voir périr l'objet,
Il est doux de mourir pour une sœur si chère.

Je l'aimais en amant, je l'aime encor en frère :
C'eſt ſous un autre nom le même empreſſement ;
Je ne l'aime pas moins, mais je l'aime autrement.
L'ardeur ſur la vertu fortement établie ;
Par ces retours du ſang ne peut être affaiblie ;
Et ce ſang qui prêtait la tendreſſe à l'amour,
A droit d'en emprunter les forces à ſon tour.

JOCASTE.

Hé bien, ſoyez mon fils, puiſque vous voulez l'être ;
Mais donnez-moi la marque où je le dois connaître.
Vous n'êtes point ce fils, ſi vous n'êtes méchant ;
Le ciel ſur ſa naiſſance imprima ce penchant :
J'en vois quelque partie en ce deſir inceſte ;
Mais pour ne plus douter, vous chargez-vous du reſte ?
Etes-vous l'aſſaſſin & d'un père & d'un roi ?

THESÉE.

Ah, madame, ce mot me fait pâlir d'effroi.

JOCASTE.

C'était là de mon fils la noire deſtinée ;
Sa vie à ces forfaits par le ciel condamnée,
N'a pu ſe dégager de cet aſtre ennemi,
Ni de ſon aſcendant s'échapper à-demi.
Si ce fils vit encor, il a tué ſon père,
C'en eſt l'indubitable, & le ſeul caractère ;
Et le ciel qui prit ſoin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement pour ſe voir démentir.
Sa mort ſeule pouvait le dérober au crime.
Prince, renoncez donc à toute votre eſtime ;
Dites que vos vertus ſont crimes déguiſés ;
Recevez tout le ſort que vous vous impoſez ;

Et pour remplir un nom dont vous êtes avide,
Acceptez ceux d'inceſte, & de fils parricide;
J'en croirai ces témoins que le ciel m'a preſcrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

THÉSÉE.

(*k*) Quoi! la néceſſité des vertus & des vices,
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,
Et Delphes malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ſes prédictions?
L'ame eſt donc toute eſclave; une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne;
Et nous ne recevons, ni crainte, ni deſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir;
Attachés ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite; & vicieux ſans crime.
Qu'on maſſacre les rois, qu'on briſe les autels,

(*k*) *Quoi! la néceſſité des vertus & des vices &c.* Ce morceau contribua beaucoup au ſuccès de la piéce. Les diſputes ſur le libre arbitre agitaient alors les eſprits. Cette tirade de *Théſée*, belle par elle-même, acquit un nouveau prix par les querelles du tems, & plus d'un amateur la ſait encore par cœur.

Il y a dans ce beau morceau quelques expreſſions impropres & vicieuſes, comme, une néceſſité de vertus & de vices qui ſuit les caprices d'un aſtre impérieux, un bras qui précipite d'en haut une volonté, rendre aux actions leur peine, enfoncer un œil dans un abyme. Mais le beau prédomine.

Ce couplet même n'eſt pas une déclamation étrangère au ſujet, au contraire, des réflexions ſur la fatalité ne peuvent être mieux placées que dans l'hiſtoire d'*Œdipe.* Il eſt vrai que *Théſée* condamne ici les dieux qui ont prédeſtiné *Œdipe* au parricide & à l'inceſte.

Il y aurait de plus belles choſes à dire pour l'opinion contraire à celle de *Théſée*. Les idées de la toute-puiſſance divine, l'inflexibilité du deſtin, le portrait de la faibleſſe des vils mortels, auraient fourni des images fortes & terribles. Il y en a quelques-unes dans *Sophocle*.

C'eſt la faute des dieux, & non pas des mortels:
De toute la vertu ſur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire eſt dûe;
Ils agiſſent en nous quand nous penſons agir;
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que ſuivant que d'en-haut leur bras la précipite.

D'un tel aveuglement daignez me diſpenſer.
Le ciel juſte à punir, juſte à récompenſer,
Pour rendre aux actions leur peine, ou leur ſalaire,
Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil, ni le mien,
Dans ce profond abyme où nous ne voyons rien;
Delphes a pu vous faire une fauſſe réponſe;
L'argent put inſpirer la voix qui les prononce;
Cet organe des dieux put ſe laiſſer gagner.
A ceux que ma naiſſance éloignait de régner;
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples,
Qu'il eſt ainſi qu'ailleurs des méchans dans les temples.
Du moins puis-je aſſurer que dans tous mes combats,
Je n'ai jamais ſouffert de ſeconds que mon bras;
Que je n'ai jamais vu ces lieux de la Phocide,
Où fut par des brigands commis ce parricide;
Que la fatalité des plus preſſans malheurs
Ne m'aurait pu réduire à ſuivre des voleurs;
Que j'en ai trop puni pour en croître le nombre...

JOCASTE.

Mais Laïus a parlé, vous en avez vu l'ombre:
De l'oracle avec elle on voit tant de rapport,
Qu'on ne peut qu'à ce fils en imputer la mort;

Et c'est le dire assez, qu'ordonner qu'on efface
Un grand crime impuni, par le sang de sa race.
Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas;
Autre que lui n'a vu ce malheureux trépas;
Et de ce témoin seul dépend la connaissance,
Et de ce parricide, & de votre naissance.
Si vous êtes coupable, évitez-en les yeux,
Et de peur d'en rougir, prenez d'autres aïeux,

THESÉE.

Je le verrai, madame, & sans inquiétude.
Ma naissance confuse a quelque incertitude;
Mais pour ce parricide, il est plus que certain
Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE. (*a*)

DIRCÉ, THESÉE, MEGARE.

DIRCÉ.

OUI, déjà sur ce bruit l'amour m'avait flattée;
Mon ame avec plaisir s'était inquiétée;
Et ce jaloux honneur qui ne consentait pas
Qu'un frère me ravît un glorieux trépas,
Après cette douceur fiérement refusée,
Ne me refusait point de vivre pour Thésée,
Et laissait doucement corrompre sa fierté
A l'espoir renaissant de ma perplexité.

(*a*) Tout retombe ici dans la langueur. Ce n'est plus ce *Thésée* qui croyait être fils de *Laius*; Il avoue que tout cela n'est qu'un stratagême. Ces malheureuses finesses détournent l'esprit de l'objet principal. On ne s'intéresse plus à rien. Les grandes idées du salut public, de la découverte du meurtrier de *Laius*, de la destinée d'*Œdipe*, des crimes involontaires auxquels il ne peut échapper, sont toutes dissipées; à peine a-t-il attiré sur lui l'attention; il ne peut plus se ressaisir du cœur des spectateurs qui l'ont oublié. *Corneille* a voulu intriguer ce qu'il fallait laisser dans sa simplicité majestueuse: tout est perdu dès ce moment. Et *Thésée* n'est plus qu'un personnage intriguant, qu'un valet de comédie, qui a imaginé un très-plat mensonge pour tirer la piéce en longueur. Il est très-inutile de remarquer toutes les fautes de diction, & le style obscur entortillé de toutes ces scènes où *Thésée* joue un si froid & si avilissant personnage. Nous avons déjà vu que toutes les scènes qui péchent par le fonds, péchent aussi par le style.

Mais si je vois en vous ce déplorable frère,
Quelle faveur du ciel voulez-vous que j'espère,
S'il n'est pas en sa main de m'arrêter au jour,
Sans faire soulever, & l'honneur, & l'amour?
S'il dédaigne mon sang, il accepte le vôtre;
Et si quelque miracle épargne l'un & l'autre,
Pourra-t-il détacher de mon sort le plus doux,
L'amertume de vivre, & n'être point à vous?

THESÉE.

Le ciel choisit souvent de secrètes conduites,
Qu'on ne peut démêler qu'après de longues suites;
Et de mon sort douteux l'obscur événement
Ne défend pas l'espoir d'un second changement.
Je chéris ce premier qui vous est salutaire.
Je ne puis en amant ce que je puis en frère;
J'en garderai le nom tant qu'il faudra mourir:
Mais si jamais d'ailleurs on peut vous secourir,
Peut-être que le ciel me faisant mieux connaître,
Si-tôt que vous vivrez, je cesserai de l'être,
Car je n'aspire point à calmer son courroux,
Et ne veux, ni mourir, ni vivre que pour vous.

DIRCÉ.

Cet amour mal éteint sied mal au cœur d'un frère:
Où le sang doit parler, c'est à lui de se taire;
Et si-tôt que sans crime il ne peut plus durer,
Pour ses feux les plus vifs il est tems d'expirer.

THESÉE.

Laissez-lui conserver ces ardeurs empressées,
Qui vous faisaient l'objet de toutes mes pensées,
J'ai mêmes yeux encor, & vous, mêmes appas:

Si mon fort eſt douteux, mon ſouhait ne l'eſt pas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire,
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire;
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.
De mes plus chers deſirs ce partiſan ſincère
En faveur de l'amant tyranniſe le frère,
Et partage à tous deux le digne empreſſement
De mourir comme frère, & vivre comme amant.

DIRCÉ.

Oh du ſang de Laïus preuves trop manifeſtes!
Le ciel vous deſtinant à des flammes inceſtes,
A ſu de votre eſprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le ſacré nom de ſœur:
Mais ſi ſa flamme y garde une place uſurpée,
Dircé dans votre erreur n'eſt point enveloppée;
Elle ſe défend mieux de ce trouble inteſtin,
Et ſi c'eſt votre fort, ce n'eſt pas ſon deſtin.
Non qu'enfin ſa vertu vous regarde en coupable;
Puiſque le ciel vous force, il vous rend excuſable;
Et l'amour pour les ſens eſt un ſi doux poiſon,
Qu'on ne peut pas toujours écouter la raiſon.
Moi-même en qui l'honneur n'accepte aucune grace,
J'aime en ce douteux fort tout ce qui m'embarraſſe,
Je ne ſais quoi m'y plaît qui n'oſe s'exprimer,
Et ce confus mêlange a de quoi me charmer.
Je n'aime plus qu'en ſœur, & malgré moi j'eſpère.
Ah, prince, s'il ſe peut, ne ſoyez point mon frère;
Et laiſſez-moi mourir avec les ſentimens
Que la gloire permet aux illuſtres amans.

THESÉE.

Je vous ai déjà dit, princeſſe, que peut-être
Si-tôt que vous vivrez, je ceſſerai de l'être:
Faut-il que je m'explique, & toute votre ardeur
Ne peut-elle ſans moi lire au fond de mon cœur ?
Puiſqu'il eſt tout à vous, pénétrez-y, madame;
Vous verrez que ſans crime il conſerve ſa flamme.
Si je ſuis deſcendu juſqu'à vous abuſer,
Un juſte déſeſpoir m'aurait fait plus oſer,
Et l'amour pour défendre une ſi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.
J'en ai tiré ce fruit, que ce nom décevant
A fait connaître ici que ce prince eſt vivant.
Phorbas l'a confeſſé, Tiréſie a lui-même
Appuyé de ſa voix cet heureux ſtratagême,
C'eſt par lui qu'on a ſu qu'il reſpire en ces lieux.
Souffrez donc qu'un moment je trompe encor leurs yeux.
Et puiſque dans ce jour ce frère doit paraître,
Juſqu'à ce qu'on l'ait vu permettez-moi de l'être.

DIRCÉ.

Je pardonne un abus que l'amour a formé,
Et rien ne peut déplaire alors qu'on eſt aimé.
Mais haſardiez-vous tant ſans aucune lumière?

THESÉE.

Mégare m'avait dit le ſecret de ſon père,
Il m'a valu l'honneur de m'expoſer pour tous,
Mais je n'en abuſais que pour mourir pour vous.
Le ſuccès a paſſé cette triſte eſpérance,
Ma flamme en vos périls ne voit plus d'apparence.
Si l'on peut à l'oracle ajouter quelque foi,
Ce fils a de ſa main verſé le ſang du roi;

Et son ombre, en parlant de punir un grand crime;
Dit assez que c'est lui qu'elle veut pour victime.

DIRCÉ.

Prince, quoi qu'il en soit, n'empêchez plus ma mort,
Si par le sacrifice on n'éclaircit mon sort.
La reine qui paraît fait que je me retire;
Sachant ce que je fais, j'aurais peur d'en trop dire;
Et comme enfin ma gloire a d'autres intérêts,
Vous saurez mieux sans moi ménager vos secrets;
Mais puisque vous voulez que mon esprit revive,
Ne tenez pas long-tems la vérité captive.

SCENE II. (b)

JOCASTE, THESÉE, NERINE.

JOCASTE.

PRINCE, j'ai vu Phorbas, & tout ce qu'il m'a dit,
A ce que vous croyez peut donner du crédit.
Un passant inconnu, touché de cette enfance,
Dont un astre envieux condamnait la naissance,

[b] Il semble qu'alors on se fit un mérite de s'écarter de la noble simplicité des anciens, & surtout de leur pathétique. *Jocaste* vient ici conter froidement une histoire, sans faire paraître aucune de ces terribles inquiétudes qui devaient l'agiter. Elle parle d'un passant inconnu qui se chargea d'élever son fils, sans demander qui était cet enfant, & sans vouloir le savoir; une Phædime savait qui était cet enfant, mais elle est morte de la peste; *ainsi*, dit-elle, *vous pouvez l'être, & ne le pas être*. Tout cela est discuté comme s'il s'agissait d'un procès; nulle tendresse de mère, nulle crainte, nul retour sur soi-même. Il ne faut pas s'étonner si on ne peut plus jouer cette piéce.

Sur le mont Cythéron reçut de lui mon fils,
Sans qu'il lui demandât son nom, ni son pays,
De crainte qu'à son tour il ne conçût l'envie
D'apprendre de quel sang il conservait la vie.
Il l'a revu depuis, & presque tous les ans,
Dans le temple d'Élide offrir quelques présens.
Ainsi chacun des deux connaît l'autre au visage,
Sans s'être l'un à l'autre expliqués davantage.
Il a bien su de lui que ce fils conservé
Respire encor le jour dans un rang élevé :
Mais je demande en vain qu'à mes yeux il le montre,
A moins que ce vieillard avec lui se rencontre.
Si Phædime après lui vous eut en son pouvoir,
De cet inconnu même il put vous recevoir ;
Et voyant à Trézène une mère affligée
De la perte du fils qu'elle avait eu d'Ægée,
Vous offrir en sa place, elle vous accepter :
Tout ce qui sur ce point pourrait faire douter,
C'est qu'il vous a souffert dans une flamme inceste,
Et n'a parlé de rien qu'en mourant de la peste.
Mais d'ailleurs, Tirésie a dit que dans ce jour
Nous pourrons voir ce prince, & qu'il vit dans la cour.
Quelques momens après on vous a vu paraître ;
Ainsi vous pouvez l'être, & pouvez ne pas l'être.
Passons outre. A Phorbas ajouteriez-vous foi ?
S'il n'a pas vu mon fils, il vit la mort du roi ;
Il connaît l'assassin, voulez-vous qu'il vous voie ?

THESÉE.

Je le verrai, madame, & l'attends avec joie,
Sûr, comme je l'ai dit, qu'il n'est point de malheurs

Qui m'euffent pu réduire à fuivre des voleurs.

JOCASTE.

Ne vous affurez point fur cette conjecture,
Et fouffrez qu'elle cède à la vérité pure.
Honteux qu'un homme feul eût triomphé de trois,
Qu'il en eût tué deux, & mis l'autre aux abois,
Phorbas nous fuppofa ce qu'il nous en fit croire,
Et parla de brigands pour fauver quelque gloire;
Il me vient d'avouer la faibleffe à genoux:
D'un bras feul, m'a-t-il dit, *partirent tous les coups*,
Un bras feul à tous trois nous ferma le paffage,
Et d'une feule main ce grand crime eft l'ouvrage.

THESÉE.

Le crime n'eft pas grand s'il fut feul contre trois;
Mais jamais fans forfait on ne fe prend aux rois;
Et fuffent-ils cachés fous un habit champêtre,
Leur propre majefté les doit faire connaître.
(*c*) L'affaffin de Laïus eft digne du trépas,
Bien que feul contre trois il ne le connût pas.
Pour moi, je l'avouerai, que jamais ma vaillance
A mon bras contre trois n'a commis ma défenfe.

(*c*) Quoique le théatre permette quelquefois un peu d'exagération, je ne crois pas que de telles maximes foient approuvées des gens fenfés. Comment peut-on reconnaître un monarque fous l'habit d'un payfan? Le gafcon qui a écrit les mémoires du duc de Guife prifonnier à Naples, dit que les princes *ont quelque chofe entre les deux yeux qui les diftingue des autres hommes.* Cela eft bon pour un gafcon. Mais ce qui n'eft bon pour perfonne c'eft d'affurer qu'on eft digne de mort quand on fe défend contre trois hommes dont l'un par hafard fe trouve un roi. Cette maxime paraît plus cruelle que raifonnable.

Qu'on fe fouvienne que *Montgomeri* ne fut par feulement mis en prifon pour avoir tué malheureufement *Henri II* fon maître dans un tournois.

L'œil de votre Phorbas aura beau me chercher,
Jamais dans la Phocide on ne m'a vu marcher,
Qu'il vienne, à ſes regards ſans crainte je m'expoſe;
Et c'eſt un impoſteur, s'il vous dit autre choſe.

JOCASTE.

Faites entrer Phorbas. Prince, penſez-y bien.

THESÉE.

S'il eſt homme d'honneur, je n'en dois craindre rien.

JOCASTE.

Vous voudrez, mais trop tard, en éviter la vue.

THESÉE.

Qu'il vienne, il tarde trop, cette lenteur me tue;
Et ſi je le pouvais ſans perdre le reſpect,
Je me plaindrais un peu de me voir trop ſuſpect.

SCENE III.

JOCASTE, THESÉE, PHORBAS, NERINE.

JOCASTE.

LAISSEZ-moi lui parler, & prêtez-nous ſilence.
Phorbas, enviſagez ce prince en ma préſence.
Le reconnaiſſez-vous?

PHORBAS.

Je crois vous avoir dit
Que je ne l'ai point vu depuis qu'on le perdit,
Madame, un ſi long-tems laiſſe mal reconnaître
Un prince qui pour lors ne faiſait que de naître;
Et ſi je vois en lui l'effet de mon ſecours,

Je n'y puis voir les traits d'un enfant de deux jours,

JOCASTE.

Je fais ainsi que vous que les traits de l'enfance
N'ont avec ceux d'un homme aucune ressemblance
Mais comme ce héros, s'il est sorti de moi,
Doit avoir de sa main versé le sang du roi,
Seize ans n'ont pas changé tellement son visage,
Que vous n'en conserviez quelque imparfaite image.

PHORBAS.

Hélas! j'en garde encor si bien le souvenir,
Que je l'aurai présent durant tout l'avenir.
Si pour connaître un fils il vous faut cette marque,
Ce prince n'est point né de notre grand monarque;
Mais désabusez-vous, & sachez que sa mort
Ne fut jamais d'un fils le parricide effort.

JOCASTE.

Et de qui donc, Phorbas? Avez-vous connaissance
Du nom de meurtrier? Savez-vous sa naissance?

PHORBAS.

Et de plus sa demeure, & son rang. Est-ce assez?

JOCASTE.

Je saurai le punir si vous le connaissez:
Pourrez-vous le convaincre?

PHORBAS.

Et par sa propre bouche.

JOCASTE.

A nos yeux?

PHORBAS.

A vos yeux. Mais peut-être il vous touche,
Peut-être y prendrez-vous un peu trop d'interêt,

Pour

Pour m'en croire aiſément, quand j'aurai dit qui c'eſt.

THESÉE.

Ne nous déguiſez rien, parlez en aſſurance,
Que le fils de Laïus en hâte la vengeance.

JOCASTE.

Il n'eſt pas aſſuré, prince, que ce ſoit vous,
Comme il l'eſt que Laïus fut jadis mon époux;
Et d'ailleurs ſi le ciel vous choiſit pour victime,
Vous me devez laiſſer à punir ce grand crime.

THESÉE.

Avant que de mourir un fils peut le venger.

PHORBAS.

Si vous l'êtes, ou non, je ne le puis juger;
Mais je ſais que Théſée eſt ſi digne de l'être,
Qu'au ſeul nom qu'il en prend je l'accepte pour maître.
Seigneur, vengez un père, ou ne ſoutenez plus
Que nous voyons en vous le vrai ſang de Laïus.

JOCASTE.

Phorbas, nommez ce traître, & nous tirez de doute;
Et j'atteſte à vos yeux le ciel qui nous écoute,
Que pour cet aſſaſſin il n'eſt point de tourmens
Qui puiſſent ſatisfaire à mes reſſentimens.

PHORBAS.

(*d*) Mais ſi je vous nommais quelque perſonne chère,
Æmon votre neveu, Créon votre ſeul frère,

[*d*] *Mais ſi je vous nommais quelque perſonne chère.* Ce tour que prend *Phorbas* ſuffirait pour ôter à la piéce tout ſon tragique. Il ſemble que *Phorbas* faſſe une plaiſanterie; *ſi je vous nommais quelqu'un à qui vous vous intéreſſez; que diriez-vous?* C'eſt-là le diſcours d'un homme qui raille, qui veut embarraſſer ceux auxquels il parle, & rien n'eſt plus indécent dans un ſubalterne.

Ou le prince Lycus, ou le roi votre époux,
Me pourriez-vous en croire, ou garder ce courroux ?

JOCASTE.

De ceux que vous nommez je ſais trop l'innocence.

PHORBAS.

Peut-être qu'un des quatre a fait plus qu'il ne penſe;
Et j'ai lieu de juger qu'un trop cuiſant ennui...

JOCASTE

Voici le roi qui vient, dites tout devant lui.

SCENE IV. (e)

ŒDIPE, JOCASTE, THESÉE, PHORBAS, ſuite.

ŒDIPE.

SI vous trouvez un fils dans le prince Théſée,
Mon ame en ſon effroi s'était bien abuſée;
Il ne choiſira point de chemin criminel,
Quand il voudra rentrer au trône paternel,
Madame, & ce ſera du moins à force ouverte
Qu'un ſi vaillant guerrier entreprendra ma perte.

(e) Il n'y a pas moyen de déguiſer la vérité. Cette ſcène qui eſt ſi tragique dans *Sophocle*, eſt tout le contraire dans l'auteur français; non-ſeulement le langage eſt bas : *Il y pourrait avoir entre quinze ou vingt ans : C'eſt un de mes brigands, ce furent brigands* : Un des ſuivans de *Laïus* qui était louche, *Laïus* chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derrière; mais les diſcours de *Théſée*, & une eſpèce de défi entre *Œdipe* & *Théſée*, achèvent de tout gâter.

Mais deſſus ce vieillard plus je porte les yeux,
Plus je crois l'avoir vu jadis en d'autres lieux :
Ses rides me font peine à le bien reconnaître.
Ne m'as-tu jamais vu ?

PHORBAS.

Seigneur cela peut être

ŒDIPE.

Il y pourrait avoir entre quinze & vingt ans.

PHORBAS.

J'ai de confus rapports d'environ même tems.

ŒDIPE.

Environ ce tems-là fis-tu quelque voyage ?

PHORBAS.

Oui, ſeigneur, en Phocide, & là dans un paſſage...

ŒDIPE.

Ah, je te reconnais, ou je ſuis fort trompé.
C'eſt un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſupplices ;
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

JOCASTE.

C'eſt un de vos brigands ! Ah, que me dites-vous ?

ŒDIPE.

Je le laiſſai pour mort, & tout percé de coups.

PHORBAS.

Quoi, vous m'auriez bleſſé ? Moi, ſeigneur ?

ŒDIPE.

Oui, perfide.

Tu fis pour ton malheur ma rencontre en Phocide,
Et tu fus un des trois que je fus arrêter
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer :

Tu marchais le troisième, en faut-il davantage ?

PHORBAS.

Si de mes compagnons vous peigniez le visage,
Je n'aurais rien à dire, & ne pourrais rien nier.

ŒDIPE.

Seize ans, à ton avis, m'ont fait les oublier?
Ne le présume pas, une action si belle
En laisse au fond de l'ame une idée immortelle;
Et si dans un combat on ne perd point de tems
A bien examiner les traits des combattans,
Après que celui-ci m'eut tout couvert de gloire,
Je fus tout à loisir contempler ma victoire.
Mais tu nieras encor, & n'y connaîtras rien.

PHORBAS.

Je serai convaincu si vous les peignez bien;
Les deux que je suivis sont connus de la reine.

ŒDIPE.

Madame, jugez donc si sa défense est vaine.
Le premier de ces trois que mon bras sut punir,
A peine méritait un léger souvenir.
Petit de taille, noir, le regard un peu louche,
Le front cicatrisé, la mine assez farouche,
Mais homme, à dire vrai, de si peu de vertu,
Que dès le premier coup je le vis abattu.
Le second, je l'avoue, avait un grand courage,
Bien qu'il parût déjà dans le penchant de l'âge;
Le front assez ouvert, l'œil perçant, le teint frais,
On en peut voir en moi la taille, & quelques traits,
Chauve sur le devant, mêlé sur le derrière,
Le port majestueux, & la démarche fière.

Il se défendit bien, & me blessa deux fois,
Et tout mon cœur s'émut de le voir aux abois.
Vous pâlissez, madame !

JOCASTE.

Ah, seigneur, puis-je apprendre
Que vous ayez tué Laïus après Nicandre,
Que vous ayez blessé Phorbas de votre main,
Sans en frémir d'horreur, sans en pâlir soudain?

ŒDIPE.

Quoi, c'est-là ce Phorbas qui vit tuer son maître?

JOCASTE.

Vos yeux après seize ans l'ont trop su reconnaître,
Et ses deux compagnons que vous avez dépeints,
De Nicandre & du roi portent les traits empreints.

ŒDIPE.

Mais ce furent brigands, dont le bras....

JOCASTE.

C'est un conte
Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.
Une main seule, hélas! fit ces funestes coups,
Et par votre rapport ils partirent de vous.

PHORBAS.

J'en fus presque sans vie un peu plus d'une année.
Avant ma guérison on vit votre hyménée.
Je guéris, & mon cœur en secret mutiné,
De connaître quel roi vous nous aviez donné,
S'imposa cet exil dans un séjour champêtre,
Attendant que le ciel me fît un autre maître.

THESÉE.

Seigneur, je suis le frère, ou l'amant de Dircé,

Et son père, ou le mien de votre main percé...

ŒDIPE.

Prince, je vous entends, il faut venger ce père;
Et ma perte à l'état semble être nécessaire,
Puisque de nos malheurs la fin ne se peut voir,
Si le sang de Laïus ne remplit son devoir.
C'est ce que Tirésie avait voulu me dire:
Mais ce reste du jour souffrez que je respire.
Le plus sévère honneur ne saurait murmurer
De ce peu de momens que j'ose différer;
Et ce coup surprenant permet à votre haine
De faire cette grace aux larmes de la reine.

THESÉE.

Nous nous verrons demain, seigneur, & résoudrons....

ŒDIPE.

Quand il en sera tems, prince, nous répondrons;
Et s'il faut, après tout, qu'un grand crime s'efface,
Par le sang que Laïus a transmis à sa race,
Peut-être aurez-vous peine à reprendre son rang,
Qu'il ne vous ait coûté quelque peu de ce sang.

THESÉE.

Demain chacun de nous fera sa destinée.

SCENE V. (f)

ŒDIPE, JOCASTE, *suite.*

JOCASTE.

Que de maux nous promet cette triste journée !
J'y dois voir ou ma fille, ou mon fils s'immoler,
Tout le sang de ce fils de votre main couler,
Ou de la sienne enfin le vôtre se répandre ;
Et ce qu'oracle aucun n'a fait encor attendre,
Rien ne m'affranchira de voir sans cesse en vous,
Sans cesse en un mari l'assassin d'un époux.
Puis-je plaindre à ce mort la lumière ravie,
Sans haïr le vivant, sans détester ma vie ?
Puis-je de ce vivant plaindre l'aveugle sort,
Sans détester ma vie, & sans trahir le mort ?

ŒDIPE.

Madame, votre haine est pour moi légitime ;
Et cet aveugle sort m'a fait vers vous un crime,
Dont ce prince demain me punira pour vous,
Ou mon bras vengera ce fils, & cet époux ;

(f) La scène précédente, qui devait porter l'effroi & la douleur dans l'ame, étant très-froide, porte sa glace sur celle-ci, qui par elle-même est aussi froide que l'autre. *Œdipe* au-lieu de se livrer à sa douleur, & à l'horreur de son état, prodigue des antithèses sur *le vivant* & sur *le mort*. *Jocaste* raisonne au-lieu d'être accablée. Quelle est la source d'un si grand défaut? C'est qu'en effet le caractère de *Corneille* unit le portrait à la dissertation. C'est qu'il avait le talent de nouer une intrigue embrouillée, mais non intéressante ; il abandonna trop souvent le pathétique, qui doit être l'ame de la tragédie. Je ne parle pas du style. Il n'est pas tolérable.

Et m'offrant pour victime à votre inquiétude,
Il vous affranchira de toute ingratitude.
Alors ſans balancer vous plaindrez tous les deux;
Vous verrez ſans rougir alors vos derniers feux;
Et permettrez ſans honte à vos douleurs preſſantes
Pour Laïus & pour moi des larmes innocentes.

JOCASTE.

Ah, ſeigneur, quelque bras qui puiſſe vous punir,
Il n'effacera rien dedans mon ſouvenir;
Je vous verrai toujours ſa couronne à la tête,
De ſa place en mon lit faire votre conquête;
Je me verrai toujours vous placer en ſon rang,
Et baiſer votre main fumante de ſon ſang.
Mon ombre même un jour dans les royaumes ſombres,
Ne recevra des dieux pour bourreaux que vos ombres;
Et ſa confuſion l'offrant à toutes deux,
Elle aura pour tourmens tout ce qui fit mes feux.
Oracles décevans, qu'oſiez-vous me prédire?
Si ſur notre avenir vos dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié diviſe leur courroux?
Ce qu'elle épargne au fils retombe ſur l'époux.
Et comme ſi leur haine impuiſſante, ou timide,
N'oſait le faire enſemble inceſte & parricide,
Elle partage à deux un ſort ſi peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

ŒDIPE.

O partage inégal de ce courroux céleſte!
Je ſuis le parricide, & ce fils eſt l'inceſte:
Mais mon crime eſt entier, & le ſien imparfait:
Le ſien n'eſt qu'en deſirs, & le mien en effet.
Ainſi, quelques raiſons qui puiſſent me défendre,

La veuve de Laïus ne faurait les entendre ;
Et les plus beaux exploits paffent pour trahifons,
Alors qu'il faut du fang, & non pas des raifons.

JOCASTE.

Ah! je n'en vois que trop, qui me déchirent l'ame.
La veuve de Laïus eft toujours votre femme,
Et n'oppofe que trop, pour vous juftifier,
A la moitié du mort celle du meurtrier.
Pour toute autre que moi votre erreur eft fans crime;
Toute autre admirerait votre bas magnanime,
Et toute autre réduite à punir votre erreur,
La punirait du moins fans trouble, & fans horreur.
Mais, hélas! mon devoir aux deux partis m'attache;
Nul efpoir d'aucun d'eux, nul effort ne m'arrache;
Et je trouve toujours dans mon efprit confus,
Et tout ce que je fuis, & tout ce que je fus.
Je vous dois de l'amour, je vous dois de la haine:
L'un & l'autre me plaît, l'un & l'autre me gêne;
Et mon cœur qui doit tout, & ne voit rien permis,
Souffre tout à la fois deux tyrans ennemis.
La haine aurait l'appui d'un ferment qui me lie;
Mais je le romps exprès pour en être punie;
Et pour finir des maux qu'on ne peut foulager,
J'aime à donner aux dieux un parjure à venger.
C'eft votre foudre, ô ciel, qu'à mon fecours j'appelle:
Œdipe eft innocent, je me fais criminelle;
Par un jufte fupplice ofez me défunir
De la néceffité d'aimer, & de punir.

ŒDIPE.

Quoi, vous ne voyez pas que fa fauffe juftice

Ne fait plus ce que c'eft que d'un jufte fupplice;
Et que par un défordre à confondre nos fens,
Son injufte rigueur n'en veut qu'aux innocens?
Après avoir choifi ma main pour ce grand crime,
C'eft le fang de Laïus qu'il choifit pour victime;
Et le bizarre éclat de fon difcernement
Sépare le forfait d'avec le châtiment.
C'eft un fujet nouveau d'une haine implacable,
De voir fur votre fang la peine du coupable;
Et les dieux vous en font une éternelle loi,
S'ils puniffent en lui ce qu'ils ont fait par moi.
Voyez comme les fils de Jocafte & d'Œdipe
D'une fi jufte haine ont tous deux le principe.
A voir leurs actions, à voir leur entretien,
L'un n'eft que votre fang, l'autre n'eft que le mien;
Et leur antipathie infpire à leur colère
Des préludes fecrets de ce qu'il vous faut faire.

JOCASTE.

Pourrez-vous me haïr jufqu'à cette rigueur,
De fouhaiter pour vous même haine en mon cœur?

ŒDIPE.

Toujours de vos vertus j'adorais les charmes,
Pour ne haïr qu'en moi la fource de vos larmes.

JOCASTE.

Et je me forcerai toujours à vous blâmer,
Pour ne haïr qu'en moi ce qui vous fit m'aimer.
Mais finiffons, de grace, un difcours qui me tue:
L'affaffin de Laïus doit me bleffer la vue;
Et malgré ce courroux par fa mort allumé,
Je fens qu'Œdipe enfin fera toujours aimé.

ŒDIPE.

Que fera cet amour ?

JOCASTE.

Ce qu'il doit à la haine.

ŒDIPE.

Qu'ofera ce devoir ?

JOCASTE.

Croître toujours ma peine.

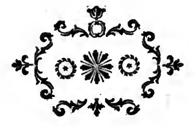
ŒDIPE.

Faudra-t-il pour jamais me bannir de vos yeux ?

JOCASTE.

Peut-être que demain nous le faurons des dieux.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE. (a)

ŒDIPE, DYMAS.

DYMAS.

SEIGNEUR, il eſt trop vrai que le peuple murmure,
Qu'il rejette ſur vous ſa funeſte aventure ;
Et que de tous côtés on n'entend que mutins,
Qui vous nomment l'auteur de leurs mauvais deſtins,
D'un devin ſuborné les infames preſtiges,
De l'ombre, diſent-ils, *ont fait tous les prodiges:*
L'or mouvait ce fantôme, & pour perdre Dircé

(a) Quel eſt le lecteur qui ne ſente pas combien ce terrible ſujet eſt affaibli dans toutes les ſcènes ? J'avoue que la diction vicieuſe, obſcure, ſans chaleur, ſans pathétique, contribue beaucoup aux vices de la piéce. Mais la malheureuſe intrigue de *Théſée* & de *Dircé*, introduite pour remplir les vuides, eſt ce qui tue la piéce. Peut-on ſouffrir que dans des momens deſtinés à la plus grande terreur, *Œdipe* parle froidement de ſe battre en duel demain avec *Théſée ?* Un duel chez des Grecs ! & dans le ſujet d'*Œdipe!* Et ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'*Œdipe* qui ſe voit l'auteur de la déſolation de *Thèbes* & le meurtrier de *Laius*, *Théſée* qui doit craindre que le reſte de l'oracle ne ſoit accompli, *Théſée* qui doit être ſaiſi d'horreur & l'inſpirer, s'occupent tous deux de la crainte d'un ſoulèvement de ces pauvres peſtiférés qui pourraient bien devenir mutins.

Si vous ne frappez pas le cœur du ſpectateur par des coups toujours redoublés au même endroit, ce cœur vous échappe. Si vous mêlez pluſieurs intérêts enſemble, il n'y a plus d'intérêt.

Vos présens lui dictaient ce qu'il a prononcé:
Tant ils conçoivent mal, qu'un si grand roi consente
A venger son trépas sur sa race innocente,
Qu'il assure son sceptre, aux dépens de son sang,
A ce bras impuni qui lui perça le flanc;
Et que par cet injuste & cruel sacrifice
Lui-même de sa mort il se fasse justice.

ŒDIPE.

Ils ont quelque raison de tenir pour suspect
Tout ce qui s'est montré tantôt à leur aspect;
Et je n'ose blâmer cette horreur que leur donne
L'assassin de leur roi qui porte sa couronne.
Moi-même au fond du cœur, de même horreur frappé,
Je veux fuir le remords de son trône occupé;
Et je dois cette grace à l'amour de la reine,
D'épargner ma présence aux devoirs de sa haine,
Puisque de notre hymen les liens mal tissus
Par ces mêmes devoirs semblent être rompus.
Je vais donc à Corinthe achever mon supplice;
Mais ce n'est pas au peuple à se faire justice.
L'ordre que tient le ciel à lui choisir des rois,
Ne lui permet jamais d'examiner son choix;
Et le devoir aveugle y doit toujours souscrire,
Jusqu'à ce que d'en-haut on veuille s'en dédire.
Pour chercher mon repos je veux bien me bannir;
Mais s'il me bannissait, je saurais l'en punir;
Ou si je succombais sous sa troupe mutine,
Je saurais l'accabler du moins sous ma ruine.

DYMAS.

Seigneur, jusques ici ses plus grands déplaisirs

Pour armes contre vous n'ont pris que des ſoupirs ;
Et cet abattement que lui cauſe la peſte,
Ne ſouffre à ſon murmure aucun deſſein funeſte.
Mais il faut redouter que Théſée & Dircé
N'oſent pouſſer plus loin ce qu'il a commencé.
Phorbas-même eſt à craindre, & pourrait le réduire
Juſqu'à ſe vouloir mettre en état de vous nuire.

ŒDIPE.

Théſée a trop de cœur pour une trahiſon ;
Et d'ailleurs j'ai promis de lui faire raiſon.
Pour Dircé, ſon orgueil dédaignera ſans doute
L'appui tumultueux que ton zèle redoute.
Phorbas eſt plus à craindre, étant moins généreux
Mais il nous eſt aiſé de nous aſſurer d'eux.
Fais les venir tous trois, que je liſe en leur ame
S'il prêteraient la main à quelque ſourde trame.
Commence par Phorbas : je ſaurais démêler
Quels deſſeins...

SCENE II.

ŒDIPE, DYMAS, un page.

LE PAGE.

Un vieillard demande à vous parler :
Il ſe dit de Corinthe, & preſſe.

ŒDIPE.

Il vient me faire

Le funeste rapport du trépas de mon père ;
Préparons nos soupirs à ce triste récit.
Qu'il entre. Cependant fais ce que je t'ai dit.

SCENE III. (b)

ŒDIPE, IPHICRATE, suite.

ŒDIPE.
Hé bien, Polybe est mort ?

IPHICRATE.
Oui, seigneur.

ŒDIPE.
Mais vous-même
Venir me consoler de ce malheur suprême !
Vous, qui chef du conseil devriez maintenant
Attendant mon retour être mon lieutenant !
Vous, à qui tant de soins d'élever mon enfance
Ont acquis justement toute ma confiance !
Ce voyage me trouble autant qu'il me surprend.

IPHICRATE.
Le roi Polybe est mort, ce malheur est bien grand :
Mais comme enfin, seigneur, il est suivi d'un pire,
Pour l'apprendre de moi faites qu'on se retire.

(b) Ces scènes sont beaucoup plus intéressantes que les autres, parce qu'elles sont uniquement prises du sujet. on n'y disserte point ; on n'y cherche point à étaler des raisons & des traits ingénieux ; tout est naturel. Mais il y manque ces grands mouvemens de terreur & de pitié qu'on attend d'une si affreuse situation. Cette tragédie péche par toutes les choses qu'on y a introduites, & par celles qui lui manquent.

SCENE IV.

ŒDIPE, IPHICRATE.

ŒDIPE.

(c) Ce jour eſt donc pour moi le grand jour des malheurs,
Puiſque vous apportez un comble à mes douleurs.
J'ai tué le feu roi jadis ſans le connaître;
Son fils qu'on croyait mort vient ici de renaître:
Son peuple mutiné me voit avec horreur;
Sa veuve mon épouſe en eſt dans la fureur.
Le chagrin accablant qui me dévore l'ame,
Me fait abandonner, & peuple, & ſceptre, & femme,
Pour remettre à Corinthe un eſprit éperdu,
Et par d'autres malheurs je m'y vois attendu!

IPHICRATE.

Seigneur, il faut ici faire tête à l'orage;
Il faut faire ici ferme, & montrer du courage.
Le repos à Corinthe en effet ſerait doux;
Mais il n'eſt plus de ſceptre à Corinthe pour vous.

ŒDIPE.

Quoi! l'on s'eſt emparé de celui de mon père?

IPHICRATE.

(c) Je n'examine point ſi on apporte un *comble* à la douleur, s'il eſt bien de dire que ſon épouſe *eſt dans la fureur*. Je dis que je retrouve le véritable eſprit de la tragédie dans cette ſcène d'*Iphicrate* où l'on ne dit rien qui ne ſoit néceſſaire à la pièce, dans cette ſimplicité éloignée de la fatiguante diſſertation, dans cet art théatral & naturel qui fait naître ſucceſſivement tous les malheurs d'*Œdipe* les uns des autres. Voilà la vraie tragédie. Le reſte eſt du verbiage, mais comment faire cinq actes ſans verbiage?

IPHICRATE.

Seigneur, on n'a rien fait que ce qu'on a dû faire ;
Et votre amour en moi ne voit plus qu'un banni,
De son amour pour vous trop doucement puni.

ŒDIPE.

Quel énigme !

IPHICRATE.

Apprenez avec quelle justice
Ce roi vous a dû rendre un si mauvais office.
Vous n'étiez point son fils.

ŒDIPE.

Dieux, qu'entends-je

IPHICRATE.

A regret
Ses remords en mourant ont rompu le secret ;
Il vous gardait encor une amitié fort tendre ;
Mais le compte qu'aux dieux la mort force de rendre,
A porté dans son cœur un si pressant effroi,
Qu'il a remis Corinthe aux mains de son vrai roi.

ŒDIPE.

Je ne suis point son fils ! Et qui suis-je Iphicrate ?

IPHICRATE.

Un enfant exposé, dont le mérite éclate,
Et de qui par pitié j'ai dérobé les jours
Aux ongles des lions, aux griffes des vautours.

ŒDIPE.

Et qui m'a fait passer pour le fils de ce prince ?

IPHICRATE.

Le manque d'héritiers ébranlait sa province.
Les trois que lui donna le conjugal amour,

Perdirent en naiſſant la lumière du jour ;
Et la mort du dernier me fit prendre l'audace
De vous offrir au roi, qui vous mit en ſa place.
Ce que l'on ſe promit de ce fils ſuppoſé
Réunit ſous ſes loix ſon état diviſé ;
Mais comme cet abus finit avec ſa vie,
Sa mort de mon ſupplice aurait été ſuivie,
S'il n'eût donné cet ordre à ſon dernier moment,
Qu'un juſte & prompt exil fût mon ſeul châtiment.

ŒDIPE.

Ce revers ſerait dur pour quelque ame commune ;
Mais je me fis toujours maître de ma fortune ;
Et puiſqu'elle a repris l'avantage du ſang,
Je ne dois plus qu'à moi tout ce que j'eus de rang.
Mais n'as-tu point appris de qui j'ai reçu l'être ?

IPHICRATE.

Seigneur, je ne puis ſeul vous le faire connaître.
Vous fûtes expoſé jadis par un Thébain,
Dont la compaſſion vous remit en ma main,
Et qui, ſans m'éclaircir touchant votre naiſſance,
Me chargea ſeulement d'éloigner votre enfance.
J'en connais le viſage, & l'ai revu ſouvent,
Sans nous être tous deux expliqués plus avant :
Je lui dis qu'en éclat j'avais mis votre vie,
Et lui cachai toujours mon nom, & ma patrie,
De crainte, en les ſachant, que ſon zèle indiſcret
Ne vînt mal-à-propos troubler notre ſecret.
Mais comme de ſa part il connaît mon viſage,
Si je le trouve ici, nous ſaurons davantage.

ŒDIPE.

Je ferais donc Thébain à ce compte? (*d*)

IPHICRATE.

Oui, feigneur.

ŒDIPE.

Je ne fais fi je dois le tenir à bonheur;
Mon cœur qui fe foulève en forme un noir augure
Sur l'éclairciffement de ma trifte aventure.
Où me reçûtes vous?

IPHICARTE.

Sur le mont Cythéron.

ŒDIPE.

Ah, que vous me frappez par ce funefte nom!
Le tems, le lieu, l'oracle, & l'âge de la reine,
Tout femble concerté pour me mettre à la gêne.
Dieux, ferait-il poffible! Approchez-vous, Phorbas.

(*d*) Ne prenons point garde *à ce compte*. Ce n'eft qu'une expreffion triviale qui ne diminue rien de l'intérêt de cette fituation, un mot familier & même bas, quand il eft naturel, eft moins répréhenfible cent fois que toutes ces penfées alambiquées, ces differtations froides, ces raifonnemens fatiguans & fouvent faux qui ont gâté quelquefois les plus belles fcènes de l'auteur.



SCENE V.

ŒDIPE, IPHICRATE, PHORBAS.

IPHICARTE.

SEIGNEUR, voilà celui qui vous mit en mes bras;
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joie.
Se peut-il faire, ami, qu'encor je te revoie?

PHORBAS.

Que j'ai lieu de bénir ton retour fortuné!
Qu'as-tu fais de l'enfant que je t'avais donné?
Le généreux Théſée a fait gloire de l'être,
Mais ſa preuve eſt obſcure, & tu dois le connaître.
Parle.

IPHICARTE.

Ce n'eſt point lui, mais il vit en ces lieux.

PHORBAS.

Nomme-le donc, de grace.

IPHICRATE.

Il eſt devant tes yeux.

PHORBAS.

Je ne vois que le roi.

IPHICRATE.

C'eſt lui-même.

PHORBAS.

Lui-même!

IPHICRATE.

Oui, le ſecret n'eſt plus d'une importance extrême,
Tout Corinthe le ſait, nomme lui ſes parens.

PHORBAS.

En fussions-nous tous trois à jamais ignorans!

IPHIÇRATE.

Seigneur, lui seul enfin peut dire qui vous êtes.

ŒDIPE.

(e) Hélas, je le vois trop, & vos craintes secrètes,
Qui vous ont empêché de vous entr'éclaircir,
Loin de tromper l'oracle, ont fait tout réussir.
Voyez où m'a plongé votre fausse prudence:
Vous cachiez ma retraite, il cachait ma naissance:
Vos dangereux secrets, par un commun accord,
M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon sort,
Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père:
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.
D'une indigne pitié le fatal contre-tems
Confond dans mes vertus ces forfaits éclatans;
Elle fait voir en moi, par un mélange infame,
Le frère de mes fils, & le fils de ma femme.
Le ciel l'avait prédit, vous avez achevé;
Et vous avez tout fait quand vous m'avez sauvé.

PHORBAS.

Oui, seigneur, j'ai tout fait, sauvant votre personne;
M'en punissent les dieux, si je me le pardonne.

(e) Ici l'art manque. *Œdipe* exerce trop tôt son autre art de deviner les énigmes. Plus de surprise, plus de terreur, plus d'horreur. L'auteur retombe dans ses malheureuses dissertations, *voyez où m'a plongé* votre *fausse prudence* &c. Il est d'autant plus inexcusable qu'il avait devant les yeux *Sophocle* qui a traité ce morceau en maître.

SCENE VI.

ŒDIPE, IPHICRATE.

ŒDIPE.

Que n'obéissais-tu, perfide, à mes parens,
Qui se faisaient pour moi d'équitables tyrans ?
Que ne lui disais-tu ma naissance, & l'oracle,
Afin qu'à mes destins il pût mettre un obstacle ?
Car, Iphicrate, en vain j'accuserais ta foi ;
Tu fus dans ces destins aveugle comme moi ;
Et tu ne m'abusais que pour ceindre ma tête
D'un bandeau dont par-là tu faisais ma conquête.

IPHICRATE.

Seigneur, comme Phorbas avait mal obéi,
Que l'ordre de son roi par-là se vit trahi,
Il avait lieu de craindre, en me disant le reste,
Que son crime par moi devenu manifeste....

ŒDIPE.

Cesse de l'excuser : que m'importe en effet
S'il est coupable, ou non, de tout ce que j'ai fait ?
En ai-je moins de trouble, ou moins d'horreur en l'ame ?

SCENE VII. (f)

ŒDIPE, DIRCÉ, IPHICRATE.

ŒDIPE.

Votre frère est connu, le savez-vous, madame?

DIRCÉ.

Oui, seigneur, & Phorbas m'a tout dit en deux mots.

(f) Le spectateur qui était ému cesse ici de l'être. *Œdipe* qui raisonne avec *Dircé* de l'amour de cette princesse pour *Thésée*, fait oublier ses malheurs; il rompt le fil de l'intérêt. *Dircé* est si étrangère à l'aventure d'*Œdipe*, que toutes les fois qu'elle paraît, elle fait beaucoup plus de tort à la piéce que l'infante n'en fait à la tragédie du *Cid*, & *Livie* à *Cinna*; car on peut retrancher *Livie* & l'infante, & on ne peut retrancher *Dircé* & *Thésée*, qui sont malheureusement des acteurs principaux.

Il reste une réflexion à faire sur la tragédie d'*Œdipe*. C'est, sans contredit, le chef-d'œuvre de l'antiquité, quoiqu'avec de grands défauts. Toutes les nations éclairées se sont réunies à l'admirer, en convenant des fautes de *Sophocle*. Pourquoi ce sujet n'a-t-il pu être traité avec un plein succès chez aucune de ces nations? Ce n'est pas certainement qu'il ne soit très-tragique. Quelques personnes ont prétendu qu'on ne peut s'intéresser aux crimes involontaires d'*Œdipe*, & que son châtiment révolte plus qu'il ne touche. Cette opinion est démentie par l'expérience: car tout ce qui a été imité de *Sophocle*, quoique très-faiblement, dans l'*Œdipe*, a toujours réussi parmi nous; & tout ce qu'on a mêlé d'étranger à ce sujet a été condamné. Il faut donc conclure qu'il fallait traiter *Œdipe* dans toute la simplicité grecque. Pourquoi ne l'avons-nous pas fait? c'est que nos piéces en cinq actes, dénués de chœurs, ne peuvent être conduites jusqu'au dernier acte sans des secours étrangers au sujet. Nous les chargeons d'épisodes, & nous les étouffons; cela s'appelle du remplissage. J'ai déjà dit qu'on veut une tragédie qui dure deux heures; il faudrait qu'elle durât moins, & qu'elle fût meilleure.

C'est le comble du ridicule de parler d'amour dans *Œdipe*, dans *Electre*, dans *Mérope*. Lorsqu'en 1718 il fut question de représenter le seul *Œdipe* qui soit resté depuis au théâtre, les comédiens exigèrent quelques scènes où l'amour ne fût pas oublié; & l'auteur gâta & avilit ce beau sujet par le froid ressouvenir d'un amour insipide entre *Philoctète* & *Jo-*

ŒDIPE.

Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
Vous n'appréhendez plus que le titre de frère
S'oppoſe à cette ardeur qui vous était ſi chère :
Cette aſſurance entière a de quoi vous ravir,
Ou plutôt vôtre haine a de quoi s'aſſouvir.
Quand le ciel de mon ſort l'aurait faite l'arbitre,
Elle ne m'eût choiſi rien de pis que ce titre.

DIRCÉ.

Ah, ſeigneur, pour Æmon j'ai ſu mal obéir ;
Mais je n'ai point été juſques à vous haïr.
La fierté de mon cœur, qui me traitait de reine,
Vous cédait en ces lieux la couronne ſans peine ;
Et cette ambition que me prêtait l'amour,
Ne cherchait qu'à régner dans un autre ſéjour.
Cent fois de mon orgueil l'éclat le plus farouche
Aux termes odieux a refuſé ma bouche.
Pour vous nommer tyran il fallait cent efforts ;
Ce mot ne m'a jamais échappé ſans remords.
D'un ſang reſpectueux la puiſſance inconnue.

caſte.

L'actrice qui repréſentait *Dircé* dans l'*Œdipe* de *Corneille*, dit au nouvel auteur, « C'eſt moi qui joue l'amou- » reuſe, & ſi on ne me donne un » rôle, la piéce ne ſera pas » jouée. » A ces paroles, *je joue l'amoureuſe dans Œdipe*, deux étrangers de bon ſens éclatèrent de rire ; mais il fallut en paſſer par ce que les acteurs exigeaient ; il fallut s'aſſervir à l'abus le plus mépriſable ; & ſi l'auteur indigné de cet abus auquel il cédait, n'avait pas mis dans ſa tragédie le moins de converſations amoureuſes qu'il put, s'il avait prononcé le mot d'amour dans les trois derniers actes, la piéce ne mériterait pas d'être repréſentée.

Il y a bien des manières de parvenir au froid & à l'inſipide. *Lamotte*, l'un des plus ingénieux auteurs que nous ayons, y eſt arrivé par une autre route, par une verſification lâche, par l'introduction de deux grands enfans d'*Œdipe* ſur la ſcène, par la ſouſtraction entière de la terreur & de la pitié.

A mes foulèvemens mêlait la retenue ;
Et cet ufurpateur dont j'abhorrais la loi,
S'il m'eût donné Théfée, eût eu le nom de roi.

ŒDIPE.

C'était ce même fang dont la pitié fecrète
De l'ombre de Laïus me faifait l'interprète.
Il ne pouvait fouffrir qu'un mot mal entendu
Détournât fur ma fœur un for qui m'était dû ;
Et que votre innocence immolée à mon crime,
Se fît de nos malheurs l'inutile victime.

DIRCÉ.

Quel crime avez-vous fait, que d'être malheureux?

ŒDIPE.

Mon fouvenir n'eft plein que d'exploits généreux ;
Cependant je me trouve incefte, & parricide,
Sans avoir fait un pas que fur les pas d'Alcide,
Ni recherché partout que loix à maintenir,
Que monftres à détruire, & méchans à punir.
Aux crimes malgré moi l'ordre du ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant fur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il eft bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deftine!
Les foins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreffe à le fuir y plonge plus avant.
Mais fi les dieux m'ont fait la vie abominable,
Ils m'en font par pitié la fortie honorable,
Puifqu'enfin leur faveur mêlée à leur courroux
Me condamne à mourir pour le falut de tous ;
Et qu'en ce même tems qu'il faudrait que ma vie

Des crimes qu'ils m'ont fait traînât l'ignominie,
L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux,
Reçoit pour récompenſe un trépas glorieux

DIRCÉ.

Ce trépas glorieux comme vous me regarde;
Le juſte choix du ciel peut-être me le garde:
Il fit tout votre crime, & le malheur du roi
Ne vous rend pas, ſeigneur, plus coupable que moi.
D'un voyage faral qui ſeul cauſa ſa perte
Je fus l'occaſion, elle vous fut offerte:
Votre bras contre trois diſputa le chemin:
Mais ce n'était qu'un bras qu'empruntait le deſtin,
Puiſque votre vertu qui ſervit ſa colère,
Ne put voir en Laïus ni de roi, ni de père.
Ainſi j'eſpère encor que demain par ſon choix
Le ciel épargnera le plus grand de nos rois.
L'intérêt des Thébains, & de votre famille
Tournera ſon courroux ſur l'orgueil d'une fille,
Qui n'a rien que l'état doive conſidérer,
Et qui contre ſon roi n'a fait que murmurer.

ŒDIPE.

Vous voulez que le ciel, pour montrer à la terre
Qu'on peut innocemment mériter le tonnerre,
Me laiſſe de ſa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir, & le plus odieux!
Non, non, vous le verrez demain au ſacrifice,
Par le choix que j'attends couvrir ſon injuſtice;
Et par la peine due à ſon propre forfait,
Déſavouer ma main de tout ce qu'elle a fait.

SCENE VIII.

ŒDIPE, THESÉE, DIRCÉ, IPHICRATE.

ŒDIPE.

(*g*) EST-ce encor votre bras qui doit venger son père?
Son amant en a-t-il plus de droit que son frère,
Prince?

THESÉE.

Je vous en plains, & ne puis concevoir,
Seigneur....

ŒDIPE.

La vérité ne se fait que trop voir;
Mais nous pourrons demain être tous deux à plaindre,
Si le ciel fait le choix qu'il nous faut tous deux craindre.
S'il me choisit, ma sœur, donnez-lui votre foi.
Je vous en prie en frère, & vous l'ordonne en roi.
Vous, seigneur, si Dircé garde encor sur votre ame
L'empire que lui fit une si belle flamme,
Prenez soin d'appaiser les discords de mes fils,
Qui par les nœuds du sang vous deviendront unis.
Vous voyez où des dieux nous a réduits la haine:

(*g*) *Thésée* & *Dircé* viennent achever de répandre leur glace sur cette fin qui devait être si touchante & si terrible. *Œdipe* appelle *Dircé* sa sœu comme si de rien n'était. Il lui parle de l'empire qu'une belle femme lui fit sur une ame. Il va en consoler la reine. Tout se passe en civilités. Et Dircé reste à disserter avec *Thésée*, & pour comble, l'auteur se félicite dans sa préface de *l'heureux épisode* de *Thésée* & *de Dircé*. Plaignons la faiblesse de l'esprit humain.

Adieu : laiſſez-moi ſeul en conſoler la reine ;
Et ne m'enviez pas un ſecret entretien ,
Pour affermir ſon cœur à l'exemple du mien.

SCENE IX.

THESÉE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

PARMI de tels malheurs que ſa conſtance eſt rare!
Il ne s'emporte point contre un ſort ſi barbare.
La ſurprenante horreur de cet accablement
Ne coûte à ſa grande ame aucun égarement;
Et ſa haute vertu toujours inébranlable
Le ſoutient au-deſſus de tout ce qui l'accable.

THESÉE.

Souvent avant le coup qui doit nous accabler,
La nuit qui l'enveloppe a de quoi nous troubler.
L'obſcur preſſentiment d'une injuſte diſgrace
Combat avec effroi ſa confuſe menace ;
Mais quand ce coup tombé vient d'épuiſer le ſort,
Juſqu'à n'en pouvoir craindre un plus barbare effort,
Ce trouble ſe diſſipe, & cette ame innocente ,
Qui brave impunément la fortune impuiſſante,
Regarde avec dédain ce qu'elle a combattu,
Et ſe rend toute entière à toute ſa vertu.

SCENE X.

THESÉE, DIRCÉ, NERINE.

NERINE.

MAdame...

DIRCÉ.

Que veux-tu, Nérine?

NERINE.

Hélas! la reine...

DIRCÉ.

Que fait-elle?

NERINE.

Elle eſt morte, & l'excès de ſa peine
Par un prompt déſeſpoir...

DIRCÉ.

Juſques où portez-vous,
Impitoyables dieux, votre injuſte courroux!

THESÉE.

Quoi, même aux yeux du roi ſon déſeſpoir la tue?
Ce monarque n'a pu...

NERINE.

Le roi ne l'a point vue;
Et quant à ſon trépas ſes preſſantes douleurs
L'ont cru devoir ſur l'heure à de ſi grands malheurs.
Phorbas l'a commencé, ſa main a fait le reſte.

DIRCÉ.

Quoi, Phorbas...

NERINE.

Oui, Phorbas, par ſon récit funeſte;
Et par ſon propre exemple, a ſu l'aſſaſſiner.
Ce malheureux vieillard n'a pu ſe pardonner;
Il s'eſt jeté d'abord aux genoux de la reine,
Où déteſtant l'effet de ſa prudence vaine,
Si j'ai ſauvé ce fils pour être votre époux,
Et voir le roi ſon père expirer ſous ſes coups,
A-t-il dit, *la pitié qui me fit le miniſtre*
De tout ce que le ciel eut pour vous de ſiniſtre,
Fait place au déſeſpoir d'avoir ſi mal ſervi,
Pour venger ſur mon ſang votre ordre mal ſuivi.
L'inceſte où malgré vous tous deux je vous abyme,
Recevra de ma main ſa première victime:
J'en dois le ſacrifice à l'innocente erreur
Qui vous rend l'un pour l'autre un objet plein d'horreur.
Cet arrêt qu'à nos yeux lui-même il ſe prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſes flancs il enfonce.
La reine, à ce malheur ſi peu prémédité,
Semble le recevoir avec ſtupidité.
L'excès de ſa douleur la fait croire inſenſible;
Rien n'échappe au dehors qui la rende viſible;
Et tous ſes ſentimens enfermés dans ſon cœur
Ramaſſent en ſecret leur dernière vigueur.
Nous autres cependant autour d'elle rangées,
Stupides ainſi qu'elle, ainſi qu'elle affligées,
Nous n'oſons rien permettre à nos fiers déplaiſirs,
Et nos pleurs par reſpect attendent ſes ſoupirs.
Mais enfin tout à coup ſans changer de viſage
Du mort qu'elle contemple elle imite la rage,
Se ſaiſit du poignard, & de ſa propre main

A nos yeux comme lui s'en traverse le sein.
On dirait que du ciel l'implacable colère
Nous arrête les bras pour lui laisser tout faire.
Elle tombe, elle expire avec ces derniers mots;
Allez dire à Dircé qu'elle vive en repos,
Que de ces lieux maudits en hâte elle s'exile.
Athènes a pour elle un glorieux asyle;
Si toutefois Thésée est assez généreux,
Pour n'avoir point d'horreur d'un sang si malheureux.

THESÉE.

Ah, ce doute m'outrage, & si jamais vos charmes...

DIRCÉ.

Seigneur, il n'est saison que de verser des larmes.
La reine en expirant a donc pris soin de moi?
Mais tu ne me dis point ce qu'elle a dit du roi?

NERINE.

Son ame en s'envolant, jalouse de sa gloire,
Craignait d'en emporter la honteuse mémoire;
Et n'osant le nommer son fils, ni son époux,
Sa dernière tendresse a toute été pour vous.

DIRCÉ.

Et je puis vivre encor après l'avoir perdue!

SCENE XI.

THESÉE, DIRCÉ, CLEANTE, NERINE.

CLEANTE

La santé dans ces murs tout d'un coup répandue,
Fait crier au miracle, & bénir hautement
La bonté de nos dieux d'un si prompt changement.
Tous ces mourans, madame, à qui déjà la peste
Ne laissait qu'un soupir, qu'un seul moment de reste,
En cet heureux moment rappellés des abois,
Rendent graces au ciel d'une commune voix;
Et l'on ne comprend point quel remède il applique
A rétablir si-tôt l'allégresse publique.

DIRCÉ.

Que m'importe qu'il montre un visage plus doux,
Quand il fait des malheurs qui ne sont que pour nous?



SCENE

SCENE DERNIÈRE.

THESÉE, DIRCÉ, NERINE, CLEANTE, DYMAS.

DIRCÉ.

AVEZ-vous vu le roi, Dymas?

DYMAS.

Hélas, princeſſe,
On ne doit qu'à ſon ſang la publique allégreſſe.
Ce n'eſt plus que pour lui qu'il faut verſer des pleurs;
Ses crimes inconnus avaient fait nos malheurs;
Et ſa vertu ſouillée à peine s'eſt punie,
Qu'auſſi-tôt de ces lieux la peſte s'eſt bannie.

THESÉE.

L'effort de ſon courage a ſu nous éblouir:
D'un ſi grand déſeſpoir il cherchait à jouir;
Et de ſa fermeté n'empruntait les miracles,
Que pour mieux éviter toutes ſortes d'obſtacles.

DIRCÉ.

Il s'eſt rendu par-là maître de tout ſon ſort.
Mais achève, Dymas, le récit de ſa mort;
Achève d'accabler une ame déſolée.

DYMAS.

Il n'eſt point mort, madame, & la ſienne ébranlée
Par les confus remords d'un innocent forfait,
Attend l'ordre des dieux pour ſortir tout-à-fait.

DIRCÉ.

Que nous disais-tu donc ?

DYMAS.

Ce que j'ose encor dire,
Qu'il vit & ne vit plus, qu'il est mort & respire ;
Et que son sort douteux qui seul reste à pleurer,
Des morts & des vivans semble le séparer.
J'étais auprès de lui sans aucunes alarmes,
Son cœur semblait calmé, je le voyais sans armes,
Quand soudain attachant ses deux mains sur ses yeux,
Prévenons, a-t-il dit, *l'injustice des dieux* ;
Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent ;
Qu'ainsi que mes forfaits, mes supplices étonnent.
Ne voyons plus le ciel après sa cruauté :
Pour nous venger de lui dédaignons sa clarté ;
Refusons-lui nos yeux, & gardons quelque vie,
Qui montre encor à tous quelle est sa tyrannie.
Là ses yeux arrachés par ses barbares mains,
Font distiler un sang qui rend l'ame aux Thébains.
Ce sang si précieux touche à peine la terre,
Que le courroux du ciel ne leur fait plus la guerre ;
Et trois mourans guéris au milieu du palais,
De sa part tout d'un coup nous annoncent la paix.
Cléante vous a dit que par toute la ville...

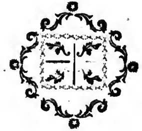
THESÉE.

Cessons de nous gêner d'une crainte inutile.
A force de malheurs le ciel fait assez voir
Que le sang de Laïus a rempli son devoir,
Son ombre est satisfaite, & ce malheureux crime
Ne laisse plus douter du choix de sa victime.

DIRCÉ.

Un autre ordre demain peut nous être donné.
Allons voir cependant ce prince infortuné,
Pleurer auprès de lui notre destin funeste,
Et remettons aux dieux à disposer du reste.

Fin du cinquième & dernier acte.



DECLARATION
DE L'ÉDITEUR.

MON respect pour l'auteur des admirables morceaux du Cid, de Cinna, & de tant de chefs-d'œuvres, mon amitié constante pour l'unique héritière du nom de ce grand homme ne m'ont pas empêché de voir & de dire la vérité, quand j'ai examiné son Œdipe & ses autres piéces indignes de lui. Et je crois avoir prouvé tout ce que j'ai dit. Le souvenir même que j'ai fait autrefois une tragédie d'Œpide ne m'a point retenu. Je ne me suis point cru égal à Corneille: je me suis mis hors d'intérêt, je n'ai eu devant les yeux que l'intérêt du public, l'instruction des jeunes auteurs, l'amour du vrai qui l'emporte dans mon esprit sur toutes les autres considérations. Mon admiration sincère pour le beau est égal à ma haine pour le mauvais. Je ne connais ni l'envie, ni l'esprit de parti. Je n'ai jamais songé qu'à la perfection de l'art, & je dirai hardiment la vérité en tout genre jusqu'au dernier moment de ma vie.

EXAMEN D'ŒDIPE PAR CORNEILLE.

LA mauvaiſe fortune de Pertharite m'avait aſſez dégouté du théatre, pour m'obliger à faire retraite, & à m'impoſer un ſilence, que je garderais encore, ſi M. le procureur général Fouquet me l'eût permis. Comme il n'était pas moins ſurintendant des belles-lettres que des finances, je ne pus me défendre des ordres qu'il daigna me donner, de mettre ſur notre ſcène un des trois ſujets qu'il me propoſa. Il m'en laiſſa le choix, & je m'arrêtai à celui-ci, dont le bonheur me vengea bien de la déroute de l'autre, puiſque le roi s'en ſatisfit aſſez pour me faire recevoir des marques ſolides de ſon approbation par ſes libéralités, que je pris pour des commandemens tacites de conſacrer aux divertiſſemens de Sa Majeſté ce que l'âge & les vieux travaux m'avaient laiſſé d'eſprit & de vigueur.

Je ne déguiſerai point qu'après avoir fait le choix de ce ſujet, ſur cette confiance que j'aurais pour moi les ſuffrages de tous les ſavans,

qui le regardent encore comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, & que les pensées de Sophocle & de Sénèque, qui l'ont traité en leurs langues, me faciliteraient les moyens d'en venir à bout, je tremblai quand je l'envisageai de près : je reconnus que ce qui avait passé pour merveilleux en leurs siècles, pourrait sembler horrible au nôtre ; que cette éloquente & sérieuse description de la manière dont ce malheureux prince se crève les yeux, qui occupe tout leur cinquième acte, ferait soulever la délicatesse de nos dames, dont le dégoût attire aisément celui du reste de l'auditoire ; & qu'enfin l'amour n'ayant point de part en cette tragédie, elle était dénuée des principaux agrémens qui sont en possession de gagner la voix publique.

Ces considérations m'ont fait cacher aux yeux un si dangereux spectacle, & introduire l'heureux épisode de Thésée & de Dircé. J'ai retranché le nombre des oracles, qui pouvait être importun, & donner à Œdipe trop de soupçon de sa naissance. J'ai rendu la réponse de Laïus, évoqué par Tirésie, assez obscure dans sa clarté apparente, pour en faire une fausse application à cette princesse. J'ai rectifié ce qu'Aristote y trouve sans raison, & qu'il n'excuse que parce qu'il arrive avant le commencement de la piéce ; & j'ai fait en sorte qu'Œdipe, loin de se croire l'auteur de

la mort du roi son prédécesseur, s'imagine l'avoir vengée sur trois brigands, à qui le bruit commun l'attribue; & ce n'est pas un petit artifice, qu'il s'en convainque lui-même, lorsqu'il en veut convaincre Phorbas.

Ces changemens m'ont fait perdre l'avantage que je m'étais promis de n'être souvent que le traducteur de ces grands génies qui m'ont précédé. La différente route que j'ai prise m'a empêché de me rencontrer avec eux, & de me parer de leur travail; mais en récompense j'ai eu le bonheur de faire avouer qu'il n'est point sorti de piéce de ma main où il se trouve tant d'art qu'en celle-ci. On m'y a fait deux objections: l'une, que Dircé au troisième acte manque de respect envers sa mère; ce qui ne peut être une faute de théatre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir; outre que cette princesse considère encore tellement ces devoirs de la nature, que bien qu'elle ait lieu de regarder cette mère comme une personne qui s'est emparée d'un trône qui lui appartient, elle lui demande pardon de cette échappée, & la condamne aussi-bien que les plus rigoureux de mes juges. L'autre objection regarde la guérison publique, si-tôt qu'Œdipe s'est puni. La narration s'en fait par Cléante & par Dymas, & l'on veut qu'il eût pu suffire de l'un des deux

pour la faire. A quoi je réponds, que ce miracle s'étant fait tout d'un coup, un ſeul homme n'en pouvait ſavoir aſſez tôt tout l'effet, & qu'il a fallu donner à l'un le récit de ce qui s'était paſſé dans la ville, & à l'autre, de ce qu'il avait vu dans le palais. Je trouve plus à dire à Dircé, qui les écoute, & devrait avoir couru auprès de ſa mère, ſi-tôt qu'on lui en a dit la mort; mais on peut répondre que ſi les devoirs de la nature nous appellent auprès de nos parens quand ils meurent, nous nous retirons d'ordinaire d'auprès d'eux, quand ils ſont morts, afin de nous épargner ce funeſte ſpectacle, & qu'ainſi Dircé a pu n'avoir aucun empreſſement de voir ſa mère, à qui ſon ſecours ne pouvait plus être utile, puiſqu'elle était morte; outre que ſi elle eût couru, Théſée l'aurait ſuivie, & il ne me ſerait demeuré perſonne pour entendre ces récits. C'eſt une incommodité de la repréſentation, qui doit faire ſouffrir quelque manquement à l'exacte vraiſemblance. Les anciens avaient leurs chœurs qui ne ſortaient point du théatre, & étaient toujours prêts d'écouter tout ce qu'on leur voulait apprendre; mais cette facilité était compenſée par tant d'autres importunités de leur part, que nous ne devons point nous repentir du retranchement que nous en avons fait.

Fin du tome cinquième.







